

Road Novel I

Par Laurent
LaurentLaurent@caramail.com

Il n'y a ni commencement ni fin.
Le spectacle a commencé avant nous, et se prolongera après notre départ.
Et c'est très bien ainsi...
Julian Hof

Épisode I.	Du danger d'inconsidérément voler les fontes de princes inconnus	4
Épisode II.	Du secours qu'on peut attendre des oiseaux migrateurs	9
Épisode III.	Des rencontres inattendues qu'on peut faire dans le désert	14
Épisode IV.	D'autres rencontres inattendues qu'on peut faire dans le désert	19
Épisode V.	Il était une bergère	24
Épisode VI.	La fête de Vautre-Mieux à Lavenhir	30
Épisode VII.	Du pont sur le Nijabite	35
Épisode VIII.	Un explorateur parmi bien d'autres	40
Épisode IX.	En attendant l'orage	46
Épisode X.	Quelque chose dans le lointain	52
Épisode XI.	La fin de la solitude	59
Épisode XII.	Des risques inhérents aux situations de guérilla	65
Épisode XIII.	Des inconvénients qu'on est susceptible de rencontrer en ville	71
Épisode XIV.	La mer	76
Épisode XV.	Chez les pêcheurs aux accents aigus	83
Épisode XVI.	Échouage	90
Épisode XVII.	À bord de <i>la Furetante</i>	97
Épisode XVIII.	Des périls de la mer	105
Épisode XIX.	L'été d'un pays froid	114
Épisode XX.	Jonction	123
Épisode XXI.	Ligne de fuite	130
Épisode XXII.	Colère de terre	137
Épisode XXIII.	Retrouvailles	145
Épisode XXIV.	Quarantaine	153
Épisode XXV.	Le dédale de Tchoume-Pitchoume	161
Épisode XXVI.	Hivernage au Pays Sans Vent	166
Épisode XXVII.	Le continent manquant	173
Épisode XXVIII.	La Passe du Vielle-Foi	178
Épisode XXIX.	Neige de printemps	187
Épisode XXX.	La route de Gorokh	196
Épisode XXXI.	En attendant l'Oracle	204
Épisode XXXII.	Du carrefour de Quart-Gouchte	213
Épisode XXXIII.	Les citadelles de la Cinq	222
Épisode XXXIV.	Un autre col	228
Épisode XXXV.	Du marché de Michakich	235
Épisode XXXVI.	La forteresse	241

— Oh, tu m'écoutes, Gamine?

Accroupie devant son échoppe, celle qui avait grogné cette interjection repassait des vêtements neufs avec un fer à charbons. Ses gestes précis et distraits témoignaient d'une longue habitude.

— Oui, oui... Oui, bien sûr!

C'était sans doutes abusif de l'appeler "Gamine": la jeune fille devait approcher la vingtaine, et si son corps paraissait frêle et menu, son regard était dur et hypnotisant. Certains l'appelaient "Lame".

— Alors, tu me racontes?

Symétriquement, on ne peut pas dire que l'aînée était vieille. Elle avait moins de trente ans, sans doutes. Elle aurait été plutôt jolie si on l'avait regardée, mais elle n'attirait pas le regard. Comme son magasin de dentellière, elle paraissait grise et indifférente, ou plutôt elle ne paraissait pas du tout. Elle continuait sa besogne machinale tout en poursuivant son dialogue inquisiteur.

— Pardon?

La plus jeune était distraite. Ça ne lui allait pas, comme une pierre lancée qui oublierait soudain de tomber. En temps normal, l'acuité de son regard empêchait qu'on détaillât son apparence, alors qu'en de telles circonstances on pouvait regarder à loisir les fins vêtements noirs qui soulignaient ses formes graciles plus qu'ils ne les cachaient. La silhouette était cependant déformée par plusieurs accessoires moins élégants, comme un gros ceinturon encombré auquel pendait négligemment une arbalète de poing. Non, aussi belle fût-elle, on n'aimerait pas à rencontrer inopinément une telle femme — sauf ainsi, distraite, presque désarmée par son inattention.

— Mais... L'histoire de ce cheval! On va pouvoir le revendre?

La dentellière eut un regard commerçant pour le bel animal. Ce n'était pas un cheval de guerre, mais plutôt une belle bête d'apparat, avec une selle ouvragée et des rênes de prix. Au pommeau pendait un étui qui aurait pu contenir un instrument de musique, comme un violon par exemple.

— Ah, oui, le cheval...

Depuis longtemps, la demoiselle flattait doucement la tête de la bête. Ses mains semblaient infiniment plus délicates que ses yeux, durs malgré leur temporaire absence. Sur la selle, une petite gerboise se démenait, sautillait pour essayer d'attirer l'attention de celle qui devait être sa maîtresse, mais en vain.

— Le Prince est arrivé en ville tout à l'heure. Il menait son destrier par la bride, et avait l'air de chercher sa route, ou un logement...

La commerçante tiqua: si le cheval n'était pas un cheval de guerre, ledit "prince" en était-il un? Quoi qu'il en fût, elle estimait la valeur du cheval et de son harnachement: considérable.

— Un Prince? Il avait l'air riche?

Peu à peu, la jeune femme semblait revenir à elle-même. Elle s'aperçut du manège de la petite gerboise, et abandonna d'une main l'encolure du noble animal pour qu'elle vînt s'y pelotonner. Puis elle la déposa sur son épaule.

— Oh oui. Il est noble, il est fier. Il planait sur la foule tel un aigle.

La couturière jeta les charbons du fer dans le sable, et plia ses dernières productions. Elle n'avait pas l'air de vouloir quitter la conversation, aussi laborieuse fût-elle. Elle se saisit d'un autre ouvrage, d'une aiguille et de fil à broder. Elle resta assise sur le seuil de l'échoppe.

— Et tu lui as parlé?

La plus jeune ne bougea plus: elle était toute à ses caresses. Le cheval, docile et sans doutes ravi, se laissait faire, tandis que la gerboise, un peu décontenancée, se faisait discrète sur son perchoir. Cependant, quelque chose sonnait faux dans ce tableau tendre sinon idyllique. Étaient-ce les cheveux ras, presque militaires, de la demoiselle qui faisaient saillir les traits déjà marqués de son visage? Ou était-ce la dague au manche poli par l'usage qu'elle portait à l'arrière de son ceinturon? La jeune femme elle-même ressemblait à un coutelas: a-t-on jamais vu un poignard caresser des animaux?

— Il m'a repérée dans la foule anonyme. Il est venu me parler. Il marchait avec la noblesse et la désinvolture d'un lion. Il me regardait, il allait me dire quelque chose, mais comme il ouvrait la bouche, il s'est aperçu qu'on lui volait ses fontes! Il s'est mis à courir après le voleur. Je l'ai perdu de vue...

Celle qui travaillait réfléchit un instant. L'homme était parti à la poursuite d'un voleur de fontes. Il allait donc revenir, qu'il ait ou non recouvré son bien. Il serait alors grand temps de jauger de sa richesse. Tout en piquant machinalement de son aiguille, elle eut un petit sourire qui l'eût rendue presque belle s'il n'avait pas été aussi intéressé.

— Alors il va revenir, ton Prince!

L'assassine tourna enfin la tête vers son interlocutrice besogneuse.

— Oh oui, je l'attends.

Dans son mouvement, elle avait posé son regard rêveur sur la rue commerçante baignée des tons du couchant. Il faisait chaud, certes, mais sans excès pour ces contrées où la chaleur tue quotidiennement. Les heures les plus agréables commençaient, tandis que le sable de la rue et la boue craquelée des murs s'animaient de rouge: le bref crépuscule était un enchantement, mais personne n'y prêtait attention. La dentellière avait fini par s'interrompre pour considérer la guerrière absente. Elle passa par plusieurs sentiments contradictoires, et finalement, désespérée par son apathie chronique, elle brisa le silence une fois de plus.

— Eh, petite, tu vas bien?

— Oh oui, oui...

Elle avait répondu sans sortir de son état semi-hypnotique.

— Je ne t'ai jamais vue ainsi. Ce n'est pas que je te connaisse depuis longtemps, mais tout de même, tu m'inquiètes. Tu ne serais pas tombée un peu amoureuse, des fois, inadvertamment par hasard, à ton insu et sans t'en apercevoir?

— Non. Non...

L'ainée soupira. Elle déposa son ouvrage en cours à même le sable et cala son épaule contre le chambranle de la porte où elle était assise. Elle continue plus doucement, presque dans un murmure.

— Non, mais ce n'est pas possible! Tu ne vas pas me faire ce coup-là! Tu ne comprends donc pas que ce sont tous des cochons? Ils font les polis par devant, portent des habits neufs et arborent des sourires, mais tout ça, c'est juste pour avoir le droit légal et

reconnu de se soulager la braguette! Tous les même, ma petite Lane, et les Princes les pires! Des cochons avec des bijoux, mais des cochons quand même! Des cochons surtout...

— Mais non, ne t'inquiète pas...

L'assassine semblait revenir à la conversation. Elle avait presque interrompu son interlocutrice. Elle la regardait enfin, comme si le ton de murmure inquiet l'avait tirée de l'abrutissement.

— Oh, si, je m'inquiète! Tu ne te rends pas compte. Un homme, ce n'est ni un chêne ni un roseau mais un gland pensant! Cette sale engeance parcourt le monde le bas-ventre en avant, et n'a d'autre but que l'érection permanente — comme certains dieux païens au membre toujours dressé. Un homme croit n'exister que lorsqu'il besogne une femelle. Le reste du temps, il cherche à exister, c'est-à-dire qu'il tente de séduire ou de forcer. Regarde l'autre, en face, qui se gratte les olives: eh bien il réfléchit. Il pense, même. Il flatte ce qu'il a de...

— Le voilà!

Le Prince était déjà presque sur elles: il était arrivé dans leur dos, face au soleil de la direction opposée à celle où les deux femmes l'attendaient. Il avait dû sillonner la ville à la poursuite de son voleur de fontes. Il était de race physique imprécise, mais son port de tête était noble, presque altier. Il portait ses cheveux longs, en crinière, et souriait avec une certaine supériorité en abordant les deux femmes.

— Les circonstances m'ont retenu de me présenter tout à l'heure: j'espère que vous saurez ne pas m'en tenir rigueur. Je me présente, donc: Hector De L'Étang Du Fond D'Encomble. Je viens d'arriver à Gaog.

— Yenna. Yenna Varpou Katrinen.

La jeune assassine avait répondu derechef, comme trop heureuse d'enfin prendre part à une conversation. Plus pragmatique, la dentellière répondit par une question.

— Vous avez recouvré vos fontes, Prince?

Elle détaillait ses vêtements de soie et ses bijoux tandis qu'il répondait.

— Ah, mes chères fontes! Si vous saviez, mes gentes demoiselles ce qu'elles représentent pour moi... C'est que, vous l'aurez sans doutes deviné, je suis actuellement en voyage, et tout ce que je possède tient dans ces fontes. Sauf, dieux merci, mon fidèle violon que je ne peux souffrir de garder hors de ma vue. La musique, c'est la consolation d'une sensibilité noble lorsque les tribulations de la vie lui pèsent, n'est-ce pas? Aimez-vous la musique? Je n'ose en douter: à vous voir, on la sensibilité et la grandeur d'âme planant au-dessus de la quotidienneté des quidams. Je suis heureux de ce que nos chemins aient été amenés à se croiser. Puissent-ils se confondre un moment!

— Voulez-vous que nous vous aidions à les retrouver?

De fait, l'homme ne portait pas de fontes.

— Auriez-vous, Mesdames, des moyens inconnus de me permettre de recouvrer ce qui compte à mon cœur de voyageur? J'aurais dû m'en douter. Vous exhalez l'exception comme d'autres suent le mauvais vin. Mais la métaphore n'est sans doutes pas assez méliorative: vous excuserez mon piètre don d'improvisateur. Je suis hélas mal armé pour deviser à une altitude digne de vous.

— Oh, oui, Philatameson, pourrais-tu l'aider?

La conversation s'animait. Yenna recouvrait ses manières pratiques voire tranchantes, heureusement tempérées temporairement par un enthousiasme évident et inhabituel.

— L'heure vient de changer. Elle n'est pas idéale, mais il ne vaut pas la peine d'attendre cette nuit. Yenna, vient m'aider pour les incantations. Vous, Seigneur de L'Étang, occupez-vous de votre cheval. Il y a un puits juste là. Nous vous offrirons de quoi vous restaurer plus tard.

Son ton décidé enjoignit chacun à s'exécuter sans commentaire. Elle referma la porte de l'échoppe derrière sa cadette. Elle alluma une lampe à huile et injuria la jeune assassine. Il était clair qu'elle se retenait de poursuivre son monologue misandrique. Elle finit par murmurer quelques imprécations inaudibles, et se mit à préparer un autel tout en assignant de menues tâches à sa compagne. Devant leur futilité, on pouvait se demander si la principale "aide" que la magicienne attendait n'était pas la compagnie de la jeune femme, ou, plus avant, si elle n'avait pas souhaité la soustraire à l'emprise du noble voyageur qui avait déboulé dans leurs vies.

Quant audit, il avait dûment emmené son cheval au puits et le bouchonnait. L'étape avait été longue, et le cheval n'en était que trop heureux. Curieusement, l'homme ne parlait pas. Le silence, de sa part, était presque impressionnant, surtout aussi prolongé. Lorsqu'il en eut terminé avec sa monture, il se lava les mains sous la pompe. Il faisait nuit depuis longtemps. Quelques badauds peu curieux passaient sans le remarquer. Ils se faisaient de plus en plus nombreux à mesure que la chaleur du jour s'évaporait. Il s'assit sur les marches autour du puits et détailla la ville de sable et de boue qui s'animait. Il dû songer à sortir son violon de son étui, mais se ravisa visiblement. Modestie?

Finalement, c'est Yenna qui sortit de l'échoppe, seule et décidée. Elle décrocha son arc et son épée du clou qui leur avait servi de patère, les enroula dans une vaste cape violette qui pendait avec eux, et déposa le tout en travers du seuil de l'atelier. Elle n'emportait que sa dague, dont elle vérifia le fil et le coulissement dans sa gaine de peau ouvragée. Puis elle vint droit à l'homme.

— J'ai l'adresse. Laissez votre destrier, Philatameson l'emmènera chez elle dès qu'elle aura fini de nettoyer la boutique.

L'homme la suivit. Il avait détourné les yeux lorsqu'elle l'avait regardé. Avec l'action, elle avait recouvré tous ses moyens et, cause ou conséquence, son aura inquiétante.

Elle n'était pas de Gaog, mais s'était visiblement suffisamment familiarisée avec son plan pour trouver son chemin sans hésitation malgré la nuit. Ils marchèrent ouvertement dans plusieurs rues trop larges pour une si petite ville. À un carrefour, l'assassine indiqua une porte à un jet de fronde, et précisa.

— C'est là.

Elle avait si visiblement un plan que son compagnon la suivait sans initiative.

— Ne bougez pas, je reviens, continua-t-elle.

— Attendez!

Elle arrêta son élan. Elle était partie pour escalader un mur de boue pour atteindre la maison du voleur par les toits. Elle regarda l'homme, interrogative, mais celui-ci ne parvenait pas à formuler sa pensée plus avant. Il avait l'air inquiet, mais de quoi? Il finit par réussir à dire quelques mots tout de même.

— Soyez prudente.

Elle partit, si discrètement que lui-même, qui la savait pourtant là, ne put la suivre du regard. Oui, il y avait quelque chose d'impressionnant à sa technicité. Une fois encore, il attendit. Il semblait patient, voire impassible. Yenna finit par apparaître à côté de lui. Il fit un bond, surpris. Elle avait l'air inquiète.

— Votre voleur vit dans une garçonnière dans la maison d'une famille. Ça doit être un étudiant d'alentours, qui n'a pas de famille directe à la ville. Mais qu'importe. J'ai pu le voir: il est couché, convulsé, et une étrange odeur sourd de la pièce. Je n'ai pas osé entrer. Il y avait quoi, dans vos fontes?

Le "Prince" semblait visiblement soulagé.

— Ah, vous savez, j'ai une passion pour la science et de toutes, la plus subtile et la plus rare est celle de l'alchimie: elle englobe toutes les autres, chimie, astrologie, physique, dialectique, et puissance du Verbe. Abracadabra et tout ça, vous voyez ce que je veux dire.

C'est pour cela que mes fontes me sont si précieuses. Je serais presque aussi malheureux sans mon athanor que sans mon violon. Que voulez-vous, j'ai l'âme sensible.

— Puis-je rentrer dans la chambre du voleur sans danger?

Elle voulait une réponse directe. L'homme acquiesça d'un hochement de tête. Avant qu'il réalisât quoi que ce fût, elle avait disparu une fois de plus. On aurait dit que la nuit l'avait absorbée... Un instant plus tard, elle jetait négligemment les fontes sur l'épaule de l'homme. Elle se mit en marche en commentant sa découverte.

— Il a dû être surpris par le contenu de son butin. Pour identifier vos petits mystères, il aura voulu goûter d'une fiole. Ça devait être un poison foudroyant: il n'a rien pu faire d'autre. J'ai laissé la fiole, de peur de la toucher. C'était un poison de contact ou oral? Toujours est-il que tout est là, sauf ladite fiole. Vous me direz plus tard de quoi il s'agissait. Nous sommes arrivés.

Elle poussa une porte métallique dans un mur de boue ridée et irisée de lune.

— Philatameson? C'est nous. Il y a un problème. Le Prince avait des poisons dans son sac. Le voleur est mort. Il nous faut partir.

— Ah, ben ce n'est pas dommage! J'en avais marre de ce bled, son sable et ses puits âcres. Et tous ces connards qui m'ont empêchée de m'installer comme orfèvre. Guilde de mes trompes, tiens! Et couturière, ici, tu parles que ça rapporte. Crève-la-faim, oui! Misère, compagne de toujours, misère, es-tu là? Oui, je suis lasse, ha ha ha. Gaog, terre de boue pour hommes couchés. Beurk. Bon, quant à moi, je suis prête. On part par où? Saleté de ville. Saleté de cochons. Saleté de saleté de cochonneries. Oh, et puis, je devrais arrêter d'être vache avec les cochons. Saleté d'hommes. Je ne leur ai déjà sacrifié que trop de ma vie. Partons.

Tout en déversant sa morne litanie comme un torrent indifférent aux prairies alpestres qu'il arrose, la "Dentellière" s'était harnachée de solides vêtements de voyages. Son paquetage était léger, professionnel. Il ne devait pas y avoir bien longtemps qu'elle s'était fixée à Gaog. Cependant, Yenna s'était emballée dans son long manteau violet, son épée et son arc croisés dans son dos, en matière de paquetage. Une musette devait contenir tout son nécessaire de voyage. Quant à l'homme, il avait ajusté les fontes sur son cheval, et les avait regardées sans mot dire. Yenna avait jeté en travers de la selle un tas de couvertures pliées, un sac de jute qui devait contenir de la nourriture, et des outres pour l'eau.

C'est la jeune Yenna qui brisa le silence.

— Bon, suivez-moi. Nous devons encore nous équiper en divisant nos achats entre plusieurs boutiquiers afin de ne pas éveiller l'attention.

La petite Yenna marchait en tête, souple et à son aise comme un serpent du désert. C'est à peine si le sable crissait sous ses pas. Elle avait étudié l'assassinerie dans un petit village des confins du Grand Désert. Même non prévenu, on ne pouvait manquer de s'en apercevoir. On la sentait décidée, presque possédée par la responsabilité du petit groupe. Elle prenait souvent de longues avances, avant de rejoindre ses deux compagnons et le destrier de bât. Elle scrutait les étoiles en fronçant le front. Elle était électrisée, obnubilée par l'aventure, comme un barrage provisoire que des bûcherons lâchent afin que le torrent véhément jette les grumes dans les rets des scieries des plaines. Et, comme ces rivières gonflées artificiellement, on la sentait capable d'abîmer bien des berges sur son passage. En d'autres temps, on l'avait surnommée "Flèche", en l'enluminant parfois d'épithètes dont aucun parvenait à bien sonner, mais qui pourtant était parfaitement évocateurs: Yenna fendait l'air vers son but, indifférente à toute influence extérieure. En l'occurrence, elle guidait ses nouveaux compagnons dans les confins du Grand Désert. Bien entendu, elle ne se posait aucune question sur cette mission qu'elle s'était fixée. Elle ne se demandait pas pourquoi elle s'était fait accompagner de sa logeuse radoteuse et d'un parfait inconnu aux vêtements brillants et au port de tête altier. Et si elle ne se posait pas de telles questions, personne n'allait se risquer à les lui poser, tant son regard en carreau d'arbalète dissuadait toute enquête. Mais nous qui sommes extérieurs à ce récit, rien ne nous empêche de formuler l'hypothèse qu'elle n'était pas tout à fait indifférente à la prestance du poseur.

La nuit était désertée par la lune, mais les étoiles étaient si claires et semblaient si proches que l'unique homme de la troupinette devait souvent retenir une impulsion puérile d'allonger un bras en fermant le poing pour tenter d'en attraper quelques-unes. Le sable, tantôt fin tantôt grossier, était ferme, si bien que la progression était aisée.

L'air était sec, et semblait tendu comme la peau d'un tambour bien accordé. Mais l'immensité du désert absorbait tous les sons. La petite compagnie semblait flotter fantômatiquement sur les ondulations figées des vagues de sable. Dans un film, on aurait fait ici un très beau plan fixe, sans musique.

Il faisait si froid que personne n'aurait songé à s'arrêter ne serait-ce qu'un instant. On marchait autant pour se réchauffer que pour l'étape visée, chacun drapé dans une couverture de feutre. À un moment cependant, et pour tout dire assez brusquement, le froid se fit moins vif, les étoiles moins scintillantes, et la lumière se réchauffa. La petite Yenna rejoignit ses compagnons et les guida vers un buisson fuligineux de brindilles dépourvues de feuilles qu'elle avait repéré. Là, elle les enjoignit de débâter le beau cheval et de le couvrir de la moitié de leurs couvertures. Elle veilla à ce que la gerboise se tînt avec lui. Puis elle étendit une couverture au sol, empila leurs paquetages à l'une des extrémités, et intima à l'homme et à la femme de s'allonger avec elle. Ils étendirent le restant des couvertures sur eux, en se servant de leurs paquetages et des armes d'Yenna comme de piquets de tente.

Le jour s'abattit sur eux. La chaleur était plus impitoyable que le Caïman apprivoisé d'un banquier des îles, mais la marche et la nuit sans sommeil les avait suffisamment fatigués pour que tous trois dormissent un peu tout de même. Entre deux sommeils troublés, Yenna s'inquiétait de leur consommation d'eau, mais elle ne s'en ouvrit pas à ses camarades.

Le soir, l'intolérable chaleur tomba d'un coup. Ils jetèrent les couvertures qui leur servaient de tente, et contemplèrent le crépuscule sans un mot. C'était bref et chatoyant comme un feu d'artifice. Les peaux elles-mêmes semblaient se teinter de roux et d'ocres. Soudain, ils frissonnèrent de conserve. Chacun s'emballa dans l'une des épaisses couvertures qui un instant plus tôt le protégeait des rayons du soleil. Les autres furent jetées en travers de la selle du cheval avec le sac de provision et les outres déjà bien flasques. Ils n'avaient toujours pas échangé trois paroles.

Yenna prit la tête. Philatameson lui emboîta le pas, elle-même suivie de l'homme qui guidait son cheval par la bride. La gerboise s'était cachée quelque part dans le bât. Philatameson grelottait. C'était une jeune femme maigre, qui préférait le lit à la table. Ses vêtements rustiques et efficaces et la couverture par-dessus eux cachaient mal sa silhouette longiligne à l'excès. Elle surveillait constamment son poids et son alimentation, de même qu'elle se plaignait sans cesse de sa santé: on aurait pu la croire fragile, alors qu'elle était capable d'endurer — quoi qu'en maugréant — les conditions de vie les plus pénibles. Habitée à compter et spéculer, elle s'était rendu compte de l'épuisement prématuré de leurs provisions d'eau, et du souci d'Yenna. Une partie d'elle invectivait intérieurement et voluptueusement l'assassine inconséquente, tandis qu'une autre part d'elle-même, plus soucieuse et moins légère dans ses imprécations, se souciait de leurs vies. Bien entendu, elle n'aurait jamais osé une question directe à la petite guerrière du désert qui la précédait. Après tout, peut-être même appréciait-elle d'avoir pour une fois de la compagnie dans la misère. Ne meurt-on pas plus heureux si on est plusieurs à mourir ensemble? Quoi de plus désolant qu'une mort solitaire?

Occupé à ses pensées pessimistes mais raisonnables, son esprit pratique avait également noté le lent changement du paysage. Ils marchaient toujours à même les étoiles, mais cette fois ce n'était plus sur des vagues de sable. Le terrain était devenu rocailleux, et par conséquent plus indifférent à l'action artistique du vent. La mer de pierraille était étale, sans un relief, sans une singularité qui accrochât le regard, sans repère ni relief — aussi loin qu'on pût voir par la nuit claire.

Philatameson ronchonnait. Elle bougonnait alternativement contre le froid qu'elle détestait et contre la malchance qui leur collait au train comme le chien enragé des cartes de tarot. En son for intérieur, elle savait la petite assassine compétente et intelligente. Si le sort leur était contraire, il devait y avoir une explication. Peut-être avait-on pu prononcer sur eux une malédiction avant qu'ils se fussent suffisamment éloignés? Après tout, on ignorait tout du voleur et de sa famille: peut-être avait-on rapidement découvert son cadavre. Et peut-être quelque proche était-il un puissant sorcier. Quoi qu'il en soit, une telle poisse ne pouvait être naturelle. Une jeune fille du désert comme sa petite Yenna qu'elle avait recueillie plus que logée n'avait pas besoin de chance pour évoluer dans son milieu. Il y avait du guignon dans l'air. Elle était bien placée pour en parler, de la malchance: c'était son plus fidèle compagnon. Aussi loin qu'elle se souvînt, elle ne parvenait pas à se rappeler une seule coïncidence heureuse, une seule main gagnante à un jeu, un seul coup de chance. Elle aurait volontiers adhéré aux thèses du complot, à l'idée que le monde entier était ligué contre elle, que chaque individu croisé lui était foncièrement hostile, désirait son malheur, la détestait cordialement autant que sans motif. Dans cet océan d'adversité permanente où elle avait appris à nager, deux compagnons — et un cheval, et une gerboise — pouvaient

sembler une île bienheureuse, un havre, un retour de chance, un rayon de soleil après la pluie. Mais les trouver pour mourir de soif ensemble, n'était-ce pas la démonstration de la continuité de son malheur?

Elle était si absorbée par l'acrimonie de ses récriminations qu'elle ne s'aperçut pas de l'aube qui s'était faite, et faillit buter contre sa petite compagne. Sans plus de mots que la veille, ils installèrent le même camp dans la plaine de cailloutis étale. Un arbre, un arbrisseau, un arbrissounnet ou une pente un peu ombreuse aurait adouci le calvaire de la journée, mais même cette rémission leur était refusée. Ils dormirent mal, moins fatigués peut-être que la veille, ou plus angoissés. Au crépuscule, lorsqu'ils se préparaient à repartir, Yenna laissa tomber ces quelques mots comme un couperet:

— Il faut trouver de l'eau.

Ses deux compagnons savaient désormais officiellement à quoi s'en tenir.

Celui qui s'était présenté comme Hector De L'Étang Du Fond D'Encomble s'appelait en réalité Marc-Lewis, ce qui explique sans doutes qu'il fût passablement récalcitrant à l'avouer, lui préférant des faux noms, noms d'emprunts, surnoms, et autres identités usurpées. Je crois que les deux filles s'étaient accoutumées à parler de lui comme du "Prince" — l'une avec onction, l'autre avec dédain.

En cette troisième nuit de marche la tête dans les étoiles, Marc-Lewis était préoccupé — non par la soif, plutôt par un rêve étrange et pénétrant qui avait troublé son mauvais sommeil de la journée. Il s'était vu marchant, seul dans les dunes d'un désert de sable, de jour, au pire de la chaleur. Ses tourments sans fin ne peuvent être décrits en détails dans une publication destinée à la jeunesse, mais on peut dire en quelques mots qu'il souffrait — terriblement. Les deux dunes entre lesquelles il cheminait semblaient de plus en plus escarpées, si bien qu'il commença à imaginer que viendrait un moment où elles procureraient de l'ombre. Il reprit sa marche douloureuse avec ce vague espoir, qui semblait pourtant se dérober constamment. Soudain, il aperçu un escalier qui s'enfonçait dans le sable. Les marches raides étaient comme taillées dans du désert solidifié. Sa vue, brouillée par la faiblesse, ne lui permettait pas de distinguer le palier. Il se mit à descendre. Comme il progressait vers le centre de la terre, l'ardeur du soleil semblait se faire moins cinglante: peu à peu, il se mit même à faire bon. Ni chaud, ni froid, juste bien. Formidablement bien. Si bien qu'il ne s'apercevait pas que si ses jambes continuaient le mouvement mécanique de la marche en bas des escaliers, il ne sentait plus rien sous la plante de ses pieds, comme s'il flottait entre les deux parois de sable. Le ciel, au-dessus de lui, n'apparaissait plus que comme une fente étroite, mais malgré cette distance et la fraîcheur qui suggérerait que l'obscurité fût de rigueur, il dû s'apercevoir qu'une délicate lumière le nimait. Finalement, il cessa ses pas, et continua à flotter dans une brume lumineuse et tiède, et dans la volupté. Il ramena ses genoux contre son menton — c'était dans cette position qu'il s'était réveillé.

Il en était là de ses réminiscences de rêves lorsque Philatameson poussa un cri:

— Un oiseau!

En effet, on distinguait parfaitement les vastes cercles d'un oiseau dans l'aube qui poignait. Yenna, qui avait une vue hors du commun, aurait pu en détailler l'espèce si elle avait eu la moindre notion d'ornithologie. L'oiseau avait dû choisir une proie, car il ne quittait plus l'orbite où Philatameson l'avait surpris. Quant aux trois marcheurs, ils étaient comme hypnotisés par ces cercles répétés. Aucun n'avait encore pris d'initiative lorsqu'enfin l'oiseau cessa de tourner en rond. Il ne piqua cependant pas sur une proie, comme on aurait pu s'y attendre: il fila en ligne droite dans une direction qui prolongeait plus ou moins celle que les trois compagnons avaient suivie toute la nuit. Peut-être était-ce la fin de sa chasse nocturne et qu'il rentrait en quelque bercail?

Quoi qu'il en soit, les trois aventuriers s'étaient précipités à sa suite, nonobstant la fatigue et l'incongruité de la chance qui, plus que leur sourire, semblait leur accorder un clin

d'œil. Car il allait de soi pour chacun des trois qu'un oiseau dans le désert est annonciateur d'oasis voire de rémission, comme le goéland indique la terre au matelot de quart.

Nul ne put estimer combien de temps ils marchèrent ainsi dans l'exaltation et la chaleur naissante du jour. Étonnamment, ils ne perdirent pas l'oiseau de vue, comme si le vol de celui-ci était contrarié, ou s'il les attendait, calquant ses battements d'ailes sur les pas des petits humains perdus dans son désert.

Tous trois avaient le nez pointé si haut qu'aucun ne remarqua l'escalier qui s'était ouvert sous eux, et ils faillirent tomber à bas les marches, tous ensemble. Ils s'arrêtèrent donc au dernier moment, se heurtant les uns les autres, mais sans chuter. Un escalier. Voilà qui ne manquait pas de les surprendre... Les marches s'enfonçaient dans le sol uniforme de pierraille, sans aucun repère qui pût le signaler à moins de quelque jet de grand arc. La situation était cocasse: deux femmes, un homme, un cheval et une gerboise se tenaient quelque part dans le Grand Désert, au bord d'un escalier qui s'engouffrait vers les fraîches profondeurs de la terre...

Ils ne se précipitèrent pas, cependant. Non que la situation singulière les interloquât outre mesure, mais sans autre raison non plus, comme si quelque chose les retenait, bien qu'ils ne pussent exprimer quoi. Philatameson fut la première à parler:

— Je ne peux pas descendre. J'ai le vertige.

Ces quelques mots, presque absurdes en eux-mêmes, eurent pour effet surprenant de conjurer l'incongru de ces dernières péripéties. Escalier il y avait: il leur appartenait d'en prendre leur parti. C'est à Yenna que revint l'initiative:

— Bon, je descends la première. Toi — elle s'adressait à Marc-Lewis — tu bandes les yeux de Philatameson et vous me suivez. Nous reviendrons chercher le cheval et les paquets après.

Elle déposa son arc et son épée croisés dans son dos, et eu l'air d'hésiter un instant. Elle jeta le premier sur le bât du destrier, et se mit en devoir de charger l'arbalète de poing qui pendait à sa ceinture. C'était un système à levier, rapide, mais qui demandait de la force. Elle eut bien plus vite fait que ses compagnons, et attendit armée de son épée et de son arbalète, qu'ils soient prêts à la suivre.

Elle s'engagea entre les deux murs un peu oppressants qui encadraient l'escalier. Marc-Lewis était trop occupé à guider la pauvre Philatameson terrorisée pour remarquer les similitudes avec son étrange rêve de la veille. Yenna, quant à elle, n'avait pas rêvé, et rien ne troublait sa concentration d'assassine. Sans que la transition fût perceptible, une voûte s'était refermée au-dessus d'eux, et c'était maintenant dans un boyau en pente éclairé par son extrémité qu'Yenna précédait ses compagnons. Elle finit par atteindre le pied de l'escalier sans que rien ne fût advenu.

Elle se tenait sur le bord d'un immense puits cylindrique creusé dans la caillasse du désert, aussi profond qu'étendu en diamètre. On ne pouvait noter ni ensablement ni éboulement, ce dont Philatameson, si elle n'avait pas encore eu les yeux bandés, aurait pu déduire que quelque magie était à l'œuvre sur ce sanctuaire.

Des ouvertures émaillaient les parois. Yenna en choisit une et s'y rendit d'un pas décidé tandis que Marc-Lewis débandait Philatameson traumatisée par la descente et tentait maladroitement de la rassurer. Il n'y avait personne dans le village troglodyte, mais l'une des pièces était une fontaine: une résurgence d'eau alimentait un bassin. L'eau était épaisse et saumâtre, mais peu en chaloit aux trois rescapés.

Avant qu'ils se fussent totalement alanguis dans la grotte fraîche, Yenna eut un sursaut de présence d'esprit. Elle intima à Marc-Lewis de l'accompagner: ils remontèrent à la surface du désert. La chaleur était telle que la pierraille uniforme semblait vibrer, ou même frissonner. L'air lui-même ondulait. Ils commencèrent par faire descendre le cheval, et un

troisième voyage réunit leur bagage dans la caverne humide de la source. Là, épuisés, ils s'endormirent immédiatement.

— Bon, on fait quoi?

C'était Philatameson, la dentellière, qui avait rompu un silence trop prolongé. La jeune Yenna tirait sur sa pipe dans un coin sombre et frais de la petite chambre troglodyte qu'ils avaient élue. Ses yeux étaient ouverts, mais fixes — d'une fixité redoutable, presque morbide. Elle dut prendre la question de sa collègue comme une attaque personnelle car elle réagit violemment:

— Oh, ben ça! C'est un peu facile de te plaindre, non? Nous sommes trois dans cette galère sans compter les animaux, je ne vois pas en quoi tu aurais le droit de récriminer. Tu n'es pas une victime!

Dans l'épaisseur de la seule fenêtre qui aérail la petite pièce, Marc-Lewis remua. Il était pelotonné comme un chat sur cet entablement, et les invectives des deux vieilles amies semblaient troubler son princier repos. Pourtant, la conversation n'alla pas plus loin, soit qu'un accord tacite de cessez-le-feu fût établi, soit, plus vraisemblablement, que la chaleur ait eu raison de toute velléité de joute oratoire. L'air était si pesant, le silence du désert immobile était si palpable qu'on aurait cru entendre la fumée de la pipe de la petite assassine développer ses volutes.

Philatameson s'était rallongée sur sa paillasse. En général, elle préférait dormir à manger. Mais en la circonstance, elle rouvrit ses yeux après un temps relativement long qui sembla aux trois protagonistes à peine un clin d'œil. Moins incisive qu'auparavant, elle continua sur sa lancée:

— Je veux dire, c'est bien que nous ayons trouvé de l'eau, mais tout de même, trois jours que nous sommes enterrés dans ce désert, c'en devient lassant, non? Et puis, les quelques provisions que nous avons emportées ne seront pas éternelles. Mourir de faim dans le désert, ne serait-ce pas un comble? Alors quoi? On essaye de faire des trous et d'y enterrer nos pieds, voir si nous parvenons à prendre racine? Ou on se barre?

— Où veux-tu aller?

C'était Marc-Lewis qui avait préféré interrompre sa sieste de félin de luxe à supporter en silence les invectives des deux anciennes colocataires. Il remua un peu, et continua:

— Vous croyez aux rêves, vous?

Depuis trois jours que se prolongeait leur huis clos, il avait fini par raconter à ses compagnes qu'il avait rêvé de cet endroit où un oiseau les avait guidés. Ils avaient longuement conjecturé sur la part raisonnable de probabilité d'occurrence de semblable situation, et avaient exposé en détails leurs différentes croyances en chance, destin, rêves, et autres divinités secourables. La maigre dentellière répondit sans acidité:

— Oui, je sais que tu as rêvé de cet endroit. Je trouve même que tu en as rêvé en termes pour le moins équivoques! Mais ça ne regarde que toi et ton psychiatre... Et je sais qu'un mystérieux oiseau nous a conduits ici. Et alors? Est-ce une clémence des dieux qui

ont préféré nous voir nous entre-dévorer plutôt que boire notre sang? C'était bien la peine, tiens! Non, que nous soyons ici par chance ou pas, il est temps de reprendre la route.

Marc-Lewis ne répondit pas. Il n'aimait finalement pas qu'on revînt sur son rêve. C'était un sujet trop intime pour l'amener si près de conversations litigieuses. Il aurait eu mieux fait de s'abstenir. Le silence s'épaissit à nouveau, finalement rompu par la voix un peu tranchante de la petite assassine:

— Vous m'en voulez?

Ni le prince ensiétié ni la dentellière émaciée ne répondirent immédiatement. Ils avaient déjà cent fois évoqué le sujet, et s'étaient tous persuadés qu'ils avaient pris la bonne décision en fuyant la ville où on allait leur imputer la mort d'un pauvre bougre un peu chapardeur. Philatameson avait parfois regretté qu'elles se soient mêlées d'aider ce prince-qui-n'en-était-pas-un qu'elles ne connaissaient ni peu ni prou, mais elle n'avait jamais osé l'exprimer. Elle s'était ralliée à la volonté générale de voir dans leur aventure la trace de "ce qu'ils devaient faire".

Finalement, c'est Marc-Lewis qui répondit:

— Non, Yenna. Tu t'y connais en désert, non seulement plus que nous mais plus que bien des caravaniers. La question n'est pas là. La question est: tant de hasards nous ont-ils conduits ici pour y attendre, ou pour en repartir? Devons-nous reprendre la route, et si oui, par où? Quand nous aurons répondu à ces questions, nous ne regretterons rien de notre présent ou notre passé...

— Si on croit à une quelconque forme de destinée!

Philatameson était le genre de femmes à croire qu'une destinée quelle qu'elle soit était la négation même de la liberté ontologique des êtres. Elle préférait crever dans son erreur personnelle qu'admettre qu'une quelconque entité extérieure à elle-même pût avoir un avis sur son histoire, et se proposer de l'influencer en la guidant à son idée. Pis, on peut penser que devant une preuve indiscutable de "signe du destin", elle aurait agi à l'inverse afin de préserver sa liberté. Elle avait dû être bien affectée par la soif et la marche pour ne pas rechigner à suivre l'oiseau qui avait guidé leurs pas dans le désert...

La conversation sombra définitivement. Philatameson eut l'air de s'endormir, tandis qu'Yenna s'obnubilait à force de fixer les volutes de sa pipe. On pouvait penser que son stock de tabac lui importait plus que celui de nourriture. Au bout d'un temps impossible à apprécier, Marc-Lewis s'étira en silence, s'empara de son violon et sorti de la pièce fraîche et ombreuse... Yenna ne le regarda pas, mais quelque chose changea dans ses yeux. Elle eut l'air tendue, anxieuse, comme inquiète de l'absence du troisième membre du groupe. Lorsque les premières notes lointaines animèrent l'air lourd, elle se rasséra et se remit à fumer avec volupté.

Marc-Lewis avait longé la paroi rocheuse cylindrique jusqu'à atteindre l'endroit où le croissant d'ombre était le plus large. Il s'était installé debout, dos à la muraille fraîche, les yeux fixés sur le centre virtuel du cercle de lumière projeté, comme si la perfection géométrique de la situation pouvait inspirer sa musique.

Après quelques mouvements de mise en condition — de l'instrument, des doigts et de l'âme —, il se mit à égrener les notes d'une petite mélodie simple, pastorale, cristalline et innocente. L'apparente évidence de la mélodie que quiconque aurait juré avoir déjà entendue cachait une maîtrise parfaite de l'instrument et de la musique. Il y avait quelque chose d'archétypique à ces notes presque primaires, de même que le jeu était parfait lui aussi, banal à force d'être conforme à ce qu'on aurait attendu d'une musique divine — si tant est qu'on crût à une forme quelconque d'idéaux.

Soudain, le chat-prince-musicien fut interrompu par une voix rauque, comme crevasée par la sécheresse, qui lui intimait un ordre impérieux:

— À boire. Tout de suite. Pas de mouvement brusque.

Le violoniste cessa de jouer, ouvrit lentement les yeux et balaya la cour du regard. À quelques pas de lui, un homme puissant le tenait en joue. Marc-Lewis déposa délicatement son instrument en détaillant l'intrus. Il était à demi couvert par l'angle du mur de l'escalier qui remontait vers le désert. Son arc était tendu un peu mollement, et on sentait à l'arme comme on avait pu sentir à la voix que l'homme était altéré. Cela dit, l'arme et l'œil étaient prêts à faire du mal. Marc-Lewis ne se sentait ni l'envie de jouer aux héros, ni des vocations de pelotes d'épingles. Il en était là de s'exécuter lorsqu'il entendit soudain la voix tranchante d'Yenna:

— Lâche ton arc.

Les mots étaient posés, démonstratifs. Marc-Lewis réalisa soudain que sa compagne se tenait derrière l'intrus, son épée reposant par la pointe contre le cou de l'infortuné archer. Ce dernier ne fit aucune résistance. Au moment où il baissait son arme, il s'effondra. Avant que le musicien ait compris la situation, l'assassine avait désarmé le gros homme évanoui.

— Ce n'est pas la peur. La soif, sans doutes. Aide-moi.

Marc-Lewis obéit mécaniquement. Ils emmenèrent l'ingérant désarmé et le couchèrent sur la couverture de Philatameson. Tous trois, armés, faisaient cercle autour de la carcasse desséchée, et attendaient son réveil en l'aspergeant d'eau à tour de rôle. L'homme finit par ouvrir les yeux, s'ébrouer, et faire face à ceux qu'il avait agressés. Il était clair que toute velléité belliqueuse l'avait abandonnée. Il demanda gentiment à boire, et Yenna lui tendit une outre dont l'eau saumâtre leur semblait à tous une ambrosie délicieuse. Longtemps encore, le silence resta la seule forme de conversation entre les quatre personnages ainsi réunis. Enfin, l'intrus se présenta:

— Je m'appelle Solin.

Yenna avait rangé ses armes. Elle répondit pour le groupe:

— Yenna. Elle, c'est Philatameson. Lui, c'est — elle eu un doute imperceptible — Hubert De L'Étang Du Fond D'Encomble.

— Hector.

Marc-Lewis tenait à ce que ses identités d'emprunt fussent cohérentes.

— Enchanté.

La conversation ainsi entamée, on put se lancer dans de vastes discussions. Solin expliqua le premier qu'il s'était perdu dans le désert. Il avait erré en vain, peu familier avec cet environnement paroxystiquement hostile, et s'était enfin décidé à mourir lorsqu'il avait entendu l'air de violon. Quelque chose dans la perfection de la mélodie l'avait paradoxalement convaincu de ce que les sons étaient réels, et non une forme de mirage auditif. Il s'était relevé. Il était venu voir, était tombé sur le grand trou circulaire, et avait facilement découvert l'escalier. Il s'excusait de s'être présenté en belligérant.

— Tu as eu de la chance qu'*Hector* ait décidé de jouer juste à ce moment-là...

Yenna dit ces mots en adressant un sourire provocateur à sa défiante amie, mais Philatameson ne réagit pas — peut-être n'avait-elle pas senti la pique? *Hector*-Marc-Lewis enchaîna sur leur propre histoire: le voleur mort, la fuite, le désert, l'oiseau, l'attente.

Solin conclu:

— Il aura fallu bien des hasards pour que nous soyons réunis ici!

Philatameson grogna mais ne répliqua rien. C'est Marc-Lewis qui relança la discussion, inattentif à l'attention soutenue que lui portait Yenna.

— Et tu faisais quoi, dans le désert?

— Je voyageais. Je veux faire le Tour du Monde. Et poursuivre l'Amour!

Ce n'était ni très intelligent ni très original, et d'aucuns auraient même argué que c'était une réponse éminemment stupide, mais le sujet était lancé, et ne devait plus tarir: les deux hommes se mirent à parler entre eux, négligeant presque leurs deux compagnes.

Philatameson se cantonna dans une morgue un peu méprisante. Elle finit par s'auréoler d'esprit pratique en préparant de quoi se sustenter pour tous. Quant à Yenna, elle commença par dévorer le "Prince" Marc-Lewis des yeux et des oreilles — elle le découvrait pour la première fois en autre compagnie qu'elles deux. Puis, soudain, elle s'en alla bouchonner le cheval.

Un analyste débutant qui aurait eu vent de la conversation des deux hommes en aurait déduit que le grand Solin était un perpétuel amoureux, sans cesse en quête de la femme parfaite avec laquelle il rêvait de vivre et pour laquelle il se dévouerait, tandis que le seigneurial Marc-Lewis était un gigolo qui ne voyait chez les femmes que la somme d'avantages qu'il en retirerait. Un analyste un peu plus chevronné qui aurait su déchiffrer ce qu'on — se — cache lorsqu'on parle de soi aurait au contraire supposé que Solin aimait séduire, être aimé, mais abandonnait prématurément les histoires pour ne pas aborder la phase de relation proprement dite. C'était une sorte de Don Juan qui jamais ne menait une histoire à son plein développement. Et cela lui valait du succès, d'ailleurs, comme si les femmes se laissaient facilement séduire par cet homme léger dont elles sentaient ne pas avoir à craindre l'amour — on s'arrêtait au jeu enfantin de séduction. Quant à Marc-Lewis, ce serait peu lui rendre justice que le croire incapable d'aimer. Certes, il faisait profession de vivre des femmes qu'il séduisait. Mais s'il mentait sur son identité, il semblait mettre un point d'honneur à ne pas les tromper sur ce qui est des sentiments, et on peut supposer que bien souvent il leur offrait pour leur or un bonheur et une tendresse véritables. Bien entendu, une sorte de pudeur lui faisait cacher et peut-être se cacher à lui-même cette tendresse qu'il mettait dans le sordide commerce de ses charmes.

Sans qu'on sentît la transition (ni même qu'on remarquât le retour des deux femmes dans la conversation), on s'était trouvé à parler de la Reine de Nimme. Pour Solin, il s'agissait de la reine d'un mystérieux royaume perdu dans le désert, qui entretenait une garde de tueurs redoutables et dévoués au plus haut point, comme les assassins de la légende. Marc-Lewis avait également entendu parler de cette reine, mais surtout du petit pays sur lequel elle régnait: on parlait d'une ville construite sur le fleuve, aux rues d'eau et aux marchés flottants. Certains parlaient d'une boucle du Nijabite — ce même fleuve qui coulait près de Gaog — mais personne ne s'entendait quant à la question de l'amont ou l'aval. Le Nijabite était si lent et si ramifié que personne encore n'avait su ni le cartographier, ni le parcourir, ni même remonter à sa source qui se perdait au plus profond et au plus inhabitable du désert. Philatameson sembla reprendre de l'intérêt à la conversation, et raconta les légendes qui avaient bercé son enfance: la beauté inégalable de la Reine de Nimme, et son peuple de vertueux athées, de positivistes rigoureux et absolus, qui avaient préféré se retirer du monde à lutter contre les croyances et les divinités auxquelles tous les peuples aiment à se soumettre. Elle parlait d'eux comme d'une élite, une oligarchie de savants & philosophes, comme d'une gloire de l'intelligence humaine contre les dieux autoproclamés, comme d'une phalange positive et rigoureuse en guerre rangée contre l'ignorance, les préjugés, les croyances et les *a priori*. On sentait à l'écouter que l'enfance de Philatameson avait été bercée par l'idéal de ce peuple sans divinités et qui se voulait sans illusions. Yenna intervint la dernière. Elle rappela ses études d'assassine chez les Loumoulouks du pays de Gaog pour étayer ses sources d'information. On parlait en effet facilement du pays de la Reine de Nimme, et de son peuple apparenté aux Hyotoïtoïs — des hommes maigres à la peau dorée et aux cheveux frisés. Philatameson aurait d'ailleurs pu tenir d'eux physiquement comme elle semblait tenir d'eux quant à sa conception du monde — elle était maigre et frisée, mais pour ce qui est de la carnation, sa peau sombre et comme marbrée témoignait d'un mélange racial sans ordre ni raison. Au contraire, les Hyotoïtoïs de la Reine de Nimme auraient été d'un type pur, presque idéal, ou alors ancestral. Bref, il s'agirait de philosophes et de savants, comme l'avait suggéré Philatameson, qui avaient réussi à orga-

niser une vie autarcique dans le désert grâce au fleuve, à ses crues et son poisson. La jeune assassine penchait pour l'hypothèse de l'amont, car certaines versions de la légende parlaient également de montagnes (ce qui aurait sans nul doute aidé à l'autarcie), et que l'aval du Nijabite ne présentait pas de telle topographie...

Les heures suivantes furent occupées en échafaudage d'hypothèses, en compétition de conjectures, en arguties quant à des détails de suppositions et en postulats sur des présomptions. La légende de la Reine de Nimme était un de ces sujets sur lesquels tout le monde a un avis, mais personne n'a d'information — ce qui fait la manne des journalistes et des romanciers.

La nuit était depuis longtemps faite, et chacun s'était de son mieux emballé dans ses couvertures et manteaux. La petite pièce troglodyte offrait suffisamment d'inertie thermique pour que le sommeil fût confortable, alors qu'à la surface il valait mieux marcher pour se réchauffer. Lorsque la conversation eut définitivement sombré, Yenna alluma sa pipe et sortit sur le seuil lithique de la chambre. Elle fuma voluptueusement en comptant les étoiles, irréelles à force d'être claire et accessibles. On ne sait pas à quoi — ou à qui? — elle pensait, mais elle avait l'air à la fois préoccupée et heureuse, comme on peut l'être aux débuts d'un amour. Sa petite gerboise s'était lovée contre son cou, et émettait une sorte de râle de contentement apparenté au ronronnement des chats. Ce son intime et familier couvrait celui, plus rude, des respirations — d'aucuns auraient osé "des ronflements" — de ses trois compagnons, de sorte que le désert entier ne semblait peuplé que d'étoiles et de ronronnements, comme une maison intime et chaleureuse qui aurait englobé tout l'univers.

Au matin, les trois ronfleurs s'aperçurent qu'ils avaient été visités par un même rêve. Ils durent longtemps débattre des détails de leurs versions pour enfin proposer à la petite Yenna une histoire cohérente. Ils renoncèrent finalement à s'accorder sur les détails, et proposèrent une trame simple mais qui avait pour elle de faire l'unanimité parmi les trois rêveurs. Ils marchaient dans le désert guidé par un oiseau, vers le pays de la Reine de Nimme. Marc-Lewis soutenait qu'il s'agissait du même oiseau qui les avait déjà guidés jusqu'au hameau enterré qu'ils occupaient, ce que contestait Philatameson ("Un oiseau, c'est un oiseau, comment peux-tu affirmer que ce soit le même? C'est de la pure interprétation, pire, de la projection! Tenons-nous en aux faits: un oiseau, peut-être de la même espèce que celui qui, etc."). Solin, lui, insistait sur la direction prise. Il avait prêté attentions aux constellations du rêve, et pouvait affirmer une direction précise que ses deux co-rêveurs ne pouvaient ni infirmer ni confirmer, mais ne se privaient pas de disputer. La journée ne fut pas trop longue pour qu'on se mît d'accord sur l'essentiel: il fallait partir, et quitte à partir, autant prendre la direction proposée par Solin. Les quatre compagnons prirent quelques heures d'ultime repos confortable dans leur abri, et préparèrent avec soin la suite de leur voyage...

Quelques raclements.

Une voix — des mots incompréhensibles mais mélodieux.

Une sensation de fraîcheur. Agréable? Difficile d'en juger.

Plus de voix, mais d'autres sons divers, comme si quelqu'un faisait la cuisine, seul. Des frottements, des tintements, des petits coups répétés, et peut-être les crépitements d'un feu.

La sensation étrange d'être engoncé dans une seconde peau à la fois visqueuse et froide — mais d'un froid appréciable, comme une compresse ointe sur une peau brûlée. Sensation d'une gluanche délicate, comme une caresse, ou un baiser de tout un corps.

Trop tôt encore pour inviter la vue à ce premier bouquet de sensations.

Des débuts de conscience. Des ébauches d'interrogations encore informulées, mais que dans une bande dessinée on aurait illustrée en faisant demander au héros: "Où suis-je?" — sans au moins une occurrence d'une telle réplique, aucun ouvrage ne peut être considéré comme un classique.

Une personne, donc, sans doutes seule, et qui vraisemblablement fait la cuisine. Et cette sensation, cette caresse, cette cajolerie glaciale et voluptueuse, cette perception délicate d'une brûlure qu'on apaise. Impression régressive de fusion, de bien-être corporel total, de l'intégralité de nos deux mètres carrés de peau emportés par la même caresse, dans la même jouissance, dans le même orgasme — Est-ce trop dire? Je n'en suis pas sûr. Il y a, dans le délicat contact de cette fraîcheur analgésique, de cette nudité confortable, une sensation à rapprocher des descriptions d'extase mystique par les saints, où le temps et le moi sont abolis, où seuls existent la présence sans "je", sans passé ni avenir.

Sans "je"...

Mais de qui parle-t-on?

Attendons qu'un événement quelconque trouble cet état atemporel et sensuel. Le bien-être corporel, la volupté d'être sont par trop rares pour souhaiter les abrégés, pour soi autant que pour les autres.

Soudain, donc, un coup de fouet glacé éveilla tout à fait la jeune femme, qui recouvra d'un seul élan l'identité, la vue et la conscience. Elle s'appelait Yenna Varpou Katrinen, elle était assassine, elle avait été brûlée par le désert, elle avait froid lorsqu'on lui appliquait de nouvelles compresses calmantes, elle était dans l'ombre, elle distinguait une silhouette penchée sur elle — peut-être une femme, elle...

Stop!

Reprenons.

Yenna était allongée dans une alcôve ombreuse. Elle avait été dévêtue et enveloppée dans une épaisse couverture feutrée que l'hôtesse revenait régulièrement humidifier pour en maintenir la fraîcheur. On peut supposer que divers onguents et oignements avaient été

appliqués à intervalles de temps plus longs sur les brûlures de la petite assassine rischryrith.

Elle dévisagea son infirmière. C'était une femme mûre aux traits délicats. Ses petits yeux noirs et ronds typiques brillaient d'attention et d'un sentiment qu'on pourrait sans doutes apparenter à de la compassion. Sa peau jaune était ridée mais pas encore à l'excès. Elle était plus hâlée que celles des Hyotoïtoïs qu'on rencontre habituellement, tirant sur un brun cuivré extrêmement élégant et délicat. Une auréole de fins cheveux sombres, frisés sans être crépus, soulignait les traits du visage. Elle s'était aperçue du retour à la conscience de sa protégée, et lui souriait dans un élan fait d'encouragement et de retenue pudique. Elle n'osait pas demander, briser la première un silence sans doutes très long.

Yenna-lame-de-couteau se fit remarquer que son amie Philatameson aurait vu en cette femme providentielle un sujet typique de la Reine de Nimme — comme si endormi dans un monde on avait pu se réveiller dans un autre, légendaire pour le premier.

Philatameson! Le Prince, le beau prince de l'Étang du Fond d'Encomble — ou comment qu'il s'appelât en réalité. Et l'autre, là, le troisième — le nouveau! Ah, oui, Solin: voilà, c'était son nom. Solin. Le grand escogriffe un peu benêt, gentil somme toute. Un personnage difficile à cerner dans son mélange de force physique et de naïveté, comme un adolescent empêtré dans un adultat prématuré.

Ses compagnons...

C'est ainsi qu'Yenna finit par repeupler le silence tendu d'attention qui l'avait jusqu'à là liée à celle qui la soignait:

— Et mes compagnons?

La femme sourit avec aise — soulagement peut-être —, mais ne se départit pas de sa concentration, qu'elle mit cette fois au service de la recherche d'une langue qui leur fût commune. Lorsque les deux femmes eurent trouvé comment communiquer, la jeune assassine éprouvée raconta ses souvenirs un peu en vrac, comme ils lui revenaient. La marche dans le désert — des jours et des jours! Les montagnes aperçues, approchées avec la patience de fourmis qui aspirent à ce que leur fourmilière dépasse la taille d'une pyramide mortuaire égyptienne. Ce nonobstant, les montagnes avaient été atteintes. Leurs contre-forts, du moins. Disons que le désert, de rocheux et uniformément étal comme une mer sans air, s'était vallonné, crevassé, fendu de reliefs de plus en plus marqués tandis que des blocs de roche de plus en plus gros s'enracinaient progressivement dans le sol — devenaient ce sol.

Ils étaient donc quatre, plus le cheval et la gerboise. Le cheval! Lorsqu'il s'est écroulé, foudroyé par la soif et la chaleur, les compagnons d'Yenna avaient décidé de profiter de ses fluides et de prendre un peu de repos. L'assassine, dégoûtée et tendue par une volonté inflexible — surtout ne pas s'arrêter, tout arrêt étant un arrêt de mort — avait continué seule. Combien de temps? Comment? Nul ne pourra jamais le dire. Et comment s'était-elle retrouvée là, à parler avec une femme qui semblait droit issue d'un peuple de légende?

— C'est ma gerboise qui est venue vous prévenir, n'est-ce pas?

Il y avait déjà longtemps que la main d'Yenna s'était remise à caresser la petite créature familière et fidèle.

— Elle? Non... Non, désolée de vous décevoir. Ce sont mes moutons qui vous ont identifiée — vous leur faisiez peur. Alors je suis venue voir.

— Ah? Dommage... J'ai toujours cru qu'elle me sauverait un jour.

— Ça peut encore arriver!

Après un silence, Yenna continua:

— Vos moutons?

La femme sourit doucement. On entraît dans ses terres familières. Elle commençait à se sentir à l'aise.

— Je suis bergère. Maintenant, attendez-moi un instant, voulez-vous?

Quoi qu'il en soit, elle n'attendit pas la réponse de sa toute petite patiente pour sortir. La porte qui s'ouvrit amena un surplus de lumière dans la pièce, puis l'obscurité se refit. Après un instant, Yenna abandonna sa délicate gerboise et s'employa à se soulever sur un coude pour comprendre où elle se trouvait.

La pièce tenait de la caverne par la sensation de murs épais et frais, mais l'enduit de boue laissait supposer que la maison avait été érigée plutôt qu'excavée. La pièce était vaguement carrée, un éclairage zénithal un peu éblouissant l'éclairait par le centre, mais diffusément, comme si on avait aveuglé l'ouverture pour ménager la malade. Une pièce quadrangulaire, donc. Le plafond était fait de poutres épaisses et noires de suie qui s'empilaient en carrés successifs jusqu'à la lumière centrale. Cinq poteaux de bois marquaient un espace décaissé au centre de la pièce. Le cinquième poteau encadrait un prolongement de ce décaissement qui menait à la porte par laquelle la bergère avait disparu. On pouvait résumer cette maison à un espace central éclairé de haut et entouré de larges bas-flancs obscurs, à la fois surhaussés de sol et au plafond rabaissé. La couche d'Yenna était au plus retiré de ce bas-flanc, le long du mur.

Satisfaite de son tour d'horizon, la demoiselle se laissa retomber sur sa paillasse et se remit à caresser sa gerboise dont le ronronnement familial était rassurant — comme si le monde tournait autour de cette basse continue, comme si ce bourdonnement était le pivot de l'univers, son point d'ancrage dans la réalité. On peut vivre à son aise dans un univers qui tourne sur le ronronnement régulier d'une gerboise.

L'éclat de lumière de la porte ouverte un instant précéda la bergère. Elle portait un plateau dont elle disposa le contenu devant Yenna, puis elle l'aida à s'asseoir, calée par des coussins. En tendant un pichet de lait odorant, elle reprit leur conversation:

— Je m'appelle Pastacircopyge, et toi?

Yenna sourit en la regardant dans les yeux. Elle avait terriblement envie de répondre une espièglerie — "Moi pas!" —, mais se contînt. Elle répondit dans un pétillement du regard:

— Yenna, mais on m'appelle Lame.

— L'âme? Tu as de la chance. Tes amis doivent t'aimer.

Ç'eût été un malentendu si les deux termes n'avaient pas été homonymes. En l'occurrence, c'était un "bienentendu", mais trompeur. Un instant de tristesse voila le regard d'Yenna. Elle éluda:

— Oui... Non... Pas assez, peut-être.

Pastacircopyge respecta le trouble de son invitée. Elle garda le silence jusqu'au moment où elle eût apprêté sur le plateau la suite du repas. Il s'agissait de galettes de pain plat et souple que l'on pouvait déchirer et tremper dans un yoghourt crémeux. La bergère reprit la parole.

— Tu leur en veux de ne pas t'avoir suivie?

— Je ne sais pas.

La convalescente retrouvait l'appétit. Les brumes qui voilaient son regard se dissipèrent. Elle continua:

— Je ne crois pas.

— Parle-moi d'eux, alors.

— Oh, je les connais à peine, en fait. C'est l'arrivée du Prince à Gaog qui a tout déclenché.

Elle raconta le vol des fontes. Quelque chose dans le choix de ses mots ou dans son ton amena Pastacircopyge à demander:

— Tu l'aimes?

Yenna répondit sans réfléchir:

— Oui. Bien sûr. Comment ne pas l'aimer? C'est un homme courtois, affable, bon, et noble, surtout. C'est ça: il respire la noblesse et la grandeur d'âme.

Si la bergère avait son idée là-dessus, elle n'en laissa rien paraître. Elle relança la conversation en demandant comment le groupe de trois avait connu Solin. Le récit, avec ses détails, dura plus que le yoghourt. L'assassine rassasiée s'était confortablement appuyée contre le mur pour terminer sa narration. À la fin, la bergère avait l'air préoccupée. Elle demanda:

— Ah, vous cherchez le pays de la Reine de Nimme?

Yenna acquiesça, mais nota le changement de ton dans la conversation. Elle demanda:

— Vous... Je...

Elle ne parvenait pas à formuler sa certitude d'avoir en face d'elle un sujet de ladite Reine. Ce fut Pastacircopyge qui relança la discussion:

— Vos légendes ne disent-elles pas que les étrangers ne sont pas les bienvenus dans le pays de la Reine de Nimme?

Le ton était resté doux et attentionné, mais les mots avaient suffi à épuiser le dialogue. L'hôtesse débarrassa en silence, tandis que la convalescente se rendormait, trop fourbue pour s'inquiéter.

Yenna fut réveillée par un remue-ménage inaccoutumé. Elle distinguait plusieurs voix, dominées par les bêlements des ovins en émoi. Des ordres secs, de l'activité. Instinctivement, elle chercha du regard son *vade mecum*, son épée, son arc, une arme. Ses effets étaient à côté de la pailleasse, ce qui eut l'heur de la rassurer. Si on ne l'avait pas désarmée, c'est qu'aucune lutte n'était à craindre. Elle s'assit et n'eût guère à attendre avant que la porte s'ouvrît enfin. Pastacircopyge, l'hôtesse, entra la première et vint directement à Yenna, un sourire encourageant aux lèvres. Derrière elle, des hommes en portaient d'autres. L'assassine reconnut des Hyotoïtois archétypiques dans les porteurs, et lorsqu'elle put distinguer les portés elle s'exclama quelque chose d'indistinct mais enthousiaste: c'étaient ses compagnons qu'on était allé chercher. Un, deux, trois: tous étaient là. Seul le cheval manquait: il manquerait pour toujours.

Quelqu'un avait dû monter sur le toit: un éblouissement soudain aveugla l'assassine. Quelques instants durant, elle fut comme une chouette surprise par l'aube, les yeux papillonnant dans la lumière zénithale trop crue et le cœur dansant une gigue endiablée. Peut-être même s'évanouit-elle? Il lui semblait rêver. On avait dû s'occuper d'elle comme on traitait maintenant ses compagnons: on les déshabillait, on les oignait d'onguents et de baumes, on les emballait dans des couvertures qu'on maintenait fraîches en les humidifiant. Profitant de la cohue, des kyrielles d'enfants de tous âges avaient envahi tous les recoins de la pièce. Ils étaient plus ou moins morveux mais toujours vifs du regard, curieux de tout. Plusieurs vinrent à Yenna, captèrent son attention et échangèrent quelques mots maladroits. Un ordre sec quoique tendre les rappela à leur devoir — si tant est qu'on puisse attacher des devoirs à l'enfance. En l'occurrence, il s'agissait apparemment moins de respecter la tranquillité de l'hôtesse que de s'assurer qu'elle fût rassasiée: les enfants s'égaillèrent comme une nuée de moineaux, et revinrent chargés d'un repas similaire au précédent mais augmenté d'un vaste bol fumant qui semblait être une soupe, bien que l'odeur fût douce et fruitée. De fait, il s'agissait de soupe d'abricot secs, ou de quelque chose d'apparenté. C'était, surtout, excellent. Yenna mangea avec enthousiasme sous le regard inquisiteur et presque importun des enfants-oiseaux. Puis, lorsque l'ordre leur fut donné de laisser la convalescente se reposer, elle sombra presque aussitôt dans une somnolence paisible. Le calme revint dans la pièce, et Yenna finit par ne plus entendre que les respirations de ses trois

compagnons. Elle était heureuse. Elle était épuisée. Elle glissa de béatitude en sommeil sans s'en apercevoir.

Dans son rêve, Pastacircopyge et ses compagnons discutaient avec une animation croissante bien que systématiquement contenue — sans doutes par respect pour les rescapés. Les yeux mi-clos, Yenna les vit ou les rêva assemblés, arguant à mi-voix mais avec conviction dans leur langue que l'assassine ne pratiquait pas. La porte s'ouvrit soudain, et d'autres personnages entrèrent. Au cœur du groupe, une jeune femme, presque une fille, rayonnait. Elle avait une telle aura qu'Yenna elle-même fut prise du même respect silencieux que les bergers. On eût dit, à la voir et à les voir, une apparition angélique, une annonce faite à — à qui? L'ange s'adressa à Pastacircopyge la bergère. Elle la questionnait, sèchement. La bergère répondait avec dévotion mais flamme. Puis les rôles s'inversèrent progressivement. On sentait le désaccord, respectueux, certes, mais ferme. La bergère construisait son argumentation avec ardeur. L'échange fut long, et Yenna en manqua la fin, rappelée par un sommeil impératif.

Cependant, le sens de cette plaidoirie passionnée n'échappa pas à tout le monde. En effet, Philatameson, la dentellière de Gaog, était moins lourdement engourdie que ses compagnons. Elle ne pouvait ouvrir les yeux et ne vit rien de la scène, mais elle l'entendit, et elle la comprit — à tout le moins l'essentiel, car leur parlé n'était pas celui que la couturière aurait considéré comme académique.

L'autoritaire voix de la rayonnante jeune fille parlait de la loi, en particulier d'un article d'icelle interdisant le pays à tout étranger. La voix humble de la femme répondait en termes de tradition, et insistait sur les articles "hospitalité" et "honneur". Il devint peu à peu clair que la jeune femme resplendissante désapprouvait le sauvetage des quatre compagnons et qu'elle se fondait sur la loi, tandis que la bergère échauffée insistait pour donner préséance à l'humanité et qu'elle s'appuyait en cela sur la tradition. On sentait également que les choses étant ce qu'elles étaient, la bergère et les siens étaient prêts à pousser plus avant leur défense d'une certaine conception de l'humanité et de la morale, et qu'ils iraient jusqu'à fronder si la loi entendait aller contre leur conscience. Cette sourde détermination dut finalement avoir gain de cause, car la jeune fille sévère et rayonnante céda le terrain. La polémique se conclut ainsi: la loi et sa représentante admettait de fermer les yeux en la circonstance, mais en aucun cas les quatre étranger ne devaient être admis en ville et encore moins amenés à la Reine. La bergerie était admise comme enclave, comme zone de droit d'exception, mais partout ailleurs la loi s'appliquerait.

Lorsque la conversation eut tari et que la foule se fut dissipée, Philatameson songeuse s'aperçut de ce que la jeune voix parlait de la Reine comme une fille aurait évoqué une mère. Or si l'on admettait que la Reine en question était la Reine de Nimme, la jeune fille pouvait-elle être la Princesse de Nimme? Les légendes ne faisaient pas état d'une Princesse de Nimme, mais pourquoi exclure l'hypothèse. Quoi de plus naturel, pour une reine, d'engendrer des princesses? La dentellière maudit le poids de ses paupières qui ne lui avait pas permis d'apercevoir un aussi auguste personnage. Mais sa malédiction se dissout dans le sommeil.

Il fallu quelques jours que personne ne songea à compter exactement pour que les convalescents pussent se remettre. Ainsi, ils s'étaient familiarisés (et réciproquement) avec la douce Pastacircopyge et son mari Xanthobalnéofluctuanaé qui, pour quelque raison, semblait préférer se faire appeler Xanthie. Les marmots du hameau continuaient à rôder autour des nouveaux arrivants, mais avec moins d'insistance et de constance qu'aux premiers jours. Ils étaient comme un essaim d'oiseaux migrateurs volant en cercle autour d'eux, une nuée indistincte et piaillante où il était difficile d'isoler la progéniture des hôtes. Qu'importait, d'ailleurs?

La nourriture était excellente, faite de tubercules et de ces fruits séchés ressemblant à nos abricots auxquels ils avaient déjà goûté. Le lait des moutons était consommé tel quel ou transformé en yoghourt, en fromage frais ou en fromage sec qu'on émiettait dans la soupe d'abricots séchés les jours qu'on voulait rendre fastes. Pastacircopyge ne dévoila pas la composition des onguent qu'elle avait appliqué avec abondance et dextérité sur les peaux altérées des quatre voyageurs, mais Marc-Lewis, qui s'y connaissait, y décela un mélange de pâte de fruit (sans doutes de pommes) et de graisses animales qu'on pouvait aisément supposer de mouton, dans lequel mille herbes, épices et fines poudres de terres riches en oxydes de métaux avaient été ajoutées. Il était difficile d'en isoler les principes actifs, mais cela importait peu: c'est sans doutes en tant que pâte fraîche que cette mixture leur était la plus bénéfique — et que dire des mains qui oïgnaient!

Ainsi, ils guérirent, et plus rapidement qu'on eût pu l'espérer raisonnablement, que cela soit dû aux cataplasmes, à la nourriture ou à la prévenance des hôtes. La jeune assassine fut la plus longue à se remettre. Peut-être avait-elle été plus gravement affectée en raison de sa marche solitaire? Elle avait également semblé moins pressée que ses trois compagnons de découvrir le paysage qui les entourait. Elle sortit pour la première fois un matin, très tôt, avec Pastacircopyge. Elles s'étaient mises d'accord la veille en quelques mots. La bergère devait passer deux ou trois nuits avec ses moutons loin du hameau, et Yenna avait décidé de l'accompagner.

Il était très tôt. L'assassine frissonna. Le ciel était clair, mais la terre était encore plongée dans l'ombre. Yenna distingua derrière elle le cube de la maison, qui, comme elle l'avait supposé, était érigé — et non excavé. Des arbres fruitiers abondants empêchaient une vue panoramique. Le froid devait inhiber les odeurs, car on s'attendait ici à ce qu'une odeur forte et douce à la fois titillât les papilles.

Les deux femmes, quelques enfants et deux douzaines de moutons escaladèrent un chemin serpentant de terrasse en terrasse. Ces terrasses alternaient vergers et culture, soit de légumes soit de céréales. Des épineux séchés couronnaient les murs de pierre bordant le chemin, protégeant des moutons ce qui devait leur être par trop tentant. Assez vite, le groupe dépassa les derniers champs ainsi délimités, et suivit un canal ménagé le long du flanc de la montagne. Deux rangées d'arbres hétéroclites et de buissons échevelés l'our-

laient de vert. Partout ailleurs, ce n'était que pierre et roche. On commençait à avoir une vue d'ensemble.

Yenna ne pu retenir une exclamation murmurée:

— C'est beau...

La bergère, discrète, se contenta de faire ralentir le troupeau.

Le village avait disparu derrière un épaulement. La large vallée rocailleuse semblait peuplée uniquement de la lente reptation du fleuve qui creusait un dernier à-pic dans la masse d'alluvions que les siècles avaient accumulée en guise de fond de vallée. L'œil était frappé, çà et là, par des taches géométriques vertes tranchant contre l'uniformité grise et ocre des roches: c'étaient des peuplements humains, seuls à apporter quelque couleur dans ce paysage impressionnant à force d'être minéral. Yenna se sentait partagée entre deux sentiments contradictoires. D'un côté, ces ridicules enclos cultivés témoignaient de la modestie de nos interventions, à nous humains, face à l'omnipotence et au gigantisme de la nature. De l'autre côté, le vert gai des hameaux que le soleil commençait à caresser contrastait avec le reste du paysage auguste mais stérile: on ne pouvait alors que constater que sans intervention humaine, le paysage était magnifique mais infécond, sans vie.

Pastacircopyge demanda soudain:

— Pourquoi toutes ces armes, Yenna?

La jeune femme répondit simplement:

— Parce que je suis assassine de métier.

La bergère assimila cette réponse en continuant sa marche avec le troupeau. Elle poursuivit enfin:

— Ah? Nous n'avons pas d'assassins chez nous. Nous sommes plutôt pacifiques. Tout au plus avons-nous quelques gardes.

Lame répondit sans intonation particulière, comme si elle n'était pas directement mise en cause:

— J'imagine que vous avez assez à faire à tenter d'enraciner un peu de vie biologique dans ce paysage qui s'y oppose de toute sa masse.

— Ça doit être quelque chose comme ça. Nous avons suffisamment de peine à donner la vie pour ne pas songer à en priver.

Yenna resta songeuse un instant, contemplant cette fois les sommets qu'elle avait eu tant de mal à atteindre. Elle répondit:

— Et puis, le désert vous protège avec plus d'efficacité que n'importe quel corps d'armée.

Elle continua après un silence:

— Pourquoi des gardes, alors?

La bergère sembla troublée, comme prise en faute. Elle répondit en butant un peu sur les mots, mais en même temps elle enchaînait les phrases comme pour ne pas être interrompue:

— Nous avons deux corps de gardes, l'un pour la Reine et l'autre pour la ville — le guet. Mais vous ne pourrez pas les voir, ni les gardes, ni la reine, ni la ville, car les étrangers sont interdits chez nous. Vous quatre jouissez d'un droit d'exception, mais il se limite à notre hameau. Vous êtes priés de ne pas tenter de vous aventurer plus loin dans notre pays.

— Le pays de la Reine de Nimme?

Pastacircopyge répondit à contrecœur:

— Oui...

Le silence cette fois était tendu. On sentait que la bergère craignait la suite de l'entretien. Mais l'assassine lâcha un "Ah." conclusif qui la rassura. On pouvait parler d'autre chose. On revint aux trois compagnons d'Yenna, de Philatameson empêchée de s'installer

comme orfèvre à Gaog et qui avait dû se faire dentellière, de Solin le voyageur qui avait connu mille horizons, et du Prince Hector dont on savait si peu de choses sinon qu'il jouait du violon en maître. La bergère écoutait et interrogeait avec attention, et Yenna fini par comprendre que le monde dont elle venait était légendaire pour la bergère comme le pays de la Reine de Nimme était un conte dans son monde. Dans le dialogue de ces deux femmes qui menaient deux douzaines de moutons à un alpage, deux mondes réciproquement légendaires se télescopaient et devenaient soudain une réalité double, complexe, un monde plus vaste où coexistaient des fables étranges et peut-être difficilement compatibles. Il y avait de la grandeur, et même du vertige, dans cette prise de conscience de la vastitude d'un univers capable d'absorber des réalités si différentes, si totales, si lointaines.

En fin de matinée, le groupe avait atteint l'épaulement artificiellement fertile où les moutons étaient mis à paître, mais la discussion était à peine entamée. Elle ne cessa pas de plusieurs jours.

Peu après le départ des deux femmes, Xanthie le berger se leva, réveilla les trois convalescents restant, et les invita à l'accompagner à la fromagerie. Marc-Lewis déclina l'offre, préférant aller jouer du violon. Il s'éloigna un peu du hameau avec son instrument, et s'installa sous un saule. La plupart des mioches du village l'avait suivi, et leurs visages s'ébahirent lorsque le Prince se mit à jouer. De toute la journée, bien peu s'en allèrent, sinon, peut-être, pour quérir un absent...

L'ex-dentellière et le voyageur impénitent suivirent Xanthie. C'était un bel homme d'une quarantaine d'année, long et fin, discrètement musclé et sculpté par une vie rurale et gaie. Ses traits délicats témoignaient de ce qu'il était plus accoutumé à sourire qu'à maudire, mais aussi de ce qu'il savait serrer les dents dans l'adversité et attendre patiemment son heure. C'est peut-être la grande leçon qu'on perd en quittant la campagne: que tout a un temps, y compris l'adversité, et qu'il suffit souvent de savoir guetter son heure pour triompher des obstacles les plus insurmontables. Comme tous les habitants du hameau, il avait le teint cuivré, chaleureux, et des cheveux drus et noirs qu'il portait simplement coupés courts. Ses yeux ronds semblaient innocents et entiers comme des yeux d'animaux sans fiel ni perfidie. Il était de ces hommes dont la compagnie apaise, qui, sans vous faire rire ou vous égayer extérieurement, vous rendent la vie plus légère, plus agréable; de ces hommes qui semblent une incarnation de préceptes empreints de sagesse et de joie pétillante, de vie sans passion mais sans concession à la petitesse et à la mesquinerie — comme irréversiblement marquée du sceau de la grandeur.

La fromagerie était un peu en dehors du hameau, sur les hauts, à côté du moulin à grain. Xanthie commença par amener Philatameson et Solin dans cette seconde construction de pierres sèches appuyée contre la roche au-dessous du canal. L'eau faisait tourner une aube de bois qui transmettait son mouvement par un mécanisme caché à une pierre cylindrique percée d'un trou conique en son centre. On introduisait là le grain, qui ressortait moulu en périphérie. La pièce était obscure, auditivement saturée (bruits de cascade, de roulement, de raclement), et olfactivement presque étouffante de poussière en suspension. Les deux voyageurs admiraient cependant le mécanisme simple et fonctionnel, impressionnant d'adaptation, de fusion avec son milieu, comme naturel — alors qu'il était l'aboutissement de générations entières d'art et d'industrie.

Ensuite, le berger leur fit les honneurs de la fromagerie. Il s'agissait d'un long bâtiment aux murs épais, en tunnel. On entrait par une des extrémités, entièrement ouverte, encombrée d'instruments. Plus loin, se perdant dans une obscurité totale, on distinguait des rayonnages. Les fromages séchaient puis vieillissaient là, les plus anciens au fond. La fromagerie était collective. Xanthie commença par prendre mesure des quantités de lait déposée par chaque famille dans de grandes jarres de terre cuite. Il expliqua à ses invités

qu'un système de cailloux grossièrement taillés et estampillés donnait à chaque famille droit à un certain nombre de fromages. Chaque famille s'occupait de la fromagerie à tour de rôle. Chacun pouvait venir prendre le fromage qui lui convenait, et abandonnait en retour les cailloux correspondants. Ces cailloux pouvaient s'échanger, servant comme une monnaie. Le système semblait efficace et ingénieux, mais il faut admettre qu'il intéressait moins les deux étrangers que la fabrique du fromage elle-même. Xanthie se prêta volontiers au rôle de guide touristique, et il leur dévoila sans retenue tous les secrets — qui, du coup, n'en étaient plus — de sa façon de faire le fromage. On sentait à l'écouter parler qu'il était de ces hommes qui croient fermement que la connaissance s'enrichit à être partagée, et que plus on parle des choses mieux on les comprend. Pour lui, garder un secret devait être une forme de péché contre la connaissance.

Philatameson avait dû suivre ce genre d'observation, car en fin de journée, comme ils nettoyaient tous ensemble les divers ustensiles dont ils s'étaient servis, elle osa lancer une discussion qui risquait d'être des plus polémiques. Elle demanda soudainement à son hôte:

— Alors comme ça vous n'avez pas le droit de recevoir des étrangers dans votre si beau pays?

Malgré le délicat adjectif, la question était visiblement gênante. Xanthie ne se défila pas pour autant — la dentellière l'avait deviné. Il répondit:

— Non, notre loi l'interdit. Je crois que nous avons atteint un certain état d'harmonie, et que nous tentons de le protéger par le secret, ou tout au moins par le retrait. Nous sommes bien, ici, et nous ne voulons pas de vos villes, de vos commerçants, de vos guerres et de vos hiérarchies.

— Pourtant, vous nous avez recueillis...

— Bien sûr: nous ne sommes pas sans cœur! Je ne vous cache pas cependant que la décision ne nous a pas été facile à prendre. Certains voulaient conserver notre secret à tout prix, tandis que d'autres arguaient que si on laissait mourir des étrangers dans le désert, on ne valait pas mieux que les autres, et que par conséquent il n'y avait pas de secret. En d'autres termes, sacrifier le principe à la règle revenait à la vider de son objet, donc à la détruire.

Philatameson se souvenait de la discussion entendue dans un demi-coma. Étonnamment, Solin avait l'air de prendre la discussion aussi sérieusement qu'elle, bien qu'il n'ait pas eu l'air d'avoir entendu la joute argumentative de leurs sauveurs. Peut-être que les explications présentes étaient claires à son entendement? Quoi qu'il en soit, ce fut lui qui relança la discussion:

— Pourtant, vous avez des hiérarchies: la Reine...

Xanthie sembla soulagé. Cet aspect des choses devait être plus aisé à expliquer. Il interrompit un instant ses travaux d'entretien pour mieux s'adresser à ses deux interlocuteurs.

— Oui, bien sûr. Mais il s'agit d'une autorité spirituelle. La Reine n'a aucun pouvoir temporel. Elle est plutôt une sorte de maître mystique, de gourou, de pape, que sais-je?

Philatameson bondit, visiblement dépitée:

— Mais je croyais que vous n'adoriez rien, que vous faisiez profession d'athéisme, que vous ne croyiez en rien!

Xanthie laissa son sourire s'épanouir un peu plus encore.

— Bien sûr. Nous ne croyons en rien, et nous faisons du scepticisme et du doute nos règles de vie. Mais nous ne pouvons pas douter du besoin que nous avons de prier lorsque nous sommes heureux, non plus que nous pouvons ignorer les bienfaits de la méditation. Disons que nous sommes des mystiques sans Mystique, ou pour utiliser des termes moins paradoxaux, des religieux sans Dieu. Nous aimons à prier, mais nos prières n'ont pas

d'adresse. Nous prions car nous ressentons un élan interne qui nous y pousse. Faudrait-il nier une impulsion sous prétexte qu'on ne croit pas en un ou des dieux?

Ce fut Solin qui répondit:

— Non, certes. Ce serait même opposé au scepticisme. Nier une impulsion ou un sentiment au nom d'un credo, c'est justement le propre des systèmes et des religions, non?

— Exactement. Si tu vois un homme voler dans les airs, le noble scepticisme consiste à chercher comment cela se fait, non à affirmer que c'est impossible. Dans le second cas, on joue le jeu de l'obscurantisme et des faiseurs de systèmes.

Le brouhaha d'une ribambelle d'enfants précéda le Prince-musicien. Il entra dans la fromagerie où les trois autres terminaient leur ménage. Ils commérèrent le temps des derniers rangements, puis ils s'installèrent au bord du canal, à l'ombre de quelques buissons peu odorants. Le soir colorait les cimes âpres et rocailleuses, les animaient d'une vie étrange, froide, sublime, comme d'un autre monde. En bas, dans le hameau, on terminait les activités de la journée. Des groupes se formaient, devant les portes ou en divers espaces ouverts, sur des bancs de bois ou de pierre. Une impression d'harmonie sereine émanait de ce vaste tableau aux petits personnages.

Philatameson renoua le fil de la discussion. Elle résuma au "prince" Marc-Lewis ce qui avait précédé:

— Xanthie nous racontait que pour lui et les siens, nier ce qui est, au nom de ce qui devrait être, est l'essence même des croyances. C'est-à-dire que pour lui et les siens, le scepticisme est fondé sur une acceptation totale de ce qui est. Est-ce correct, Xanthie?

L'interpellé commenta:

— C'est bien résumé. Je ne saurais dire mieux. Il faudrait les philosophes de la Reine pour pousser plus loin l'argutie.

Il s'interrompit brusquement, et reprit immédiatement:

— Non que ce soit possible, évidemment. Je parlais abstraitement.

Philatameson, une fois encore, synthétisa à Marc-Lewis leurs discussions de la journée:

— Les gens du village se sont opposés aux lois du pays pour nous sauver. En principe, personne ne doit pénétrer sur les terres de la Reine de Nimme. Xanthie et les siens ont dû faire front contre la majorité, et en particulier contre l'autorité, pour que nous soyons vivants tous les quatre aujourd'hui. Bien entendu, nous n'allons pas demander plus à ceux à qui nous devons déjà tant.

Elle regardait ses deux compagnons d'un air de défi. Ils ne firent pas mine de s'opposer. Xanthie se dérida. Il devait s'être définitivement convaincu de ce que ses protégés n'apporteraient pas de difficultés supplémentaires.

Les quatre personnages échangeaient des regards de plus en plus complices, sans qu'aucun ne se décidât à reprendre la parole. Finalement, Solin éclata de rire, aussitôt suivi des trois autres. Le clair rire des enfants alentour leur fit écho.

Lorsque les rires se furent taris et qu'on eut laissé s'évanouir également leurs résonances, Solin reprit la parole:

— Oui, il nous faudra repartir.

Contre toute attente, c'est le berger qui répondit à la question informulée impliquée par cette affirmation:

— Le mieux pour vous serait de continuer en gardant le soleil levant à main gauche. Dans cette direction, vous devriez tomber sur le Pays Siligne sans trop de risque de vous perdre en route. À moins, bien sûr, que vous n'ayez un plan de route déjà établi?

Aucun des trois compagnons n'estima nécessaire de revenir sur leur fuite et le statut de voyageurs — voire d'errants — qu'ils avaient adopté depuis, de plus ou moins bonne grâce. Par contre, Philatameson semblait d'esprit polémique. Elle demanda:

— Je croyais que le monde au-delà du désert vous était légendes et affabulations. Auquel cas, que savez-vous vraiment du Pays Siligne?

— Rien de factuel. Mais La Princesse de Nimme nous a recommandé de vous aiguiller dans cette direction.

Une telle franchise était désarmante, et décourageait les velléités polémique les mieux ancrées, même celles de la dentellière Philatameson de Gaog. Elle choisit alors de changer de sujet:

— Bon, quand nous reviennent les filles?

Le berger répondit avec un sourire:

— Un jour, deux au maximum. C'est juste le temps qu'il nous faut pour vous équiper.

On apprêta certes quelques bagages, mais le temps qu'Yenna et Pastacircopyge revinssent, le bel enthousiasme unanime qui avait animé les trois autres voyageurs à la bergerie s'était affaîssi comme un soufflé au fromage qu'on tarde à consommer. L'arrivée d'Yenna enchantée par sa retraite acheva de dissiper toute velléité de départ.

Ainsi, bien que des paquetages à moitié faits attendissent dans un coin de la maison de Xanthie & Copyge, on reprit des habitudes de vie à Lavenhir. Solin fulminait. Il détestait leur enracinement dans cette vallée "où ils étaient à peine tolérés." Peut-être que lui qui quêtait désespérément l'"Âme-Sœur" sentait qu'aucune aventure amoureuse ne pouvait être envisagée dans un pays où l'amour naissait du mariage et non l'inverse — ce qui n'est pas forcément une mauvaise idée, mais interdisait certainement à Solin tout espoir que "quelque chose" se passât... Solin argumentait peu son besoin de ne pas rester là, mais multipliait les esclandres, s'énervait, tempêtait. Il canalisait tant bien que mal ces poussées de violence en bûchant le bois de tout le village. Du matin au soir, il maniait un gros merlin au manche luisant, et enfonçait avec hargne sa demi-douzaine de coins dans des nœuds de bois complexes sinon gordiens. Les coups métalliques frappés irrégulièrement étaient devenu l'une des constantes du paysage auditif de Lavenhir, avec les clochettes et les bèle-ments, et le violon du Prince.

Marc-Lewis en effet, passait le plus clair de ses journées à jouer de la musique, et parfois à enseigner l'un ou l'autre des enfants sur des instruments de fortune, des flûtes de roseau ou des tambourins. Partir ou rester lui semblait indifférent: peut-être qu'il pût jouer était-il la seule chose qui comptât à ses yeux? En tous cas, il se comportait comme s'il lui était égal qu'il fût ici ou là. Plus exactement, il n'exprima jamais d'avis à ce sujet, ni dans un sens ni dans l'autre, ni en mots ni en attitudes. Par ailleurs, on sentait diffusément que lui et l'assassine s'évitaient, sans qu'on pût discerner pourquoi — le savaient-ils seulement eux-mêmes?

Depuis son retour enthousiaste, Yenna non plus ne prit plus position quant à l'imminence d'un départ, soit que l'assassine fût indécise, soit qu'elle fût indifférente. Quoiqu'il en soit, il semblait que son avis dépendait plus de celui de ses compagnons que d'elle-même. S'il s'agissait d'indifférence, elle pouvait avoir été calquée sur celle du Prince. S'il s'agissait d'indécision, elle devait être moins entre des objets qu'entre des personnes, moins entre "partir" et "rester encore" qu'entre partager l'avis des uns ou des autres. Étrangement, donc, la jeune femme au corps de dague semblait quêter le consensus et ne vouloir laisser personne déçu.

Son amie Philatameson incarnait, elle, l'envie de rester. Elle avait trouvé en les habitants du village de Lavenhir sinon dans tous les sujets de la Reine de Nimme l'incarnation d'un idéal qu'elle nourrissait depuis le plus tendre de son enfance. Ces hommes et ces femmes, ce peuple correspondaient à ses rêves les plus inavoués, à sa plus haute idée de

l'humanité. Partir lui eût été un arrachement: elle avait fort changé depuis le temps où elle était dentellière à Gaog, enchaînée à son échoppe.

Quant aux habitants de Lavenhir, on sentait malgré leur extrême gentillesse et accueilance que les quatre étrangers ne pouvaient s'installer chez eux. Sans doutes les villageois pouvaient-ils fronder un certain temps, mais ils savaient que bientôt ils allaient avoir besoin de renouer leurs liens avec le reste du royaume. Les étrangers devaient partir, mais quand? Cela pressait-il?

Plus ou moins inconsciemment, les villageois comme les voyageurs semblaient s'être accordés sur le maintien du *statu quo* jusqu'aux fêtes de Vautre-Mieux. Les préparatifs allaient bon train, palliant peut-être l'absence de préparatifs de départ.

Les villageois ne purent expliquer aux voyageurs l'origine du nom de la fête de Vautre-Mieux, qui toutefois semblait suggérer qu'il avait dû être un temps où la fête consistait à jouer avec de la boue et s'y "vautrer". Peut-être le nom était-il une réminiscence d'un temps et d'un sol lointains où on pouvait trouver une véritable boue, qui ne fût pas un simple agrégat de poussière et d'eau? Ou peut-être des joutes et des combats (où les vaincus se "vautraient" par terre) avaient-ils été abrogés en vertu du pacifisme des sujets de la Reine de Nimme? Ou peut-être fallait-il chercher l'étymologie tout ailleurs!

Quoi qu'il en soit, les fêtes de Vautre-Mieux, comme leur nom ne l'indique donc pas, étaient une série de compétitions sportives dont les deux plus prisées étaient l'une la natation dans l'une des grandes piscines qui servaient de réservoir tampon et l'autre le combat de cerfs-volants. Le vainqueur du jour était couronné "Roi du Vautre-Mieux" et conservait son titre une année durant, jusqu'aux prochaines fêtes où il devait le remettre en jeu. Le titre était surtout honorifique, et impliquait au porteur plus de devoirs et de charges peut-être qu'il lui apportait d'avantages et de droits. Ce détail était parfaitement conforme à la mentalité des sujets de la Reine de Nimme.

Les voyageurs ne purent jamais savoir si des compétitions avec les villages alentour auraient dû avoir lieu et auraient été annulées à cause de leur présence. Il semblait hautement probable que de telles joutes réunissent les voisins, mais jamais aucun des habitants de Lavenhir n'y fit la moindre allusion. Quant aux voyageurs, ils n'osèrent pas poser de question frontale, peu désireux sans doutes d'une réponse claire qui leur eût été très lourde à assumer.

Le jour des fêtes, les quatre compagnons s'étaient installés un peu au-dessus du village, à l'ombre des arbres et buissons qui traçaient dans le paysage fuligineux une ligne verte qui suivait le canal. C'était la fin de la journée, et les ombres s'allongeaient peu à peu.

Une douzaine de cerfs-volants de toutes tailles, formes et couleurs avait pris son essor et s'élevait peu à peu. Le vent était bon, régulier, soutenu. D'où ils se tenaient, les quatre étrangers devaient considérablement abaisser leur regard pour distinguer les compétiteurs, et considérablement l'élever pour suivre les cerfs-volants. La lutte était captivante. Une échappée de trois semblait dominer la nuée des autres: les deux premiers étaient de grands modèles simples, assez majestueux. L'un, rouge, était agrémenté de queues et frisons à toutes les extrémités afin de stabiliser son vol. L'autre, jaune, était plus simple, sans falbalas aucuns. Quant au troisième, bariolé, il s'agissait d'un modèle complexe, triplan. Avant les fêtes, Xanthie avait expliqué que la variété des modèles était entretenue par la répétition de la compétition: suivant les conditions météorologiques et les pilotes, on pouvait voir l'emporter d'une fois sur l'autre des modèles fort différents, voire opposables, ce qui entretenait la diversité. La discussion avait continué, et Xanthie avait utilisé l'exemple des cerfs-volants pour démentir l'idée de "sélection naturelle". Il avait ajouté:

— La loi de la nature, c'est la diversité, la complexification — tout le contraire de la sélection, qui n'a pas de sens du point de vue de la nature. Pourquoi sélectionner? Et com-

ment? Selon quel critère? Non, au contraire: créer, créer sans cesse! Et que tout ce qui n'est pas inviable survive et se reproduise!

Soudain, au plus passionnant de la lutte entre les cerfs-volants, Solin s'emporta. Pour une fois, sa violence fut plus verbale que physique. Il pesta contre leur situation, là, à regarder des cerfs-volants. Il devait se sentir moins libre encore qu'eux qui étaient retenus au sol par leur fil. Il prit ses compagnons à parti, leur rappela combien l'univers était vaste, et combien il y avait d'ailleurs où ils étaient attendus peut-être. Curieusement, il ne fit pas argument de leur importunité chez les sujets de la Reine de Nimme, comme s'il était obnubilé par son propre mal-être au point de ne pas pouvoir argumenter décemment.

Les trois autres voyageurs entrèrent successivement en lice, et le monologue comminatoire de Solin devint une discussion animée. Pourtant, on ne pouvait que tomber d'accord sur le fond: il fallait partir.

La dentellière soupira en conclusion:

— Déjà...

L'échauffourée oratoire leur avait fait manquer l'issue de la lutte des cerfs-volants. Le soir s'épaississait déjà, et des feux joyeux avaient été allumés sur une terrasse. C'était le couronnement du vainqueur de la journée. Les quatre reclus écarquillaient les yeux afin de distinguer le cortège de jeunes filles qui commença par féliciter le précédent tenant du titre pour sa victoire passée. Puis l'une des vierges (supposons-nous) lui retira sa couronne et le cortège d'anges alla en ceindre une autre silhouette — le vainqueur du jour.

Tandis que ses compagnons se perdaient en conjecture sur qui cela pouvait être, Yenna se perdit dans une rêverie où elle était vêtue de mousseline bouffante et immaculée, et portait sur un coussin écarlate une couronne d'or blanc et de pierreries scintillantes. Elle allait à pas lents et augustes vers Marc-Lewis, vêtu en prince de contes de fées, et le ceignait de la couronne étincelante. Elle souriait aux étoiles, sans s'en rendre compte.

Le charme fut rompu lorsque les autres décidèrent de rentrer. L'assassine les suivit légèrement à la traîne (justement), éblouie encore du bonheur de sa vision. Ils se couchèrent sans un mot, qui perdu dans ses rêveries, qui pensant aux préparatifs du départ maintenant décidé. Personne ne remarqua l'absence de Philatameson, la triste dentellière.

Elle avait été interceptée par Pastacircopyge, qui sans doute l'avait guettée. Philatameson avait suivi sans un mot la bergère. La promenade avait été longue, un peu tâtonnante dans la nuit maintenant épaisse. Finalement, Pastacircopyge s'assit au pied d'un arbre. Philatameson l'imita. Elles étaient dans un verger touffu qui leur cachait lune et étoiles. On ne distinguait rien ou presque, mais le monde était peuplé des bruissements de feuilles caressées par ce vent qui tantôt arrachait les cerfs-volants à la gravité.

Ce fut comme un duel de silence. Aucune des deux femmes ne parla. Leur dialogue muet et sans image dura longtemps. Finalement, la bergère tendit à la dentellière une fine couronne de fleurs qu'elle devait avoir confectionnée durant le long silence. Autant qu'on pouvait en juger dans l'obscurité, les fleurs délicates étaient tressées avec art et dextérité. Lorsque la dentellière eut accepté l'offrande, la bergère prit enfin la parole:

— Ceci restera pour toi comme un souvenir de ton séjour parmi nous.

La pauvre Philatameson était désespérée. Elle redoutait la suite, qui vint pourtant:

— Maintenant, il faut partir.

Philatameson était atterrée. Jusqu'à ce que son hôtesse prît aussi clairement position, elle s'était abstenue de considérer trop sérieusement toute option de départ, malgré les esclandres de Solin et les prises de décisions sages de ses compagnons en général. Mais cette fois, son congé était signifié, sans rémission.

Comme elle gardait un silence désespéré, la bergère reprit la parole:

— Les fleurs, encore fraîches, sécheront. Cette couronne te sera un talisman et un mémorial. Talisman, elle te protégera de la tentation des pensées qui prévalent ailleurs, des croyances, des idoles de pierre et de chair que les hommes aiment à se donner. Mémorial, elle te rappellera ton séjour parmi nous, le bonheur de notre royaume, et surtout elle te rappellera qu'une communauté harmonieuse des hommes est possible. La guerre n'est pas une fatalité. Ni la haine. Ni la solitude...

Elle s'interrompit. Elle devina que Philatameson pleurait silencieusement. Elle laissa le temps aux larmes de lui laver les joues et le cœur, puis sans ajouter une parole elle lui prit la main et la guida jusqu'à la maison. Elles s'endormirent sans que leurs regards se fussent croisés. Mais dans l'air résonnait encore ces mots fatals: "Maintenant, il faut partir."

Le lendemain, on se mit enfin sérieusement aux bagages. Comme les préparatifs allaient bon train, l'impétueuse Yenna se fit accompagner de Solin sur une éminence avoisinante. Le colosse avait du mal à suivre la musaraigne — l'araignée. Il la rejoignit essoufflé, comme vieilli par l'écart d'âge — pourtant de six ans seulement — et de condition physique qui les distinguait.

De l'éminence, on distinguait, disséminés dans la vallée, les rectangles verts des peuplements humains. Solin finit par demander, son souffle recouvré:

— Qu'est-ce qu'on fait là?

L'assassine eut l'air surprise.

— Il te faut une raison? Je ne sais pas. J'avais envie de revoir une dernière fois ce pays heureux, harmonieux même, dont l'entrée nous est interdite — nous nous tenons sur un seuil, autorisés à regarder mais pas à entrer pleinement. C'est étrange: c'est comme si les valeurs et les pensées de notre monde étaient des maladies pour celui-ci. Par exemple, je suis sûr que le village de nos amis sera mis en quarantaine, qu'on surveillera qu'aucune maladie de l'esprit ne s'y développe avant de les réintégrer au Royaume de Nimme. N'est-ce pas horrible? Un état aussi fragile est-il sain et naturel?

— Oui, l'homme est un loup. La loi du monde, c'est de manger en attendant d'être dévoré à son tour.

— Oh, ça va! Tu ne peux pas trouver moins banal, comme philosophie? Je n'en étais pas à faire l'apologie de l'animalité de l'homme. Au contraire, je reste de ceux qui pensent que l'humanité n'est pas donnée, mais conquise, justement en maîtrisant son animalité — comme un bon cavalier maîtrise sa monture tout en la respectant. Ce n'est pas contradictoire. Mais tu ne peux pas comprendre de quoi je parle!

L'attaque était basse, presque mesquine. Le grand Solin eut l'heur de ne pas tenter de répondre. C'est l'assassine qui reprit:

— Ce monde que nous avons à quitter semble prouver que l'entre-dévorement n'est pas notre seule issue. Mais sa fragilité semble démontrer par ailleurs l'utopie de cet idéal. Poursuivons-nous des chimères?

Solin ne répondait toujours pas. L'assassine lui planta son regard violet envoûtant dans les yeux. Le colosse eut un mouvement de recul, comme frappé. L'assassine posa sa dernière question comme un point à la ligne:

— Toi qui crois en l'amour, est-ce que la loi de l'amour peut supplanter celle de la prédation?

Elle bondit sur ses pieds et se mit à courir vers le village. Solin, décontenancé, poursuivit le dernier cri qu'elle lui avait lancé:

— Allez, viens, gros lourdaud! On n'attend plus que toi!

Il descendit prudemment, songeur. Il s'interrogeait sur le sens des questions de la jeune femme. Mais, surtout, il se demandait si c'était bien à lui que s'adressaient questions et regards. Peut-être avait-elle juste eu besoin de quelqu'un à qui parler?

— Où est Philatameson?

L'assassine avait posé sa question en regardant son "Prince" Marc-Lewis, mais elle s'adressait un peu à tous à la fois. C'est Solin qui répondit. Il était en train de sangler des baluchons entre les deux bosses d'un camélidé:

— Tiens, c'est vrai que je ne l'ai pas vue ce matin.

Personne ne rebondit sur sa remarque. Chacun des trois voyageurs était occupé à compter, arrimer, vérifier, sangler, arranger, empiler et rééquilibrer des paquetages. Les villageois de Lavenhir leur avaient offert un chameau qu'ils chargeaient autant que possible d'outres de peau de mouton. Leurs rares effets et la nourriture, ils les porteraient eux-mêmes. Dans le désert, seule l'eau comptait vraiment.

Yenna se mit à caresser le visage disgracieux de la bête de somme. Ce faisant, distraitement, elle s'assombrit. Elle avait dû se remémorer la mort du cheval avant leur arrivée. Étrangement, il semblerait que l'assassine avait pris l'événement beaucoup plus à cœur que le "Prince", le légitime propriétaire de l'animal.

Xanthie, le berger, rejoignit les voyageurs sur le terre-plein. Il avait l'air satisfait. Il les héla en agitant des peaux de moutons:

— Les voisins nous ont encore trouvé quelques outres! Cette fois, c'est autant que peut en porter ma vieille Luma.

Il parlait du chameau. Il ajouta:

— Bon, je vais les remplir. Où est Philatameson?

Il partit en sifflotant, sans réaliser que personne n'avait répondu à sa question. Les voyageurs continuaient leurs préparatifs. Mais Marc-Lewis, qui n'avait encore rien dit, prit un air soucieux. Il finit par interrompre ses activités. Avec un geste impératif pour attirer l'attention de ses deux compagnons, il leur demanda:

— Oui, où est Philatameson?

Ni Solin le voyageur ni Yenna l'assassine ne répondirent. Le "Prince" continua:

— Qui l'a vue pour la dernière fois?

Une véhémence discussion s'engagea. La veille, après les préparatifs généraux, ils avaient été tous quatre conviés par les villageois réunis pour une nouvelle fête. Il s'agissait moins de se dire adieux que de profiter du moindre prétexte pour se réjouir, danser et chanter. Contrairement aux fêtes de Vautre-Mieux, les voyageurs avaient cette fois été intégrés à la liesse. Il serait juste d'ajouter que les villageois avaient eu le tact, afin de mieux les inclure, de ne pas souligner le départ imminent. S'ils avaient insisté sur le côté "fête d'adieux", les voyageurs auraient encore été mis à part — d'une autre manière, certes. Il était bien plus délicat de les convier à danser de plain-pied qu'en invités d'honneur.

Pour les mêmes raisons, Marc-Lewis avait préféré laisser son violon remisé, et chanter en chœur avec les villageois de Lavenhir. On aurait pu prendre ce fait comme un sym-

bole: les réjouissances avaient été placées sous le signe de la chorale et de l'union plutôt que du départ et des adieux.

Tard dans la nuit, on avait alterné chants et silences. On était fatigués mais unis. Les corps jetaient l'éponge mais les cœurs étaient ivres et légers. Personne n'avait bu, pourtant: chanter ensemble avait suffi à enivrer chacune et chacun.

Dans tout ça, on s'était couché sans vraiment s'en apercevoir, poursuivant dans des rêves la volupté de vivre pleinement le moment. Qui pouvait s'être préoccupé de la dentellière alors? Xanthie revint sur ces entrefaites, et s'avisant des visages soucieux de ses hôtes il réfréna sa puissante joie de vivre. Il demande doucement:

— Qu'y a-t-il?

Les trois voyageurs s'entre-regardaient sans répondre. C'est Marc-Lewis qui rompit le silence:

— Personne ne sait où est Philatameson. Elle a disparu pendant la fête d'hier.

Xanthie, en homme pratique, leur proposa de continuer leurs préparatifs tandis qu'il se renseignait. Ils s'exécutèrent, mais le bel enthousiasme d'auparavant les avait désertés. Les nuées d'enfants qui jusque-là les avaient entourés s'étaient clairsemées, comme si les bambins avaient déduit du changement d'humeur des trois voyageurs qu'il valait mieux ne pas les importuner.

Il leur sembla attendre une éternité le retour du berger. Personne n'osa prendre la parole. Chacun ressassait ses souvenirs à la recherche d'un indice, d'une indication. On se rappelait les rires gais de Philatameson, son plaisir à chanter, sa joie franche et rayonnante. Et puis, on se souvenait de ses accès de mélancolie, des larmes silencieuses et brillantes qui coulaient sur ses joues, de ses soupirs inexpliqués. Dans la même soirée, elle avait semblé tour à tour aux portes de l'extase et au bord du désespoir, ce qui est beaucoup moins un paradoxe qu'on le croit en général. Bien souvent, même, le portail du paradis ouvre sur l'abîme noir de la détresse — et inversement.

Xanthie, l'air soucieux, leur revint enfin:

— C'est à n'y rien comprendre. Restez là, nous allons entamer des recherches.

Il s'était aperçu de ce que la petite troupe était pratiquement prête, et que le désœuvrement guettait les voyageurs. Tout en enchaînant des phrases sans importance mais parfaitement rassurantes dans l'excès de silence qui assiégeait les voyageurs, il leur prépara un banc, une chaise faite de deux planches emboîtées en croix de Saint-André, et sur des billots mis quelques couverts hétéroclites et victuailles attrapées çà et là. Les trois compagnons s'attablèrent, et, sitôt Xanthie éclipsé d'autres villageois arrivèrent. Ils se succédèrent discrètement de façon à ce que les voyageurs ne fussent jamais laissés seuls. Ils mangeaient en discutant, tentant d'abattre l'angoisse qu'ils sentaient grandir comme un arbre monstrueux, que chaque coup de hache renforcerait au lieu d'affaiblir. Tout le monde semblait sourd aux appels qu'on entendait résonner un peu partout alentours. Le nom de la dentellière de Gaog était sur toutes les lèvres.

Enfin, quelqu'un s'en vint avec des nouvelles en guise de cadeau. On se précipita à sa suite. On quitta ainsi le village par une route assez large qui descendait vers le fleuve. Là, elle rejoignait une voie plus ample encore, qui longeait le fleuve. Plus loin, cette route traversait le Nijabite sur un large pont de pierre. Il était quelque part vers le milieu de la journée. Le petit groupe mêlé de villageois et de voyageurs ralentit le pas, accablé par la chaleur sans ombres. On voyait le pont en contrebas, car la le fleuve coulait dans une gorge profonde, aisément taillée au fil du temps dans le sol alluvial. De chaque côté, la route s'était pliée en quelques lacets nerveux pour rejoindre la mi-pente, où le pont reliait les deux berges. Le groupe suivit la route, lentement maintenant, toujours en silence. Les voyageurs se souvenaient peut-être des histoires qu'on leur avait racontées à propos de temps antérieurs à la paix généralisée des sujets de la Reine de Nimme. Il y avait eu des

guerres opposant les villages de part et d'autre du Nijabite, des enfants auxquels on apprenait à nager dans les réservoirs afin de mieux attaquer par surprise (ce que célébraient peut-être les épreuves de natation durant les fêtes de Vautre-Mieux), une paix fragile conclue un jour et une fraternité durable lentement consolidée, et enfin la longue et pénible érection du pont, symbole de cette réunion et de cette entente longuement construite entre les peuples.

Le pont était sans parapet. De vastes travaux de stabilisation le protégeaient en amont de l'affouillement. Très bas, on avait commencé par ériger un petit dé de pierres sèches. Sur ce premier dé, un platelage de troncs permettait un encorbellement de quelques pieds sur l'eau. Sur cet encorbellement, d'autres pierres avaient été amassées, et, d'encorbellement en encorbellement on avait fini par se rejoindre, quelque part en l'air, à mi-distance des deux rives, mais aussi à mi-distance entre les remous surnois du fleuve et le plateau alluvial, ses routes, ses champs, sa vie et sa civilisation. Le pont reliait les hommes entre eux, mais dans un axe vertical il semblait relier la nature violente et la douceur civilisatrice de l'humanité laborieuse.

Depuis plusieurs générations, le pont n'était plus gardé, sinon par quatre gros rochers encadrant par paires le cheminement aérien. L'endroit était impressionnant. Yenna se souvint du vertige de son amie. Que serait-elle venue faire ici? En aucun cas elle n'aurait pu traverser.

Pourtant, bien en évidence sur la plus proche des pierres de faction on voyait la couronne de fleurs que la bergère Pastacircopyge avait offerte à Philatameson le soir des fêtes de Vautre-Mieux. Comme le groupe approchait, toujours silencieusement, Yenna suivit le fil de sa pensée avec reluctance. Qui parlait de *traverser*?

Le groupe s'arrêta sur le seuil du pont. La femme qui le conduisait ramassa la couronne de fleurs déjà séchées par l'atmosphère dessicative du pays, et la tendit à Marc-Lewis qui était le plus proche d'elle. Elle ajouta simplement:

— Personne n'a rencontré Philatameson de l'autre côté du fleuve.

Les trois voyageurs durent admettre que Philatameson s'était jetée à l'eau, mais comme personne ne semblait vouloir le reconnaître ouvertement, le groupe s'en retourna.

Les trois voyageurs rentrèrent chez Xanthie et Pastacircopyge. Le berger, probablement averti des dernières péripéties, avait débâté le chameau et l'avait mis à la longe sous un arbre. On se mit à table, mais le silence devenait épais, écrasant — fatal. Xanthie pris sur lui de l'exorciser en posant une question directe:

— Parlez-moi d'elle.

Contre toute attente, ce fut le "Prince" Marc-Lewis qui répondit:

— Elle rêvait de vous. Elle avait grandi avec l'idée que vous étiez un peuple supérieur. Elle recueillait les légendes qu'on colporte chez nous sur ici, et s'en faisait des règles de vie. Elle vous aimait, bien avant de vous connaître, avant même de savoir que vous existiez vraiment. Mais je pense qu'elle n'en a jamais douté, elle.

Étonnamment, Yenna idéalisait moins son amie:

— C'était la femme la plus négative que j'aie connue. Pourtant, elle était d'une intelligence rare et d'une immense sensibilité. Ses dons nous avaient permis de retrouver les fontes du Prince.

Elle était sans doutes la seule à ne pas utiliser ce qualificatif entre guillemets. Solin n'avait pas l'air de vouloir prendre la parole, alors l'assassine continua:

— Je crois qu'elle aimait les hommes, malgré l'éternelle misandrie de ses discours. Plus exactement, je crois qu'elle reprochait aux hommes de constamment la décevoir, de ne jamais être aussi beau qu'elle les voulait.

Cette fois, Solin réagit:

— Curieuse façon d'aimer! Idéaliser l'objet d'un amour, c'est une façon de ne pas l'aimer lui, justement. Il me semble qu'on ne peut aimer que si l'on prend la personne comme un tout, comme un donné, non comme une copie de dissertation qu'on peut juger et corriger.

Il semblait avoir été personnellement piqué par l'attitude de la dentellière. Yenna radoucissait la conversation:

— Oui, c'est étrange: elle qui refusait tous les idéaux, toutes les majuscules et toutes les idoles, elle idéalisait les hommes. Pour eux seuls elle dérogeait à sa règle de refuser tous les archétypes. Pour les hommes, et pour les hommes uniquement, elle avait des attentes, des désirs, des idéaux. Elle les voulait parfaits.

Marc-Lewis reprit la parole:

— Peut-être un homme l'a-t-il déçue, une fois?

Les souvenirs et les spéculations se mêlaient, et leur flot était de plus en plus impétueux, comme une catharsis. Les langues puis les cœurs se déliaient. La parole échangée exorcisait la mort et rapprochait les vivants.

Pastacircopyge, qui s'était absentée quelques temps, rejoignit ses hôtes. Elle dit rapidement:

— On ne parle que de vous au village. Quelques vieux vautours voient dans la "disparition" de notre amie un signe de cette décadence dont nous essayons de nous préserver. Mais la majorité d'entre nous pensons que nous avons été trop durs envers vous, et que c'est mal accueillir qu'accueillir à moitié. Nous n'aurions pas dû vous pousser à partir, puisque nous vous avons reçus. Je crois que nous avons eu peur. Nous ne savions pas comment gérer tant de nouveauté.

Elle conclut après un bref silence:

— Nous vous demandons pardons et compréhension.

Marc-Lewis rétorqua avec fougue:

— Mais vous êtes fous! Vous nous sauvez la vie, vous nous protégez de ceux qui nous craignent, et vous vous reprochez votre conduite? C'est nous qui vous sommes infiniment redevables, et si quelqu'un a à s'excuser de son comportement, c'est nous, c'est notre groupe, qui vous cause encore de nouveaux soucis. Pastacircopyge, Xanthie, dites aux vôtres que nous nous excusons des soucis innombrables que notre présence a entraînés dans nos vies.

Les bergers eurent une ébauche de sourire doux, comme venu de très loin. Le "Prince" continua:

— Tout cela dit sans entacher la mémoire de notre regrettée amie, bien sûr.

Xanthie et Pastacircopyge sortirent en remerciant. Les trois voyageurs s'entre-regardèrent. Solin se leva d'un bond:

— Allez, nous partons.

C'était la meilleure chose à faire. Il fallait repartir, non tant sur la route que dans la vie. On rebâta le brave chameau Luma, on refit les paquetages ouverts, on vérifia les sangles et les arrimages, et on se tint prêt. Le jour déclinait rapidement: c'était la bonne heure pour marcher.

Les adieux, qu'on avait déjà fêtés la veille, furent rapides et émouvants. Chacun des trois voyageurs serra longuement contre lui les villageois qu'il avait le mieux connus, en terminant par Pastacircopyge et son mari Xanthobalnéofluctuanaé, qu'on appelait Xanthie.

Les enfants partirent avec eux, et nul ne songea à les retenir. Ils les accompagnaient de leurs rires, de leur innocence, de leur regard inquisiteur — et le village de Lavenhir n'aurait pas pu offrir plus beau cadeau d'adieux. Puis, comme la route s'allongeait, les enfants s'en retournaient par petits groupes en fonction de leur fatigue. Vers la minuit, une

dernière volée les quitta avec quelques chants et beaucoup de cris aigus qui résonnaient dans l'air sec et froid de la vallée.

Profitons de l'occasion pour signaler que la visite des quatre voyageurs à Lavenhir et les tribulations subséquentes ne furent pas sans conséquences. Probablement en raison des nombreuses polémiques et controverses que cette irruption de personnages de légendes dans leur quotidien avait imposées, et en raison des choix qu'il fallut arrêter et assumer, nombreux furent les habitants du village à prendre plus tard de hautes fonctions parmi les sujets de la Reine de Nimme. Le pays tout entier bénéficia longtemps des retombées de cette confrontation de leurs valeurs à celle des mondes qui les entouraient et qu'ils voulaient rejeter avec les chimères.

Mais ça, les trois voyageurs l'ignoraient. On n'a une très mauvaise idée de l'impact de notre vie sur celles des autres. Il suffit de remarquer combien futiles étaient les remarques, les événements et les gestes qui nous ont profondément marqués pour imaginer qu'on ne peut guère imaginer ce qui, parmi ce que nous aurons pu faire ou dire, aura marqué une conscience.

Peut-être est-ce mieux ainsi...

Nombreux voire pléthorique sont ceux qui s'interrogeaient sur la structure géographique du monde — ou plutôt des mondes car les voyageurs de tout crin avaient déjà popularisé la perte systématique de tout repère et, partant, de l'unité du monde. Seules semblaient stables en effet les présences 1-d'un soleil unique qui se levait le jour d'un côté du ciel et se couchait le soir à l'opposé, et 2-d'une lune unique elle aussi qui se levait selon ses cycles propres, complexes, inattendus, d'aucuns diraient capricieux. Tout le reste semblait pouvoir varier selon les régions, jusqu'aux étoiles "fixes". Ainsi, pour aller vers le froid, il fallait parfois conserver le soleil levant à main droite parfois à main gauche! L'on pouvait marcher en montée des mois durant et retrouver la mer au sommet! Même le nombre de saisons variait d'un endroit à l'autre... La cartographie était en ce temps l'une des disciplines au taux de suicide le plus élevé.

Le plus compliqué était, bien entendu, la confiance qu'il fallait accorder aux récits des voyageurs. Il est certain que ceux qui viennent d'ailleurs ont tendance à exagérer leurs exploits, à colorer leurs aventures, à en rajouter, à chercher à étonner. C'était une forme de compétition où chacun se devait de confirmer l'essentiel de ce qu'avaient dit ses prédécesseurs (afin de demeurer crédible) tout en rajoutant le sensationnel inédit qu'il avait à proposer (sans quoi tout espoir de boire gratis s'évanouissait). Ainsi, si un premier voyageur venant d'une direction prétendait arriver d'un pays où l'or coulait dans le lit des rivières, personne ne pouvait y aller voir et prétendre n'avoir rien trouvé: on l'aurait pris au mieux pour un incompetent, au pire pour un avare. Le malheureux était donc obligé de ramener de l'or, à quel prix que ce fût! Parfois même, il travaillait pour pouvoir acheter des pépites à un orfèvre, ou à un itinérant.

Car, bien entendu, toute une clique plus ou moins recommandable sillonnait les mondes (conservons le pluriel) sans jamais se fixer. On désignait habituellement ces voyageurs professionnels du terme d'"itinérants", parfois abrégé en "itis". On trouvera parmi eux, en vrac, les commerçants, bien sûr, mais aussi les mercenaires, les artistes de scène et autres saltimbanques, les bergers, les journaliers agricoles, mille espèces de bandits plus ou moins redoutables, et cent sortes de fuyards qui avaient à constamment être ailleurs que là où ils se trouvaient. Les raisons de voyager ne manquaient pas, même si d'aucuns malicieux arguaient du fait que les raisons de s'enraciner ne manquaient pas plus!

Suivant les endroits, les itinérants étaient reçus à bras ouverts ou à coups de gourdin, voire pire! Là encore, une première impression datant d'un autre âge avait figé la forme de relation que les générations se transmettaient. Certains peuples et certaines traditions avaient fait de l'accueil un art. Ailleurs, l'itinérance était un statut, et les itinérants avaient leurs relais et leurs auberges. Mais combien qu'on se défiât d'eux, il était rare qu'on s'en coupât strictement: on a toujours besoin de faire éclater le vase clos, que ce soit au niveau des histoires & ragots ou des matières premières & monnaies. D'ailleurs, certaines légendes couraient selon lesquelles des mondes qui par choix ou par malheureuse circons-

tance s'étaient trouvés dans une autarcie totale auraient purement et simplement disparu, comme si l'univers engloutissait ce qui n'était pas en relation avec d'autres mondes — comme si l'univers éliminait ce qui veut rester seul. Mais de telles légendes avaient peut-être été forgées de toutes pièces par les itinérants dans le vil dessein d'exagérer l'importance de leur rôle. Car après tout, ces "messagers" étaient fondamentalement des parasites: jamais on ne les avait vus travailler aux champs ou à la mine! D'ailleurs, on dit que bien des fainéants finissaient itinérants — mais c'est peut-être une médisance, car pour tout dire, d'autres croient au contraire qu'il est peut-être plus rigoureux de constamment repartir que de se trouver un coin de poêle confortable et s'y cantonner sous un prétexte quelconque... Comment savoir?

Pour la vaste majorité des êtres humains, le phénomène des itinérants et la complexité de la structure des mondes était un vain problème métaphysique: la tradition leur dictait comment traiter l'itinérant, et pour le reste, il y avait bien assez à faire à marier les enfants et à rentrer les foins au moment le plus opportun. À vrai dire, seuls s'intéressaient à ces questions un peu abstraites quelques catégories de personnes bien spécifiques: les marchands sédentaires dont le stock dépendait de celui en itinérance, les géographes et autres philosophes, et, bien sûr, les rois et autres puissants constamment préoccupés de l'extension de leur pré carré.

Ainsi, un roi décida un jour d'envoyer des explorateurs sûrs vers les divers horizons de son royaume, afin de savoir ce qui l'entourait et, accessoirement, de statuer — s'il se pouvait — sur les questions de la structure des mondes. Il n'était bien sûr ni le premier ni le dernier à imaginer une idée si originale.

Ce roi-ci, afin de se démarquer peut-être, divisa l'horizon en sept secteurs, et sept ans durant envoya chaque année sept explorateurs chacun en charge d'un azimut. Chacun de ces explorateurs avait été sélectionné avec soin, que dis-je avec une minutie élitiste, pour ses qualités sans nombres, mais au rang desquelles deux se disputaient la primauté: la capacité d'observation et l'honnêteté.

Des quarante-neuf explorateurs que ce roi sans grande importance dans le cours de l'histoire des mondes (mais ne le lui dites pas: il en serait chagriné, et sans doute vous jetterait dans une geôle putride par dépit), un seul nous intéresse. Il s'appelait Abutyrotomofilogène, mais on l'appelait en général Filogène, ce dont nous ne disconviendrons pas que c'est plus simple à prononcer. Les parents n'ont pas toujours conscience de l'importance qu'a le choix d'un prénom pour une destinée... On appelait souvent Abutyrotomofilogène "Triste sire" ou "Chien battu" en vertu de son allure physique qui, en comparaison, vous aurait effectivement fait trouver à un cocker dépressif un air guilleret voire clownesque. Bref, Filogène était beau, mais semblait perpétuellement malheureux. D'ailleurs, les mauvaises langues murmuraient fielleusement que c'était uniquement en vertu de cet air de constamment reporter son suicide que Filogène avait été distingué dans la cohorte des jeunes gens qui briguaient un poste d'explorateur — pensez donc: entretien privé avec le roi lui-même, et peut-être emploi à vie dans son administration au retour, sans mentionner la gloire d'être cité un jour peut-être dans un discours ou une conversation mondaine. Bref, l'emploi était convoité. Filogène l'obtient bien qu'il ne l'eût guère demandé. Peut-être le recruteur royal était-il particulièrement perspicace, et avait-il choisi ses explorateurs parmi les gens qui n'y aspiraient guère afin que ceux-ci n'exagérassent ni leur rôle ni leurs découvertes, ce qui est toujours nuisible à l'objectivité de la cartographie élevée au rang des sciences. Mais il est aussi possible que Filogène ait été recommandé à son insu, par exemple par le maître de la guilde des orfèvres à laquelle il avait appartenu, qui espérait qu'un éclat de la gloire possible de son protégé rejaillirait sur lui ou tout au moins sur sa guilde.

Filogène, en effet, était orfèvre — et quel orfèvre, vous dirait le maître de guilde! On parle là du genre d'artiste qu'un grand royaume ne peut pas se vanter de produire chaque siècle. D'ailleurs, Filogène n'était pas originaire de ce royaume: c'était un compagnon orfèvre, un artisan itinérant. Il était arrivé un jour dans ce royaume comme il aurait débarqué n'importe où ailleurs, et il s'y était installé pour un temps indéterminé.

Physiquement, il se rattachait clairement à la race des Hyotoïtoïs (ceux-là dont les sujets de la Reine de Nimme définissent l'archétype): peau dorée, cheveux frisés, et petits yeux ronds et noirs. Il s'habillait avec une recherche qui contrastait avec son allure de dépressif: braies collantes rouges vif à braguette molletonnée, chemise bouffante changée tous les jours, bottes seyantes et chapeau à plumes improbables. En voyage, il ajoutait au tout un manteau et une cape, une épée, et un paquetage léger contenant essentiellement le grimoire dans lequel il consignait ses notes de voyage, écrites le plus petit possible afin d'économiser le poids de parchemin.

On ne saura jamais si Filogène avait été content, honoré, satisfait ou abasourdi de se voir conférer l'honneur d'être attitré "explorateur royal", tant son attitude était inexpressive à force de constance dans la tristesse. Certains pensent qu'il avait simplement envie de quitter ce royaume (quelconque dans sa mesquinerie et sa pusillanimité quotidienne), et avait soumis sa candidature sans l'appui d'un "grand maître de guilde" qui en termes de compétences ne lui arrivait pas à la cheville — qu'il avait d'ailleurs bien tournée pour un homme. Mais alors, pourquoi se serait-il astreint à donner sa parole d'honneur de ne pas quitter son azimut et de revenir conter ses découvertes? Il aurait aussi bien pu partir sans raison, simplement glisser sa clef sous son paillason et...

Mais pour un homme comme Filogène, tout se vaut tellement.

Filogène était donc parti à l'équinoxe de printemps, en notant scrupuleusement l'azimut sur un petit compas métallique que sa mission imposait de conserver avec une attention religieuse. Il avait le soleil levant à main droite, un peu en avant de lui tout de même. Cela l'amenait, comme ses deux prédécesseurs, à traverser une forêt touffue, sans grande route et peu peuplée, pendant plusieurs dizaines de jours. Il n'avancait pas très vite, et la voûte végétale, bien que peu dense, perturbait son orientation, qu'il devait fréquemment vérifier.

Il sortit de la forêt et se trouva sur la côte d'une mer. Un pêcheur accepta de l'emmener sur une île approximativement dans sa direction de référence. De là, il aperçut une autre île, et ainsi, d'île en île, il finit par débarquer définitivement. Il était entré dans le vaste pays de grands hommes à la peau orangée qui vivaient en semi-nomades sur des plaines fertiles. Il vécut parmi eux près de la moitié d'une année, s'intéressant (tout au moins pour les besoins de l'exploration, car nul ne saurait affirmer qu'il y prit personnellement goût) à leurs mœurs et coutumes, traditions et mythes.

Puis un jour il dut quitter sa tribu d'élection qui décidemment ne se dirigeait pas dans la bonne direction. Il buta sur un fleuve après quelques jours de marche solitaire, et en le remontant découvrit une cité dans laquelle il s'installa un temps comme orfèvre, avant de continuer à remonter le fleuve, cette fois dans une embarcation louée avec rameurs. Il eut la chance de pouvoir voyager ainsi, confortablement sinon rapidement, pendant plusieurs dizaines de jours dans la bonne direction. Puis, lorsque le fleuve prit une direction qui ne lui convenait pas, il congédia son équipage et continua à pied à travers une steppe aride et dépeuplée. Prévoyant, il s'était fait suivre d'un âne chargé de provisions, mais celles-ci s'épuisèrent, et bien avant de parvenir à une chaîne de montagnes qui lui barrait la route il avait mangé l'âne lui-même. Heureusement pour lui, ces montagnes hébergeaient quelques trappeurs, charbonniers et autres sédentaires qui lui permirent de continuer sa route sereinement après s'être restauré et reposé auprès d'eux. Mais pour ce qui est de l'itinéraire, les

montagnes posaient problème. Non qu'elles fussent infranchissables, il s'en faut! C'étaient de petites ondulations chevelues d'arbres feuillus. Mais elles étaient constamment coupées de gorges et de parois abruptes, qu'il fallait contourner avant de revenir à son repère et continuer enfin. Filogène mit des mois à parcourir ce qu'un oiseau aurait survolé en une journée de migration.

Au pied des montagnes s'étendait une plaine froide, entre marécages et toundra. Il s'y enfonça sans exprimer plus de sentiments qu'à son accoutumée. Là au moins, il était facile de suivre un azimuth. Au bout de quelques jours d'une marche relativement aisée même si rendue inconfortable par la boue froide omniprésente, il s'avisa d'un chemin solide qui le conduisait dans la bonne direction. Plus avant, le chemin croisait une route soigneusement damée et même dallée. Il la suivit, bien que son axe fût presque perpendiculaire à l'azimut qu'il suivait. Mal lui en prit. Il fut rapidement saisi par une patrouille de soldats rébarbatifs, et fait prisonnier.

Cette toundra constituait les marches d'un puissant empire qui s'agrandissait vers le soleil couchant en envoyant les proscrits, punis et autres bagnards construire des routes. Abutyrotomofilogène se retrouva donc à construire des routes sous les coups de fouets de soldats d'un Empire qu'il ne connaissait pas. Cette situation ne lui convenait pas à plus d'un titre, et, trompant son monde avec ses airs de ne jamais se préoccuper de rien, fomenta son évasion. Il partit avec deux compagnons, dont un mourut en route. L'autre, s'étant avisé de la fortune que Filogène possédait sous forme de gemmes, les déroba et s'enfuit. Il ne lui restait que son grimoire et son pendentif azimuthal, l'essentiel qui lui permettait de poursuivre sa noble mission.

Ainsi, Filogène atteignit seul une nouvelle chaîne de montagnes. Mais celles-ci étaient acérées, élevées, vives, aiguës, menaçantes. Elles étaient peuplées passablement densément par une gent de petite taille, industrielle et diligente, dont la peau tirait sur le blanc-vert — peut-être à cause d'un manque de soleil!

Après quelques malentendus rapidement dissipés, Filogène s'intégra à ces gens — tant qu'il fit même à leurs côtés quelques batailles contres les armées de cet empire qui l'avait fait prisonnier et qui convoitait les montagnes. Il s'esbaudit peut-être de la déconfiture des puissantes armées terrassées par des fermiers montagnards sans prétention, mais il n'en laissa rien paraître...

De l'autre côté de la masse effroyable des montagnes, passés des cols redoutables dont les petites gens connaissaient les passes secrètes, Filogène s'installa dans la capitale des petits hommes simples. Ses dons d'orfèvre lui permirent de rapidement réunir de quoi reprendre son expédition. Il avait passé la moitié d'une année chez ces hommes fiers et indépendants, quoique simples et sans prétentions. Ce fut l'un des souvenirs les plus doux de son exploration.

Comme la cité était construite au bord d'un fleuve puissant qui s'écoulait justement dans la direction du petit compas-talisman, il partit à bord d'une barque aménagée qu'il dirigeait dans le courant. Il devait éprouver du regret sinon de la nostalgie à quitter ce peuple petit par la taille mais grand par l'industrie et le caractère, mais cela ne surenchérit pas sur sa morosité habituelle.

Bien plus bas sur le fleuve, proche de son embouchure, Filogène atteignit une autre cité. C'était une petite ville, capitale d'une province où agriculture et chasse faisaient bon ménage. Il y fut bien accueilli. Le petit seigneur local s'intéressa à ses récits, tant qu'il demanda à se faire offrir le grimoire de notes de Filogène. Celui-ci ne pouvait accepter, bien sûr, mais comme le souverain n'insistait pas, il lui proposa de faire recopier son manuscrit par quelques clercs. Le souverain pourrait ainsi en conserver plusieurs exemplaires

tandis que d'autres seraient expédiés par diverses routes vers le roi initiateur du projet. On ne sut jamais ce qu'il advint de ces hommes qui suivirent à l'envers itinéraire de Filogène, mais il est probable que plus d'un parvint à destination, ayant enrichi le grimoire d'autant. On imagine le triomphe d'une telle arrivée...

Filogène quant à lui s'installa dans la cité comme familier à la cour. Il pouvait dûment considérer sa mission comme parfaite avec l'envoi des "messagers de retour", et peut-être se fût-il sédentarisé si un petit événement n'était venu bloquer la belle mécanique ronronnante du quotidien.

Filogène était beau. Très, très beau, à vrai dire. Et son statut d'aventurier, son succès auprès du potentat local, sa rapide intégration dans les mœurs et la langue du cru l'avaient tôt fait considérer comme un haut parti. D'ailleurs, les filles du seigneur lui-même étaient les premières à s'intéresser à lui! Elles étaient belles, elles aussi, et sûres de leur rang et de leurs qualités. Tout semblait converger vers une idylle qui eût vite trouvé à être chantée de château en château. Hélas, c'était compter sans le caractère d'Abutyrotomofilogène: il négligea absolument les demoiselles — pire, on dit que son regard s'animait plus à la vue de certains courtisans mâles! Or, c'est une constance sous tous les cieux, autant peut-être que la course du soleil et les phases de la lune, aucun amoureux, homme ou femme, n'aime à être éconduit — et, pire encore, négligé.

Il serait triste et dégradant pour la famille régnante de nous appesantir sur les sordides vengeances ourdies contre le pauvre Filogène dont le seul tort avait été de ne pas tomber amoureux là où la majorité avouée eût chu. Mais les minorités ont toujours tort, eussent-elles raison, et qui ne se rallie pas au parti de la majorité s'expose à son ire redoutable. Toujours est-il que Filogène dut partir, ce qui est un euphémisme si on considère les conditions de ce départ sans adieux, sans préparation, sans bagages et sans préméditation. Il s'embarqua sur le premier navire en partance. Le hasard voulut que ledit navire cabotât dans la direction que Filogène avait suivie plus trois ans durant: c'est sans doutes ce qui le décida à reprendre sa narration, et à endosser derechef un rôle d'explorateur alors qu'il avait déjà fait plus qu'on pouvait l'escompter. Peut-être s'était-il pris au jeu?

Lorsque la côte s'infléchit excessivement vers le levant, Filogène se fit débarquer, et il reprit sa narration écrite. Il traversa une plaine aux reliefs doux et herbus dont les habitants vivaient de l'élevage mixte de moutons et de chameaux à poils longs — belle combinaison qui leur assurait laine, lait & produits dérivés, force de travail et de transport, voire force de combat au besoin. Les hommes étaient experts à l'arc, et n'eurent de cesse de tout le séjour de Filogène de moquer sa mauvaise vue et son inhabileté au tir. Il faut bien l'avouer à ce stade de notre récit: Filogène était généralement un piètre combattant, et même une épée à la main (la seule arme qu'il transportât, on s'en souvient peut-être), il était à peine moyen...

Il changea plusieurs fois de tribu, autant sans doutes pour maintenir son cap que pour tromper l'immense ennui qui semblait systématiquement le terrasser. La plaine se fit de plus en plus aride, et les tribus de plus en plus rares. Pour finir, il chargea un chameau à poils longs de vivres et d'eau, et il partit seul, le soleil levant à main droite, un peu devant lui, comme à l'accoutumée.

Un jour enfin, le chameau (qui n'était plus chargé que d'outres vides) échappa au contrôle de son maître et se dérouta sur sa gauche. Si ç'avait été le soir, il y aurait eu là un beau cliché à prendre, avec le chameau qui s'enfuyait vers le rougeoiement du couchant, son maître à ses trousses — mais c'était le milieu de journée, et l'image était d'une banalité crasse.

L'animal avait flairé d'étonnamment loin la présence d'une compagne. Tenter une description du tumulte que firent leurs ébats naturels serait voué à l'échec — toujours est-

il que tandis que les chameaux s'esbaudissaient bruyamment, Filogène se heurta aux trois voyageurs propriétaires de la femelle: c'étaient Yenna, Marc-Lewis et Solin, toujours en quête du Pays Siligne. La chamelle, bien entendu, était Luma.

La première défiance passée, ils firent connaissance.

La journée était bien avancée. Les quatre personnages décidèrent de bivouaquer sans aller plus loin. Ils s'avisèrent d'un vague relief couronné de quelques grosses roches, et s'installèrent un peu en contrebas, à l'abri du vent de la steppe. Ils débâtèrent les deux chameaux, mâle et femelle, et les laissèrent à leurs ébats, confiants en ce qu'ils leur revendraient le lendemain.

L'installation fut sommaire: ni Filogène ni le groupe de trois qu'il avait rencontré n'avaient de quoi faire du feu, et la steppe n'offrait rien, absolument rien qui pût devenir une joyeuse flambée. Parfois, ils ramassaient les déjections de leurs chameaux et les faisaient sécher au sommet du bât, mais en la circonstance même ce combustible manquait, et d'ailleurs l'âcre fumée d'un tel feu eût été malvenue lorsqu'on en est à apprendre à se connaître et déterminer combien on va se faire confiance.

Aussi le campement fut-il un peu morne à ses débuts. Sis en quelque point indifférenciable d'une steppe indifférenciée et sans foyer fédérateur ni odeurs de cuisine, il ne s'agissait finalement que de quatre couvertures en croix encerclées par de maigres paquetages défaits. Chacun s'était assis sur son futur lit à son aise, et attendait que quelqu'un commençât en mâchonnant de vagues biscuits secs. Le malaise général était tangible. C'est alors qu'à la surprise de tous — et, qui sait?, peut-être à la sienne propre — Filogène se leva et, après avoir fourragé dans ses paquetages, revint avec une outre encore à demi-pleine. Tous les regards s'animèrent: sans qu'elle fût désertique, la steppe était aride, et la soif était, sinon une menace de mort, au moins une préoccupation constante. Chacun fut donc fort soulagé de pouvoir ainsi s'accorder le luxe de quelques voluptueuses gorgées d'eau tiède. On aurait cru entendre les œsophages craquelés s'assouplir derechef. Le gros Solin fut le premier à parler:

— Ah, ben, j'en ai ma claque des déserts! Si j'avais un royaume, je l'échangerais contre une rivière — que dis-je, une rivière, contre un ruisseau! Un ru guilleret, une source, un torrent, ou même le modeste affluent d'une toute petite rivièrounette.

Les visages se détendirent. Les langues se délièrent mieux qu'après une bouteille de vin corsée: on était prêt à la discussion. Mais comme personne ne commençait, Solin reprit:

— Cette steppe me rappelle un souvenir. Il y a quelques années, je traversais une plaine semblable, mais en une saison un peu plus clémente. L'herbe était d'un beau vert tendre qui ondoyait artistiquement sous le vent, et non jaune et craquante comme ici. Au loin, à flanc d'un semblant d'ondulation ceint d'une couronne de roches comme ici, nous aperçûmes une tache rouge, très vive. Nous approchâmes, et aussitôt nous aperçûmes que d'autres voyageurs surgis de nulle part s'y dirigeaient également. Ainsi, en moins d'une heure, une ou deux douzaines de voyageurs s'étaient rassemblés: je n'aurais jamais imaginé que la steppe fût si peuplée!

Certain des quatre voyageurs regardèrent alentours, comme pour vérifier qu'aucun autre itinérant n'allait les surprendre. Solin continua son souvenir:

— La tache rouge, c'étaient des tentures étendues au sol. Elles délimitaient un espace. Un musicien semblait nous faire patienter — Qu'attendions-nous? Enfin, une dizaine de saltimbanques investit le carré d'herbe verte ourlée de rouge, et se mit à jouer une scène. Les comédiens étaient pour moitié des Ghébédeb reconnaissables à leur grande stature et leur peau presque orangée, et pour moitié des Tsoquofq à carnation noire. On pouvait imaginer que les premiers, habitants naturels des steppes, avaient été rejoints par les seconds pour une création commune. Chacun s'exprimait dans sa langue, mais ajoutait à son discours force grimaces, gesticulations et masques de bois peints. L'ensemble était compréhensible pour tous, et même amusant. Nous, public, étions sous le charme.

Solin s'interrompit un instant. Filogène avait sorti son grimoire et prenait des notes de son écriture minuscule. Le conteur sembla se remémorer la scène avant de continuer:

— Je ne sais que dire. Décrire la pièce n'aurait pas de sens. L'essentiel, c'est qu'une fois la représentation terminée, nous restâmes assis autour du carré de scène tandis que les acteurs se changeaient, puis, sans qu'aucune instruction n'ait véritablement été donnée, mais plutôt comme mus par une même impulsion, nous nous installâmes tous ensemble, public et acteurs, pour manger et commérer — ce jusqu'au lendemain. Là, chacun reprit son voyage. C'était un peu comme si rien ne s'était passé — il ne subsistait de l'aventure qu'un peu d'herbe foulée qui n'allait pas tarder à se redresser — et en même temps comme si nous nous en repartions tous transformés. Comment dire? Aujourd'hui encore, j'ai l'impression que "quelque chose" s'est passé là, que notre vie a plus de sens parce que nous avons connu et partagé ce moment, que ce lieu impossible à reconnaître d'une steppe lointaine était un endroit important, un nombril des mondes...

Solin cafouilla, se reprit, et, embrouillé dans ses idées et dans ses émotions, conclut ainsi:

— C'était beau, quoi.

Les sourires fleurirent. Cette fois, on pouvait palabrer sans entraves. Une longue discussion suivit. Filogène raconta sa route — quatre ans bientôt! — vers le soleil-levant-à-main-droite. Il leur montra son petit compas et leur en expliqua le sens. Pressé de questions, il relata son épopée étape par étape, et détailla toutes les contrées parcourues. Solin, qui avait beaucoup voyagé, se sentait dans son élément. Il renchérissait souvent d'une anecdote ou d'un souvenir. Le "prince" Marc-Lewis n'avait circulé que sur des routes connues et balisées, de ville en ville: il était impressionné. Il écoutait avec attention. Quant à la jeune assassine, elle avait peu circulé, et elle semblait rêver.

Lorsque l'élégant Filogène au sourire triste conclut sa relation par leur rencontre, ils enchaînèrent spontanément sur la suite. L'azimut de Filogène était suffisamment proche de la direction suivie par les trois autres voyageurs pour qu'il ne fût même pas discuté de savoir si on continuerait ensemble: le fait semblait acquis. Le "prince" raconta ses espoirs de trouver le Pays Siligne, et ce qu'il en attendait. De là, Filogène voulut en savoir plus sur leurs aventures passées, et lorsqu'on se mit à évoquer la disparue Philatameson, Yenna se rembrunit. Comme la discussion se prolongeait, elle se leva discrètement et s'en alla fumer sur un rocher avoisinant.

L'assassine était nerveuse. Elle s'essaya à diverses positions assises sur, puis blottie contre, les rochers. Elle toisait successivement le soleil déclinant et le ciel lourd et voilé. Elle suivait des yeux la petite gerboise, puis s'en désintéressait. Elle mordillait des brins d'herbe et jouait de la dague dans la terre sablonneuse. Elle en était visiblement à ces phases d'une vie où mille petites tensions accumulées s'additionnent en une contrainte résultante si forte qu'il faut que "quelque chose" arrive, qu'un nœud explose, que la terre tremble. Yenna avait besoin d'un changement radical. Elle ne parvenait pas à dépasser le souvenir de son amie disparue. Elle ne parvenait pas à gérer ses sentiments pour un Prince qu'elle voyait sans guillemets, mais qui ne partageait apparemment pas ses sentiments. Elle

ne parvenait pas à poursuivre son errance sans but avec deux hommes, mais est-ce qu'un troisième résoudrait l'accord dissonant? Et puis, sa réserve d'herbe à pipe se réduisait dangereusement. Qu'allait-elle devenir?

Quel était son but, dans la vie? De son enfance, elle ne gardait que le souvenir d'une éternelle fuite, d'une persécution sans raison ni fin. Aussi, vers quinze ans, avait-elle échappé à sa famille et ses problèmes, d'abord pour suivre une famille de Ghébédéb de passage, puis pour se fixer dans son école d'assassine près de Goag. Elle en était sortie professionnelle, compétente, aguerrie, redoutable, mais toujours aussi solitaire et désespérée.

C'est ainsi que Philatameson la dentellière frustrée l'avait recueillie. Leur amitié était devenue le seul repère dans la vie de la jeune assassine, le seul îlot ferme dans l'océan sans limites des possibles. La dentellière et les animaux. Eux seuls avaient du sens, ou, plus précisément, eux seuls donnaient du sens à l'existence de l'assassine. Son monde trop vide s'emplissait tout entier du long câlin d'un cheval. Sans doute avait-elle rêvé alors: l'immense vide que laissait sa vie, elle le remplissait de rêves, d'aventures, de nobles chevaliers qui ne revenaient jamais sur leur parole, d'aventuriers sans compromis qui poursuivaient leur quête jusqu'à la mort sans jamais en dévier, de princesses dévouées à leur prince — bref, de personnages monolithiques et d'événements facilement déchiffrables.

Et puis, le Prince Marc-Lewis avait déboulé dans sa vie! Sa présence si forte, si réelle, si conforme à ses espoirs et ses rêves avait d'un coup envoyé balader tout le passé et toutes les fantasmagories. Il était là, présent, magnifique, noble à n'en plus savoir que faire. Yenna était tombée amoureuse. Ô combien amoureuse!

Mais depuis, rien, absolument rien ne s'était conformé à ses attentes: le Prince semblait indifférent, ou tout au moins ne pas considérer leur possible amour comme un décret imprescriptible de tous les dieux de tous les Panthéons de tous les mondes! Et Philatameson, son amie, sa sœur aînée, plutôt que bénir leur possible union, la désapprouvait avec rage. Et puis, au lieu faire face à des aventures, ils avaient fui. Et au lieu de rencontrer un magicien qui leur eût indiqué l'étape suivante, ils étaient tombés sur un pauvre voyageur aussi paumé qu'eux. Et plutôt que de vaincre ensemble des armées de créatures immondes et viles, ils avaient suivi des rêves d'oiseaux dans le désert. Et quand enfin ils rencontraient un peuple intéressant, ils s'étaient fait chasser et Philatameson s'était suicidée...

Yenna était révoltée contre celui — Qui qu'il fût! — qui écrit les destinées: il n'est pas possible d'être si mauvais conteur! N'importe quel idiot analphabète et bègue est capable de plus de suite dans les idées, de plus de rythme dans l'action, de plus d'éclat dans les personnages, d'amours plus claires et plus passionnées — plutôt que ce marécage de sentiments mêlés! Pourquoi diable était-elle tombée dans une histoire aussi ridicule? Ah, si seulement la vie voulait bien se conformer un peu plus à nos attentes, à nos romans, à notre soif de sens, alors vivre ne serait pas un tel fardeau.

Cependant, les trois hommes continuaient leur échange d'histoires. Lorsque Solin et Marc-Lewis eurent narré leurs errances tant individuelles que communes, le beau Filogène leur fit remarquer l'absence de la demoiselle au "corps de dague et la voix de soprano". Ils n'eurent cependant pas à la chercher: les petits nuages gris de sa pipe s'égrenaient régulièrement dans le ciel lourd du crépuscule, à petite distance. Filogène demanda:

— L'un de vous est-il amoureux d'elle?

Les deux hommes étaient visiblement pris au dépourvu. Ils s'étaient évidemment appliqués à éviter la question. Ils s'entre-regardèrent, détournèrent les yeux, rougirent. Leur gêne en était presque comique. Ce fut le gros Solin qui prit la parole le premier:

— Sûr! Qui ne le serait pas? En tous cas, je dormirais bien mieux avec sa tête sur mon sein. Mais c'est Marc-Lewis qu'elle aime.

Le regard de Filogène interrogea le "prince". Celui-ci, embarrassé, répondit malgré tout:

— Je ne sais pas. Je n'en suis pas si sûr.

— Tu rigoles? C'est visible comme un carreau d'arbalète dans un jeu de fléchettes. Tu ne t'en étais pas aperçu? Mais est-ce seulement possible, ça?

Marc-Lewis répondit sans s'apercevoir qu'il inversait sujet et objet de la précédente discussion:

— Je ne sais pas, te dis-je. Les jeunes filles, comme ça, ce n'est pas ma spécialité. Trop de rêves. Trop d'idéalisme. Trop d'attentes. Je ne me sens pas capable de me mesurer aux fantasmes d'une fille de vingt ans — surtout d'une romantique, par-dessus le marché! Moi, j'aime les vieilles femmes tristes, celles qui sont revenues de tous leurs espoirs, fantasmes et même simples souhaits, pour apprécier ce qu'elles ont, ce que j'ai moi à leur offrir: un peu de tendresse, une douceur surannée et douceâtre — comme une pomme ridée et très sucrée. La moitié de la liste de ce que notre petite Pointue pourrait attendre de moi me ferait fuir à tout jamais, terrorisé! Crois-moi, il faut être ou un dieu ou un inconscient — Ou peut-être les deux! — pour oser affronter sereinement les attentes d'une romantique de vingt ans.

On aurait pu croire que Filogène souriait. Mais c'était une illusion, bien sûr: personne ne l'avait jamais vu sourire! Cependant, Solin — que les mauvaises langues appelaient l'"Éléphant" —, répliqua:

— Ouais, n'empêche que si elle me regardait comme elle te regarde, je sais ce que je ferais, moi!

Il regarda d'un air entendu dans la direction où les chameaux avaient disparu quelques heures auparavant. Marc-Lewis ne fut pas galvanisé par l'insulte. Il baissa la tête, ému peut-être. Si la discussion avait été un débat, on en aurait conclu qu'il avait été vaincu. Heureusement, il s'agissait d'une discussion entre amis, dans laquelle importe le partage, non une possible victoire. Ce fut le beau Filogène qui reprit la parole. Il s'adressa au puissant Solin d'un air entendu:

— Et toi, Solin, qui aimes-tu?

Le gros homme s'était troublé, et sans noter l'étrangeté possible de la question, il se lança dans un panégyrique enflammé:

— Mais j'aime les femmes! Toutes les femmes! J'aime leurs formes! J'aime leur odeur et leurs colères! J'aime les voir défaites au matin et parées le soir. J'aime les serrer contre moi et les contempler au bain. J'aime le baiser de leurs lèvres et caresser leur peau, j'aime faire l'amour, je...

Il s'était arrêté comme une boîte à musique au bout de son ressort. Après un silence contraint où chacun se perdait dans ses rêveries propres, Abutyrotomofilogène relança la discussion sur des problématiques d'itinéraire. Il voulait s'assurer que si le groupe suivait l'azimut qui lui était cher, il avait des chances de ne pas manquer le Pays Siligne malgré le léger changement de direction que cela imposait. Ils conclurent par l'affirmative et se couchèrent. Les premiers endormis furent Solin et Marc-Lewis. Filogène, avant de s'allonger, regarda distraitement le gros Solin sombrer dans le sommeil. Enfin, il se coucha, et bien plus tard Yenna joignit son souffle plus léger aux respirations lourdes et parfois ronflantes de ses trois compagnons. En ces contrées lointaines, il ne serait venu à personne l'idée d'organiser des gardes.

Ils furent éveillés par le chameau Luma, la femelle, qui fouraillait dans les bagages. L'aube était grise. Le ciel était plombé, mais ne semblait pas vouloir crever. L'atmosphère était lourde, et le groupe s'éveilla comme d'une nuit d'excès, glauque et lent, affligé de mal de crâne. On paqueta dans une activité molle et morne et on chargea l'unique chameau.

Sans qu'aucune parole ne fût échangée, on suivit les traces qui avaient ramené Luma au campement.

Sans être expert, c'était Solin le meilleur pisteur des quatre. Il avançait sans trop hésiter dans la steppe, dos au soleil. Personne ne semblait troublé du changement que cela représentait par rapport à leurs plans de la veille. Tous quatre avaient l'air tacitement d'accords sur la nécessité de commencer par retrouver le chameau mâle.

L'air était lourd, et les gorges sèches. La gourde de Filogène était vide, et l'extase de la veille un souvenir. Solin grognait et commentait pour lui-même les traces qu'il détectait, tandis que les autres souffraient en silence, en file derrière lui. Soudain, Yenna, qui avait la vue perçante, s'écria :

— Une rivière!

Elle se mit à courir, tirant derrière elle le chameau Luma. Les trois autres la suivirent, puis la rejoignirent. Peu à peu, il leur devint clair que la jeune femme avait raison : un ruban d'argent serpentait dans l'herbe uniforme de la steppe. Le groupe s'égailla alors, et chacun eût à cœur d'être le premier à plonger dans l'eau. Les trois hommes eurent toutefois la délicatesse — peut-être inconsciente — d'infléchir légèrement leur trajectoire par rapport à celle de la demoiselle. Solin plongea habillé en hurlant son bonheur et sa joie de vivre, tandis que Marc-Lewis et le triste Filogène en étaient encore à retirer leurs atours plus soignés.

Un peu en aval, Yenna s'était déshabillée elle aussi. Elle jouait et riait, nue et gaie, avec Luma la chamelle. Son rire joyeux s'élevait dans la steppe comme le chant d'un oiseau heureux de vivre. Elle frotta longuement les longs poils de l'animal, puis s'étrilla elle-même énergiquement avec des poignées d'herbes. Enfin, elle se tint longuement debout, les jambes dans le faible courant, se séchant le torse à l'air en caressant sa petite gerboise. Puis elle sortit de l'eau, s'essuya les jambes avec des bouts de tissus qu'elle étendit ensuite sur le bât afin qu'ils séchassent, et se rhabilla.

Elle entendait ses compagnons crier gaiement. Elle se dirigea vers eux suivie de la chamelle dégoulinante et déchargée. Quelle ne fut pas sa surprise : les trois hommes s'ébattaient autour du chameau de Filogène, le disparu ! L'animal, en effet, les avait rejoints. On peut imaginer qu'après ses ébats nocturnes, il avait cherché et trouvé la rivière. Il avait déjà fait montre d'un flair étonnant, et il n'y avait donc rien d'invraisemblable à le supposer avoir cherché puis trouvé de l'eau d'abord, puis cherché et trouvé ses maîtres. Autour de lui, les trois hommes étaient nus. Ils se troublèrent, prirent des poses grotesques de nymphes surprises au bain, et demandèrent à la jeune assassine de se détourner. Celle-ci s'était déjà exécutée de son propre élan. Les hommes se rhabillèrent précipitamment, comme pris en faute.

Soudain, l'orage éclata enfin. Mais à leur étonnement, les gouttes claires semées n'atteignaient pas le sol, ou plutôt ne parvenaient pas à mouiller une terre si avide. Les gouttes semblaient s'enfoncer dans la steppe et s'y engloutir sans la mouiller. Les hommes, déjà mouillés de s'être rhabillés sans se sécher, eurent un mouvement de colère contre les caprices météorologiques du ciel, mais Yenna partit d'un clair rire qu'ils ne purent se retenir d'accompagner. Ainsi, un oiseau de passage aurait-il pu apercevoir un groupe de quatre humains, deux chameaux et une gerboise, mouillés et heureux, rire de bon cœur en remplissant des outres dans une rivière sage.

L'averse dura peu, et effectivement ne mouilla guère le sol. Mais elle avait lavé l'air et les cœurs. Solin fit remarquer qu'ils avaient eu de la chance de trouver la rivière pour remplir leurs outres, car la pluie n'y eût pas suffi. Yenna cligna de l'œil en direction du chameau mâle. Elle demanda son nom à Filogène, et comme il n'en avait pas elle le baptisa solennellement "Nikafay" — allez savoir pourquoi.

Cette fois, les deux bâts étaient lourds d'outres rebondies et de gourdes ragaillardissantes. On pu donc sereinement reprendre l'azimut du pendentif dont le triste Filogène ne se séparait jamais, et espérer tomber un jour sur le fameux Pays Siligne dont la Reine de Nimme leur avait indirectement recommandé la visite.

Ils dormirent comme la veille, en croix autour d'un triste foyer sans feu — mais cela n'eût pas l'air d'entamer la relative bonne humeur générale. Les bâts défaits les encadraient symboliquement, et cette ligne ténue dans la steppe créait une centralité, un point singulier dans l'indifférencié, un lieu fédérateur — un foyer justement, en quelque sorte. Ce cercle, choisi au hasard de la fatigue, polarisait l'infinie étendue alentour, lui donnait un sens, dans l'acception physique du terme d'abord, mais aussi dans son acception émotionnelle et vécue.

Au matin, ils s'étaient remis en route comme à l'accoutumée. Filogène marchait en tête. Il n'avait pas eu à sortir son compas tant son corps avait intégré l'angle exact qu'il avait à former avec le soleil levant. Filogène semblait exceptionnellement nonchalant, et tentait de tenir avec Yenna-la-lame-de-dague une conversation sans sérieux. La jeune femme, par contre, semblait devenir de plus en plus soucieuse. Les considérations sans enjeu de l'irrépressible voyageur semblaient parfois l'importuner comme des mouches insistantes. Au bout d'un moment, Filogène cessa d'insister, et garda son humeur relativement légère pour lui-même.

Ils étaient suivis par les deux chameaux à l'amble paisible. Et derrière les bêtes, le puissant Solin et le beau petit "prince" Marc-Lewis s'adonnaient, eux, à des conversations passionnées. C'est Solin qui en avait donné le ton dès le départ du bivouac. Il avait demandé avec une moue difficile à interpréter:

— Tu crois qu'il la drague?

Marc-Lewis avait contemplé un instant leurs deux compagnons. Leur conversation ne s'était pas encore totalement éteinte, mais en était sur le chemin. Il était alors parti d'un petit rire complice, puis il avait répondu:

— Mais, Triple Éléphant, qu'est-ce qui te fait croire ça?

Solin avait semblé penaud, comme pris en faute, mais la conversation avait continué. Pour une fois qu'elle se tenait un tout petit peu à distance d'eux, ils parlaient de la fille-lame, de leur trio que les circonstances avaient fait éclater, ainsi que du nouveau venu. Marc-Lewis semblait plutôt indifférent, mais il prenait un visible plaisir à entretenir la flamme de son compagnon. Solin, lui, était animé de bien des passions contradictoires, et il aurait été clair à un observateur extérieur que l'arrivée tonitruante de Filogène dans leur petite famille lui était une intrusion importune, presque une violation de domicile — ce nonobstant leur itinérance, bien sûr!

Le Prince Marc-Lewis ne prenait pas tant à cœur la prétendue "unité" de leur groupe, et son regard se stabilisait souvent sur ses fontes et son étui à violon qui ondoyaient devant lui au rythme de la chamelle Luma. Il ne lui semblait pas que quelque chose lui manquait, ou, en d'autres termes, il avait l'incomplétude soit plus légère soit plus sereine. Solin, lui, semblait nerveux, interrogateur, inquiet, remuant, inquisiteur — qu'il ait perdu

quelque chose, qu'il attendît quelque chose, ou, plus subtilement peut-être, que la vie lui dût quelque chose.

Mais leur conversation ne tint pas ce niveau d'engagement émotionnel très longtemps. Peu à peu, son flot se tarit, et les silences grandirent. Soudain, Solin demanda à la cantonade de sa voix de stentor:

— Eh, vous avez remarqué que l'herbe est plus grande, ici?

On sentait qu'il avait eu besoin de briser un silence qui le contraignait. Mais à la surprise générale, la petite Lame saisit l'occasion pour s'adresser à ses quatre compagnons:

— Est-ce que vous voyez quelque chose, devant?

Les trois hommes scrutèrent l'horizon, en abritant dûment leur regard sous la visière de leur main. Mais force leur fut de convenir de ce qu'ils ne distinguaient rien. Yenna semblait déçue, mais elle se résigna:

— Ah, bon. J'avais cru.

La gerboise, mimant sa maîtresse, fit mine de scruter au loin puis de se renfrogner.

Ils repartirent, mais l'interruption avait ranimé les langues. Le vaste Solin avait légèrement changé de ton, et il parlait cette fois directement de la demoiselle. Il ne pouvait distinguer d'elle que son long manteau pourpre et la gerboise perchée sur l'épaule. Lorsque le vent plaquait le vêtement sur le corps, il dessinait les armes dont la jeune assassine était bardée. Ses cheveux noirs étaient coupés très court, et ses pantalons collants cachaient le haut de ses bottines. On sentait que Solin avait tant regardé cette belle femme que ces quelques signes lui suffisaient à reconstituer un portrait magnifique. Il parlait d'elle à son compagnon avec poésie et émotion.

Devant eux, la conversation avait également repris. Filogène avait demandé des précisions à Yenna quant à ce qu'elle pensait avoir vu, et cette conversation pratique semblait passionner son interlocutrice.

Longtemps après, ce fut encore Solin qui arrêta le groupe en interpellant la demoiselle.

— Yenna? C'est quoi, que tu avais vu?

— Je ne sais pas, comme une colonne ou une masse rocheuse dans le lointain. Tu as vu, Solin?

Solin se troubla une seconde de s'être fait appeler par son prénom, mais il se ressaisit rapidement. Il répondit:

— Oui, c'est ça. Il m'a semblé voir, un instant.

Leurs deux compagnons scrutaient la ligne presque plate de l'horizon, en vain. Yenna reprit, encouragée par le soutien de Solin:

— En fait, on dirait un énorme rocher planté verticalement sur une colline.

Marc-Lewis, pratique à défaut d'une bonne vue, interrogea:

— Une colline? Où vois-tu une colline dans ce paysage uniformément plat.

— Une éminence, disons. Comme si, justement, on avait voulu marquer une très légère ondulation du sol. En même temps, je vois mal, avec toute cette herbe.

Elle était la plus petite du groupe. L'herbe lui chatouillait les dessous de bras. Marc-Lewis, qui n'était guère plus grand qu'elle, s'empara du sujet:

— Vous ne trouvez pas ça bizarre, toute cette herbe?

L'assassine eut l'air surprise:

— Bizarre? Ben c'est de l'herbe, non? Enfin, je dis ça, mais j'ai surtout vécu dans les déserts, moi...

Filogène intervint:

— C'est vrai que depuis des jours que nous parcourons la steppe, nous n'avons jamais rencontré d'herbe si haute...

Le puissant Solin ajouta:

— Oui, mais c'est étrange. Cette herbe n'est pas seulement plus haute, elle est aussi plus grosse. Elle a au moins quadruplé son épaisseur. Vous sentez comme les brins d'herbe sont rigides? Nous commençons à avancer difficilement.

Ses compagnons se turent. Il était visiblement le plus compétent en matière de botanique. Maintenant qu'il était lancé, il enchaîna:

— Et les pieds des herbes se distinguent peut à peu. L'herbe est moins fournie. Plus haute, plus épaisse, mais aussi plus clairsemée.

Filogène intervint:

— Ta conclusion?

Solin ne regarda pas ses compagnons pour répondre:

— On dirait que cette herbe est la même que celle que nous avons connue, mais quatre fois plus grosse.

Personne ne releva — qu'y avait-il à répondre à ça? Yenna regarda d'un air de défi le rocher qu'elle seule à distinguait, et reprit sa marche en tête. En se lançant, elle avait tiré l'épée, et elle progressait en écartant les brins d'herbe de la pointe. Tout le monde eut l'air de trouver ça normal. On continua donc, cette fois à la file indienne.

Mais Solin était lancé. Il avait quitté toute conversation pour se consacrer à l'observation. Il interpella plusieurs fois ses compagnons pour leur signaler des coccinelles de la taille d'un gros cafard. Il prit son arc et encocha une flèche. Filogène après lui tira l'épée, et il en frappait parfois l'herbe comme pour se justifier. Quant au "prince" il n'était pas armé, mais il chercha longtemps quelque chose du regard. Enfin, il trouva, s'éloigna un instant du groupe, et le réintégra armé d'une trique. À ce moment-là de leur progression, l'herbe commençait à le dépasser. Il demanda innocemment, en bon habitant des cités:

— Euh, c'est normal, toute cette herbe?

Sa question resta longtemps sans réponse. Puis le grand Solin prit la parole sur un autre sujet:

— Ouais, je crois que je vois ton rocher. Dressé comme un gros menhir, c'est ça?

C'était à Yenna qu'il s'adressait. Celle-ci était depuis longtemps dépassée par les herbes. Elle fit se baraquer l'un des chameaux et prit place sur le bât. De là, elle distinguait clairement:

— Oui, à une demi-journée de marche. Il doit faire un peu plus que la taille d'un homme, peut-être deux. Mais c'est difficile à estimer sans repère.

Tandis qu'elle s'asseyait sur le bât pour parler à ses compagnons, Solin résumait son impression:

— Tout est immense. Je commence à avoir peur que nous nous fassions attaquer par un insecte. Si l'herbe est dix fois sa taille normale, vous imaginer à quoi doit ressembler une araignée? Une mouche doit être de la taille d'une hirondelle, et le dard d'une abeille doit valoir une lame de petit couteau de cuisine.

— Et les hirondelles n'ont pas de squelette externe, elles.

C'était Filogène qui semblait prendre toute la mesure des inquiétudes de son gros compagnon. Pour toute réponse, Solin vérifia que sa flèche était bien encochée. Les chameaux eux-mêmes semblaient inquiets. Comme personne ne savait que dire, Filogène prit l'initiative:

— Bon, on continue. Suivez-moi.

Pendant un temps, lui et Solin dépassèrent encore des herbes, puis ils furent submergés à leur tour. C'était comme s'ils avaient été engloutis par un tapis végétal. Yenna était descendue de son chameau pour marcher avec ses compagnons, mais assez vite elle s'était ravisée et elle avait fait arrêter le groupe le temps de chevaucher Luma. De là, elle put encore guider ses compagnons, mais à son tour elle fut absorbée par l'herbe.

Soudain, Marc-Lewis les arrêta:

— Bon, on mange?

Ils avaient largement laissé passer l'heure du repas. Filogène et Solin dégagèrent une petite clairière dans les herbes. Les deux chameaux furent baraqués parallèlement de façon à laisser un espace carré entre eux. Les quatre voyageurs s'assirent, non sans fréquemment se lever pour surveiller le décor étrange. L'herbe était maintenant deux fois la taille de Solin et Filogène, et les coccinelles semblables à des demi-pommes.

De tous, Solin semblait le plus préoccupé:

— Est-ce que c'est le paysage qui grandit, ou sommes-nous en train de rétrécir?

Yenna lui répondit avec gentillesse:

— Qu'est-ce que tu racontes?

— C'est simple: est-ce le paysage qui est dix fois plus grand que ce matin, ou sommes-nous dix fois plus petits?

— Et qu'est-ce que ça change?

— Mais tout, enfin! Si le paysage est de taille constante et que nous avons rétréci, nous avançons de plus en plus lentement. Nous avons marché une grosse demi-journée, mais nous n'avons peut-être parcouru que le tiers de cette distance! Comment arriver à ce menhir dans le lointain dans ces conditions?

Yenna répondit indirectement:

— C'est étrange: tant que je l'ai vu, c'était comme s'il grandissait. Une pierre qui pousse, c'est étrange, non?

— Justement, poussait-elle, ou rapetissions-nous?

Le "prince" taciturne intervint:

— Il y a moyen de le savoir.

Il tira sa gourde, et la renversa. Rien ne coula. Il appuya dessus, et le liquide apparut, formant comme une goutte monstrueuse, pâteuse. Lorsqu'elle eût atteint la taille d'un fruit de table, elle se détacha et s'écrasa au sol. Le prince commenta:

— C'est la tension de surface. C'est la force qui forme les gouttes, qui les retient ensemble si vous voulez. Ce sont des propriétés mécaniques, chimiques. En d'autres termes, soit nous avons rétréci et la matière a gardé ses propriétés, soit tout grandit, y compris les propriétés de la matière —mais alors, ça revient au même!

Après un silence, il reprit:

— Vous ne vous sentez pas étonnamment léger?

Bon public, Solin voulu sauter sur place. Il s'éleva plus qu'il s'y serait attendu. Marc-Lewis tenta une explication:

— Si on réduit les dimensions d'un corps, le poids diminue plus vite que la force. Nous devenons donc plus forts en proportion de notre poids. C'est pourquoi les insectes sont si graciles et les éléphants si trapus. En d'autres termes, heureusement que nous avons rétréci et non grandi: il serait arrivé un moment où nous nous serions effondrés sous notre propre poids. Alors que là, nous devenons simplement d'une puissance musculaire sans proportion avec notre corps — nous devenons les hommes les plus forts du monde. Regardez.

Il se retourna et souleva le bât de Nikafay. L'effort était visible, mais il n'en reste pas moins qu'il avait soulevé la totalité du bât à bout de bras! Il continua:

— Vous avez déjà vu ces insectes capables de marcher sur l'eau sur leurs fines pattes sans s'y enfoncer? C'est une autre illustration des effets de la tension de surface. D'ailleurs, une blague de potache dans les écoles d'alchimie consiste à jeter un tensioactif dans une mare infestée de tels insectes: ils sombrent tous irrémédiablement et instantanément!

Solin semblait captivé:

— Tu veux dire que nous pourrions marcher sur l'eau?

Yenna les avait à peine regardés. Elle fixait avec une attention presque perceptible l'un des brins d'herbe de la taille d'un arbrisseau qui les entouraient. Filogène la remarqua le premier. Il lui demanda :

— Tu regardes l'herbe pousser ?

— Oui. Je me demande si l'herbe grandit avec le temps ou avec l'espace.

Filogène n'avait pas compris. La dure demoiselle continua son monologue interrogatif :

— Le monde se transforme autour de nous — ou nous nous transformons dans un monde qui lui ne change pas, ce qui revient au même —, le monde se transforme, disais-je, mais la question est de savoir s'il se transforme avec le temps ou avec l'espace.

— Ça, tu l'as déjà dit.

— C'est essentiel. Si cette transformation est un effet du temps, il doit se poursuivre même lorsque nous sommes en pause. Est-ce que vous avez vu les herbes grandir depuis tout à l'heure que nous nous sommes arrêtés, vous ?

Les trois hommes se mirent à fixer chacun un brin d'herbe. La scène était des plus cocasses. Yenna, sans quitter le sien des yeux, continuait à dévider le fil de ses réflexions :

— Si la transformation est une fonction du temps, nous n'avons aucune prise sur elle. Nous ignorons quand — et même si — elle s'arrêtera. Il se peut que nous devenions tout petit, tellement petits que nous tomberions entre les grains de sable comme dans des précipices. Qui sait ?, peut-être rencontrerons-nous l'échelle ultime de la matière ? Peut-être rencontrerons-nous l'âme des choses, ou l'essence des solides, ou que sais-je ?

— Ou nous nous ferons dévorer par une fourmi des bois !

— Mais si, au contraire, la transformation est une fonction de la distance, il ne tient qu'à nous d'interrompre le processus, voire de le renverser.

Solin avait dû saisir l'idée :

— Cela signifierait qu'il existe quelque part une origine spatiale au phénomène dont nous sommes les victimes, un point focal dont plus on s'approche plus on rétrécit. Peut-être ne pourrait-on jamais l'atteindre, comme dans l'histoire de la flèche qui chaque seconde parcourt la moitié de la distance restant à parcourir à la cible. Peut-être est-ce un point théorique, abstrait, inaccessible, inatteignable — inexistant peut-être.

Personne ne répondit à ces interrogations livrées à l'encan. Chacun continuait à détailler son brin d'herbe. Yenna s'aperçut soudain de la présence de son animal de compagnie sur son épaule. Elle questionna :

— Et nos animaux ? Pourquoi subissent-ils la même influence que nous ? Et notre matériel ? Tout ce qui se déplace avec nous semble conserver ses proportions. Est-ce un indice en faveur d'une transformation fonction de l'espace ? Tout ce qui se déplace rétrécirait dans les mêmes proportions. Vous m'écoutez ?

Certes, ils l'écoutaient, mais personne ne répondit. Chacun était absorbé par ses propres conjectures. Puis Solin se déconcentra, et ne parvint plus à se passionner à nouveau pour cette observation. Il continua, badin :

— Bon, on continue ?

— Mais on ne sait pas si la transformation est fonction du temps ou de l'espace — ou d'autre chose !

— Qu'importe : si elle est fonction du temps, il vaut mieux ne pas moisir ici. Et si elle est fonction de l'espace, elle est réversible — et je suis curieux de m'approcher de l'origine de ce phénomène !

Personne n'eut rien à objecter. On se mit en marche avec prudence. Filogène ouvrait la voie. Son épée lui servait de coupe-coupe lorsque les herbes géantes se faisaient trop touffues. Derrière lui, Yenna faisait de même. Puis venaient les deux chameaux, aux sentiments impossibles à déchiffrer. Derrière venait le "prince" qui s'était choisi une trique plus

grosse, proportionnée à sa nouvelle force. La marche était fermée par le puissant Solin qui tenait son arc prêt. Chacun avait gardé une main de libre pour écarter les herbes.

Ils progressèrent ainsi assez longtemps sans proférer la moindre parole. Soudain, Marc-Lewis s'écria:

— Stop!

Après avoir balayé les environ du regard, chacun le regarda.

— Le menhir! Est-il toujours devant nous?

Les herbes faisaient trois ou quatre fois la taille d'un homme de stature moyenne (denrée dont le groupe était d'ailleurs dépourvu). Elles s'élevaient comme des peupliers d'une dizaine d'années, mais heureusement plus faciles à abattre d'un bon coup d'épée.

— Je ne sais pas, on ne voit plus rien.

— Grimpons sur une herbe. Nous verrons mieux!

— Impossible. Il n'y a pas assez d'aspérités.

— Tu oublies notre nouvelle force.

Certain de son fait, le "prince" posa son gourdin et s'avisant d'une ombellifère quelconque se lança d'un bond colossal. Il se retrouva agrippé au tronc de la plante bien au-dessus de ses compagnons, mais incapable de progresser. L'assassine lui intima de redescendre. Pendant que le prince penaud sautait, elle s'était dé faite de ses armes. Elle passa ses mains derrière le tronc, et ramena ses jambes sous son menton. Arc-boutée ainsi contre la plante, elle progressa rapidement. Elle s'assit sur la plate-forme de fleurs. Elle aurait pu s'y allonger sans en dépasser. De là, elle dominait le tapis d'herbes.

— Le menhir est toujours là. Je dirais qu'il est à faible distance de marche, et de taille respectable. Mais c'est difficile d'être sûre tant je manque de repères.

Dans nos unités, le menhir aurait aussi bien pu être haut d'une dizaine de mètres et à une distance de cent mètres, que haut de plusieurs centaines de mètres et à plusieurs heures de marche.

Rien de décisif n'était sorti de cette expérience, sinon que le menhir existait bien, qu'il était devant eux et qu'il les dominait — soit que lui ait grandi, soit qu'eux aient rétréci.

Ils continuèrent leur progression, très attentifs aux insectes de plus en plus énormes qu'ils rencontraient, jusqu'en fin d'après-midi. Le soleil déclinait, mais était encore loin de se coucher. Les quatre compagnons firent le point. Lorsque le vent faisait onduler les herbes, on distinguait maintenant clairement la masse verticale du menhir qui les dominait au loin comme un doigt comminatoire.

Il leur fallut abattre trois ou quatre brins d'herbe pour dégager une espace leur permettant de s'asseoir, eux et les deux chameaux. Yenna commença, tranchante:

— Nous avons encore rétréci.

Solin compléta sa pensée:

— Ou le paysage a encore grandi.

Par réflexe, chacun s'était remis à scruter une herbe. Yenna s'emporta:

— Mais enfin, allons-nous regarder pousser l'herbe encore longtemps? Rebroussons chemin. Si la transformation est d'ordre spatial, il est encore temps de sortir de ce piège. Je ne veux pas passer la nuit avec le risque de me faire dévorer par une simple mouche — une mouche qui serait plus lourde que moi!

Marc-Lewis lui vint en aide:

— Oui, allons-nous en. C'est trop dangereux et sans intérêt.

Mais Solin ne l'entendait pas ainsi:

— "Sans intérêt"? Mais où est ta curiosité, savant au brou de noix! Tu ne te demandes pas ce qu'il y a au centre de tout ceci? Peut-être est-ce le nombril du monde, tu te rends compte?

— Bof.

L'interjection était brève et péremptoire. Mais Filogène, l'explorateur, était déjà venu à la rescousse:

— Nous ne pouvons pas nous dérouter impunément. Qu'importent les dangers? J'ai connu bien pire que des mouches et des fourmis.

Yenna semblait trop lasse pour argumenter. Elle regardait d'un œil absent les herbes autour d'elle. Elle n'avait encore jamais pris garde à l'apparence d'une herbe vue d'en-dessous. Et elle n'était pas sûre que ça l'intéressât! Elle abandonna sa contemplation et se consacra à sa gerboise, l'air absente. Marc-Lewis était donc seul à s'opposer:

— Vous... vous voulez continuer?

Les deux autres ne se regardèrent pas, sûrs de leur fait. Ils partagèrent quelques vieux biscuits secs en quatre, et reprirent leurs positions aux extrémités du cortège. Avant que le soleil se couchât, la masse de l'aiguille de pierre s'était mise à nettement les dominer, puis peu à peu à les écraser de la puissance de sa présence. Elle était plus massive que le plus massif des donjons qu'il leur était arrivé de rencontrer — beaucoup plus massive. Elle semblait à quelques pas, mais en même temps se déroba constamment, s'éloignant au fur et à mesure de leur progression, et grandissant encore. Les quatre voyageurs avançaient comme fascinés, hypnotisés par ce phénomène incroyable. Ce fut Filogène qui le premier parvint à s'arracher à l'appel du menhir. Il s'écria:

— Stop. Dirigeons-nous vers le soleil couchant.

C'était un changement radical de direction, puisqu'à ce moment ils avaient le soleil à main gauche, légèrement derrière eux. Ils marchèrent longtemps encore automatiquement. Enfin, ils reprirent vie l'un après l'autre. Filogène reprit la parole:

— L'herbe commence à rétrécir.

Chacun se mit à parler à son tour, compensant le long silence tendu qui les avait tous gagnés. Ils remarquèrent que l'herbe avait cessé de croître, ce qui semblait en faveur de la théorie "géographique" de l'origine de leur rétrécissement. Comme les derniers rayons du soleil couchant auréolaient les pointes des brins d'herbe, les quatre compagnons se remirent en marche, courant presque, désireux à l'évidence de quitter ce sous-bois étrange et obsédant — ce "sous-herbe" devrions-nous dire.

Avant qu'il fût minuit, les têtes de Solin et Filogène dépassèrent des graminées. Il était bon de revoir les étoiles. La marche devint plus aisée. Peu après, ce furent au tour de Marc-Lewis puis d'Yenna d'émerger. Lorsque l'herbe leur vint à la taille, ils s'estimèrent saufs, et d'un commun accord tacite s'installèrent pour une courte nuit. Personne ne songea à organiser des tours de garde — les scarabées ne leur faisaient plus peur!

Le lendemain, ils reprirent leur marche dans la direction du pendule de Filogène — le menhir à main droite. De toute la journée, l'herbe ne sembla ni croître ni décroître. Mais il leur semblait progresser fort lentement malgré la vitesse objective de leur pas. Finalement, vers le soir, l'herbe reprit sa taille normale. Avant qu'ils se couchassent, Solin laissa échapper un soupir interrogatif:

— Tout de même, je me demande ce que c'était.

Personne ne rêva cette nuit-là. Et tous quatre se demandaient s'ils avaient échappé à un grand danger ou s'ils avaient manqué une grande chance...

Ils marchèrent plusieurs jours dans une herbe scrupuleusement conforme à toutes les normes communément admises. Tous quatre semblaient hantés par le souvenir des excentricités que leur avait réservées la steppe. Enfin, quelque chose sembla évoluer dans le morne paysage. Les rochers se firent moins épars, moins aléatoirement émergents. Elles formaient comme un dallage. Abutyrotomofilogène s'écria:

— Une route!

Yenna avait dû être distraite pour ne pas la remarquer la première. La route était ancienne et envahie d'herbes folles, mais s'étendait clairement à leur droite et à leur gauche. Deux ornières profondes malgré les pierres choisies dures en ces endroits témoignaient d'un trafic intense mais peut-être révolu. Échaudé par ses aventures précédentes, Filogène leur intima énergiquement:

— Planquez-vous!

Les quatre compagnons s'accroupirent et firent se baraquer les deux montures. Yenna et Solin tirèrent leur arc et encochèrent une flèche. Ils regardaient chacun dans une direction. Quant à Filogène, il tira son épée et après un temps s'approcha de la route, puis la traversa. Le "prince" Marc-Lewis, peu enclin aux combats, s'occupait des deux chameaux.

Filogène, à force d'avancer, failli quitter le champ de vision de ses compagnons. Mais il s'immobilisa et d'un signe déterminé les invita à le rejoindre. Les trois autres s'approchèrent, toujours prudemment. Solin s'écria:

— Oh, c'est beau!

Ils se tenaient sur la crête d'une falaise qui s'étendait parallèlement à la route. Elle semblait s'étirer indéfiniment à leur droite et à leur gauche, tandis que devant eux, aussi loin que pouvait porter le regard aidé par la hauteur, la steppe sans fin ondoyait. C'était immense, mais d'une immensité comme polarisée par la fracture nette de la falaise.

Filogène, qui avait déjà eu le temps de se repaître de la beauté de ce spectacle, fit remarquer à ses compagnons plusieurs traces d'intervention humaine. En particulier, on distinguait nettement une autre route au pied des rochers, toujours dans la même direction parallèle à la falaise sans fin. Des routes secondaires la reliaient ensuite à la falaise proprement dite. Et là, on pouvait distinguer des constructions à demi ruinées, et surtout des trous, des grottes et des cavernes. Il était clair que la falaise avait offert l'opportunité à une population troglodyte de créer une cité linéaire — mais l'ensemble était désaffecté.

Pourtant, Yenna renouvela l'état d'alerte. Elle chuchotait à ses compagnons malgré l'immensité de la steppe:

— Sur la route du bas, à droite, vous voyez un nuage de poussière. Ce sont des moutons. Quatre personnes les accompagnent.

Solin s'indigna:

— Encore des moutons! Vous n'en avez pas marre. On ne rencontre que ça et des déserts. Des moutons et du sable: quel régime!

Ses compagnons, tout à leur observation, ne relevèrent point. Marc-Lewis, dont manifestement la vue était courte, se faisait raconter la scène. Solin donnait les grandes lignes:

— Ils progressent dans notre direction. Ils vont lentement.

Yenna ajoutait les détails:

— Ils sont grands. Ou plutôt: elles sont grandes. Ce sont toutes des femmes. Leur peau est foncée, comme celle de Solin. Elles se méfient. Elles progressent comme si elles redoutaient un danger. Elles n'ont pas d'arme visible, mais leurs bâtons de bergers sont particulièrement propices au combat et elles ont chacune une dague cachée dans un vêtement.

— Comment vois-tu ça?

— C'est mon métier. Je le vois aux plis des vêtements, à la raideur de certains membres gênés par l'arme, et surtout à l'attention inconscience qu'elles y portent. En fait, ces femmes ne sont pas habituées à porter ces armes. Elles sont tendues, et sont prêtes à s'en servir.

Filogène, pendant ce temps, avait manifestement pris une décision:

— Suivez-moi.

La falaise n'était pas à pic. Mains sentiers muletiers reliaient la route du haut qu'ils avaient traversée et celle du bas sur laquelle progressaient les quatre bergères. Filogène s'engagea sur un de ces sentiers, calculé pour rejoindre les femmes dans leur progression. Ses trois amis le suivirent avec les chameaux. Ils avançaient avec une suspicion extrême, et, lorsque les lacets de la sente les obligeaient à perdre de vue les guerrières, l'un d'eux restait en arrière afin de maintenir une continuité de leur observation. Heureusement, Filogène avait pris cette lenteur en compte, et ils avaient peu de risque d'arriver à la route en retard sur elles.

Ils étaient à mi-chemin peut-être lorsqu'Yenna fit s'immobiliser leur troupe:

— Elles se sont arrêtées. Elles montent dans la falaise.

Ça se compliquait. Au lieu de continuer benoîtement leur progression vers le point calculé de rencontre, elles s'étaient engagées sur une sente qui escaladait la falaise. De toute évidence, elles connaissaient très précisément leur itinéraire, et semblaient plutôt se concentrer sur les alentours, avec une vigilance exacerbée.

Les voyageurs, pour les rejoindre, devaient cesser de descendre et s'engager à flanc de pente. Heureusement pour eux, des sentiers quadrillaient les lieux d'un réseau dense. La région avait dû être extrêmement peuplée. La falaise était percée de plus de trous que le serait une immense écumoire. Quant aux constructions en superstructure, elles étaient pour l'essentiel ruinées.

Marc-Lewis intervint:

— Allez-y. Je reste ici avec les chameaux.

Yenna eut l'air peinée, mais elle dût estimer que le Prince (sans guillemets pour elle) avait raison. Elle lui confia sa gerboise et ordonna, tranchante:

— Filogène, tu restes avec lui. Arrangez-vous pour être totalement invisibles. J'y vais avec Solin. Gardez-moi ça.

Elle se débarrassa de la plupart de ses effets, ne conservant que le nécessaire de combat. Pendant ce temps, Solin faisait de même.

Marc-Lewis et le beau Filogène les regardèrent partir, puis s'étant avisé du trou d'une ancienne demeure troglodyte y dirigèrent les chameaux. L'endroit était assez vaste pour eux tous, et l'entrée encore à demi murée permettait une garde facile et efficace. Ils se mirent à attendre en silence.

Pendant ce temps, l'assassine et le voyageur impénitent s'étaient approchés des quatre bergères. Ils les virent rentrer dans un trou de la falaise avec leurs moutons et barrer l'en-

trée de quelques pièces de bois. C'était insuffisant pour arrêter un humain, et de toute évidence destiné aux seuls mouton.

Les deux voyageurs s'approchèrent, mais soudain l'assassine s'arrêta pour écouter. Elle s'avisa de ce que les quatre femmes étaient sorties de leur grotte par une autre ouverture, sans leurs moutons. Elles progressaient plus prudemment que jamais, cette fois dans leur direction. Ils avaient failli se laisser surprendre.

Elles s'approchèrent longtemps, ou tout au moins un temps qui parut fort long dans la tension générale, mais au moment où elles atteignirent une distance où un combat pouvait être envisagé, elles disparurent à nouveau.

Les deux voyageurs s'immobilisèrent encore, écoutant le silence que rien, cette fois, n'interrompit. Avaient-ils été repérés? Dans l'affirmative, les guerrières n'en avaient rien laissé paraître. Finalement, ils prirent le parti de s'approcher, non sans multiplier les regards circulaires. C'était comme un immense et mortel jeu de cache-cache.

Lorsqu'ils abordèrent le trou où les quatre guerrières avaient disparu, ils entendirent leurs voix. Elles n'avaient pas dû continuer leur progression. Elles semblaient tenir un conciliabule. L'assassine avait peur qu'ils eussent été remarqués, mais le ton des mots échangés lui suggéra une autre piste:

— Elles ont l'air d'être venues jusqu'ici pour tenir conseil. Mais surtout, j'entends cinq voix. Quelqu'un était déjà dans cette grotte. En fait, il semblerait que les quatre fausses bergères soient venues dans cet endroit désolé, pour parler avec quelqu'un qui y réside — ou qui s'y cache!

— S'il y avait quelqu'un dans la grotte avant l'arrivée des quatre guerrières, il peut tout autant y avoir eu plusieurs personnes...

— Non, elles sont cinq. Femmes. Elles font régulièrement des tours de table où chacune est invitée à donner son avis. Cinq, pas une de plus. J'en suis sûre.

D'un commun accord, ils n'entreprirent rien. La configuration des lieux (sans doute choisie à cet effet) était en faveur des cinq. Bien plus tard, les quatre fausses bergères sortirent. Elles s'étaient départies de partie du contenu de leurs besaces. Elles retournèrent à leurs moutons, mais là aussi Yenna put compter qu'elles en avaient laissé un derrière elles. D'ailleurs, elles avaient soigneusement refermé les bois qui entravaient l'entrée qu'à leur arrivée elles avaient trouvée dégagée. Elles repartirent dans la direction d'où elles étaient venues, dos au soleil couchant.

Solin demanda à sa compagne:

— On les suit?

— Non, nous aurions l'autre dans le dos. Allons plutôt lui rendre visite. Le soleil se cache. Normalement, il doit relâcher son attention progressivement.

En effet, de plus en plus de bruits de cuisine leur provenaient de la grotte. La "cinquième" eut même l'audace de parfois chanter. Ou elle était absolument persuadée de sa tranquillité, ou elle jouait une affreuse comédie et attirait les deux combattants dans un piège sordide.

Yenna prit encore le temps de contourner l'entrée de la grotte afin de se retrouver en face de Solin. Pendant ce temps, les quatre bergères avaient définitivement disparu derrière un épaulement. Soudain, Yenna intima un ordre silencieux à Solin, et tous deux se ruèrent dans l'entrée, arc au poing.

La "cinquième" poussa un cri et se tétanisa. C'était une femme à la peau sombre et mate, simplement vêtue d'un tissu en guise de jupe longue. Elle avait été surprise alors qu'elle se préparait un repas, sans doute grâce à ce qui lui avait été apporté. En plusieurs endroits de la caverne on voyait des armes, mais elle n'en disposait d'aucune au moment où elle avait été surprise.

Yenna et Solin, après s'être assurés de ce que la femme était seule, la tinrent en joue. La situation était assez explicite pour se passer de commentaires. Pendant ce temps, la femme se ressaisissait. Elle prit la parole. Solin la comprit:

— Vous n'êtes pas des Wolworfs. Tu n'as pas de barbe.

Elle parlait à Solin, justement, qui répondit:

— Détends-toi et explique.

— Je n'ai rien à dire. J'ai cru que j'avais été trahie ou découverte par les Wolworfs. Mais si vous n'êtes pas des Wolworfs, qui êtes-vous?

— Nous sommes des voyageurs. Tiens-toi loin des armes, et détends-toi.

Lui-même rangea son arc et dégaina son épée. Il éloigna quelques armes de la femme tandis qu'elle prenait place sur un siège rustique mais confortable. Elle n'avait plus peur. Répondant à une demande de Solin, elle promit de ne pas se battre. Solin résuma la situation à Yenna qui n'avait pas compris les mots qu'ils avaient échangés:

— C'est bon. Va chercher les autres, je reste avec elle. Je ne risque rien.

Yenna sembla convaincue. Elle partit quérir les chers animaux, le Prince et le beau voyageur, qui commençaient à s'impatisser. Elle les pressa un peu, anxieuse de ne pas laisser Solin seul aux prises avec cette femme mystérieuse. Mais elle semblait s'être ensouciée pour rien: lorsqu'ils pénétrèrent dans la caverne Solin avait rengainé son arme et devisait presque gaiement avec celle qui avait été sa prisonnière d'un instant.

Lorsque les nouveaux venus entrèrent, la femme se figea une fois encore, et dévisagea anxieusement les deux hommes. Puis elle se détendit et ajouta le même commentaire que précédemment, mais cette fois dans une langue que tous comprenaient, malgré un fort accent:

— Vous n'avez pas de barbe non plus. Vous allez vers de graves ennuis.

Personne n'osa rien ajouter à cette étrange prophétie. Pendant un temps, on n'entendit que le cliquetis de la vaisselle. La femme servait des bols de soupe. Elle en déposa cinq sur une table de bois posée entre deux bancs taillés dans la roche. Au bout de la table, une fenêtre permettait de surveiller les abords. Il commençait à faire sombre, aussi la femme alluma-t-elle quelques chandelles de suif et occulta la fenêtre avant de reprendre la parole:

— Je m'appelle Brunehilde. Vous êtes les bienvenus chez moi, qui que vous soyez. Asseyons-nous.

Les quatre voyageurs ne se le firent pas répéter. Il y avait trop longtemps que la steppe leur avait interdit les soupes, les chandelles et la nourriture chaude, par manque de combustible. En arrivant, ils avaient pu observer que la falaise permettait à de nombreux buissons d'épineux de s'épanouir, et la plaine au pied voyait même pousser des arbres semés de loin en loin et plutôt harmonieusement développés.

Un repas si bien entamé ne put se terminer que dans la franche bonne humeur d'une camaraderie naissante. Brunehilde maîtrisait mal la langue que les quatre autres partageaient, aussi demandait-elle parfois des traductions à Solin, que ce rôle semblait ravir. Ils quittèrent la table et s'installèrent confortablement près d'un âtre où crépitait un joyeux feu de broussailles. Yenna bourra une pipe bien tassée avec ce que sa blague contenait encore. Elle n'eût pas l'air de s'inquiéter outre mesure de l'épuisement de cette denrée — pour l'instant! À son habitude, elle s'abstrait de la conversation en jouant alternativement avec sa gerboise et la fumée de sa pipe.

Brunehilde raconta. Cette falaise qu'ils avaient vue, c'était bien le fameux Pays Siligne que la Reine de Nimme leur avait indiqué. C'était un pays linéaire, construit tout le long de cet à-pic qui reliait, disait-on, deux mers. Une route haute et une route basse assuraient des déplacements aisés et rapides. Un peu à l'orient, là d'où étaient venues les quatre fausses bergères, la capitale débordait de la falaise, et s'étendait un peu sur la steppe, en bas et en haut. Cette ville est, bien sûr, célébrée pour ses escaliers.

Le pays était donc prospère, mais ce fut là son malheur: cela avait attiré la convoitise des Wolworfs. Ils attaquèrent le pays par la mer, et le pillèrent absolument. Les rares survivants étaient réduits en esclavage. Le pays avait été dépeuplé, et seule la capitale centralisait encore un semblant d'activité. Filogène intervint: il reconnut dans le Wolworfs ceux qui l'avaient emprisonné quelque trois ans auparavant. Il s'en étonna: leur empire était-il donc si vaste? Brunehilde n'avait pas de réponse quant à des événements aussi lointains, mais supposa que les Wolworfs avaient essentiellement étendu un empire côtier. Une mer relie plus les peuples qu'elle les sépare: seuls les déserts et les hautes montagnes constituent des frontières naturelles. La terre sépare, alors que la mer unit — ce n'est pas le moindre paradoxe chez une espèce plantigrade terrestre!

Brunehilde parlait des Wolworfs avec une haine visible, presque palpable. Elle les décrivit comme des géants musculeux à la peau rouge, poilus comme des gorilles, et soignant des barbes pléthoriques. Leur pilosité corporelle était brune, mais ils avaient pour usage de teinter leur barbe en noir, et de la tresser selon des codes complexes incluant l'ethnie, la valeur au combat, le rang familial et bien d'autres choses encore dont aucun des infortunés habitants du Pays Siligne n'avait la moindre intelligence. De cette description rapidement brossée, il ressortait à l'évidence qu'aucun des voyageurs n'aurait pu se faire passer pour un Wolworf, même de loin.

Enfin, Brunehilde s'expliqua sur sa présence isolée. Elle était à la tête du mouvement occidental de résistance des Silignites. Afin de ne pas attirer l'attention, toutes les communications étaient assurées par des femmes déguisées en bergères qui n'éveillaient pas de suspicion — seulement des appétits lubriques. Afin d'éviter les infiltrations, le mouvement de résistance était fractionné en de multiples entités dont le seul point de ralliement était Brunehilde. Les quatre voyageurs découvraient donc dans cette femme simple et presque nue un chef militaire consciencieux, puissant et implacable. Elle ne s'attarda pas sur elle-même, préférant sans doutes éviter que certaines informations fusses trop divulguées, mais il devenait clair que les voyageurs n'étaient pas entrés chez n'importe qui. La nuit était alors avancée, et Brunehilde leur arrangea des paillasses confortables. Ils se couchèrent impressionnés par ce que représentait cette femme solitaire et un peu chétive. Ils avaient depuis longtemps oublié la pétulance de leur intrusion. C'était comme s'ils avaient été invités chez le puissant souverain d'une contrée secrète, invisible, chez une reine sans royaume — étrange sensation en vérité.

Le lendemain, ils saignèrent et dépecèrent le mouton afin de mettre les pièces de viande à sécher. Comme les voyageurs se demandaient pourquoi leur hôtesse ne profitait pas du lait celle-ci leur expliqua:

— Je ne peux pas prendre le risque de m'adonner à l'élevage. Il faudrait que je garde le troupeau sur la steppe, au risque de me faire surprendre. Je préfère rester dans ma grotte et me faire livrer des bêtes. C'est plus sûr. Vous savez, ce n'est pas facile de toujours vivre terré.

Elle avait l'air triste, et si le vocabulaire lui manquait dans cette langue qui n'était pas la sienne, sa contenance en disait long sur la souffrance de sa condition.

Plus tard, ils firent le point de leur situation, d'abord géographiquement. Vers le soleil couchant, la falaise du pays Siligne se prolongeait, mais était désertée. Vers le Levant, elle se développait et abritait la capitale. Brunehilde l'affirmait à une journée de marche. Devant eux, dans la direction du compas de Filogène, la steppe continuait, apparemment sans rémission.

Le gros Solin ne cachait pas son envie de retrouver une ville. Il semblait prendre à la légère le problème de son occupation par un peuple apparemment hostile — surtout qu'on s'avisa que Solin ressemblait passablement à un Silignite, avec sa vaste stature, sa peau

sombre et ses yeux à l'iris presque rouge. Yenna semblait fascinée par cette résistance commandée par des femmes. Elle donnait tous les signes d'un enthousiasme guerrier, comme si elle n'avait jamais rêvé d'autre chose que de s'engager aux côtés des Silignites contre les méchants Wolworfs. Par contraste, le "prince" Marc-Lewis semblait plus circonspect. Il paraissait plutôt chercher le lien qui unissait le royaume préservé de la Reine de Nimme au pays envahi des Silignites. Quant à Filogène, il ne semblait pas avoir d'avis, fidèle à son air de se foutre impérialement de tout ce qui n'était pas la direction de son compas — c'est-à-dire qu'aucune capitale sous occupation ne devait à ses yeux valoir qu'il se détournât de son azimut pour une journée.

La matinée passa.

Après le léger repas de midi, Brunehilde la Résistante raconta "avant". Le pays Siligne qu'elle évoquait ne pouvait pas ne pas rappeler aux quatre voyageurs celui semblablement harmonieux de la Reine de Nimme et sa farouche protection contre toute intrusion. La passion de Brunehilde pour son peuple et son histoire était manifeste, elle semblait sourdre de son être comme un torrent impétueux. Un flegmatique comme Abutyrotomofilogène pouvait peut-être s'en amuser, mais auquel cas il prenait garde à n'en rien laisser paraître. Finalement, il s'éclipsa sans que l'absence de sa présence taciturne fût remarquée.

Solin au contraire semblait se passionner. L'un des facteurs en faveur de cet intérêt disproportionné à la simple situation était sans équivoque sa ressemblance physique avec les Silignites. Pour lui qui fuyait son enfance, c'était comme une nouvelle chance de se construire un passé — comme une opportunité d'adopter une histoire et ainsi ne plus être orphelin de la sienne. Par ailleurs, la conversation avec une femme presque nue qui lui ressemblait en plusieurs points ne le laissait visiblement pas indifférent. Solin semblait grisé: il était pétulant, attentif, passionné, entier, fougueux, intéressé, enthousiaste — Yenna le trouva beau. Tant il est vrai que rien ne rend plus beau qu'un amour qui fait sortir des limites du soi.

Le "prince" Marc-Lewis finit par se lever et alla rejoindre Filogène. Il voulait vérifier que son peu communicant ami ne cachait pas une souffrance excessive. Ils discutèrent un peu, ou plutôt Marc-Lewis soliloqua en observant les réactions de son compagnon de route, et il lui fut clair qu'il souffrait du bel enthousiasme tout neuf de Solin. Peut-être qu'il semblait au beau Filogène que l'exubérance nouvelle de Solin l'éloignait de ses anciens compagnons — ou de lui en particulier? Marc-Lewis eu le tact de ne pas chercher à approfondir la question. Il se lamenta de ne pas pouvoir faire chanter son violon. Avec la musique, au moins, il n'y a pas de risque de mots blessants et maladroits.

Pendant ce temps, l'ardent Solin à qui la passion donnait vraiment toutes les qualités estima qu'il était temps de quitter le devant de la scène qu'il avait jusque-là occupé. Il salua les deux femmes et sortit. Il aperçut ses compagnons et leur lança:

— Je vais reconnaître un peu les lieux.

Marc-lewis répondit:

— Prends garde à toi. Tu es armé?

La question était de pur conformisme: Solin tenait son arc à la main. Par contre, il avait abandonné son épée dans la grotte afin d'être plus agile. Filogène n'avait rien dit, mais il ne quitta pas des yeux son truculent compagnon.

Solin s'éloigna passablement de la grotte de Brunehilde, et s'installa sur une éminence d'où son regard pouvait errer sur le paysage sans limite adossé à la falaise du Pays Siligne. Il aurait bien emprunté un peu d'herbe à pipe à l'assassine, mais il savait qu'elle avait épuisé son stock et que ça l'angoissait. Il avait mieux à faire que l'importuner.

Solin rêvassait, donc: il mélangeait dans les errances de ses pensées le Pays Siligne écrasé et les austères sujets de la Reine de Nimme, il associait Brunehilde et la petite assassine, il évoquait son enfance malheureuse et ses amours enfuies, il imaginait mille futurs où il délivrait les Silignites du joug insigne des Wolworfs, où il se faisait élire roi, où il était acclamé comme héros national aux côtés de la belle Brunehilde en vêtements de sacre. Tout à sa béate fantasmagorie, il ne remarqua pas Gwanalanaël et ses hommes.

À vrai dire, s'il les avait remarqués, il n'aurait vu qu'un autre groupe de trois femmes et quelques moutons, semblable à celui qui leur avait permis de dénicher Brunehilde. Yenna seule aurait pu s'apercevoir de ce que ces trois femmes étaient plus lourdement armées que les quatre précédentes, et plus accoutumées à leurs armes. Et surtout, le regard d'aigle d'Yenna aurait tôt remarqué que ces femmes étaient en réalité des hommes.

Gwanalanaël était leur chef. C'était un Silignite transfuge. Son plan était simple: en se faisant passer pour des résistants, débusquer leur chef, le livrer aux Wolworfs, demander en retour un poste important, et jouir pleinement de l'aisance assurée à ceux qui ont choisi de s'acoquiner aux vainqueurs. C'était un être sordide, tellement entier dans son abjection qu'il en était attachant — pour autant, du moins qu'on ne fût pas directement visé par ses obscures machinations.

Ses deux hommes de main avaient été scrupuleusement sélectionnés pour la circonstance. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aperçussent Solin bien avant que celui-ci, abandonné à ses rêveries ait même pu songer à s'en méfier. D'ailleurs, sans même inclure la rêverie, les innombrables journées de marche dans des contrées désertiques lui avaient désappris à se méfier des hommes. On ne sait pas si les trois bandits auraient pu découvrir quelqu'un de prévenu, attentif et scrupuleux comme Brunehilde, peut-être même n'en étaient-ils pas à leur première tentative — toujours est-il qu'ils aperçurent Solin, et crurent avoir enfin trouvé celui qu'ils cherchaient.

Les compagnons de Solin, respectueux de sa retraite, mirent long à s'inquiéter de son absence prolongée. Ce n'est qu'au couchant qu'ils se mirent à le chercher. Yenna était peu habituée à suivre une trace, et le paysage rocheux compliquait la tâche, mais Brunehilde se révéla experte en ce domaine. D'ailleurs, Solin n'était pas allé bien loin, juste assez pour se soustraire aux sens de ses compagnons — hélas!

Les traces de lutte étaient manifestes. Il y avait du sang et des lambeaux de tissu. Solin avait dû être surpris, mais il ne s'était visiblement pas laissé faire. Le plus probable était cependant que le sang était le sien...

Yenna, Marc-Lewis et Filogène étaient tristes et anxieux pour leur compagnon, mais ils ne mesuraient sans doutes pas encore pleinement ce que signifiaient ce sang et cette absence. Brunehilde, par contre, était tellement inquiète qu'elle faillit perdre son sang-froid. Lorsqu'elle se mit à tempêter contre le disparu, les trois autres la rappelèrent à l'ordre — tant par respect pour lui que par prudence nécessaire même si sans doutes rétrospective.

Yenna et Filogène voulaient se lancer immédiatement à la poursuite des ravisseurs, mais Brunehilde parvint à rester ferme sur ce point. Douchée par le rappel à l'ordre des trois voyageurs, elle avait pleinement repris son rôle de chef de la résistance. Elle leur ordonna de la suivre dans sa caverne, et les réunit pour un conseil de guerre. Elle commen-

ça.

— Solin s'est fait prendre. Ce n'est à l'évidence pas lui qui était visé. On me cherche moi. On sait que j'existe. Mais on ne sait pas qui je suis. Solin nous ressemble assez pour qu'on ait pu le prendre pour notre chef.

Elle planta son regard dans celui de la jeune assassine qui ne cilla pas et ajouta:

— Ces porcs n'imaginent peut-être même pas que c'est une femme qu'ils auraient dû chercher!

Plus calme, elle continua son monologue:

— Ça nous arrange. Non seulement je suis libre, mais en plus ces sapajous galeux et pustuleux me croient prise. Comble de notre chance, les résistants s'apercevront vite de la méprise de ces grands macaques barbus et pouilleux. Nous avons donc un double avantage très net. Nous sommes en résistance, nous le savons, et eux l'ignorent, pensant nous avoir décapités. Ah, les Orangs-outans velus et puant et pelés et...

Filogène, pour une fois semblant intéressé par quelque chose, interrompit cette diatribe aussi haineuse qu'inutile:

— Que vont-ils faire de lui?

— Je ne sais pas. Ils ont deux options. Soit ils l'emmènent aux galères sur l'une de leurs sordides trirèmes et le font crever à la tâche en moins d'un an. Soit ils pensent décourager la rébellion en faisant un exemple, auquel cas ils le tortureront et exécuteront en place publique. Cela arrangerait nos affaires, car leur triomphalisme révélerait leur méprise à tous les nôtres.

Dans le bref silence qui suivit, les trois voyageurs semblaient digérer l'horreur de ce qui arrivait à leur compagnon, tandis que Brunehilde frissonnait en réalisant que ce qu'elle décrivait était le sort qui lui avait été réservé à elle si le hasard ne s'était pas mêlé de lui substituer Solin. Elle cracha:

— Ah, les pouilleux!

— Ça, tu l'as déjà dit. Allons plutôt délivrer notre compagnon.

— Surtout pas! C'est précisément ce qu'ils attendent. Quelle aubaine ce serait pour les Wolworfs de se saisir des membres de la Résistance en plus de leur chef! Non, au contraire, je vais donner des instructions pour que personne n'intervienne! Plus les poilus seront persuadés d'avoir maté la rébellion en exécutant publiquement son chef, plus nous aurons les coudées franches à l'avenir.

Yenna s'était levée et foudroyait de son regard implacable la grande révoltée:

— Tu oublies que tu parles de notre compagnon. Tu oublies que ce qui risque de lui arriver t'était destiné, à toi. Tu oublies qu'il n'est pas certain que les Wolworfs l'exécutent, et qu'aussi bien ils peuvent prétendre ignorer la Résistance et se contenter de la victoire obscure de l'avoir décapitée.

Brunehilde était une femme forte, mais tout de même pas au point de pouvoir résister au regard de l'assassine. Elle se détourna, fit mine de s'intéresser à la gerboise indifférente, mais répliqua:

— Je suis résignée à mon sort depuis que j'ai choisi mon rôle. Je suis prête aux galères ou à la torture. Ce sera peut-être même une délivrance.

Yenna ne l'entendait pas de cette oreille. Elle hurla:

— Mais pas Solin! Il n'a rien à voir avec vos histoires, il n'a pas envie d'être pendu, noyé, empalé, dévoré vif par des fourmis et envoyé aux galères jusqu'à la fin de ses jours! Il n'a pas encore épousé votre cause, il s'en faut — il n'est pas des vôtres, et mourir en martyr de votre résistance ne lui sera d'aucun réconfort! Il faut le délivrer. Tu peux prendre sa place si tu le veux.

— Tu es folle. Tu oublies mon importance.

La tête de la Résistance s'était drapée dans une dignité fière. Yenna, bien que sensiblement plus petite qu'elle, parvenait encore à la regarder de haut. Elle baissa le ton et lâcha avec mépris:

— Égoïste, va.

Brunehilde ne s'était probablement jamais fait insulter — certainement pas depuis qu'elle était devenue chef de résistance! Elle blêmit. Pendant ce temps, comme pour souli-

gner la tension qui montait, le joyeux métronome de la queue de la gerboise s'était immobilisé. Yenna reprit la parole, toujours aussi dure, métallique — minérale, même:

— Nous, nous allons chercher notre compagnon. Si toi et les vôtres êtes des lâches, c'est votre problème. Mais notre position est claire: ne sommes pas des traîtres. Nous ne sacrifions pas une vie à une cause.

La grande Silignite explosa. Elle attrapa une dague et se mit en garde en grondant:

— Je t'interdis d'insulter mon peuple.

Yenna était comme un bloc de glace. Elle semblait rayonner un froid massif, plein, dont même la colère de Brunehilde ne parvenait pas à se dégager. L'assassine dégagea ses membres mais ne tira pas son poignard. Elle était sûre d'elle, triomphante dans son aura de dureté frigorifique. On sentait qu'elle n'avait qu'une aspiration en cet instant précis: enfin mettre en application des années de formation d'assassine — tuer.

Marc-Lewis intervint:

— Arrêtez! Vous êtes folles!

L'atmosphère se détendit imperceptiblement. La colère vacillante de Brunehilde diminua, tandis que l'inexorable machine à tuer qu'était devenue l'assassine reprenait un semblant de vie. Le "prince" continua, tout en s'interposant physiquement entre elles:

— Ce serait tout de même le comble que nous nous entre-tuions! Ça ne délivrera pas Solin, et ça jouerait le jeu des Wolworfs.

L'argument, bien qu'intellectuel, sembla faire son chemin. Brunehilde posa sa dague tandis qu'Yenna, brusquement déparée de son rôle, s'emballait derechef dans sa cape violet sombre. Comme personne n'osait reprendre la parole, elle demanda au Prince avec défi:

— Que proposes-tu?

— Au moins de ne pas nous entre-tuer. Ce serait déjà ça.

Il esquaissa un sourire, qui eu l'heur de détendre un peu plus l'atmosphère encore terriblement électrique. La gerboise se remit à remuer discrètement. Fort de sa réussite, le "prince" garda le silence et ajouta quelques brindilles au feu qui pétillèrent presque gaie-ment. On était encore loin de la convivialité, mais des discussions redevenaient possibles. Sereines certes non, mais possibles.

Puis, le "prince" Marc-Lewis reprit la parole, tout en contrôlant constamment l'impact de son intervention, comme s'il était en train de jouer une partition particulièrement tortueuse face à une audience sévère:

— Résumons-nous. 1-Notre ami [il insista sur ce terme] Solin a été emmené. De toute évidence par des Wolworfs. Et il est logiquement encore vivant. 2-Les Wolworfs pensent avoir ainsi décapité la résistance des Silignites. Mais on ignore encore quel parti ils vont tirer de cet avantage apparent. 3-Nous ne pouvons en aucun cas abandonner Solin, pas plus que nous pouvons prendre le risque de mettre la Résistance en mauvaise posture. La question est donc la suivante: Comment délivrer Solin sans compromettre la Résistance? Des idées?

Comme chacun semblait absorbé à digérer son résumé, Marc-Lewis continua:

— Il est trop tard pour intervenir avant que Solin soit enfermé et certainement torturé. Mais nous ignorons ce qu'il sera fait de lui ensuite: galères ou exécution capitale spectaculaire semblent les deux options principales. Il faut que nous en sachions plus là-dessus, très vite. Il est clair que tenter une évasion simple est d'une part voué à l'échec puisque c'est ce qu'attendent les Wolworfs, et d'autre part incompatible avec la seconde partie de notre proposition initiale qui est, je le rappelle, de ne pas empêcher la Résistance. Cela acquis, que nous reste-t-il? Brunehilde, quand pensiez-vous passer à l'action?

— Tu veux dire, lancer une révolution? Impensable. Nous ne sommes pas assez puissants pour une lutte frontale. Mille fois pas assez. Tu ne t'es pas frotté à ces brutes! Ce sont

des colosses. Non, à défaut de soutien militaire extérieur, notre seul espoir est une action ciblée, comme la leur, qui décapiterait leur occupation.

— En d'autres termes, il s'agit d'assassiner les dirigeants wolworfs, c'est ça?

— Oui, parfaitement. Les forces d'occupations wolworves sont divisées en plusieurs corps d'armées chacune dirigée par un tribun. Ils sont sept et se partagent le pouvoir à égalité.

— C'est un système d'une singulière maturité politique pour des brutes, non?

— Les Wolworfs sont des titans, mais pas des imbéciles. Au contraire. Ils sont extrêmement organisés, méticuleusement disciplinés, scrupuleusement structurés. La vertu qu'ils encensent par-dessus tout, par-dessus les valeurs guerrières même, c'est l'ordre.

— Aïe. Voilà qui ne simplifie pas votre tâche. Notre tâche aujourd'hui.

Yenna, redevenue fluette et aussi peu menaçante qu'une dague dans un fourreau, intervint enfin dans ce dialogue:

— En fait, quoi que nous entreprenions, ce sera sous forme d'opération commando. Nous sommes donc en terrain connu. [Elle parlait pour elle.] Maintenant, il est temps de prendre la mesure de la situation. Allons à la capitale — comme s'appelle-t-elle, au fait?

— Ypende. Mais nous l'appelons Clochette, ne me demandez pas pourquoi. Ou la Grosse Pomme — et nous, nous sommes le ver dans le fruit!

— Bon. Allons à Ypende.

— Pas ce soir, il est trop tard. Préparons-nous, et allons-y aux aurores. Nous arriverons au soir, avant la fermeture des portes de la Grosse Pomme. La nuit sera favorable à nos desseins. Mais nous aurons besoin d'être reposés.

Marc-Lewis intervint à nouveau:

— D'accord. Voilà qui est sage.

Brunehilde ajouta encore:

— Quant à moi... Je dois encore réfléchir.

Tous se couchèrent confiants, ne doutant pas que l'enlèvement ne se répéterait pas. Mais tous étaient également tristes...

Brunehilde réveilla les trois voyageurs avant l'aube. Elle avait apprêté une collation. Pendant qu'ils se restauraient, elle exposait le fruit de ses méditations nocturnes:

— Je vais vous accompagner un bout. Je m'établirai plus près de la ville, afin que les communications soient plus rapides. Mais je ne peux entrer, c'est trop risqué. Le couvre-feu est assuré par d'innombrables patrouilles aguerries. Je m'installerai juste à l'extérieur. Tous les ingrédients sont socialement prêts pour que nous puissions ériger un petit marché quotidien hors les murs: besoin de nourriture fraîche et population disséminée d'agriculteurs qui reprennent leurs activités. Ce ne sera pas suspect, au contraire, rien ne paraîtra plus naturel. Je tiendrai étal, et mes compagnes viendront faire leurs courses. C'est bien sûr plus risqué que la grande solitude d'ici, mais il nous faut agir.

Elle semblait intarissable. Avait-elle seulement dormi cette nuit-là?

— Je vous fais confiance. Je ne sais pas si j'ai le choix, mais je crois que votre volonté de sauver votre compagnon est notre plus sûre garantie de votre loyauté à notre cause, qui n'est certes pas la vôtre. Vous formerez un commando, avec deux hommes à nous — nos commandos sont toujours de cinq, comme les doigts de la main. Quatorze autres commandos exécuteront les sept tribuns. Deux pour chacun, afin de multiplier nos chances. Quinze commandos avec vous. Tous indépendants: je ne vous dis rien de plus des autres, vous ne les rencontrerez jamais. Moi seule sers de lien entre tous.

— Et si tu disparaissais?

— Alors la Résistance reviendra à la clandestinité. Nous nous reconnaissons à certains signes que je vous apprendrai. Si je disparaissais, il faudra très longtemps pour tous s'identifier mutuellement et se fédérer à nouveau, mais nous ne disparaîtrions pas.

— C'est risqué.

— C'est la seule façon que nous avons trouvée d'éviter de nous faire tous prendre. Le temps joue pour nous.

— Mais contre nous et notre ami Solin. Quel sera le rôle de notre quinzième commando?

— Faire évader votre ami, bien sûr.

L'instruction était claire. Brunehilde continua à détailler son plan:

— Je vous désignerai vos deux compagnons. Je les choisirai parmi les meilleurs. Vous pourrez avoir entière confiance. J'espère que ce sera réciproque. Votre rôle est très important: même si l'un ou l'autre des tribuns en réchappait, l'évasion de Solin donnera un signal de révolte qui soulèvera notre peuple — y compris ceux qui ignorent jusqu'à l'existence d'une Résistance!

Elle s'enflammait à nouveau, mais se ressaisit:

— Bien entendu, j'ignorerai les détails pratiques de votre plan. Comme j'ignore la façon dont s'y prendront les quatorze commandos d'assassins. C'est votre meilleure protection. Si je suis prise, je n'aurai rien à révéler. L'essentiel de mon implication sera de coordonner l'instant de l'action. Vous viendrez à tour de rôle faire vos courses, de préférences les femmes, et je vous transmettrai mes instructions. Si trois jours d'affilée je ne suis pas à mon étal, c'est qu'il me sera arrivé malheur. Et qu'il faudra tout recommencer. Tout. Mais qu'importe!

Les trois voyageurs ne partageaient pas ce bel élan d'enthousiasme, car Solin n'aurait pas de seconde chance, lui. Mais tous semblaient d'accords pour ne pas évoquer cette sinistre hypothèse. Mieux valait se concentrer sur le plan de sauvetage.

Ils avaient terminé leur collation. Brunehilde continua sur un ton de commandement:

— Chargez les bâts. J'ai réuni tout ce qui pouvait de près ou de loin ressembler à des marchandises, et de quoi faire un étal. Les ravisseurs de Solin ont abandonné des moutons qui nous serviront de justification. Sur place, mes amis me ravitailleront en marchandises diverses. Je garderai aussi vos chameaux pendant que vous serez en ville. Ils seront très utiles dans le marché — et donneront le change. Bref, bâtez et partez. Je vous rejoins, mais il faut d'abord que je fasse disparaître nos dernières traces ici.

Il devint alors évident qu'elle n'avait pas dormi de la nuit: elle l'avait consacrée à des préparatifs.

Les trois voyageurs prirent donc la route du soleil levant, en marchant lentement. Lorsque Brunehilde les rejoignit, la perspective de l'action avait dissipé les ressentiments. L'assassine regarda la Résistante sans y mettre trop de glace, et demanda:

— On trouve de l'herbe à pipe, à Ypende?

— Oui, bien sûr.

Yenna sourit — c'était son premier sourire depuis la capture de Solin.

— Remets-moi ça.

Yenna s'était adressé au garçon qui servait en salle. Comme ses semblables, il était sombre de peau, glabre à l'inverse des Wolworf, et plutôt grand et gros pour son âge. Il s'exécuta en silence, acquiesçant seulement de la tête. Plusieurs choppes de bois vides encombraient déjà la table simplement faite de pierres plates grossièrement maçonnées et badigeonnée de chaux blanche.

En l'attendant, l'assassine se renversa sur son siège de rotin, et contempla devant elle. La salle de l'auberge était typique d'Ypende et ses pentes: on y accédait de plain-pied par l'arrière, mais de l'autre côté on dominait les toits et, par-delà ceux-ci, la steppe verdoyante. Le lieu était à la fois cave et grenier, paradoxe typique des villes à flanc de relief abrupt. Aussi Yenna s'y sentait-elle doublement à l'aise, elle qui aimait les caves pour leur intimité et leur secret et les greniers pour l'accès qu'ils lui ménageaient pour exécuter ses travaux.

Le garçon posa son lait de brebis sur la table intégrée, et elle lui tendit une petite pièce de bronze, en échange de quoi elle reçut deux pièces plus grosses mais en cuivre. Lorsqu'elle fut à nouveau laissée à elle-même, son attention fut accaparée par la gerboise. Elle se frottait contre elle — c'était sa manière de mendier des caresses et de demander de l'attention. Pensive, la jeune assassine se mit à lui parler, tout en veillant à ne pas être entendue des rares autres consommateurs.

— Tu vois, ma belle, j'en ai marre. Si je ne me contrôlais pas, je me laisserais même aller à boire autre chose que du lait, tant je me sens tiraillée entre des sentiments divers dont le moindre n'est pas une invincible sensation d'impuissance. Tout va mal depuis huit jours que nous sommes arrivés à Ypende. D'abord, nous ne parvenons à réunir aucune information sur notre pauvre Solin. Nous ne savons même pas s'il est encore ici, dans la Grande Pomme, ou s'il a déjà été emmené subrepticement aux galères. Ensuite, il y a eu mon cher Prince. Que lui est-il arrivé? Je ne le reconnais pas. Il a complètement changé depuis notre arrivée, au point de sembler oublier notre compagnon disparu. Il faut dire à sa décharge que nous ne l'avons jamais connu en ville. Peut-être est-ce son état normal? En tous cas, je ne l'en aime que moins. Il nous a comme oubliés, nous dont Solin parlait comme de sa seule famille. Mon beau Prince mystérieux s'est mis à vaquer à ses propres affaires, à sortir à notre insu, à jouer au cavalier seul. "Cavalier": je ne crois pas si bien dire. Tu sais en quoi consistent ses "affaires"? En femmes. Ben oui. Tu crois que je ne le perce pas, cet enjôleur? Il a trouvé de riches femmes seules, et il n'a pas pu se retenir. Il faut toujours qu'il leur coure après, qu'il leur témoigne sa tendresse. Il est sincère, en plus! C'est ainsi qu'il est convainquant. Il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il peut partager un peu de tendresse avec une vieille qui n'y croyait plus. C'est tout à son honneur. Mais moi? Me désaime-t-il donc tant? Pourquoi nous néglige-t-il aussi cruellement? Enfin, il resterait Filogène, mais quelle triste compagnie. Déjà qu'à l'accoutumée il n'est pas exactement un

joyeux drille, la ville le rend franchement morose. Alors me retrouver seule avec lui me déprime. Et notre cher Solin qui a disparu. Est-il seulement encore vivant? Il me manque, notre gros nounours. Je suis inquiète pour lui. Qu'advierait-il de nous si nous ne parvenions pas à nous réunir? Ah, c'en est déjà assez de la mort de Philatameson. Comment survivre à tant de disparitions? Ma chère petite bête, je me sens bien vieille, soudain.

La jolie et terrible jeune femme joua un peu avec l'agile animal, puis le caressa jusqu'à ce qu'il émit un puissant ronronnement de contentement, disproportionné par rapport à sa taille. Le soir épaississait peu à peu, et le soleil couchant semblait se raccrocher aux faîtes des toitures. L'assassine but quelques gorgées, bourra une pipe, et reprit son monologue:

— Où est cet imbécile d'explorateur? Il y a bien longtemps qu'il aurait dû revenir de son marché! S'il venait à disparaître à son tour, il ne me resterait plus que toi, ma chère petite créature chérie. Toi, au moins, tu m'es fidèle. Tu m'aimes. Mais tout de même, que fait Filogène? Se rend-il compte de l'état dans lequel il me met? Tiens, je vais te raconter une histoire. Ça nous occupera. J'ai envie d'une histoire avec une princesse. Elle serait belle, bien sûr, mais elle ne serait pas naïve. Dans les histoires, les princesses sont toujours belles et naïves. Pourquoi? En tous cas, la mienne ne l'est pas. Elle est intelligente et même un peu agaçante. Et comme elle ne trouve aucun prétendant à son goût, elle...

— Il y a longtemps que tu m'attends?

Le très beau Filogène était arrivé sur ces entrefaites. Il ne s'était pas départi de son air triste et sombre. Il enchaîna:

— Pas de nouvelles. J'ai mis du temps à pouvoir approcher Brunehilde. Le marché a un tel succès qu'elle n'est plus jamais seule. Enfin, elle a tout de même pu me signifier que personne n'a de nouvelles de notre cher Solin. Par contre, tous les résistants sont maintenant au courant de la supercherie — ils savent que leur véritable chef est libre et agissant. Ce qui m'inquiète, c'est qu'à la moindre fuite, les Wolworfs exécuteront notre ami. Nous ne devons pas tarder à agir.

— Tu as une idée?

L'assassine semblait aussi morose que son compagnon. Le duo, dans la lumière dorée du crépuscule, en devenait presque sinistre.

— Non. Non, bien sûr.

— Moi non plus.

Après un silence, le bel homme reprit:

— Des nouvelles de Marc-Lewis?

— Aucune.

— Allons, rentrons à l'auberge.

— Finis mon lait de brebis. J'en ai assez bu.

L'auberge qui les hébergeait était à peu près à la même cote d'altitude. Ils n'eurent donc à emprunter ni escaliers ni ruelles escarpées. Par contre, la rue qu'ils longeaient en enjambait d'autres — les voyageurs peinaient à s'y habituer. La ville était aussi remarquable pour ses ponts que pour ses escaliers. Ces deux éléments conjugués, magnifiés, mis en scène et architecturés formaient la caractéristique la plus saillante de la capitale du Pays Siligne.

Ils croisèrent plusieurs patrouilles de Wolworfs grands, rougeauds et poilus. Le dessin de leur barbe leur était aussi impénétrable qu'au premier jour. Mais avec l'habitude de les côtoyer, la crainte avait disparu. Les étrangers n'étaient pas malvenus dans leur empire, au contraire. Il était même évident qu'ils étaient mieux vus que les Silignites.

Parfois, bien sûr, l'un de ces colosses voulait leur soutirer quelques sous. Mais un sourire et un peu de fermeté en venaient facilement à bout tant étaient fermement ancrées en eux les notions de discipline et de rigueur, y compris morale. C'en était presque devenu

un jeu pour les deux compagnons. Mais ce soir-là, ni l'un ni l'autre n'était d'humeur à jouer. Ça devait se sentir, car comme par un fait exprès, aucun Wolworf ne vint les importuner.

Leur auberge était un autre de ces bâtiments dans lesquels on entre à des niveaux différents suivant que l'on accède par un côté ou l'autre. Yenna et Abutyrotomofilogène arrivaient par la rue qui desservait l'étage. À peine furent-ils entrés que le tenancier vint à leur rencontre. Il s'exclama aussitôt:

— Votre compagnon, le musicien! Il est à l'hospice. Il vous faut aller le chercher. Il... Non, il vaut mieux que vous y alliez vous-même. Vous apprendrez tout.

Yenna était habituée à l'action. Elle comprit aussitôt qu'il y avait urgence. Elle entraîna son compagnon qui tentait d'en savoir plus et se heurtait à l'embarra de l'aubergiste emprunté. Ils se précipitèrent à l'hospice, heureusement peu distant. Un puissant gardien Wolworf se tenait devant la poterne:

— Halte! Où allez-vous?

— Laisse-nous entrer.

— Vous avez une autorisation?

L'assassine se mit en devoir d'expliquer la situation. Pendant ce temps, Filogène rentrait ostensiblement. Le garde dût prendre la demoiselle comme un témoin ou peut-être même comme un otage. Toujours est-il qu'il ne retint pas à son compagnon.

Il y avait foule dans le cloître. Filogène demanda immédiatement des nouvelles de son compagnon. Après bien des fausses pistes qui lui firent arpenter de trop longs couloirs en vain, il finit par le retrouver. Il était allongé sur une paillasse et veillé par un docteur et plusieurs assistants.

— Que lui est-il arrivé?

Une certaine pagaille suivit l'intrusion de l'homme excité. Finalement, le médecin le prit par le coude et l'entraîna dans le couloir sans qu'il ait pu voir son compagnon. Le docteur commença par interroger l'explorateur sur sa relation au patient. Il semblait lui chercher une famille. À défaut, l'amitié ferait l'affaire. Il assena ses conclusions en quelques mots péremptoires:

— Il est tombé dans un guet-apens. Il vivra. Mais il a perdu la vue.

Les conquêtes amoureuses du "prince" avaient dû lui attirer des inimités. C'est, du moins, l'hypothèse la plus probable, bien plus probable en tous cas qu'une éventuelle découverte de leur conspiration contre le pouvoir wolworf. Il avait été détroussé, roué de coups et finalement on lui avait brûlé les yeux, probablement au fer. Les médecins sili-gnites l'avaient sauvé, mais pas sa vue. Il délira plusieurs jours, puis fut admis à rentrer à l'hôtel où ses deux compagnons le veillaient avec constance et affection, autant qu'avec tristesse et désespoir.

Leur moral cumulé aurait eu peine à décoller tant soit peu du zéro pointé. On aurait entendu la poussière se déposer grain par grain, comme à l'intérieur d'un immense sablier. Aucun des trois compagnons semblait en mesure d'égayer l'atmosphère étouffante de la chambre. À la limite, Marc-Lewis lui-même était le moins affecté des trois. Il semblait ne pas prendre sa cécité trop à cœur, et préférer se concentrer sur sa vie sauve. De même, les vêtements et possessions qui lui manquaient semblaient ne pas peser bien lourd en regard de son violon bien à l'abri dans son étui de cuir pendu à un clou.

Au bout d'une semaine, c'est lui qui eut à déridier ses deux amis. Il leur demanda:

— Où en est-on, pour Solin?

Ce fut Filogène qui répondit, car il était allé "faire son marché" en dernier.

— Rien. Aucune nouvelle.

— Mais nous ne pouvons pas rester inactifs ainsi!

Il interrogeait ses compagnons de ses orbites brûlées. Il semblait leur reprocher leur sollicitude exclusive. Peut-être aurait-il préféré qu'ils s'occupassent moins de lui, et plus de leur infortuné ami? Il reprit la parole:

— Écoutez. Nous ne pouvons pas abandonner Solin. Il nous faut agir. Ce soir, peut-être. Où sont les deux compagnons que Brunehilde nous a assignés? À quoi ressemblent-ils?

Accaparé par la vie urbaine dès le premier jour, le "prince" n'avait pas encore rencontré les deux Silignites avec lesquels ils devaient faire équipe. Yenna les lui décrivit:

— Le premier s'appelle Pharanaël. C'est un petit homme rondouillard qui gagne sa vie en dessinant. Son métier est devenu un enfer à cause des Wolworf. Ils n'ont aucun goût — sinon pour l'ordre! Et ils se méfient de ceux qui en ont. Je pense que les Wolworf sont trop intelligents pour ignorer la puissance subversive de l'art. L'autre, c'est une femme. Elle s'appelle Hedwige. Elle est danseuse: la résistance draine beaucoup d'artistes. Elle est un peu plus grande que lui. Tous deux sont un peu gras, mais ils sont agiles. Ils savent un peu se battre. Mais moins que nous.

— Que toi, surtout!

Marc-Lewis souriait. Il savait que le beau Filogène n'était pas spécialement adroit de son épée. Quant à lui-même, il répugnait déjà à faire usage de sa dague avant sa cécité — alors depuis... Il avait en fait bien caché son jeu: du temps où il voyait, il aurait étonné ses amis s'il avait eu à se battre à la dague devant eux. Il aurait même eu une petite chance contre l'insaisissable assassine. Mais cette gloire possible était irrémédiablement passée. Pour une raison mystérieuse, cela le fit sourire.

— Bon. Attendons Hedwige et Pharanaël.

Il demanda son violon, et le fit pleurer tendrement en attendant les deux Silignites.

Pharanaël et Hedwige arrivèrent le soir, comme prévu. Ils avaient été prévenus de la cécité de Marc-Lewis, aussi faisaient-ils des efforts perceptibles pour s'adresser à lui le plus normalement possible, en cachant leur malaise.

Ils étaient donc cinq éclairés par quelques bougies fichées dans des supports muraux — une phalange comme se plaisait à les nommer leur chef Brunehilde. Une fois passé les mondanités, personne ne parvint à entamer la conversation qui les réunissait. Même la gerboise se tenait quiète. Finalement, ce fut l'aveugle qui prit la parole.

— Nous ne pouvons pas abandonner notre ami Solin à son sort. Nous parce qu'il est notre ami. Vous parce que vous voulez secouer le joug des Wolworf.

La détermination qui sourdait des paroles de Marc-Lewis contrastait avec son état. Il continua résolument:

— Il est clair que nous ne pouvons rien entreprendre, ni pour libérer notre ami ni contre les sept tribuns, tant que nous ignorons ce qu'il est advenu de celui que les Wolworf pensent encore être le chef de la rébellion. Nous devons donc savoir ce qu'il est advenu de Solin. Et comme nos enquêtes depuis deux semaines n'ont abouti à rien, il est temps de prendre des mesures plus énergiques. Fixons-nous un objectif: demain matin, nous devons avoir des certitudes. Nous devons savoir si Solin est vivant, et si oui où et dans quelles conditions. Peu importe notre discrétion. Il faut savoir. Êtes-vous tous d'accords?

Il avait mémorisé l'emplacement de chacun de ses quatre compagnons, aussi put-il diriger son regard absent vers chacun d'eux et leur arracher un assentiment douloureux. Il continua:

— Bien. Qui a un plan?

— Moi.

C'était Yenna qui s'était avancée. Sa voix était plus ferme qu'à l'accoutumée — du moins qu'à ce à quoi ces derniers temps l'avaient accoutumée. Elle enchaîna:

— J'agirai seule. J'irai par les toits.

Pharanaël, le peintre, intervint:

— Mais pourquoi seule?

— Parce que c'est mon métier.

— Et alors? C'est notre cause à tous.

Filogène ajouta:

— Solin est notre ami.

Hedwige, la danseuse renchérit:

— Nous ne voulons pas te laisser seule. Nous sommes aussi engagés que toi, et prêts à le prouver si l'occasion s'en présente. Je propose que nous t'accompagnions. Nous tâcherons de nous rendre utiles. Nous ne devrions pas t'importuner.

Son compagnon ajouta:

— Nous ne sommes pas si maladroits que tu sembles le craindre. Nous n'avons pas peur de nous battre — ni de la mort. Je ne souhaite pas que nous ayons à le prouver, mais nous tenons à tous contribuer à la délivrance de Solin.

Le beau Filogène conclut:

— De quoi avons-nous besoin?

L'assassine se résigna avec un sourire. Elle répondit:

— Des cordes. C'est tout. Chaussez-vous de quelque chose de léger, sans semelles. Pharanaël, va chercher du suif de mouton. Ça couvrira nos odeurs corporelles s'il y a des chiens. Trouvez-vous des vêtements sombres et assez lâches pour ne pas vous incommoder.

Le "prince" aveugle eut un petit rire. Il commenta d'une voix chantante:

— Ah, j'aime vous entendre ainsi. Il y a trop longtemps que nous nous morfondons! Alors que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, comme disait... je ne sais plus qui. Vous le savez, vous? Ma grand-mère, peut-être! C'est ça: c'était sûrement elle qui me répétait ça lorsque j'étais enfant.

Mais, sitôt ses compagnons partis, il se mit à sangloter. Son corps meurtri lui faisait atrocement mal — moins, peut-être, que sa cécité, qui lui semblait un handicap injuste. Il aurait presque souhaité que l'un des quatre ait fait un commentaire sur son état afin qu'il pût déverser sur lui toute la haine qui l'étouffait, mais ils s'étaient tous trop bien tenus. Il ne lui restait plus qu'à ravalier ses larmes et attendre le jour où il ne se sentirait plus coupable de son état. L'avait-il mérité? Y avait-il du mal à offrir de la tendresse à celles qui ont perdu jusqu'à l'espoir d'en rencontrer jamais? S'il y a une justice immanente, qu'elle est amère! Quel écrasement.

Marc-Lewis, seul dans son lit, se laissait laminer par le désespoir de se savoir inutile et par la douleur d'un corps maltraité. Puis il se calma, et se mit à écouter. De la fenêtre, il entendait quelqu'un remplir un seau à grande eau, malgré l'heure tardive. Le chant un peu trop fort de l'eau était réconfortant. Quelqu'un marchait dans une chambre, l'étage au-dessus. Il tournait en rond. Peut-être parlait-il à quelqu'un d'autre, et qu'il était mal à son aise? Ou peut-être s'ennuyait-il? Par la fenêtre, il entendait des chats miauler avec insistance. C'était des chats de gouttière à moitié apprivoisés à force de toujours venir se nourrir à la même enseigne — celle de leur auberge! Il commençait à faire moins chaud. La fraîcheur de la nuit imposait peu à peu son calme serein. Et ça, même un aveugle de fraîche date pouvait le sentir.

Il finit par parvenir à s'assoupir.

Marc-Lewis fut tiré de sa torpeur par la soudaine chute de température qui annonce l'aube. Il reprit son écoute, à défaut d'autre forme de veille. Il se forçait à respirer lentement, à ne pas céder à l'impatience, à mettre toute son attention dans ce qu'il entendait. Il lui semblait que son ouïe s'affinait incroyablement vite. Il était surpris d'avoir prêté si peu d'attention à ce sens jusque-là. Pourtant, il était musicien: que pouvait-il en être de ceux qui n'ont même pas l'habitude de l'exercice de la musique?

Il se dit que l'ouïe était le sens de l'inconscient par excellence: tandis que notre conscience se fixe sur ce que nous voyons, l'oreille enregistre des quantités phénoménales d'informations que le cerveau traite en grande partie hors de la conscience. Il y avait là un immense champ d'exploration à approfondir pour mieux comprendre le fonctionnement de l'homme sur les franges de sa conscience.

Mais soudain, sa méditation fut interrompue par un bruit de pas dans le couloir. Il était encore trop inexpérimenté pour distinguer ses compagnons avec certitude, mais il était serein. La porte s'ouvrit avec un léger grincement. Les pas se dirigèrent vers les rares meubles de la chambre du "prince" Marc-Lewis ou le long des murs. Personne ne lâcha une parole. Marc-Lewis étouffa un premier sentiment de colère mêlée d'auto-apitoiement: il lui semblait qu'on refusait de lui parler. Il se sentait rejeté et incompris — il lui semblait qu'on négligeait déjà son handicap, qu'on mettait sa personne à part du groupe.

Re foulant sa colère, donc, le "prince" prêta une attention plus précise aux respirations qu'il percevait. Il sentait une inquiétude monter en lui, qui témoignait de la justesse de ses thèses précédentes: son inconscient avait déjà enregistré un problème que son conscient peinait à identifier. Finalement, Marc-Lewis demanda:

— Où est...?

Il ne parvint pas à terminer tout de suite. Puis il se reprit, peut-être enhardi dans ses déductions:

— Où est Pharanaël?

Il avait identifié Yenna l'assassine à sa discrète odeur de tabac, Filogène le triste explorateur et Hedwige la danseuse: il manquait le peintre. Il y eut un bref silence, qui sembla lier le groupe à nouveau. Ce fut la voix pleine et posée de Filogène qui répondit:

— Il est mort. Et Yenna a le bras gauche immobilisé. Nous avons eu de la chance d'en réchapper.

Comme si un lac avait forcé un barrage, la conversation s'anima soudainement, échevelée. La danseuse silignite et le déprimant Filogène renchérisaient tour à tour: descriptions et commentaires s'entremêlaient, comme s'ils exorcisaient leur échec en le racontant. La conclusion était évidente, mais il fallut longtemps pour qu'elle tombât enfin:

— Nous n'avons aucune nouvelles de Solin.

Le "prince" perçut alors comme un hoquet du côté d'Yenna, qui n'avait toujours pas dérogé à son mutisme — mais il avait dû être le seul à s'en apercevoir.

Le silence qui s'installa à nouveau était interrogatif. Il fallait que quelqu'un parlât — proposât quelque chose. Mais pendant longtemps, personne n'osa. Finalement, ce fut la danseuse qui la première décida de renouer avec l'action — malgré ou à cause de la disparition de son ami de toujours:

— Bon. Le marché va commencer. Je vais rendre compte à Brunehilde. Filogène, tu m'accompagne?

C'était à peine une question: il était évident que l'inaction leur pesait à tous, tant elle les confrontait à un sentiment d'impuissance dramatique. La danseuse et l'explorateur s'en allèrent pratiquement sans autres commentaires.

Dans la chambre de Marc-Lewis, un nouveau type de silence s'épaissit. Il lui fallu de longs instants pour le démêler. Il était seul dans la pièce avec l'assassine blessée et la gerboise dont il entendait des petits cris semblables à des plaintes. Dans ce silence, Marc-Lewis comprit peu à peu la détresse de son amie: les disparitions successives de Philatame-son et de Solin, l'attente, l'impuissance, et là, à la première tentative d'action, à la première échappée hors de la passivité déprimante, une blessure. Il comprit que cette blessure n'était peut-être pas grave en soi, mais que pour une assassine aussi exclusive qu'Yenna Varpou Katrinen c'était une forme de handicap profond — un peu comme son propre aveuglement. Il se prit même à relativiser son propre malheur: certes, la cécité était un handicap, mais aucun des piliers qui soutenaient son identité n'avaient été atteints: avec un peu d'expérience, il pourrait continuer à exercer l'alchimie, il pourrait continuer à aimer les femmes malheureuses, et, enfin, sa musique ne pouvait que bénéficier de sa nouvelle condition. Mais pour l'assassine...

Il voulut la prendre dans ses bras pour la consoler. Il chercha les bons mots et le ton adéquat et attendit longtemps le moment qui lui parut opportun. Finalement, il dit avec beaucoup de tendresse tout en dégageant une place à côté de lui dans le lit où il était assis:

— Viens vers moi, Yenna.

Il avait dû trouver le bon ton: la demoiselle s'exécuta, peut-être sans même s'en apercevoir. Il passa son bras derrière sa nuque. Même sans voir, il savait que l'assassine pleurait depuis le départ de leurs deux compagnons. Il trouva intuitivement la bonne pression de la main sur la frêle épaule de l'assassine pour que ses larmes silencieuses explosent en un sanglot soudain — puis un autre. Finalement, la jeune femme s'abandonna à sa détresse, et se mit à pleurer d'abondance contre la poitrine large de ce Prince qui n'avait de majuscule que pour elle — et qui savait si bien consoler les femmes.

Dehors, le matin était encore frais. La gerboise, de son perchoir, pouvait voir sa maîtresse pleurer de grosses larmes à nouveau silencieuses que le "prince" recueillait d'un doigt délicat ou du bout des lèvres. C'était comme une rosée sur une terre craquelée par une sécheresse trop longue — la gerboise regardait comme si elle attendait qu'une fleur germât dans cette aridité enfin arrosée.

Ils restèrent ainsi jusqu'au retour de leurs compagnons.

Hedwige précédait Filogène dans les rues qui s'animaient peu à peu. Elle était la proie de sentiments si contradictoires et si renversants qu'il lui semblait perdre toute emprise sur elle-même, sur sa vie, sur sa destinée. Elle aurait voulu être seule, se recentrer, prier — mais elle s'en savait incapable. Cette claire conscience de ses propres limites et de sa capacité de contrôle l'avait poussée dans l'action.

Hedwige était une femme de grande taille, bien plus en chair qu'on le supposerait de prime abord à une danseuse. Elle était en milieu de quarantaine, et avait l'essentiel de sa carrière personnelle derrière elle: il y avait longtemps — trop longtemps — qu'elle ne vivait plus que par procuration, en donnant des cours et en montant des spectacles. Mais comme elle n'avait pas fait le deuil de son propre vieillissement, elle n'y prenait pas de

plaisir. C'est peut-être cette frustration puissante, accumulée des années durant, qui l'avait fait se jeter dans l'aventure de la résistance silignite avec tant d'entièreté.

Filogène, derrière elle, voyait une femme de son âge dégageant une incroyable sensualité. Elle ne semblait pas s'apercevoir que malgré son âge et son corps, qui n'étaient certes plus ceux qui avaient été applaudis sur scène deux décennies plus tôt, Hedwige était d'une beauté formidable. Il se dégageait d'elle une volupté presque tangible: elle était de ces personnes dont on a envie d'être touché et qu'on a envie de toucher, dont on a envie de caresser la peau sombre et sèche et dont on souhaite sentir les mains délicates et trop chargées de bagues se poser sur son ventre. Si l'on aime les femmes, on ne pouvait que rêver d'elle la nuit!

Ils passèrent la porte fortifiée d'Ypende.

Le marché commençait à s'installer. Là où quelques semaines plus tôt il n'y avait encore rien, des structures de bois avaient poussé, couvrant un vaste espace centré sur la porte de la ville. Les autorités wolworves avaient du mal à contenir cette marée lente qui battait le piètement des murailles.

L'œil était tourneboulé par l'irisation de mille couleurs d'étoffes, d'épices, de fruits aussi divers que l'imagination le peut concevoir, mais ce n'était pas l'impression la plus forte. Ce qui rendait ce marché tout neuf absolument extraordinaire, c'était la saturation des odeurs — à commencer par celle des étals de boucherie, que les vendeurs d'épices parvenaient mal à couvrir. Surtout, les Silignites avaient une tradition de parfumerie enviée à des mois de transport alentour. Les femmes proposaient ainsi, sur de minuscules étals, des mélanges secrets ensorcelants, aux propriétés les plus variées. La simple déambulation dans ce marché était un enivrement.

Brunehilde était bien placée, puisque l'une des premières installées là. Elle vendait du mouton, dont elle était secrètement approvisionnée par des résistants. Elle reconnut les deux compagnons, et sans doutes nota le fait qu'ils étaient deux, mais ne laissa rien paraître. Quand vint leur tour, elle leur demanda simplement:

— Vous cherchez quoi, messieurs-dames?

Filogène répondit:

— Nous venions voir si vous aviez de nouvelles bêtes.

— Certes j'en ai. Plus que vous en voyez ici. C'est pour quelle occasion?

— Un enterrement. Il nous faudrait plusieurs têtes de bétail — et des meilleures.

— Alors venez me voir chez moi, ce soir. Vous verrez tout le troupeau, et pourrez ainsi choisir à votre guise. J'ai de bien belles bêtes à vous montrer. Je quitterai mon étal un peu avant le crépuscule. Ne tardez pas, alors, car il vous faudra être de retour avant la fermeture des portes.

Filogène négocia encore un morceau de viande pour leur dîner, et ils se séparèrent sans qu'aucun signe de connivence ne fût échangé. Il ne leur restait plus qu'à attendre le soir. Ils rejoignirent les deux diminués pour cuisiner et se reposer. À leur arrivée, Yenna s'était endormie tout habillée dans le lit du "prince" aveugle, qui lui caressait l'épaule valide comme on fait ronronner un chat.

L'ambiance n'était pas allègre, mais la pression qui avait écrasé leur groupe après l'expédition nocturne était en grande partie allégée, et ils purent deviser paisiblement — à trois tout d'abord, puis Yenna s'éveilla, s'étira, et parvint même à esquisser un sourire en s'apercevant qu'elle s'était endormie dans le lit du Prince, aux vus et sus de tout le monde. Personne ne remarqua que la danseuse semblait souffrir du spectacle de cette intimité innocente, comme si elle était blessée dans sa propre sensualité, dans sa capacité de charme.

Dans l'après-midi, Marc-Lewis joua au violon des airs variés, sans s'appesantir ni sur la tristesse ni sur la douleur. Il choisit plutôt une gaieté un peu grave, des notes mûres et dorées comme des fruits balancés par le vent d'automne dans un verger paisible.

À l'heure dite, Hedwige et Filogène retournèrent au marché.

Bruneilde habitait comme auparavant une maison troglodyte dans la falaise, mais cette fois moins distante. Ils l'atteignirent déjà quelques instants seulement après avoir perdu de vue la ville d'Ypende et son marché improvisé. Le soleil était encore suffisamment haut dans le ciel pour qu'on n'eût pas à se préoccuper du temps.

La fumée d'un feu marquait l'habitation de la Résistante en chef. Elle entra la première, sans inquiétude, et sans encore avoir échangé le moindre mot avec ses deux associés. À l'intérieur, une femme solide, presque aussi grande que la danseuse mais plus gracieuse, s'afférait au ménage. Elle n'était à l'évidence pas silignite — elle en aurait presque été l'antithèse, si un tel concept n'était pas totalement infondé: peau blanche, chevelure de neige et petits yeux jaunes. N'auraient été ces derniers, on aurait d'ailleurs pu la croire albinos. Mais il semblerait plus simplement qu'elle venait d'un autre peuple, dont l'un des traits caractéristiques aurait peut-être été un puissant nez proéminent.

Elle était échevelée et mal vêtue. L'arrivée de Bruneilde ne l'inquiéta pas, mais lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était accompagnée, elle eut un petit cri, s'empara d'une longue dague qu'elle portait attachée à la cuisse de façon à pouvoir la dégainer aisément, et elle se plaça d'un bond derrière la Résistante, comme pour s'abriter. Cette dernière commença par les présentations:

— Blanche, je te présente deux de nos amis. Hedwige est de la Grande Pomme — c'est comme ça qu'elle désignait la capitale du Pays Siligne —, et Filogène, de son vrai nom Abutyrotomofilogène, fait partie d'un petit groupe de voyageurs qui se sont ralliés à notre cause. Filogène, Hedwige, je vous présente Edorah, que nous appelons Blanche — vous devinez pourquoi. Nous pouvons parler sans crainte, nous sommes du même bord. Filogène, quelles sont ces fameuses nouvelles?

Filogène fut franc, malgré l'inconfort de son rôle.

— Nous avons tenté une opération, afin d'avoir des certitudes quant au destin de Solin. Nous nous en sommes mal tirés. Pharanaël est mort, et Yenna, l'assassine, est blessée — mais sauve. Nous n'avons obtenu aucun résultat.

— Paix à l'âme de Pharanaël.

La résistante se recueilli un instant, puis enchaîna avec une sécheresse qui aurait fouaillé l'assassine si elle avait été présente:

— Je n'aime pas que vous preniez de telles initiatives.

Hedwige restait déferente devant sa chef suprême. Quant à Filogène, en bon diplomate il laissa Bruneilde continuer:

— Cela dit, notre mouvement se nourrit également d'initiative et d'improvisation. C'est notre seule arme face à l'organisation méthodique des sept clans wolworfs. Je savais, bien entendu, tout de votre escapade, par d'autres résistants, et je suis ravie de constater votre franchise. Nous restons alliés.

Hedwige était visiblement soulagée. La chef continua:

— Votre expédition a eu un impact positif considérable: celui de conforter nos ennemis dans leur illusion d'avoir décapité notre mouvement de résistance. En ce sens, notre regretté Pharanaël n'est pas mort en vain.

Filogène comprit qu'il était temps de faciliter une transition:

— Quelles sont les bonnes nouvelles dont tu nous as parlées au marché?

— Je sais où est Solin. Les singes l'ont emmené aux galères. Ils ne veulent pas risquer une émeute lors d'une exécution publique. Le voyage des déportés prendra plusieurs semaines. Vous pouvez encore les rattraper. Edorah vous guidera. Elle remplacera Pharanaël dans votre phalange.

Elle se mit à tracer une carte sur le sable du sol. Elle commença par dessiner une ligne brisée en deux droites presque orthogonales. À l'extérieur de leur point de rencontre, elle écrivit: "Ypende". D'un côté, assez loin, elle marqua d'un point le lieu de leur rencontre. Puis elle vint à l'autre branche, qu'elle doubla d'une parallèle. Elle expliqua:

— De l'autre côté de la ville, la falaise oblique et en longe une autre, en face. Ces deux falaises forment un immense couloir qui descend jusqu'à la mer. C'était autrefois le cœur fertile de notre civilisation, borné par deux cités prodigieuses, Ypende ici, côté désert, et Ydore, là, côté mer. Les trains de déportés suivent la route axiale, de façon à inspirer la terreur et la pitié sur leur passage. Vous ne pouvez absolument pas suivre ce chemin. Vous resterez sur le plateau que vous avez connu, à bonne distance de la falaise afin d'éviter les mauvaises rencontres. Blanche connaît parfaitement les lieux. Vous arriverez ainsi directement à la cité portuaire d'Ydore. Avec un peu de chance, vous l'atteindrez en même temps que Solin. Là-bas, vous improviserez. Bonne chance.

Il n'y avait rien à ajouter. Les deux résistants rejoignirent la ville avant la fermeture des portes. Ils avaient rendez-vous avec la blanche sauvageonne hors des murs le lendemain. Elle amènerait Luma et Nikafay, les deux chameaux que le groupe avait laissés aux bons soins de Brunehilde. Quant à avec cette dernière, justement, les adieux devaient être définitifs, mais ils furent sans effusion.

Lorsqu'ils atteignirent la porte de la chambre de Marc-Lewis, la lumière était éteinte derrière. La danseuse eut un petit haut-le-cœur de jalousie en imaginant les deux jeunes gens endormis ensemble, ce qui laissa à Filogène l'initiative. Il frappa, passa la tête par la porte entrebâillée, et chuchota dans l'obscurité:

— Solin est vivant. Ils l'emmènent aux galères. Nous partons demain pour tenter de le rattraper.

Le "prince" susurra une réponse soulagée, et Filogène se retira, satisfait d'avoir aperçu Yenna endormie auprès de lui.

Le voyage fut long et sans intérêt. Les cinq voyageurs étaient trop préoccupés pour apprécier le calme lénifiant et sans bornes de la steppe. Personne ne vivait au présent: tous étaient concentrés sur leur objectif, et sur la survie possible de leur compagnon Solin — qu'ils l'eussent connus ou qu'il leur fût un symbole.

La phalange de cinq (et deux chameaux) était maintenant des plus disparates.

Devant marchait Filogène. Son visage était aussi uniformément dépressif qu'à l'accoutumée, mais ceux qui le connaissaient le mieux auraient pu discerner une nuance d'inquiétude dans cette morosité générale. Cette inquiétude venait probablement du fait que la direction que le groupe suivait était pratiquement perpendiculaire à celle qu'exigeait son talisman. Il avait suivi le groupe presque sans réfléchir. On peut imaginer qu'il avait le sentiment d'un "non-choix", de s'être inféodé à une dynamique de groupe en abdiquant son libre arbitre — ou pire encore, le sentiment d'un ordre reçu et exécuté docilement. Lorsqu'ils ne furent qu'à quelques jours de leur but, l'explorateur ne put s'empêcher de calculer qu'ils se trouvaient maintenant pratiquement là où Yenna, Solin et Marc-Lewis auraient dû arriver en suivant leur azimuth depuis les terres de la Reine de Nimme. C'était comme si un destin s'ingéniait à leur donner raison contre lui, contre son talisman — et comme s'il se pliait à ce destin sans opposer de résistance. Il se détestait, par moments. Pourtant, il ne sembla jamais considérer sérieusement l'option de quitter le groupe.

Derrière lui, les deux jeunes éclopés s'épaulaient, approfondissant progressivement leur découverte mutuelle. Bien qu'ils fissent tous les efforts conscients dont ils étaient capables pour ne pas se distancier du groupe, leur intimité physique irritait leurs compagnons. Yenna semblait avoir récupéré de la frustration de son échec, et se prenait souvent à sourire malgré la douleur qui lui montait du bras. Quant au "prince", la cécité et l'amour

semblaient l'avoir soudainement fait grandir, au point que les guillemets devenaient presque superflus. Il avait gagné en gravité et en profondeur d'enracinement psychologique ce qu'il avait perdu en vue. Il poursuivait son étude de ses nouveaux sens — son sentiment de les avoir sous-exploités jusque-là les lui faisaient paraître nouveaux — et, par eux, d'aspects de sa conscience que l'hégémonie de la vue avait occultés.

Hedwige la danseuse avait suivi le groupe par ordre, et contre une immense inertie qui l'enjoignait à rester là où il lui restait quelques fidèles, un public restreint mais acquis, où elle aurait pu continuer à végéter dans un demi-succès insatisfaisant mais rassurant. Quitter Ypende était peut-être ce qui pouvait lui arriver de plus violent, et elle ne se remit que très doucement du choc. Pour commencer, elle n'avait pas su préparer de bagages adéquats, et ses compagnons durent l'aider en urgence. Elle avait tout à apprendre de la vie hors des villes, de la marche et de ses fatigues, de la chasse et des feux, des nuits dehors, de la steppe, des étoiles, du vent — et d'aller à selle dans les buissons. Mais passée l'horreur première qui l'avait laissée un peu hébétée, elle s'ouvrit peu à peu, et se sentit naître à une vie dont elle avait jusqu'alors ignoré l'existence même. Lorsqu'ils arrivèrent, elle était infiniment moins empruntée et inopportune qu'à son départ. Ne restait que la proximité amoureuse des deux jeunes gens qui la blessait. Heureusement, son besoin d'un groupe et son horreur de la solitude l'aidaient à ne pas se distancier d'eux malgré son aversion.

Quant à Blanche, la sauvageonne, elle leur tournait autour plus qu'elle s'intégrait véritablement au groupe. Au contraire de la danseuse, on sentait que toute compagnie lui était à charge, et qu'elle n'était heureuse que solitaire. Connaissant parfaitement la steppe, elle passait son temps en chasses et cueillettes dont elle faisait profiter ses compagnons. Mais surtout, elle servait d'éclaireur, vérifiant les itinéraires, devançant les patrouilles de plus en plus nombreuses et attentives — soit que la tension montât chez les Wolworfs, soit qu'elle fût plus forte du côté d'Ydore. Elle expliqua également, en quelques mots rauques et malhabiles, que la région côtière était beaucoup plus diverse que l'arrière du Pays Siligne, et qu'on y rencontrait de nombreux peuples. Ses compagnons ne relevèrent pas, mais comprirent à demi-mot que c'était par là-bas qu'il fallait chercher l'origine de sa peau et ses cheveux blancs.

Ils croisèrent deux patrouilles wolworves. La première les laissa passer après de longues tergiversations fluidifiées par quelques bijouteries qu'Hedwige leur vendit afin d'accréditer la thèse selon laquelle ils étaient marchands, mais la seconde fut plus agressive — ou plus incorruptible. Rien ne leur était plus suspect qu'une troupe mixte, armée, et contenant au moins une Silignite manifeste, se déplaçant si loin de la vallée. Il fallu se battre. Heureusement qu'Yenna avait déjà recouvré partiellement l'usage de son bras, car seul Filogène pouvait l'épauler d'une épée. Les deux autres femmes se battaient à la dague — la danseuse plus habilement que la sauvageonne. Le Prince les surpris tous en clouant deux de leurs adversaires au sol, de deux poignards de jets lancés sans hésitation, à l'oreille. Le bref combat achevé, les rares estafilades bandées, le petit groupe se laissa aller à son admiration pour l'aveugle. Ses plus anciens compagnons s'aperçurent de ce qu'ils n'avaient jamais combattu ensemble — sauf le jour funeste de la mort de Pharanaël, mais Marc-Lewis n'était pas du groupe cette nuit-là —, et qu'ils se découvraient leurs qualités de combat respectives.

Cependant, une fois la prime exaltation passée, l'assassine refroidit les ardeurs en revenant au prosaïque:

— Heureusement qu'ils étaient moins nombreux que nous. Ils sont de plus en plus agressifs. La prochaine fois, il vaudra peut-être mieux ne pas tenter les négociations, et tirer les premiers — profiter de la surprise. Contre un plus fort contingent, ce sera notre seule chance. Au besoin, Blanche, fais-nous passer plus loin d'eux encore.

C'est au terme de ce voyage monotone qu'ils aperçurent enfin la mer. Comme d'habitude, c'est Yenna qui la distingua la première, mais le Prince en avait déjà pressenti la présence. D'un accord tacite, ils s'y rendirent immédiatement, s'assirent à quelques pas du bord vertigineux de la falaise, et certains rampèrent pour regarder, en bas, les vagues qui se ruaient contre la roche, et l'usaient insensiblement.

Lorsqu'elle put réunir à nouveau un peu d'attention, Edorah expliqua qu'elle leur avait fait contourner totalement Ydore, car ce côté-là était moins gardé. Il leur fallait maintenant longer la falaise dans le sens presque inverse de leur progression générale pour retrouver la cité portuaire.

En attendant, tous contemplaient les quelques bâtiments qui sillonnaient la mer. Parmi eux, une puissante trirème planait sur les flots comme un albatros au vol lent. Il leur devint soudain impossible de nier ce qu'ils n'avaient pas voulu voir: ils arrivaient trop tard. Bien sûr! Ils avaient espéré lutter de vitesse, eux se cachant, multipliant les détours et comprenant deux blessés, contre une troupe militaire guidant des prisonniers sur une route rectiligne. Cette espérance absurde, irrationnelle les avait portés, leur avait permis de ne pas interrompre leur progression, les avait poussés à continuer malgré tout. Mais là, soudain face à la mer, tout le pathétique de cette vaine espérance leur apparut, comme si un voile s'était soudain déchiré. Bien sûr qu'il était trop tard! Tous l'avaient su, mais aucun n'avait osé se l'avouer, de peur de s'arrêter — et d'arrêter les autres.

Hypnotisés, ils fixaient ces navires qu'ils distinguaient trop nettement — comme s'ils les narguaient. N'avaient-ils pas été trop prudents dans ce voyage? La question, soudain, devint lancinante. Ou, plutôt, la réponse était si évidemment affirmative qu'elle en était insoutenable.

À ce moment-là, tandis que ses compagnons s'abandonnaient à ces sombres réflexions, Marc-Lewis s'évanouit.

On se rappelle que le "Prince" n'avait pas seulement été aveuglé: il avait également été battu. Les blessures reçues alors avaient été bien plus graves qu'il avait voulu l'avouer — et se l'avouer. Tant que la volonté de retrouver son vieux compagnon Solin l'avait porté, il avait pu nier la douleur et les souffrances terribles que lui imposait son corps malmené. Mais de même que le groupe ne pouvaient soudain plus ignorer l'échec de leur tentative, il ne pouvait plus faire abstraction de ses blessures organiques.

Ses compagnons se précipitèrent autour de lui, soudain conscients de ce qu'aucun d'eux n'avait la moindre notion de médecine — mais heureux d'avoir à faire et de s'arracher ainsi à la contemplation de leur insuccès. Soudain, la gerboise s'anima, inquiète. Les voyageurs s'aperçurent qu'ils étaient encerclés par des hommes qui n'étaient certes pas des Wolworf, mais qui n'en brandissaient pas moins des harpons agressifs. L'assassine, que son souci pour l'évanoui avait déconcentrée, analysa rapidement la situation: ils étaient plus d'une douzaine, une quinzaine peut-être et ils étaient peu militaires: ils portaient leurs armes comme des outils — mais de toute évidence comme des outils dont ils savaient se servir. Elle n'aurait pas craint de s'affronter à eux si elle n'avait pas été encore convalescente, et surtout si elle n'avait pas eu à charge le reste de la troupe. Elle avait été formée comme assassine, non comme protectrice: ce ne sont pas du tout les mêmes compétences qu'on développe dans les deux cas. Un bon protecteur compte sur sa vitesse pour protéger ceux dont il a la charge. Une assassine, au contraire, compte sur sa discrétion et cherche à ne pas laisser de traces. Elle aurait pu s'en tirer, mais elle condamnait ses compagnons. Elle écarta les mains de son corps et articula le plus clairement possible:

— Jetez vos armes.

Il y eut un moment de flottement, où l'on se dévisagea. À l'extérieur, c'était donc un cercle d'une quinzaine d'hommes de petite taille mais de forte musculature, à la peau blanche semée de taches de son et au cheveu flamboyant. Ils exhalaient une forte odeur de mer et de poisson et parlaient avec un accent haut perché. Au centre se tenait un group hétéroclite de deux chameaux, trois femmes et deux hommes, armés et crottés, blessés et rudes.

Le flottement devint gêne. Il était évident que personne ne savait que faire. Ce fut, à la surprise de ses compagnons, Hedwige la danseuse qui réagit la première. Elle héla les pêcheurs et demanda en silignite (langue de victimes) si l'un d'eux était médecin en désignant l'évanoui. La suite s'enchaîna naturellement. On s'affaira. Des petites gens prirent les armes des voyageurs tandis que d'autres improvisaient une civière faite de deux harpons reliés par des vêtements. Le "Prince" n'était guère plus grand qu'eux et fort amaigri: ils n'eurent aucune peine à le porter. D'autres encore débâtèrent entièrement les deux chameaux et leur rendirent une liberté qu'ils ne semblaient pourtant pas particulièrement pressés de recouvrer. Les petits hommes à la voix aiguë n'étaient de toute évidence pas hostiles.

Le soir s'épaississait peu à peu. Ils longeaient la falaise à une faible distance du gouffre. D'un côté, la steppe rassurante déroulait ses ondulations vert tendre où le vent jouait. De l'autre, un trou, un vide inquiétant où des oiseaux de mer jouaient dans les courants ascendants. La mer était large et calme, et l'on distinguait au loin l'ourlet de la falaise symétrique. Le soleil se couchait sur la plaine, et à l'opposé dorait cette ligne ténue de roche claire.

Soudain, le groupe obliqua franchement vers le gouffre. Au dernier moment, les voyageurs aperçurent un escalier taillé dans la roche. Il ne devait pas servir excessivement, car de l'herbe poussait entre les pierres. Ils quittèrent ainsi brusquement un monde composé d'horizontales pour se retrouver dans un monde vertical où même le vent avait changé l'orientation de sa course. L'escalier n'était que rarement étroit. La plupart du temps, il était confortable, et tant qu'on ne l'imaginait pas sous gros temps, on aurait pu le trouver agréable, presque pastoral. Yenna pensa au vertige de feu Philatameson, et elle eu un accès de tristesse qui l'absorba un moment.

Les voyageurs les plus attentifs remarquèrent que l'escalier n'avait visiblement pas été conçu comme un passage dérobé, mais le fait n'en restait pas moins qu'il était extrêmement discret. Au sommet, on aurait pu passer devant plusieurs fois sans l'apercevoir si on ne le cherchait pas spécifiquement et, surtout, si on ne s'avancait pas tout au bord de la falaise.

Enfin, dans une échancrure qui interrompait la falaise, les nouveaux venus aperçurent le village des pêcheurs. De part et d'autre, la muraille naturelle brisait l'élan la mer, de sorte que la petite plage de galets au fond de l'entaille était baignée d'une eau passablement assagie. Des barques avaient été remontées et attachées. Autour, le long de la ligne où la paroi verticale rencontre la plage horizontale, des maisons de pierre s'égrenaient. Partout, du poisson mis à sécher répandait une odeur entêtante.

Les enfants et les femmes, qui n'avaient pas participé à l'expédition, s'attroupèrent. L'endroit devait compter bien moins de cinquante âmes. Moins qu'un village, c'était tout au plus un hameau.

Les cinq voyageurs s'installèrent chez les pêcheurs, et bientôt l'odeur ne les incommoda plus. Ils apprirent que pendant leur voyage à la poursuite de Solin la guerre avait éclaté: les Silignites s'étaient révoltés contre l'ordre imposé par les Wolworf. Ils avaient réussi à faire assassiner plusieurs des sept tribuns en même temps (les informations ne s'accordaient pas sur le nombre exact, mais oscillaient autour de la moitié), tandis que plusieurs peuples voisins qu'on avait cru indifférents à l'opposition des deux civilisations avaient pris fait et cause contre l'Empire Wolworf. Ce dernier réagit en renforçant ses garnisons, en multipliant les expéditions punitives et les massacres exemplaires, de sorte que la spirale vicieuse de la guerre s'était mise en branle, multipliant les abus des deux côtés.

Le peuple minuscule des pêcheurs avait tenu à sa neutralité, et s'était contenté de veiller à se faire oublier — ce que la disposition de leur village en pied de falaise rendait tout à fait facile. Ils vivaient pratiquement en autarcie, échangeant seulement dans le port d'Ydore une partie de leur pêche contre des produits agricoles ou manufacturés.

Marc-Lewis fut bien soigné, mais il ne pu jamais se relever. Les blessures qu'il avait reçues et trop longtemps cachées (à lui-même plus encore qu'à ses compagnons) étaient sans rémission, et l'aveugle de fraîche date sut rapidement qu'il ne quitterait plus jamais l'échancrure de la falaise où les événements l'avaient porté. Il n'eut pas l'air d'en souffrir, pourtant: tout au contraire, il sembla grandir en sérénité, comme si ses malheurs récents l'avaient forcé, ou s'ils n'avaient fait que lui dévoiler des vérités bienfaisantes que sa vie précédente lui avait cachées. Il était patent que l'aveugle devenait chaque jour plus beau et

plus agréable à côtoyer. Les pêcheurs, en particulier, l'aimaient beaucoup, et ne le laissaient jamais seul. Les enfants venaient lui demander des histoires ou lui en raconter, et les adultes venaient discuter avec lui, gaiement ou gravement. Souvent aussi ils restaient en silence, et la communion qui s'établissait alors était sûrement plus riche encore que les échanges verbaux. Et, parfois, le "prince" sortait son violon et donnait aux sentiments qu'il sentait autour de lui une existence éphémère mais tangible.

On peut dire sans exagérer que celui qu'ailleurs on appelait "prince" avec autant de dédain que de guillemets était devenu parmi les pêcheurs tout à la fois leur père, leur frère et leur enfant. C'était un rôle étrange, que les circonstances lui avaient appris à tenir parfaitement, comme si toute sa vie l'y avait préparé. Il émanait de lui une joie sourde et constante, comme une source chaude.

Ses deux plus anciens compagnons de voyage réagissaient fort différemment. Yenna était plus amoureuse que jamais de ce Prince magnifique d'un tout petit peuple qu'il était devenu. Elle le rejoignait le soir, et ils faisaient l'amour avec tendresse et passion, ce qui est un mélange que très peu parviennent à composer.

Pourtant, la jeune assassine sentait en elle une gêne: une voix qu'elle désespérait de faire taire lui susurrant aux marches de sa conscience qu'elle n'avait pas sa place chez les pêcheurs comme son Prince bien-aimé l'avait. Trop de choses imprécises, d'envies mal définies, de désirs flous la pressaient encore pour qu'elle pût jouir d'une sérénité aussi entière. Elle savait sans vouloir l'envisager consciemment qu'elle avait à repartir — et se séparer de celui qu'elle aimait tant et depuis si longtemps.

Ces contradictions affectaient son humeur. Pour tout dire, elle n'était fréquentable qu'en présence de Marc-Lewis. Le reste du temps, les pêcheurs avaient appris à la laisser seule avec son petit animal à fourrure. L'ensemble de la situation avait même tendance à empirer, et il vint de plus en plus souvent à la jeune assassine des envies de meurtre tout à fait incompatibles avec son métier où l'on tue par contrat et non par passion. Comme elle persistait dans son refus de l'évidence, Marc-Lewis se mit à tenter de la raisonner, puis à lui imposer de regarder peu à peu la vérité en face, aussi cruelle fût-elle: oui, Solin était perdu pour eux, et oui, il fallait qu'ils repartent, sans lui Marc-Lewis. Lui seul avait sa place parmi les pêcheurs. Quant à eux, l'horizon était encore leur destin.

Pendant ce temps, l'explorateur s'irritait aussi, mais pour d'autres raisons. Ce qui le troublait était qu'il ne parvenait pas à se décider quant au cours de sa vie: devait-il reprendre la course de son talisman (ce qui impliquait recommencer à partir de la grotte de Brunehilde), ou pouvait-il faire le deuil d'un objectif qui avait conduit et justifié sa vie des années durant? Il se questionnait sur la force du lien qui le liait au groupe de voyageurs: était-il suffisamment solide pour justifier le sacrifice d'un but d'existence de plusieurs années? D'autres fois, il posait le problème dans l'autre sens: la direction du talisman confiée il y a bien des années par un roi qu'il oubliait justifiait-il de quitter un groupe auquel il s'était si bien lié qu'il s'en sentait constitutif? En fait, il hésitait entre confier le sens de sa vie à des êtres humains dont la chaleur est rassurante mais infiniment fragile ou la confier à un talisman dont l'abstraction était un gage d'éternité! Le premier cas lui paraissait à la fois doux et périssable, comme un tendre animal sans défense. Le second lui paraissait avoir la force et l'évidence d'une montagne couronnée de neige.

Et puis, Solin lui manquait. Il était peut-être moins prêt que ses compagnons à faire le deuil de l'échec de leur expédition. N'y avait-il vraiment plus rien qu'ils pussent tenter? Il accompagna plusieurs fois les pêcheurs au port d'Ydore, dans le vague espoir d'apprendre quelque chose — ou de trouver une détermination qui le fuyait —, mais en vain. Il n'en était que plus tourmenté.

Il faut signaler ici que les Wolworfs s'étaient ingéniés à brouiller les pistes et que leur expérience et leur organisation avait réussi au-delà de leurs attentes: personne ne parvint jamais à réunir le quart de la moitié du commencement d'un indice quant au devenir de Solin.

Tandis que les deux "anciens" s'irritaient ainsi, les deux femmes qui s'étaient jointes à eux depuis Ypende prenaient la situation bien moins tragiquement — ni l'une ni l'autre n'ayant connu Solin. La danseuse Hedwige avait trouvé chez les pêcheurs suffisamment de chaleur humaine pour combler son besoin pourtant presque insatiable de contact. Elle était de toutes les coteries, participait aux travaux, se multipliait et semblait être présente partout à la fois, toujours affairée, toujours un mot gentil à la bouche, ne ménageant ni sa peine ni ses sourires. Elle se fit presque autant aimer des pêcheurs taciturnes et durs au labeur que le "prince" aveugle. Quant à elle, elle s'enivrait tant de cette vie commune qu'elle en oubliait la pratique régulière d'exercices de méditation qu'elle s'était imposée depuis des années comme une condition de son bien-être — et ne s'en portait pas plus mal.

Quant à Edorah, la blanche sauvageonne, elle faisait pendant à la danseuse: on ne la voyait presque jamais, mais au contraire de l'assassine lorsqu'elle apparaissait c'était toujours avec un cadeau ramené de la lande: un lièvre, quelques plantes aux vertus remarquables, un caillou formé à la semblance de quelque chose ou de quelqu'un, et que sais-je? Elle faisait montre de trésors inépuisables d'imagination et d'à-propos — à moins qu'elle ne fût que l'interprète de l'imagination sans fin de la nature!

Toujours est-il que les deux femmes, si dissemblables soient-elles, avaient beaucoup fait pour aider les pêcheurs à accepter les deux autres voyageurs surtout remarquables pour la tension qui se dégageait d'eux, le ton souvent rogue sur lequel ils aboyaient et le manque patent d'amour dont ils leur témoignaient. On lisait trop clairement en eux qu'ils avaient une envie imprescriptible d'être ailleurs — ce qui n'est jamais à l'honneur de l'hôte! Non, décidément ni l'assassine ni l'explorateur n'avaient su se faire aimer des pêcheurs — mais leurs trois compagnons les avaient fait tolérer.

Cela dit, la situation ne pouvait s'éterniser...

Innombrables et interminables furent les discussions à propos de la suite. Ils en parlaient à deux, à trois, à quatre (c'était alors le plus souvent la blanche sauvageonne qui manquait), et à cinq, tous ensemble. Ils en parlèrent sur tous les tons, et envisagèrent cent fois chaque option.

Les voyageurs étaient comme embarrassés par trop de liberté. Ils avaient besoin de faire des choix, de restreindre le champ trop vaste des possibles. On aurait dit des adolescents se demandant ce qu'ils allaient faire de leur vie... Partir, certes, mais pour où?

Ce qui était acquis, c'est qu'il fallait continuer, mais que le "prince" resterait. La séparation du groupe ne pouvait faire de doute, aussi douloureuse fût-elle. Blanche et Hedwige s'était naturellement ralliées à l'option du départ: elles étaient encore trop proches du point où leur voyage avait commencé pour que le village de pêcheurs, aussi agréable leur soit-il, pût être autre chose qu'une étape avant d'autres.

Ils avaient, bien sûr, envisagé l'option de rejoindre la guerre qui avait éclaté. Le camp à rallier semblait clair, mais personne n'était absolument convaincu du bien-fondé moral d'une guerre, aussi juste qu'elle ait pu paraître à son origine. Ils finirent par abandonner cette option sans même vraiment la réfuter objectivement. Le sentiment leur suffisait.

Ils avaient songé à continuer à chercher Solin, mais ils n'avaient plus de piste. Solin naviguait quelque part, rameur sur une galère, martyr d'une cause qui n'était pas la sienne: comment le retrouver? En prenant la mer à leur tour et en la sillonnant jusqu'au jour où...? C'était une option moins risible qu'il peut sembler de prime abord, tant était vive l'absence du gros Solin. Même les deux femmes qui ne l'avaient pas connu avaient fini par s'attacher

à lui — ou tout au moins à une idée de lui — tant il avait polarisé leur vie depuis des mois. Prendre la mer restait une option, donc.

Filogène, l'explorateur, revenait régulièrement à son compas. Si on ne savait pas où aller, pourquoi moins là qu'ailleurs? Si tout était égal pour les autres, que ne suivait-on pas une direction qui lui importait, à lui? Pourtant, perdu dans ses propres contradictions, Filogène n'était pas celui qui insistait le plus pour cette option: c'était paradoxalement ses compagnons, et surtout Yenna, qui poussaient cette idée en pensant lui faire plaisir. Les contradictions entre l'envie qu'on prêtait au triste explorateur et ses propres indécisions rendaient le sujet totalement inintelligible. Retourner à la grotte de Brunehilde pour s'enfoncer dans le désert restait une option, donc, bien que personne n'ait clairement conscience d'à qui cela était agréable. Le seul argument en faveur de cette idée était la question initiale: pourquoi moins là qu'ailleurs? Mais cela suffisait-il à faire une raison?

Une troisième option consistait à traverser le bras de mer et continuer vers le levant. Le pays par là-bas était peuplé et fertile, et les peuplades variées qui l'habitaient vivaient en bonne et riche entente — tout au moins jusqu'à ce que la guerre d'invasion wolworve éclatât. Maintenant, c'était un immense territoire ravagé par les factions ennemies, pillé par les bandes de routiers, ruiné par les réquisitions et les rapines des uns et des autres. S'enfoncer dans un pays en guerre, aussi beau qu'il ait pu être autrefois, n'aurait pas constitué une option si elle n'avait eu un autre argument en sa faveur: il s'agissait de la direction que le groupe initial avait suivi jusqu'à sa rencontre avec Solin — la direction que les sujets de la Reine de Nimme leur avaient recommandée de suivre, parlant du Pays Siligne. Maintenant qu'ils avaient trouvé ce pays, pourquoi ne pas continuer au-delà?

Filogène n'était pas le moins en faveur pour cette idée. Il lui arrivait de penser que si leur rencontre dans la steppe n'était pas un hasard, peut-être avait-il été trop convaincant en proposant de dérouter le groupe. Car finalement leurs malheurs découlaient de là: s'ils avaient continué dans la direction du groupe et non de l'individu, ils seraient arrivés tout droit au port d'Ydore, et ils auraient pu continuer leurs aventures avec Solin. Filogène ne se pardonnait décidément pas la perte de leur compagnon, et c'est peut-être par une forme de fierté un peu absurde mais non dépourvue de noblesse qu'il se prononçait parfois en faveur de l'option qui les conduisait dans les terres fertiles mais ravagées par l'absurdité de la guerre des hommes.

Mais reprendre l'une ou l'autre direction signifiait abandonner sans équivoque le malheureux disparu. Pouvaient-ils s'y résoudre aussi délibérément? Au contraire, prendre la mer aurait été une forme de mémorial à Solin enlevé: même s'ils ne le retrouvaient jamais — ce qui était plus que probable — ils ne l'abandonnaient pas non plus. Ils laissaient le champ libre au hasard.

Mais ce qui les inquiétait dans cette idée de prendre la mer était qu'aucun d'entre eux n'était capable ni de naviguer ni même de nager. Il leur fallait donc se joindre à un groupe, se fondre dans un équipage, se dissoudre en tant que communauté de voyageurs — et cela les préoccupait plus qu'ils ne semblaient prêts à l'admettre..

Aucune décision ne se prenait. Filogène devenait de plus en plus sinistre et Yenna de plus en plus irascible. Cependant, lorsqu'ils envisageaient les trois options qui leur restaient — le désert, la mer et la campagne en guerre —, ni majorité ni consensus ne se cristallisait. L'absence de consensus reflétait bien le tiraillement qui déchirait chacun des voyageurs, tandis que l'absence de majorité découlait du fait qu'aucun d'eux ne voulait être "celui qui ferait pencher la balance".

Finalement, le "prince" aveugle proposa de tirer au hasard. On commença par rire, mais comme il insistait on se récria. Il lui fallu s'expliquer:

— Voyons, il y a des jours et des jours que vous hésitez sur la direction à suivre. S'il y avait une "bonne" décision à prendre, ne pensez-vous pas qu'en tant de temps et tant d'intelligence dépensés vous l'auriez sentie, trouvée, reconnue — et prise? Ne pensez-vous pas que la persistance de l'indécision témoigne de l'indifférence du choix? Or dans ce cas, à quoi bon vous attarder sur un choix indifférent? Prenez une décision rapidement, au hasard s'il le faut, et ensuite tenez-vous y!

Il était en verve. Il continua sa harangue tendre, presque paternelle, et quitta le particulier pour se faire général:

— Que vaudrait notre liberté s'il y avait des "bons" et des "mauvais" choix? Notre libre arbitre serait alors une simple faculté d'analyse, le bête droit de faire le bon choix, une prise de décision mécanique où on noterait les options et suivrait la mieux notée? Non, mes chers amis, non! Pour que la liberté ait un sens, il faut que les choix se vaillent! Peu importe ce que l'on choisit — et comment on le choisit —, ce qui compte c'est comment on l'assume ensuite. Vivre, ça ne consiste pas à prendre les "bonnes" décisions et s'en laver les mains ensuite, ça consiste à assumer ce qu'on est et d'où on vient. Assumer: voilà le contraire de chercher les "bons" choix, ceux qu'on assume avec facilité! Assumer: voilà qui nous ramène des préoccupations de manière plutôt que de fin. "Comment vivre?" est plus important que "pourquoi vivre?" — ou "Où aller?" Le jour où vous ferez le bilan de votre vie, on ne vous demandera pas si vous avez fait les bons choix, mais bien comment vous les avez assumés. Ce qui compte, ce n'est ni pourquoi on vit, ni combien, ni où, ni avec qui, mais bien comment — *comment* on vit.

L'aveugle s'arrêta soudain. Il réalisait qu'il s'embrouillait et se répétait dans sa harangue — tant était pressante la conviction qui l'animait. Il aurait aimé que fût aussi claire pour ses compagnons qu'elle l'était pour lui l'évidence de l'absurdité de la liberté par des choix plutôt que par des actes. Heureusement, la chaleur de son exhortation avait pallié son manque de cohérence. Ses amis avaient laissé pénétrer en eux l'idée de forcer le choix — et d'enfin se remettre à vivre.

Ce fut Hedwige, la danseuse, qui se décida. Elle se mit à écrire sur trois bouts de papier, en commentant pour ses compagnons:

— Bon, résumons-nous. Option n°1: la mer. Il faudra donc trouver un équipage et nous embarquer. Les pêcheurs peuvent nous aider, au moins pour prendre un bon départ. Option n°2: le compas — la steppe. Ça nous mène vers des contrées inhabitées pour longtemps, et probablement vers des climats moins chauds que ceux dont nous venons. Option n°3, la campagne d'Ydore, actuellement proie au spectre immonde de la guerre.

Terminant son envolée lyrique, elle plia les papiers et se saisit par surprise du beau chapeau à plume de Filogène. Elle tendit au "prince" aveugle le couvre-chef qui contenait leur avenir à tous les quatre. Tout le monde fut tacitement d'accord pour le laisser faire. Marc-Lewis prit un papier et le tendit à la danseuse. Il n'avait jamais paru aussi calme, aussi grand, aussi rayonnant — aussi beau.

Hedwige déplia posément le papier, et le lut:

— La mer.

Personne n'osa parler à sa suite. On se regardait. On mesurait l'implication que cela avait. Filogène semblait heureux de sacrifier son talisman à son ami, tandis qu'Yenna se décomposait en réalisant soudain qu'ils allaient devoir partir — tant que leurs tergiversations avaient duré, elle avait pu rester auprès de son tendre Prince.

Les deux femmes, moins directement touchées par les implications émotionnelles du choix qu'ils venaient de ne-pas-prendre ensemble, furent efficaces. Elles se mirent à préparer des vivres, de l'équipement, des vêtements et tout ce qui pouvaient leur servir dans une vie maritime. Elles demandèrent à des gamins de leur apprendre à nager à tous, et

quelques jours plus tard les quatre compagnons embarquaient sur un solide esquif en direction du grand port d'Ydore.

Marc-Lewis avait tenu à "assister" au départ de ses amis: il s'était fait porter sur la plage de galets et installer dans une sorte de fauteuil. Comme l'esquif quittait l'échancrure encaissée du petit port, l'aveugle se dressa soudain et leva le bras vers le larve en signe d'adieux. Dans ses larmes qu'elle prétendait des embruns, l'assassine regardait disparaître la silhouette du Prince musicien qu'elle avait tant aimé. Elle caressait sa gerboise chérie comme un dernier signe de la tendresse du monde, tandis qu'il lui semblait voir l'aveugle luire d'une lumière propre, comme un phare — ou, plus précisément, comme un métal chauffé au rouge, comme si son âme travaillée par les événements était devenue perceptible et lumineuse. Yenna Varpou Katrinen avait le sentiment qu'on l'amputait de ce qu'elle avait de plus beau.

Sans aller jusqu'à dénoncer l'idée de s'en remettre au hasard pour prendre une décision, on ne peut que constater l'enchaînement de désagréments qui suivit le départ en mer des quatre compagnons.

Comme entendu, les pêcheurs affables les débarquèrent à Ydore, où ils cherchèrent à s'embarquer. Ils furent acceptés sur une sorte de drakkar de pêche à la baleine. Il s'agissait d'une embarcation ventrue à pont unique, grée d'une simple voile carrée et adapté à la propulsion à la rame. C'était un navire polyvalent, paré à affronter la haute mer comme les rivières les moins profondes, mais inadapté aux longues traversées.

Un équipage réduit se composait d'à peine une demi-douzaine de féroces matelots sous la férule d'un commandant lunatique. Les voyageurs avaient complété cet équipage surréaliste, malgré une évidente suspicion à leur endroit. Si le capitaine était réduit à armer son vaisseau d'étrangers inexpérimentés et assez peu virils, on peut en déduire combien la nef avait mauvaise réputation.

Pendant plusieurs mois, le navire sillonna les côtes de l'océan, traquant la baleine. Enfin, une chasse tourna mal, et un rorqual plus combatif que les autres retourna la chaloupe de chasse. L'équipage disparut et les quatre compagnons se retrouvèrent seuls à bord, incapables ni de s'orienter ni de diriger leur embarcation. Ils se laissèrent donc dériver. Les jours succédèrent aux heures, les semaines succédèrent aux jours, les mois succédèrent aux semaines. Yenna atteignit ainsi le septième mois de sa grossesse.

Lorsque la troupe avait quitté le port où ils avaient été heureux, l'assassine n'avait pas conscience de son état. Mais, rétrospectivement, sa gestation expliquait sans doute une partie de son caractère instable d'alors, ainsi que de sa répugnance à quitter le père de l'enfant à venir.

Sur la nef à la dérive, Yenna se tenait généralement à l'arrière, près de la barre inutile. Elle était taciturne, laconique et solitaire. Elle sentait le groupe lui échapper. D'une part, il y avait eu la disparition de ses deux compagnons des origines, le gros Solin et le beau Prince. Par ailleurs, il y avait eu l'adjonction des deux nouvelles, Hedwige la danseuse et Blanche la sauvageonne. Elles formaient, avec Filogène, un groupe homogène en taille et en âge qui l'excluait, elle, la jeune assassine de petite taille. Vingt ans et la hauteur de deux têtes les séparaient plus profondément qu'elle l'aurait soupçonné du temps où "tout allait bien". Dès leur prise de mer sans le Prince, Yenna s'était sentie considérée comme une gamine — nonobstant la dure expérience de la vie et de la mort dont ses intimidants yeux violets faisaient état. La grossesse n'avait même pas aidé à la rapprocher de ceux qui étaient en âge d'être bientôt grands-parents — peut-être n'avaient-ils jamais été seulement parents? L'assassine se sentait ainsi dériver, irrémédiablement, loin des autres — vers la solitude amère de son enfance, avant qu'elle entrât en école d'assassine. Elle ne trouvait plus consolation qu'auprès de sa chère gerboise, ce qui ne pouvait que conforter son état anachorétique et régressif.

Perdue dans ses contradictions, Yenna se sentait pleine d'un immense vide, comme si sa cage thoracique contenait un univers de vacuité. L'enfant qui grandissait en elle ne parvenait pas à conjurer cette vacance: il offrait, au mieux, comme un îlot minuscule dans un océan sans limites qu'il combattait moins qu'il le soulignait.

L'assassine se laissait bercer par les vagues en fumant parcimonieusement la pipe en caressant négligemment sa gerboise. Elle se concentrait pour ne pas penser, comme si elle voulait entrer en hibernation mentale. Elle essayait de se dissocier de la souffrance et la nausée permanente qui lui minait le corps, la tête et le cœur.

Elle avait le sentiment que quand bien même son âme parviendrait à voler encore, elle serait morte d'épuisement avant d'atteindre une terre hospitalière.

À la proue, Filogène et Hedwige devisaient — ou, pour mieux dire, le triste Filogène écoutait l'exubérante danseuse raconter sa vie:

— J'ai toujours voulu être danseuse. C'était mon rêve. Toute petite, je dansais. Je montais des spectacles pour ma famille. Je me rends compte aujourd'hui de combien de patience ils ont dû faire montre pour assister à toutes ces représentations improvisées dont je faisais tant de cas. Mais personne, alors, ne m'a fait sentir son ennui — tout au contraire. Alors j'ai cru. Alors je me suis senti une mission, un sens à ma vie. On ne sait peut-être pas combien nos passions sont dictées par notre entourage.

Filogène ne répondait jamais directement:

— Notre identité est un insecte, supporté par un squelette externe, une carapace qui protège et emprisonne — et l'homme croit être libre et avoir une volonté propre! Notre volonté n'est que l'expression inconsciente de notre culture, de notre entourage — de tout ce qui n'est pas "moi"... C'est l'un des paradoxes les plus triste de l'être humain que lorsqu'il dit "Je veux.", il n'est pas "je".

— Bref, par son assentiment tacite, mon entourage a créé en moi une sincère passion pour la danse. J'ai été pleinement heureuse jusqu'à l'adolescence. Dans les petites classes, en effet, on ne demande pas de performance. J'étais sur scène et ça suffisait à mon bonheur. Mais en même temps que mon corps changea brusquement, je passai dans des classes où l'on visait la performance — je passai de la garderie snob à la jungle. Et puis, regarde-moi...

Hedwige se dressa dans un mouvement élégant malgré la houle, et dégagea ses cheveux avec grâce. C'était une femme magnifique. Filogène le constata sans s'émouvoir — il semblait n'éprouver pour elle que des sentiments d'amitié fraternelle, aussi étonnant pût-ce paraître.

— Oui, tu es belle. On ne dit pas assez aux gens qu'on aime tout le bien qu'on pense d'eux, et en particulier qu'ils sont beaux. Et toi, tu es une très, très belle femme. Nous devrions te le dire plus souvent.

La danseuse se rembrunit bien que l'éclair d'une petite joie eut brillé un instant dans son regard bleu.

— Ce n'est pas de cela dont je parlais, mais de ma taille. Je suis plus grande et plus lourde que toi, qui n'es pourtant pas fluet!

— Mais non, tu n'es pas plus grande que moi.

Il fallut qu'il se mît debout à son tour et que dos à dos ils comparassent leur taille — effectivement fort semblables avec un léger avantage à Filogène — pour que la discussion pût reprendre.

— Le monde de la danse n'avait pas de place pour moi. Trop grande. Trop musclée. Trop de poitrine — en tous cas pour les canons qui ont cours chez nous. Un corps comme le mien est fait pour aguicher dans une maison close, par pour s'exhiber sur scène...

Il y eut un silence. Il leur fallait tuer le temps de leur dérive, aussi ne pressaient-ils surtout pas l'échange de répliques. C'était la fin de la journée. Le soleil descendait peu à peu

embrasser la ligne irrémédiablement rectiligne de l'horizon marin, et dans ce mouvement semblait s'adoucir. Comme le silence se prolongeait, Filogène enroula posément la bâche qui les avait ombragés jusque-là. Il murmura un commentaire qui relança le dialogue:

— Heureusement qu'il pleut suffisamment pour que nous ne souffrions pas trop de la soif.

— Je me suis battue. J'ai vécu près de trente ans les poings serrés, face au vent. Et j'ai gagné. Du moins j'ai gagné quelques batailles. Tu vois, Beau Sire, je n'avais qu'une alternative: ou la maison de passe, ou seule contre tous. J'ai choisi la seconde voie. J'ai tant serré les dents ma vie durant que je crois que je me suis accoutumée à conserver en permanence à la bouche un certain goût d'ivoire pilé...

— Peut-être que c'est ce goût, justement, que partagent tous ceux qui luttent pour quelque chose qui les dépasse? Moi aussi, je connais le goût des dents serrées trop fort et trop longtemps. Comment pouvons-nous supporter une telle pression? Voilà une question passionnante.

— Il a fallu que je crée. Il n'existait pas de danse adaptée à mon physique. Alors je l'ai inventée. Je me suis battue, j'ai souffert, je me suis vendue, mais j'ai obtenu une première scène, puis une deuxième. Peu à peu, on a commencé à me connaître et me reconnaître. J'ai commencé à exister comme danseuse, et ma danse a commencé à exister parallèlement à "la" danse — à la danse académique, reconnue, admise et encensée. Là encore, j'ai eu des victoires et des bonheurs. Mais ce n'était plus le joyeux abandon de mon enfance. Je connaissais trop bien le prix de chaque bonheur.

— Est-ce encore un bonheur qu'un bonheur dont on connaît le prix?

Comme un nouveau silence menaçait de s'éterniser, Filogène reprit la parole:

— Raconte-moi des histoires d'amour.

— Mon premier grand amour, c'était pendant ce temps trouble où j'ai réalisé que je voulais danser et que "la" danse ne voulait pas de moi. Il s'appelait — qu'importe! Nous avions le même âge. Il était mon opposé: il n'avait ni désir ni passion, il ne vivait que pour plaisir du présent, avec attention et délicatesse. Ce n'était pas un débauché, certes non, mais plutôt un fin jouisseur qui avait tôt et instinctivement compris que le bonheur consistait en une succession de plaisir qu'il faut faire durer — comme des bonbons qu'il faut garder le plus longtemps possible en bouche. Peut-être était-il un sage, un sage précoce? En tous cas, il m'aimait. En ce temps où le monde de la danse — le monde entier — m'excluait avec véhémence, lui m'aimait avec tendresse et passion, avec abandon et confiance, sans réserve ni retenue. Nous faisions l'amour souvent, longuement, sensuellement, intégralement — corps, cœur et âme. C'est sans doutes à cette volupté que je dois d'avoir trouvé la force de "percer" sur les scènes d'Ypende.

Le soleil avait disparu, mais des lambeaux vermeils dans le ciel témoignaient encore de sa chaleureuse présence. Peut-être jouit-on plus d'une douceur passée que présente? C'est la remarque que Filogène exprima à voix haute mais sans qu'elle s'adressât à personne en particulier.

Soudain, un bruit mou et mouillé interrompit le mol échange oratoire. Des poissons, des coquillages et des algues atterrissaient sur le pont de la nef et formaient un tas exactement au pied du mât. C'était Blanche qui rentrait de chasse. La Danseuse constata simplement:

— Tiens, voilà notre sirène. Avec le crépuscule, comme d'habitude.

Cela suffit comme signal d'activité. Elle et Filogène se dirigèrent vers le bordage d'où les victuailles avaient été jetées, et aidèrent Edorah à remonter à bord. Sa queue de poisson l'aurait empêchée de mener seule cette opération à bien. Elle ne dit pas une parole, et ses deux compagnons l'emmaillotèrent dans une couverture. Ils savaient qu'elle avait besoin de temps et de solitude pour recouvrer sa forme humaine.

Yenna s'était désintéressée de l'opération. Elle viendrait plus tard, lorsque les autres dormiraient, grignoter quelques algues — surtout pas des animaux! En attendant, elle persistait à contempler ce gouffre vertigineux qui continuait à s'ouvrir en elle, et dans lequel elle avait une incoercible crainte de tomber irrémédiablement.

Hedwige et Filogène furent donc seuls à se restaurer. Hedwige reprit son histoire:

— Il m'aimait sans réserve et sans retenue. Je ne pense pas que beaucoup de femmes aient la chance d'être tant aimée dans une vie.

— Ni d'hommes, d'ailleurs.

— Ni d'hommes, en effet. Pourtant, je l'ai quitté. Mes premiers succès m'avaient fait côtoyer un décorateur. Il était l'opposé du premier: âgé — presque vieux — tandis que je n'avais que vingt ans; froid et triste. Je suis tombée folle amoureuse de lui, au point que l'amour simple et total du premier me devînt rapidement odieux. Plus je connaissais mon décorateur, plus je lui découvrais de cicatrices sur le cœur, plus il me passionnait, plus je l'aimais. Cet homme avait vécu. Cet homme avait souffert. Cet homme souffrait encore, et calmait ses souffrances par les moyens les plus vils dont l'homme dispose — mais la souffrance n'autorise-t-elle pas *tous* les moyens, contre elle?

— La souffrance est un mal absolu. Je préviens quiconque de lui trouver quelque vertu que ce soit. La souffrance ne grandit pas celui qui souffre, elle ne le rachète de rien, elle ne lui enseigne rien. Qui a osé parler le premier de rédemption par la souffrance?

— Il me fuyait. Mais nos métiers nous ramenaient sans cesse l'un à l'autre. Il devait sentir que mon amour pour lui allait rouvrir des plaies qu'il s'ingéniait à maintenir dans un état tolérable. Mais moi, je rêvais d'être chirurgienne de son cœur, je voulais rouvrir et recoudre tout ça plus proprement, je voulais qu'il rapprenne à aimer, pour m'aimer, moi. Je voulais lui faire du bien. Je voulais le sauver.

— Et l'autre?

— Je l'ai quitté. Étonnamment vite, j'ai vécu avec le décorateur. Mais quelle vie! Que de séparations et de réconciliations. Combien je me suis déplumée dans cette histoire. Combien je me suis détruite, combien j'ai souffert — avec lui, pour lui, par lui.

— Et ça a fini comment?

— Ça n'a pas fini — du moins de très longtemps. En fait, nous étions encore ensemble lorsque j'ai pris la décision de vous suivre. Ma vie était devenue un enfer. Tant que la danse a justifié ma vie, je pouvais encore trouver à sacrifier à notre relation. C'était comme si je vivais entre deux passions qui chacune me déchirait, me détruisait, me justifiait, me constituait — et qui s'équilibraient l'une l'autre pour me laisser la place de respirer, un tout petit peu, entre l'une et l'autre. Mais lorsque j'ai commencé à vieillir, lorsque la nouveauté de ma danse a commencé à s'estomper, lorsque d'autres jeunes femmes de ma stature ont commencé à marcher sur mes traces et me dépasser — bref, lorsque j'ai doucement dérivé, lorsque j'ai quitté le centre de la vie scénique d'Ypende —, alors mon amour pour ce décorateur a commencé à me détruire pour de bon. C'est pour ça, sans doutes, que je me suis lancée dans la révolution, et surtout que j'ai décidé de partir avec vous...

La lune était sereine. Elle jouait délicatement sur leurs visages. Hedwige portait sur l'explorateur un regard où l'on pouvait lire le même amour pour les cœurs tristes qu'elle évoquait en parlant du passé. Quant à Filogène, il ne la regardait pas, et son regard semblait s'excuser. Les couvertures de Blanche remuèrent et elle se redressa, comme s'éveillant d'un trop long songe. Elle avait recouvré forme humaine. Elle rejoignit ses deux compagnons entre mât et bordage, et piocha dans le tas de victuailles. Elle respecta leur silence ému. Peut-être ses deux compagnons auraient-ils aimé relancer une nouvelle conversation qui sortît la précédente de l'ornière où elle semblait s'être enlisée, mais Blanche était décidément une taciturne qui ne parlait pas si elle n'avait pas quelque chose d'important à dire.

Pendant longtemps, on n'entendit rien que le clapotis de l'eau contre la coque et quelques bruits de mastication parcimonieux — toujours pour occuper le plus de temps possible. Finalement, la blanche Edorah eut un commentaire à partager sur sa chasse:

— Ça devient dur. La mer est très, très profonde. Et les peuples sous-marins d'ici ne sont pas très coopératifs. Et puis, j'ai de plus en plus de mal à me transformer. Ça commence à me coûter cher. Il vaudrait mieux que nous fassions durer ce que nous avons là le plus longtemps possible.

Ses compagnons la regardèrent avec un mélange d'admiration et de reconnaissance. Ni l'un ni l'autre n'aurait songé aussi lointainement que ce fût au moindre reproche. Ils étaient par trop conscients de lui devoir d'être encore en vie. Ce fut Filogène qui répondit finalement:

— D'accord. Merci Edorah.

Il n'y eut pas d'autres échange de paroles ce soir-là. Chacun se coucha quelque part, pelotonné solitairement dans des couvertures. La perte de l'équipage leur en avait heureusement laissé assez pour qu'ils pussent ne pas souffrir excessivement de l'alternance de froid et chaud que leur imposait l'océan.

Pendant la nuit, un choc sourd les réveilla tous d'un bond: quelque chose avait heurté la coque.

Ce fut comme un branle-bas de combat, mais hélas de courte portée: la lune s'était cachée derrière d'épais nuages, et une obscurité épaisse enveloppait l'équipage de fortune. Seule Yenna, qui avait développé et affiné ses capacités de combat nocturne put réellement agir. Armée de sa dague uniquement, elle se dirigea vers bâbord, où elle avait localisé l'impact. Les autres, impuissants mais parés, ne faisaient pas un bruit. Comme auparavant, l'oreille ne percevait que l'éternel clapotis de l'océan. Toutefois, la blanche Edorah — soit qu'elle disposât d'une ouïe plus affinée, soit qu'elle eût des réminiscences de son état de sirène — put percevoir une nuance supplémentaire dans le clapotis. Quelque chose d'autre était sur la mer, près d'eux.

Yenna s'était ramassée à l'abri du bordage. Elle osa un regard par un sabord de rame. Elle n'aperçut rien que l'uniforme ténèbre. Son ventre alourdi la faisait souffrir. Rien ne bougeait. Elle était absolument certaine que rien ne se mouvait alentours. Elle percevait ses compagnons, elle percevait l'embarcation maintenant familière sous ses pieds, et elle pouvait jurer que rien n'avait changé depuis la veille. Pourtant, le coup sourd se répéta — exactement là où elle avait identifié sa première occurrence. Ses compagnons retenaient leur respiration.

Soudain, un nuage moins épais remplaça les précédents devant la lune, et l'assassine put identifier ce qui les avait heurtés. Il s'agissait d'un tronc d'arbre effeuillé et lustré par des années de dérive. Ses racines touffues et ses branches parcimonieuses dessinaient dans l'ombre comme la silhouette d'un poulpe difforme et immobile. Après un instant, l'assassine rit d'abondance et appela ses compagnons. À toutes fins utiles, on arrima le tronc à la nef.

Dans les jours qui suivirent, ces heurts se répétèrent. De plus en plus d'objets semblaient dériver avec eux: troncs, surtout, mais aussi coffres, bouteilles, planches, poutres, tonneaux, outres, mâts, gourdes — tout ce qui flotte semblait s'être donné rendez-vous là. Parfois, la carcasse d'une petite embarcation abandonnée pouvait être aperçue au loin.

L'explorateur émit l'hypothèse d'un naufrage quelque part alentour, mais il était évident que ce n'était pas là une explication: les débris dataient notoirement de tous les âges de la mer, et la plus grosse partie était naturelle. Certains arbres semblaient coupés du mois et arboraient encore du feuillage, d'autres semblaient plus que centenaires et se présentaient comme une sculpture d'eux-mêmes, comme un moulage lustré de ce qu'ils avaient été.

Au bout d'une semaine, la nef des quatre voyageurs fut constamment au contact d'objets à la dérive. Leur tambourinement sourd et irrégulier devint un facteur clé du paysage de leur errance océanique. C'est vers ce moment que la blanche Edorah décida de renouveler enfin le stock de nourriture. Elle s'isola autant qu'on peut s'isoler sur une embarcation de taille intermédiaire, et peu à peu ses jambes se transformèrent en nageoire caudale. D'un mouvement souple, elle enjamba le bastingage et disparut pour plusieurs heures. Ses compagnons peuplèrent son absence en contemplant le paysage constamment mouvant des débris qui les environnaient. On commençait à ne plus guère voir la surface de la mer.

Au crépuscule, la sirène revint chargée d'abondantes nourritures. Comme à l'accoutumée, elle opéra sa transformation tandis que ses compagnons affamés se jetaient sur les provisions. Lorsqu'elle se joignit à eux, Yenna les rejoignit symétriquement. C'était la première fois depuis la disparition de l'équipage qu'elle envisageait de partager leur repas. Ce fut elle qui engagea la conversation en s'adressant à Edorah:

— Qu'as-tu vu?

— La pêche est facile: la sous-face de ces débris est peuplée de toute une vie marine dont il n'y a qu'à profiter. J'en ai ramené autant que j'ai pu, mais si mes transmutations devenaient par trop pénibles, vous pourriez participer aux récoltes simplement en nageant. Ce n'est pas difficile.

Ses compagnons paraissaient peu convaincus, mais ils ne la contredirent pas. Elle reprit:

— Nous sommes encore en périphérie d'une masse de déchets qui forme comme une île flottante. Je crois que des millénaires de rebuts humains et naturels se sont entassés là.

Filogène ne put retenir un murmure:

— Comme nous?

Ignorant le pessimisme de la remarque, Edorah poursuivit son propos:

— Je pense que nous sommes dans une sorte zone de calme océanique: tous les vents et tous les courants de la mer viennent mourir ici, se délestant pour l'occasion de leur fardeau de déchets.

La danseuse eut à son tour un commentaire — moins pessimiste et plus poétique que le triste explorateur:

— Ce serait comme une immense station de lavage pour les vents et la mer, alors.

Filogène, toutefois, enchaîna:

— Peut-être que les vents ont besoin de se purifier de ce qu'ils charrient de par le monde. Peut-être leur faut-il se laver de tous les propos obscènes ou haineux que nous leur faisons colporter. Peut-être la mer ne peut-elle pas absorber tous les déchets dont nous l'inondons et qu'elle s'est réservé un endroit où vomir l'excédent?

La sirène redevenue humaine ne semblait pas d'accord. Elle conclut son récit par un "Peut-être." un peu froid. Dans le silence plutôt lourd qui suivit, chacun s'efforça de se concentrer sur le grondement devenu permanent des objets à la dérive s'entrechoquant. Il n'aurait pas fallu beaucoup d'imagination pour se croire sur le dos immense d'un reptile marin endormi — mais pour combien de temps?

Yenna conclut l'échange de paroles de ce soir-là:

— En tous cas, je doute que nous allions plus loin. Nous voici au terme de notre errance — appelez-la "voyage" si ça vous chante.

Et chacun alla se coucher.

Au matin, Yenna semblait prête à tout. Elle lança à la cantonade:

— Bon, on y va?

Ses compagnons semblaient ne pas comprendre. Elle précisa:

— Ben, on va explorer cette île flottante?

De fait, leur nef était désormais si bien engluée dans la masse des déchets divers qu'il était facile de passer de l'un à l'autre — plus exactement, il devenait difficile de dissocier l'embarcation des ordures flottantes. Ceci constaté, la proposition de l'assassine coulait de source.

Les premiers pas furent des plus maladroits. Les déchets, bien que formant un tissu continu qui obstruait la mer, n'en étaient pas moins constituée d'éléments flottant individuellement. Une maladresse les faisait couler ou se retourner. Mais les quatre aventuriers échoués apprirent rapidement à traiter avec ce sol traître. De plus, ils se dirigeaient d'instinct vers le lieu de son épaisseur maximale, où l'enchevêtrement d'objets hétéroclites devenait si épais qu'il offrait une assise stable. On était là comme sur une véritable île qui aurait été solidement ancrée au plancher océanique. Un île entourée d'une étrange et immense dentelle de rebuts.

On s'installa. Le terme de la grossesse de l'assassine approchait, et un accord tacite semblait s'être constitué pour qu'on se construisît un nid douillet pour accueillir au mieux cette nouvelle vie. On put ériger un abri, on trouva d'abondance de récipients pour récolter l'eau de pluie, on prit usage de se nourrir d'algues et de crustacés, puis on s'occupa plus futillement à explorer les déchets manufacturés. On trouva ainsi plusieurs coffres épargnés, les uns contenant des hardes encore utilisables, les autres de la monnaie — élément non dénué de dérision dans un tel contexte — ou des outils.

Malgré cette vie pastorale, la blanche Edorah ne partageait pas la quiétude débonnaire de ses compagnons. Elle leur fit remarquer le danger de leur position: ils étaient à la merci d'une baleine qui déciderait de les heurter par en dessous. Pire, la moindre tempête risquait de transformer l'île en une immense bouche aux multitudes de dents broyeuses.

De fait, une mer agitée les aurait probablement réduits en bouillie — mais la mer semblait persister dans son calme infini. Même le vent peinait à faire acte de présence. Ce nonobstant, les voyageurs décidèrent de maintenir leur nef en état, l'amarrèrent dans une sorte de port relativement dégagé, et établirent entre lui et leur grotte de bois un chemin large et aisé qui leur permettrait — peut-être — une retraite en cas de mouvement général de l'île flottante.

Lorsqu'Yenna accoucha enfin, tout était prêt depuis longtemps. Les deux femmes l'assistèrent de leur mieux, tandis que Filogène était prié de se rendre utile à l'extérieur du nid. Ce jour-là, il pleuvait légèrement, une pluie douce et sans consistance. Yenna peina énormément, perdit abondance de sang dans la lutte, hurla comme une louve malgré son endurance à la douleur, et finit par délivrer l'enfant et elle à la fois.

Les deux accoucheuses épuisées par la pénible maïeutique échangèrent un regard consterné.

L'enfant était mort-né.

L'élan des compagnons se brisa, comme une toupie épuisant son moment d'inertie. Chacun se laissa dépérir, et se mit à errer seul sur la masse d'ordures flottantes, entre inanité et inanition. L'un après l'autre s'effondra.

Il aurait suffi à la mort de les ramasser, il n'était pas même nécessaire de les faucher. Pourtant, elle les dédaigna. Il est paradoxal que la vie soit à la fois si fragile qu'un rhume puisse l'emporter, et si tenace que la pire des négligences ne la détruise pas forcément. Les quatre compagnons furent finalement recueillis par l'équipage de *la Furetante*. Seule la gerboise ne survécut pas à leur commune prostration.

La Furetante était une embarcation de relativement haut bord, avec une proue ronde et relevée, et à la poupe un gouvernail d'étambot efficace. Elle n'avait qu'un mât, mais était grée d'une voile triangulaire pour vent arrière et d'une grand'voile pour louvoyer. Un entrepont dans lequel on évoluait ployé en deux était lesté de sable afin d'asseoir la stabilité de la nef. Cet entrepont était pompeusement appelé "la cale" et servait, outre au stockage, de chambre au capitaine. L'ensemble ressemblait à un sabot qu'un géant aurait égaré, et on ne se privait justement pas de surnommer entre soi *La Furetante* le "Sabot".

L'équipage était composé de quatre hommes sous la coupe d'une femme hors pair, Quetzalle, capitaine. C'était une femme de taille moyenne et de forte corpulence, exubérante et pétulante, qui avait peu à peu recruté l'étrange équipage dépareillé qu'elle dirigeait comme on gère une famille. Physiquement, elle ressemblait à une Havavzave avec sa peau verdâtre, son abondante chevelure blonde qu'elle ceignait d'un diadème d'acier simple et élégant, et ses immenses yeux noisette. Mais au contraire des Havavzaves qui sont de paisibles exploitants de plaines fertiles, elle était une voyageuse impénitente, redoutable, redoutée, parfaitement à son aise dans le chaos des mondes et ne craignant que la solitude. Elle avait longtemps voyagé sur un poney, mais s'était énamourée de *La Furetante* au mouillage, et s'y était embarquée avec quelques compagnons, aujourd'hui quatre hommes, dont trois très jeunes et un aîné.

Toïvo Einonen était celui-ci. On l'appelait donc simplement "le Vieux", ou "Docteur" en référence à son aptitude la plus saillante. C'était un homme qui ne vivait que pour soulager la souffrance, et dont le souci le plus préoccupant était de ne jamais faire de mal. Physiquement, c'était un homme mûr à la peau café au lait, dont la principale caractéristique était de n'être typique d'aucune race commune, mais au contraire de les représenter toutes, de sorte que lorsque l'âge et l'expérience ne lui avaient pas encore accordé de respectabilité, on l'appelait essentiellement "Bâtard". Le trait essentiel de Toïvo était sa discrétion, et il avait un tel art de ne pas faire sentir sa présence qu'on l'appelait très peu, par quelque surnom que ce fût.

On ne sait pas comment il forma avec l'impétueuse Quetzalle le couple qu'ils devinrent, mais le fait est que chaque soir ils s'enfermaient tous deux dans l'entrepont au sable tempéré par la proximité de la mer et laissaient le pont aux trois jeunes. Le Docteur et la

Capitaine formaient ainsi le couple le plus disparate qu'on pût imaginer — ce qui les liait peut-être mieux que toute ressemblance, la symétrie étant plus prégnante que la similitude, même en architecture.

L'aîné des trois jeunes s'appelait Karim. Il n'était de loin plus un gamin, mais son association aux côtés des deux cadets le rajeunissait. C'était un personnage complexe, difficile à appréhender de prime abord. On l'appelait "le poète à l'herminette", car il était tonnelier d'une part (l'herminette étant alors son outil d'élection) et que son air distant et rêveur laissait augurer une âme vaste et poétesse, qui contrastait avec son apparence de colosse rustaud. Il était en effet très grand, large d'épaules et de tour de biceps, rougeaud de peau et frisé de poil — ce qui l'apparentait aux mêmes ethnies que les Wolwurfs. Il était cependant un indépendant insoucieux de se battre, préférant les échecs ou le go à l'épée. On ne lui connut jamais d'origine que la route, et il avait passé toute son existence à voyager, à observer, et à monter des tonneaux. Il surprenait après le premier abord par la calme sagesse stoïcienne qu'il incarnait: malgré son jeune âge et son apparence de guerrier, c'était une sorte de vieux sage posé et maître de lui, serein et stable.

Le deuxième garçon s'appelait Gwenaël. C'était un jeune homme de dix-sept ans un peu teigneux mais discret — sauvage. À bord, ses compagnons l'appelaient "Grenouille" ou "poisson volant" en référence à son besoin imprescriptible de vivre à proximité de l'eau. C'était de tous le moins empêtré dans les affaires de navigation, de sorte que sans lui *la Furetante* aurait bien du mal à sillonner la mer. C'était un garçon court et très costaud. Nonobstant sa carrure, il était globalement apparenté à un Hyotoïtoï par sa petite taille et sa peau dorée. Il était adroit en jonglerie et jouait de la flûte de pan.

Quant au cadet, il se prénomait Attu, et on ne l'appelait que "Gamin" ou "Mousse" depuis qu'il était à bord. C'était un enfant prépubère d'une douzaine d'années, ingérable à force d'hypersensibilité. Seule Quetzalle parvenait à le calmer et obtenir quelque chose de lui. Il vivait dans une sorte de niche à la proue de *la Furetante*, et n'en sortait que sur sa demande. Il craignait tout, se lavait plusieurs fois par jour, et se réfugiait dans un monde onirique où la violence était bannie.

L'étrange équipage de *la Furetante*, peu violent, n'en vivait pas moins de piraterie — tout au moins d'une forme édulcorée de piraterie, plus apparentée au cambriolage ou au vol à l'étalage qu'au banditisme des grands chemins. En fait, plutôt que se lancer à l'abordage militaire de ses proies, *la Furetante* les repérait de loin grâce à des moineaux apprivoisés que la Capitaine entretenait — et parfois aux intuitions plus ou moins miraculeuses de l'un ou de l'autre des cadets —, les approchait de nuit, et les dévalisait silencieusement avant de s'en aller sans s'être faite repérer. Les deux cadets, encore eux, étaient les plus adroits à ce vol de nuit sur mer.

Outre des rapines, on y vivait de la pêche, et si la Capitaine n'était pas un marin hors pair, elle était par contre harponneur sans égal. Une puissante arbalète à tour était fixée à la proue de la nef et permettait à l'équipage de se nourrir longtemps des seules ressources de la mer. Enrouler soigneusement le filin en soie d'araignée qui rattachait le carreau à pointe torsadée au mât était un privilège qu'on se disputait, attendu que ce fil valait à lui seul infiniment plus que l'ensemble des rapines perpétrées jusque-là par l'hétérodoxe équipage.

Dans les situations critiques, le gouvernail d'étambot était tenu par le jeune Gwenaël. Le reste du temps, le poète Karim ou la Capitaine pouvaient le relever. *La Furetante* n'avait pas de port d'attache, de sorte qu'elle ne se perdait jamais. Elle errait de proie en proie, et parfois se reposait dans un port de passage.

La Capitaine Quetzalle était donc entourée de trois moineaux qui patrouillaient toute la journée dans le ciel et indiquaient les navires et les côtes avant qu'ils fussent en vue. Ce

ne furent cependant pas eux qui signalèrent les quatre moribonds de l'île de déchets. Pour commencer, *la Furetante* s'était retrouvée prise dans la même zone de calme général, et n'ayant nulle part où aller on rechignait à sortir les rames. Cette attente sans objet fut heureusement de courte durée, car dès la première nuit le petit Attu eut des crises de paniques où il raconta le sort des quatre compagnons que nous connaissons avec tant de précision que le vieux Toïvo le prit au sérieux et proposa qu'on lançât des recherches. Gwenaël et le petit Attu, tous deux d'une sensibilité un peu surnaturelle, purent indiquer une direction générale, et *La Furetante* s'avança donc à la rame, se frayant un passage parmi les déchets placides de plus en plus denses.

L'équipage de cinq membres et trois moineaux était sur le qui-vive. Quetzalle avait chargé son arbalète à tour d'un carreau de guerre, sans filin. Karim le tonnelier et le docteur Toïvo ramaient chacun d'un bord pendant que le jeune Gwenaël barrait, faufilant *La Furetante* délicatement entre les débris flottés. Il avait aligné une demi-douzaine de poignards à portée de main. C'étaient des couteaux de jet et de jonglerie, légèrement arqués vers le tranchant comme des kukris. Le talon des lames était très épais et donnaient à ces armes légères du poids et comme une sorte de noblesse grave que la courbe de la lame soulignait.

Pendant ce temps, le petit Attu furetait, alternativement regardant et fermant les yeux afin de s'en remettre à son empathie — ce qu'il appelait son "sixième sens", ou, plus exactement, son "premier sens".

Au bout d'un certain temps de cette navigation tendue, l'attention menaça de se relâcher. C'est à ce moment-là que les trois moineaux de la Capitaine indiquèrent l'île de déchets, ce qui eut l'heur de maintenir la pression. Le jeune barreur se concentrait sur l'évitement des déchets de plus en plus entrelacés tandis que les deux rameurs tentaient au mieux de propulser l'esquif. La Capitaine et le gamin renchérisaient d'attention. Plus loin, il fallut renoncer à ramer par les ouïes, et l'on dut se servir des rames comme de pagaies. Le vieux Toïvo avait parfois un regard noir pour le pavillon pendant mollement au sommet du mât — soulignant par cette apathie l'absence chronique de tout mouvement d'air.

Enfin arriva ce temps douteux où il n'était plus possible d'avancer mais où les déchets ne formaient toujours pas un tissu continu. L'attention et la tension baissèrent graduellement, jusqu'au moment où la Capitaine se retourna vers les quatre hommes de son équipage. Elle demanda abruptement:

— Bon, on fait quoi?

Quetzalle avait suffisamment d'autorité pour pouvoir se permettre de ne pas être autoritaire. Sa question s'adressait avant tout aux deux cadets, dont l'un barrait l'esquif et l'autre se recueillait pour deviner le prochain pas. Le petit Attu parla le premier:

— Ils ne sont pas bien loin. Sur l'île, là-bas. Ils sont toujours vivants, tous les quatre.

Gwenaël, à la barre, intervint:

— Il n'y a pas de vent, et il est impossible de ramer correctement. Par contre, un imperceptible courant nous pousse dans la bonne direction, comme si nous étions nous-même un de ces déchets errants qui nous entourent. Nous devrions donc fatalement nous agréger à l'île tôt ou tard. Cela dit, comme je doute que nos quatre moribonds attendent indéfiniment, je vais tenter une exploration.

— Tu veux marcher sur les déchets?

Gwenaël acquiesça silencieusement, attendit un peu, et pris l'absence de tout commentaire pour un assentiment. Il ajusta ses kukris autour de sa ceinture, n'en gardant qu'un à la main, et enjamba le bastingage. Ses compagnons suivirent du regard sa progression hésitante, puis de plus en plus ferme. Il revint plus vite qu'ils s'y attendaient. Il raconta:

— L'île n'est pas bien loin. Elle n'a pas de contour fixe. Plus on s'en approche, et plus dense est le tissu de débris. Je pense que si je vous guide au départ, nous pouvons tous atteindre l'île. Qu'en pensez-vous?

La Capitaine répondit par une question:

— Et *La Furetante*?

— Nous pouvons la laisser. Les courants vont l'agréger peu à peu à l'île. Nous la retrouverons.

— Cela ne suffit pas. Vous irez à trois: Grenouille et le Mousse, vous protégerez le Docteur. Prenez soin de lui. Quant à toi, le Poète, tu restes avec moi. Nous gardons *La Furetante*.

Comme tout le monde, elle appelait Gwenaël "Grenouille" et le petit Attu "le Mousse". Ils étaient les plus agiles et aussi les deux seuls à savoir nager, ce qui justifiait doublement son choix. On se sépara donc.

Les trois hommes abordèrent l'île ferme. Ils trouvèrent d'abord le corps d'Hedwige la danseuse. La vue de cette femme incroyablement belle, sensuelle jusque dans son abandon, les troubla, chacun différemment. Le Docteur Toïvo s'approcha le premier. Il constata qu'elle errait entre vie et mort, plus proche peut-être de la seconde que de la première, mais pas irrémédiablement. Il annonça aux deux cadets:

— Je m'occupe d'elle. Cherchez les autres.

Ils trouvèrent sans peine Filogène l'explorateur. Ils revinrent le signaler à leur aîné, lequel terminait de faire avaler quelques potions à la danseuse. Elle n'avait encore ni bougé ni repris de couleurs, mais les deux cadets hypersensibles perçurent une nette amélioration de son état.

Ils répétèrent l'opération: tandis que le docteur Toïvo s'affairait autour de Filogène, les deux gamins trouvaient Yenna. Ils furent plus inquiets pour elle que pour les deux premiers moribonds, à fort juste titre. Ils étaient arrivés au dernier moment pour la saisir encore vivante. Tandis que Toïvo se démenait pour qu'elle revînt à la vie, les cadets cherchaient le quatrième moribond, inquiétés par l'état désespérant de la dernière qu'ils avaient trouvée. Il leur fallut très longtemps pour découvrir où la blanche Edorah était allée se cacher pour mourir. En réalité, ils ne l'auraient pas trouvée s'ils l'avaient simplement cherchée: il leur avait fallu mettre en branle tout ce qu'ils avaient d'intuition et même de divination. Elle vivait encore faiblement.

Ils avaient trouvé Yenna dans la petite grotte que ses compagnons lui avaient creusée dans les déchets. Ils remarquèrent donc également la sortie de secours qu'ils s'étaient ménagée vers leur petite baleinière échouée. Pendant que Toïvo se démenait contre la mort, les deux cadets retournèrent à *La Furetante* et racontèrent leur découverte.

Il fallut deux jours avant que Blanche ouvrît les yeux — elle était la première des quatre à réintégrer le monde de vivants. Pendant ce temps, l'équipage de *La Furetante* s'était organisé. Ils avaient transporté les quatre moribonds dans la grotte qu'ils avaient agrandie et mieux aménagée, et ils avaient amarré leur nef au terme de la sortie de secours à la place de la baleinière. Les aménagements de la grotte de déchets étaient essentiellement l'œuvre du tonnelier Karim. Les deux cadets, quant à eux, n'avaient cessé d'explorer la montagne de déchets qui s'offrait à eux comme un terrain de jeux et de découverte. Ils découvrirent bien des trésors dont ils chargèrent la panse de *La Furetante*. Financièrement parlant, la découverte de l'île des déchets n'avait pas été une mauvaise affaire pour les pirates. Mais il était clair pour eux tous que l'aventure, en l'occurrence, était moins en termes de rapines qu'en termes humains. C'est pourquoi ils avaient attendu avec une telle anxiété le premier réveil.

La blanche Edorah n'eut pas l'occasion de s'alarmer. Dans la semi-conscience qui avait précédé son réveil, elle avait été l'objet de suffisamment de soins pour qu'elle se sache en sécurité. Elle fut cependant mal à son aise face à tant de monde et tant de questions. Ses petits yeux jaunes d'oiseau se mirent à ciller, et la Capitaine dut ordonner aux quatre hommes de quitter la grotte.

Ils s'exécutèrent docilement, et Quetzalle se mit à nourrir la sauvageonne de soupe de poisson tout en commençant à discuter. La proximité des sexes et des âges joua peut-être en faveur de ce premier contact.

Le lendemain, la danseuse et l'explorateur se réveillèrent successivement, la danseuse la première. Elle n'avait laissé aucun des quatre hommes d'équipage de *La Furetante* indifférent, et tous attendaient avec impatience de connaître les yeux et la voix associés à un corps aussi ensorcelant. La Capitaine n'en était pas dupe, et elle imposa le même manège que pour la blanche Edorah, bien qu'Hedwige ne fût pas alarmée au réveil, mais plutôt soulagée. Le réveil de Filogène fut moins remarquable, soit qu'il fût le troisième, soit qu'il fût un homme.

Le soir, les cinq marins et les trois voyageurs se retrouvèrent autour d'un feu et partagèrent une nouvelle soupe de poisson. Chacun se présenta et raconta quelques histoires ou anecdotes de son passé. Certaines lignes de force se dessinaient déjà, groupant les huit personnes par affinités. Trois femmes: la Capitaine Quetzalle, la danseuse Hedwige et la blanche Edorah. Cinq hommes. En termes d'âge: un aîné — Toïvo —, quatre adultes faits, puis le tonnelier Karim entre deux âges, et deux cadets. Presque toutes les races humaines connues étaient représentées, avec leurs affinités et leurs inimités spontanées. À ce sujet, on peut signaler ici une anecdote qui anima le réveil de la danseuse Hedwige: bien que confiante et sereine de prime abord, elle fut prise de fureur panique lorsqu'elle aperçut pour la première fois le doux géant Karim. C'était dû à cela qu'il était d'une race apparentée aux Wolworfs sans qu'il leur fût affilié pour autant. La haine que nourrissait la danseuse pour les Wolworfs aurait sans doutes interdit tout rapprochement si le poète à l'herminette ne s'était pas soudain souvenu l'avoir vu danser un jour qu'il avait débarqué au port d'Ydore — c'était avant qu'il s'embarque sur *La Furetante*. Ce souvenir aida heureusement à donner un autre tour à leur relation, et Hedwige se montra plutôt touchée et flattée qu'on se souvînt d'elle si loin d'Ydore qu'elle n'avait jamais quittée. Une première complicité s'établit donc là, liant enfin les deux groupes. Une autre ne tarda pas à se faire sentir, bien qu'elle fût paradoxale: la blanche Edorah et le jeune Gwenaël partageaient le même goût pour la solitude, la même aversion pour les groupes, et le même plaisir à l'exploration solitaire.

La soirée fut conclue par Quetzalle. Elle déclara abruptement aux trois rescapés:

— Nous sommes des pirates, et le chef, c'est moi. Alors soit vous me jurez allégeance, soit nous vous laissons ici. Le choix est entre vos mains.

Personne ne releva que l'une des alternatives semblait plus pénible que l'autre: la Capitaine ne mentait pas, ils avaient réellement le choix — et qu'il leur fallait en assumer les conséquences. Cela dit, aucun des trois rescapés ne fit de manières et chacun jura chaleureusement obéissance à la Capitaine — soit que ce fût par reconnaissance, soit que ce fût par pressentiment que cette femme au caractère bien trempé mais juste n'en abuserait pas.

Tout aurait été pour le mieux si Yenna n'était pas toujours à errer entre vie et mort.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore ainsi. Le groupe de huit, peu à peu, se soudait. Le soir, on débattait infiniment sur le voyage et la marche du monde. L'explorateur Filogène et le vieux docteur Toïvo menaient les débats. Ils avaient commencé par revenir sur ce qu'ils avaient convenu de baptiser "la révolution néolithique", et qui divisait les hommes en deux catégories presque étanches: les sédentaires d'une part et d'autre part les itinérants. Les deux doctes personnages différaient cependant sur l'origine de cette révolution.

Pour Filogène, l'homme primitif était errant, chasseur et cueilleur, et c'était la découverte de l'agriculture qui l'avait astreint à pousser des racines. Il allait même fort loin dans sa théorie, affirmant que ce mouvement contre-nature de sédentarisation était à l'origine de tous les maux de l'humanité, à commencer par la guerre. En effet, argumentait-il, pourquoi mener une guerre si l'on n'a pas de terre? L'errant peut bien endurer une escarmouche de temps en temps, mais après la bataille, les partis se retirent et s'éloignent. Aucune guerre ne peut durer dans un monde sans sédentaires qui doivent défendre une terre. Aux maux qu'il imputait à la sédentarisation de l'homme, Filogène ajoutait le travail, l'asservissement, l'inégalité, la hiérarchie, la division des tâches, la création de villes, l'ambition de l'homme comme espèce, et finalement son opposition à une Nature majuscule et maternelle. Tel était le paradoxe final de son argumentation: l'enracinement, comme une crise d'adolescence, avait poussé l'homme à repousser sa mère Nature.

Le vieux Toïvo avait un point de vue plus nuancé. Il ne niait pas la thèse générale de l'explorateur, mais il pensait qu'un retour de balancier avait eu lieu un jour, dans l'histoire lointaine. Il pensait que le monde s'était peu à peu sédentarisé à l'excès et que les itinérants s'étaient trouvés mis en défaut et auraient totalement cédé le pas aux entreprenants enracinés si le voyage n'avait pas été à la fois un phénomène complexe et nécessaire. Il argumentait donc en faveur du voyage, qu'il voyait comme une nécessité, y compris pour les sédentaires: commerce, échange d'idées, lien entre des communautés immobiles. D'autre part, il parlait de la complexité du voyage, du risque de se perdre, de la difficulté à revenir sur ses pas, de tant d'aspects effrayants qui terrorisaient les sédentaires et leur imposaient de tolérer ces êtres si différents d'eux-mêmes que sont les voyageurs. Il résumait sa théorie par une métaphore: les villes, ce sont des arbres, avec des racines et des feuilles. Certains hommes vivent sous terre — dans les racines — pour que d'autres puissent fleurir et parfumer l'atmosphère. Les sédentaires forment une société hiérarchisée et spécialisée. Nous, les voyageurs, nous sommes des insectes pollinisateurs. Sans insecte, l'arbre se meurt. L'arbre a besoin des insectes. En même temps, il les hait car il ne les comprend pas. Il les déteste parce qu'ils sont libres, parce qu'ils ne sont liés à rien, et parce qu'ils n'ont pas poussé de racines. Finalement, l'arbre résout ses sentiments contradictoires en méprisant les insectes pour la brièveté de leur vie et pour ce qu'il appelle leur "vanité" — l'absence de toute construction, de toute trace, de tout souvenir qu'ils laissent derrière eux.

D'autres soirs, ils approfondissaient la notion de voyage. Et là, chacun y allait de son anecdote et de son souvenir, même le petit Attu. Il était clair, à compiler ces expériences et réminiscences, que la structure du monde n'était pas aussi figée que le pensaient les sédentaires. Les villes et les villages se déplaçaient sans que leurs habitants en eussent conscience, se rapprochaient, s'éloignaient, parfois se perdaient totalement. On évoquait ainsi ces villes plus ou moins légendaires qui s'étaient évanouies, qu'on ne trouvait plus nulle part, et dont on n'entendait plus parler. Certains pensaient qu'elles s'étaient détachées de la trame du monde, et qu'elles erraient solitairement, définitivement déconnectées du monde des vivants.

L'Explorateur voyait même là le rôle et la finalité de l'homme — ou tout au moins de l'Itinérant: éviter que les mondes se séparassent, s'étiolassent, s'ignorassent et s'éparpillassent dans l'univers glacé. Pour lui, les voyageurs étaient constitutifs du lien qui permettait aux sédentaires de ne pas sombrer dans un isolement définitif et mortel.

Là encore, sans le nier, le vieux Toïvo élargissait le sujet. Il pensait que non seulement le voyageur liait, mais encore qu'il créait. Il imaginait le monde connu comme une île que les voyageurs agrandissaient au fur et à mesure de leurs explorations. Il opposait une partie du monde solidement liée par des réseaux de routes et une population dense dans laquelle on pouvait évoluer sans crainte de se perdre à des marches, des territoires périphériques encore mal arrêtés, mouvants, évoluant, et se fixant peu à peu par la colonisation de

sédentaires. En ce sens, il relativisait l'importance que leur discussion donnait aux voyageurs en rappelant que si les itinérants étaient un lien, il fallait bien qu'ils aient quelque chose à lier — ce "quelque chose" étant le monde stable des sédentaires.

L'image qui flottait dans les esprits était précisément celle de l'île où se tenait cette discussion: un centre relativement stable et ferme sur lequel ils pouvaient marcher et construire, sans limites claires mais entouré de marches de plus en plus mouvantes, de plus en plus floues et instables, de plus en plus chaotiques, abstraites, changeantes, versatiles, inquiétantes, précaires, vagues et mobiles. Les huit compagnons s'endormirent en assimilant le monde à leur île, en s'imaginant marchant sur l'univers comme des géants originels.

Le jour, les deux spéculateurs poursuivaient leurs réflexions, souvent accompagnés de la Capitaine, attentive. Chacun faisait étal de ses expériences de voyage les plus inexplicables, tentant de trouver des réponses dans le regard des autres. Mais leurs conclusions ne portèrent guère plus loin que celles déjà établies. Karim les écoutait avec concentration tout en travaillant de ses mains inlassables: il améliorait sans cesse leurs conditions de vie, soit quant à l'aménagement de leur "grotte", soit quant à son "ameublement". Le poète à l'herminette poussa le souci du détail jusqu'à sculpter à chacun une cuillère à soupe. Son activité délibérée et son attention aux spéculations de haut vol de ses aînés cachaient cependant d'autres préoccupations, plus délicates, que son apparence de jeune premier ne laissait pas imaginer *a priori*: le souci de ne jamais mettre Hedwige dans une situation embarrassante.

La belle danseuse, en effet, était discrètement tombée amoureuse de lui. Elle n'en faisait pas étalage, et on peut supposer que sa flamme était restée celée à tous — sauf au perspicace intéressé. Elle était cependant troublée par la forte différence d'âge qui les séparait: si elle n'avait pas épousé une carrière de danseuse qui avait monopolisé son corps, elle aurait sans doute eu des enfants de l'âge du jeune poète. Elle tentait donc de muer son amour déjà mûr en une forme d'amitié maternelle, et l'attitude cordiale mais distante du jeune homme l'y aidait considérablement. Ils parvinrent ainsi à une relation équilibrée et paisible qui ne disatisfaisait pas la sensuelle danseuse. Pour tout dire, le regard délicat du poète permit à Hedwige de s'épanouir considérablement, et son bien-être eut un impact positif sur l'ensemble du groupe. Personne ne soupçonna jamais la passion qu'elle avait dû sublimer pour exprimer tant d'affabilité à tous.

Les trois autres passaient le plus clair de leurs journées à fureter dans l'île. Le petit Attu profitait de ce vaste terrain vague pour disparaître, et ne se manifestait que par intervalles irréguliers, tandis que le jeune Gwenaël et la blanche Erorah rejoignaient chaque soir le groupe avec quelque provende qui égayait le souper et changeait de la soupe de poisson. En réalité, les deux sauvagions avaient immédiatement reconnu dans l'autre un pair par-delà la différence des âges, et avaient joint leurs solitudes. Ils passaient la journée ensemble, partageant ces mille choses que peuvent partager des solitaires mais dont nous ne saurons jamais le quart, et ne se séparaient que pour rejoindre le groupe indépendamment.

Finalement, Yenna l'assassine revint à la vie. Elle avait beaucoup hésité, mais semblait revenir avec une détermination encore plus rageuse qu'autrefois. Elle constata rapidement qu'elle débarquait dans un groupe constitué, déjà lié par un certain passé, dans lequel elle était plus étrangère encore que dans le groupe des trois aînés avec lequel elle avait abordé l'île des déchets. Elle fut une convalescente récalcitrante et hargneuse, et il est difficile de déterminer avec certitude les raisons qui attachaient le reste du groupe à cette demoiselle répulsive. Peut-être les cinq marins étaient-ils attachés à l'effort qu'ils avaient bandé pour la sauver? Peut-être ses compagnons, Filogène en particulier, lui étaient-ils

attachés par fidélité, par nostalgie et par souvenir? Peut-être ne laissait-elle pas indifférents certains des hommes de *La Furetante* — en particulier Karim, le poète à l'herminette?

Toujours est-il que le cercle de huit s'ouvrit généreusement pour l'assassine teigneuse, et, toujours butée et entêtée, elle finit par y prendre place. La Capitaine Quetzalle, qui n'était pas dépourvue de sensibilité et de psychologie, renonça tacitement à lui demander allégeance. Elle avait deviné que l'assassine aurait refusé, et qu'elle se serait obstinée quitte à assumer les pires conséquences. Elle avait senti qu'Yenna était de ce genre de personnes qui placent l'honneur bien au-dessus de la vie.

Yenna, qui avait eu vent de ce qui s'était passé en son absence, fut secrètement reconnaissante à la Capitaine de lui avoir épargné cette opposition frontale. La frêle tueuse eut dès lors pour le puissant chef du respect, et elle ce respect chez elle valait bien des serments du commun des mortels.

L'équipage de neuf voyageurs put donc s'apprêter à repartir sillonner la mer. Dès que l'assassine eût suffisamment recouvré de vie sinon de santé, on appareilla. L'île leur était devenue à tous trop petite.

On dégagea *La Furetante* à la gaffe, puis à la pagaie, puis enfin, lorsque la densité moins élevée de déchets agrégés le permit, à la rame. Six rameurs permettaient une progression efficace malgré l'absence persistante de vent: seuls étaient dispensés la Capitaine, à la barre, le petit Attu enfermé dans sa "niche" de proue, et bien entendu Yenna, encore en début de convalescence.

Au bout de quelques jours, le vent repris du corps et permit finalement à la navigation à voile de reprendre.

La caractéristique la plus saillante de la vie à bord était la promiscuité. Vivre à neuf dans un sabot flottant exigeait toute l'autorité et la diplomatie d'une femme telle Quetzalle pour ne pas dégénérer. Heureusement, Karim avait sculpté un plateau de go aux cases un peu creuses qui permettait de jouer même sur mer un peu agitée, et les tournois se succédaient, invariablement emportés par lui ou par la Capitaine. Gwenaël avait quant à lui proposé d'initier les intéressés à la navigation, et la poupe étaient ainsi constamment occupée par quelques apprentis alanguis. On chantait aussi, parfois — en général à l'initiative du vieux Toïvo qui ne chantait certes pas faux mais était largement en deçà de ce que proposaient Hedwige ou Gwenaël. La danseuse et le pilote jouissaient tous deux d'une voix gracieuse et travaillée, et leurs répertoires se complétaient à merveille: Hedwige chantait de préférence des ballades romantiques qu'elle dédiait au beau Karim et au triste Filogène sans les regarder, tandis que Gwenaël amusait ses compagnons avec un répertoire beaucoup plus léger, voire grivois, qui tranchait avec son jeune âge et son apparence encore juvénile. En réalité, il avait l'âge où les chants de départ, de sirène, de compagnons de port, de bordels enchantés et de périls de la mer ne laissent pas indifférents, et, comme pour la danseuse amoureuse, la qualité de ses chants n'étaient que pour moitié due à son talent, l'autre moitié venant de son investissement émotionnel.

La nuit, Quetzalle et Toïvo regagnaient leur cale sablonneuse, et le petit Attu sa niche de proue. Les six restant se partageaient le pont, groupés spontanément soit par genre (trois hommes et trois femmes) soit par générations, auquel cas Karim était associé à Yenna et Gwenaël, tandis que Edorah, Filogène et Hedwige formaient un clan des anciens. Cette dernière division, qui recoupait presque celles des deux groupes d'origine, permettait peu à peu à l'assassine de s'intégrer. Elle qui avait souffert de se sentir exclue par son âge trouvait enfin dans l'équipage originel de *La Furetante* des compagnons de sa génération.

Pour échapper au pont surpeuplé, la blanche Edorah s'était remise à se transformer en sirène. Le phénomène avait intéressé Toïvo, qui devisait souvent avec elle de mondes oniriques que les autres ne concevaient guère. Le doux vieil homme s'arrangeait également pour inclure le farouche Attu dans leurs considérations.

Au fil de ses escapades, Edorah la Sirène devint nerveuse. Toïvo fut le premier à s'en apercevoir, mais il n'en dit rien avant de mieux cerner cette préoccupation que la blanche demoiselle cachait au mieux — non qu'elle eût quoi que ce fût à taire à ses compagnons, mais tout simplement parce qu'elle n'identifiait pas elle-même l'origine de son malaise. Le mieux qu'elle parvenait à formuler était un laconique:

— Quelque chose ne tourne pas rond dans la mer.

Alerté, Toïvo proposa à ses compagnons abondance de vigilance, ce qui eut l'heur de reléguer les problèmes de promiscuité au second plan. Chacun s'ingéniait à comprendre ce qui "clochait" dans ce monde apparemment tissé de normalité. Le pilote Gwenaël s'imagina

avoir aperçu quelques animaux de haute mer — peut-être des baleines. Ce qu'on put tirer des oiseaux de la Capitaine ne démentit pas le jeune marin. Cependant, rien d'objectif ne parvenait à émerger. La tension monta lorsque le petit Attu se mit à raconter des rêves peuplés de monstres marins et d'équipages engloutis ou dévorés tout crus.

On essaya de se persuader que la menace était imaginaire, mais les esprits étaient échauffés et une atmosphère nerveuse s'était irrémédiablement substituée à la légèreté des jours précédents. La Capitaine en vînt à souhaiter qu'un événement détournât l'attention de son équipage — navire à aborder ou port où accoster.

Ce ne fut ni l'un, ni l'autre qui vint révolutionner le quotidien ennuyeux de *La Furetante*, mais un péril bien plus commun que l'anémomètre en berne de l'île des déchets leur avait fait oublier: une tempête.

La tempête ne les prit pas de cours, mais se leva lentement, s'épaississant et se densifiant. Au début, on songeait encore à guetter le serpent de mer et on pensait l'apercevoir — peut-être une mer moins quète lui seyait-il, ou peut-être encore guettait-il des proies à venir? Mais très vite, la gestion de *La Furetante* occupa l'entièreté des esprits.

Ce n'était heureusement pas le premier grain qu'essuyaient la Capitaine Quetzalle et son pilote Gwenaël: ils savaient donc gérer l'affaire, d'autant plus que de disposer de quelques membres d'équipage additionnel n'était pas superflu. On intima à Yenna, toujours convalescente, de descendre dans la cale, et elle ne se déroba point. Elle avait pour mission de guetter les voies d'eau possibles. On ferma soigneusement la trappe derrière elle afin d'éviter les infiltrations. Les huit membres d'équipage restant s'attachèrent solidement à l'embarcation. On avait réduit la voilure au minimum permettant de maintenir un cap et de faire face aux lames, ce qui laissait l'équipage disponible pour la principale tâche des temps de tempête: écoper.

La tourmente ne fléchissait point, au contraire: elle enflait, gonflait, faisait mine de s'épanouir sans cesse — comme lorsqu'en montagne on se croit constamment arrivé au sommet et qu'on s'aperçoit que ce qu'on avait pris pour ce dernier n'était qu'une éminence qui le cachait. L'équipage, lui, fatiguait. Quetzalle, heureusement, aperçut tout à coup un point lumineux dans la noirceur générale — une vague lueur falote mais clignotant avec constante dans le lointain. Échaudée par les récits de naufrageurs dont s'égaye la conversation des ports, elle y dirigea *La Furetante* avec une extrême prudence. Gwenaël, le meilleur marin à bord, avait redoublé d'attention lui aussi.

La lueur grandit, et son signal alternatif fut peu à peu perceptible par tous. Le courage en fut soudain ravivé, et on annonça presque joyeusement la nouvelle à l'assassine en cale. Pendant ce temps, la Capitaine se mit à distinguer la côte. Aussi loin qu'elle pouvait en juger, le fanal était sur une éminence, mais le pays alentours était plat et bas — peut-être même sablonneux. *La Furetante* s'approcha encore, multipliant les manœuvres prudentes autant que la mer déchaînée le permettait. C'est ainsi que la solide embarcation fut finalement projetée sur une terre plutôt accueillante, plate et sableuse, qui ne l'endommagea guère.

Sous l'impact, plusieurs des membres de l'équipage avaient été projetés par-dessus bord, et s'étaient trouvés retenus par les cordages prévus à cet effet. Plusieurs aussi avaient été assommés ou tout au moins hébétés par le coup. Heureusement, *La Furetante* était échouée à l'abri de la tempête, et si les vagues venaient encore la secouer, elles ne l'emportaient pas. On l'amarra au plus vite à quelques palmiers qui poussaient là, et l'équipage — Yenna comprise — se réunit à l'abri des terres, les plus valides soutenant les plus touchés par l'événement.

On fit le point. La tempête, alentours, forcissait encore. Quetzalle garda pour elle son avis: sans l'échouage, *La Furetante* n'aurait peut-être pas survécu à un tel grain.

La terre était plate, essentiellement sablonneuse, arborée de palmiers et par endroit de mangrove. Les vagues, sous la tourmente, pénétraient profondément l'intérieur des terres, et l'eau revenait ensuite lentement vers son origine. L'endroit était en quelques sortes idéal pour s'échouer.

Quant au signal, son clignotement hypnotique et salvateur ne faiblissait pas. Il les dominait largement, et on pouvait donc le supposer construit sur une éminence rocheuse. La Capitaine vérifia une fois encore l'état de son équipage, qu'elle jugea valide. Elle décréta simplement:

— Bon. On y va.

Elle intima un ordre de marche par deux de front, avec elle seule en tête et les deux gamins en éclaireurs volants. Yenna et Filogène protégeaient directement la Capitaine. Qui s'en serait préoccupé à un tel moment aurait pu lire dans les yeux de l'assassine une flamme qu'on ne lui avait plus connue depuis bien, bien longtemps. L'action était peut-être ce qui lui convenait le mieux. Toïvo et Karim, tous deux répugnant à la violence, étaient au milieu du groupe, avant les deux femmes restantes.

La tempête brouillait un peu l'élégance théorique de la formation et empêchaient une couverture aérienne par les moineaux de la Capitaine, mais les compagnons n'en parvinrent pas moins à aborder le phare — puisqu'il s'agissait bien d'un phare de pierre, élevé sur une éminence rocheuse — dans une manœuvre militairement acceptable. Ils atteignirent un petit mur de pierre sèche ceignant l'ensemble. Seuls les plus petits des neuf compagnons ne pouvaient observer la cour qu'il délimitait. Autant qu'on en pût juger dans les conditions météorologiques troublées qui avaient cours, rien n'était à remarquer. Quant au portail, il cédait à la poussée.

Ils observèrent longuement, les armes de jet et de tir prêtes à l'action. Comme rien ne se passait — tout au moins si l'on néglige les mugissements terrifiants du vent en colère —, Quetzalle posa son impressionnante arbalète à tour sur le mur, l'arma et se tint prête. Elle avait nommé pour l'ultime approche une phalange composée de l'agile Gwenaël, de la sauvegarde Edorah et du solide Filogène que l'action ne semblait pas déridier.

— À vous.

Les trois éclaireurs parvinrent à la lourde porte percée dans la base du phare sans encombre. Comme rien ne se décidait à se passer, Filogène tenta une poussée. La porte céda, et s'inscrivit immédiatement en lumière contre l'obscurité universelle. Ses compagnons virent sa silhouette observer l'intérieur, puis entrer. Les deux autres éclaireurs le suivirent, plus attentifs que jamais. Les six qui étaient restés à l'abri du mur se retrouvèrent face au carré de lumière chaleureuse qui avait avalé leurs compagnons, et qui semblait les appeler — à moins qu'il les narguât?

Dans un premier temps, la lumière oscilla, reflétant les mouvements des trois personnes à l'intérieur. Puis elle se stabilisa, sans doutes parce que les éclaireurs n'étaient plus entre la source lumineuse et la porte. Avant que l'indécision pesât au groupe resté dans la tourmente, la silhouette généreuse d'Edorah revint s'inscrire dans la lumière. Elle faisait signe à leurs compagnons de venir les rejoindre. Quetzalle, toujours méfiante et scrupuleuse, ordonna:

— Allez-y. Yenna, tu restes avec moi.

L'assassine attendit donc que la Capitaine eût rangé sa lourde arbalète, et les deux femmes entrèrent enfin à la suite de leurs compagnons. Ceux-ci se séchaient déjà devant unâtre généreux, tandis qu'une vieille femme entraît d'une pièce voisine avec des victuailles. Voyant que la Capitaine tirait la porte derrière elle, elle s'écria avec pétulance:

— Vous y êtes tous? Parfait, soyez les bienvenus.

La tempête fit rage toute la nuit. À chaque bourrasque remarquable, les compagnons savouraient par contraste le cocon chaleureux dans lequel ils avaient été reçus par Getenade. Quant à elle, elle semblait enchantée de recevoir quelques hôtes.

On pouvait certes dire de Getenade qu'elle était une femme âgée, mais ce ne serait ni l'évoquer bien scrupuleusement, ni lui rendre hommage. En réalité, Getenade était un être humain pratiquement dépourvu de genre, d'âge et de race identifiables. Et à force de se dérober aux critères de description classique, elle en devenait une sorte d'archétype, d'être humain générique, une sorte de créature théorique qui aurait pu être la mère de l'espèce, dont chaque représentant était un avatar caractérisé, spécifié, individualisé afin d'en être distinguable. Au contraire, donc, de ce qu'évoquerait le vocable "vieille femme", elle était plutôt comme une mère universelle, matricielle, qu'un sens aigu du don rendait vénérable.

Comme les voyageurs le constatèrent dans les jours qui suivirent, elle vivait seule dans son phare. Hors tempêtes, elle s'occupait de sa ferme — quelques bêtes, un potager, un peu de cueillette alentour. Elle ne savait ni qui avait érigé le phare ni de quand il datait, mais la facture des blocs cyclopéens assemblés sans mortier avec une précision inouïe suggérait une vieille civilisation oubliée. La base était creusée de quelques pièces à vivre, puis le corps ne semblait plus abriter qu'un large escalier permettant de monter le combustible. La plate-forme sommitale offrait une vue splendide sur le pays alentours. Le phare était construit sur un cap rocheux qui dominait un plat pays de mangroves, marais, plages sablonneuses et autres terrains dont l'abordage n'est pas menaçant. Getenade proposait en quelques sortes l'antithèse d'une naufrageuse, attirant les navires en détresse vers un territoire où même dans les pires tourmentes, un équipage pouvait accoster sans grand danger — comme l'avait fait *La Furetante*.

Getenade détailla à ceux qui s'y intéressaient le mécanisme d'amplification de lumière dont le phare était pourvu. Il s'agissait d'un miroir métallique parfaitement parabolique suspendu à la charpente de la couverture du phare. Un mécanisme semblable à celui d'un anémomètre le faisait tourner à un rythme proportionné à la vitesse du vent autour d'un axe vertical. Ainsi, il balayait la mer d'un pinceau extrêmement lumineux et de très longue portée. De la mer, on apercevait ce pinceau à chaque révolution du miroir, d'où l'effet de clignotement.

La mangrove alentours offrait profusion de bois, et comme bien d'autre avant eux, les compagnons remercièrent leur hôtesse en réapprovisionnant son entrepôt en combustible. Cependant, les plus observateurs ne purent que constater que bien des dispositifs autour du foyer de combustion étaient inemployés, et témoignaient probablement de l'utilisation d'un autre carburant à l'origine. Mais ce mystère ne fut pas éclairci.

Les compagnons profitèrent donc plusieurs jours durant de l'affabilité enjouée de Getenade. Karim répara *La Furetante* qui fut plus pimpante que jamais. Ses compagnons l'assistaient aléatoirement, chacun profitant de ce que ce pays bénin lui offrait de plus agréable.

La troublante Hedwige et l'effrayante Yenna — qui commençait à recouvrer sa condition physique d'assassine d'élite — étaient les plus empressées autour du poète à l'herminette, et on sentait parfois dans les regards que les deux femmes échangeaient une rivalité aussi sourde qu'enflammée. Heureusement pour la quiétude du groupe, le musculeux philosophe était doué de qualités humaines inépuisables, et il parvint, consciemment ou non, à toujours museler la concurrence et maintenir l'amitié comme une vertu cardinale entre les membres de l'équipage de cette *Furetante* qu'il bichonnait.

Les sauvages Eborah et Gwenaël s'éclipsaient plus que jamais — apparemment chacun de leur côté, mais en réalité ils se retrouvaient dès hors de portée de leurs compagnons et nulle ne soupçonna la nature réelle de leur relation.

Filogène ne sortait du mutisme dans lequel il s'engluait peu à peu que pour parler voyage et structure des mondes avec le sage Toïvo et leur hôtesse Getenade. Il était évident que la taille et la gaieté du groupe étaient insoutenables à ce triste solitaire.

Toïvo se réunissait également parfois avec la sirène Edorah et le petit Attu, et ils parlaient de mondes qui échappaient à leurs compagnons. Étonnamment, un observateur attentif qui aurait assisté à ces échanges aurait remarqué que le personnage central en était le gamin. Il était manifestement le plus doué pour les excursions hors du monde réel, et ses compagnons semblaient assister un élève brillant mais encore indiscipliné.

Le reste du temps, le farouche gamin Attu s'éclipsait comme les deux sauvages, mais souvent moins loin du phare, et il sembla s'épanouir dans ces conditions où il était à la fois indépendant et proche des autres. Il fit moins de cauchemars et ses visions devinrent peu à peu moins apocalyptiques. Cependant, le serpent de mer revenait régulièrement, tant dans ses rêves que dans les conversations. Getenade jeta un peu d'huile sur le feu du sujet: elle qui avait recueilli tant d'équipages en détresse avait souvent entendu parler de ces monstres qui, comme un rapace des profondeurs, tournaient autour de sa proie des jours durant en cercles de plus en plus serrés avant de l'engloutir. Certains le décrivaient comme un mammifère — baleine, cachalot, rorqual monstrueux — tandis que d'autres empruntaient leur description au monde des reptiles — crocodiles et serpents. D'autres, enfin, semblaient préférer une version plus spécifique au monde de la mer — poulpe, pieuvre, ou calamar géant. Mais toujours la taille, la vitesse et la malignité de la créature étaient soulignées.

Afin d'éviter les profondeurs favorables au monstre possible, Getenade proposa à l'équipage de caboter quelques jours. Le phare constituait l'une des bornes d'une vaste baie que les rares habitants alentours appelaient la baie d'Ekkochon, et au centre de laquelle le petit port de Verrasoà permettrait à l'équipage de changer un peu de vie et se réapprovisionner en denrées manufacturées. Après tout, il fallait bien qu'ils dépensassent partie du butin accumulé sur l'île de déchets flottants!

On cabota donc. Contrastant avec les conditions météorologiques de leur arrivée, la mer dans la baie était d'un calme remarquable, presque huileux parfois. La voile peinait à se gonfler, et l'on avançait petitement. Les périls immédiats — monstres et tempêtes — pouvant être négligés, on profita du beau temps et on essaya de ne pas trop se marcher sur les pieds.

Verrasoà n'était pas une ville, mais plutôt une sorte de gros village portuaire. Quelques maisons de bois s'avançaient sur la mer sur des pilotis graciles, encadrant une petite anse de mouillage probablement creusée à la main. Quelques longues barques taillées dans un tronc entier y étaient abritées. Une place bordait ce port réduit à sa plus simple expression. Malgré le peu de vent, l'habile Gwenaël parvint à négocier un accostage acceptable, sans qu'on eût à sortir les rames.

Les villageois les avaient vu arriver, et nombreux étaient ceux qui les attendaient avec curiosité sur la promenade du port. La majorité étaient des femmes ou des enfants, et rares étaient les curieux armés — les intentions étaient visiblement pacifiques.

Quetzalle sauta sur le quai et se présenta en plusieurs langues. Elle en trouva rapidement une qui convînt et se mit à présenter son groupe: un équipage de voyageurs à la recherche d'une auberge confortable où poser son sac quelques jours. On lui désigna un long bâtiment à étage qui bordait la place du port symétriquement à la darse.

Le groupe s'installa, profitant avec volupté de luxes divers tels que lit et draps, eau douce abondante, fruits et légumes, compagnie — plus ou moins galante —, discussion professionnelles, promenades et absence de soucis. Bien entendu, les plus farouches du groupe en jouissaient moins que, par exemple, la belle Hedwige dont le sens de la vie rési-

daït dans le tissage du lien social plus encore que dans la danse. Le petit Attu resta à bord, prétendant garder *La Furetante*, et on ne le voyait guère quitter sa niche à la proue. Plusieurs de ses compagnons lui rendaient des visites irrégulières qui comblaient visiblement la totalité du besoin de société du gamin. Il en était de même des deux sauvages officiels, Gwenaël et la blanche Edorah, mais aussi du triste Filogène. Tous trois partaient si loin qu'ils découchaient parfois, et ne rentraient que le lendemain s'enquérir de si le groupe comptait rester encore un peu à quai.

Pendant leur séjour, la jeune assassine se découvrit des affinités avec le vieux Toïvo. Elle passa de plus en plus de temps avec le couple dirigeant, et elle tissa avec la Capitaine des liens de confiance et de respect qui les rapprochèrent. Pour la première fois depuis des mois et des mois d'errance, elle se sentait appartenir à un cercle — elle se départait enfin du sentiment d'exclusion qui l'avait dominée et qu'elle imputait à tort à son âge — les deux amis qu'elle se construisait démentaient d'ailleurs cette importance accordée au nombre des années.

Yenna aurait donc été parfaitement heureuse si elle n'avait eu à gérer la terrible rivalité qui l'opposait de plus en plus visiblement à la sensuelle danseuse lorsqu'elles étaient en présence du colosse poète. Karim, quant à lui, souffrait d'être cause de dissension dans le groupe, et il s'isolait souvent, bien que ce ne fût pas dans son caractère plutôt amène. Il avait développé des stratégies complexes et pénibles pour ne jamais pouvoir être trouvé seul hors de sa chambre, où il s'adonnait librement à des exercices d'ascèse et de méditation. Malgré ses efforts louables pour n'en rien laisser paraître, la situation lui pesait si ostensiblement que la Capitaine ordonnât qu'on repartît.

Ils s'apprêtèrent, réapprovisionnèrent les cales de *La Furetante*, et partagèrent un dernier festin vespéral. Un puissant manguier avait été ceint d'un large toit qui formait ainsi un salon courbe du plus bel effet. Des hamacs tentateurs étaient tendus entre les poteaux périphériques, et des chandelles abondantes éclairaient le souper. L'ambiance était à son paroxysme de gaîté et de nonchalance.

C'est ce moment que Filogène choisit pour annoncer qu'il quittait le groupe.

Il ne fit pas de long discours, mais évoqua vaguement son talisman et Solin disparu. Il était évident à ceux qui le connaissaient le mieux que tout cela n'était que passé et prétextes, mais tous étaient de trop délicats amis pour souligner combien futiles étaient les raisons de leur compagnon. Après tout, qu'a-t-on besoin de raisons? Les raisons ne viennent jamais qu'après, pour justifier une action. Ce qui compte, c'est ce que l'on fait, pas pourquoi on l'a fait.

La raison de fond, tout le monde la connaissait de toute façon: Filogène était incapable de gérer tant de relations à la fois, et son caractère naturellement porté à la tristesse et la solitude s'aigrissait de tant d'affection et d'amitié. Il ne tenta ni de s'en excuser ni de s'en justifier. Ses compagnons, qui l'aimaient malgré tout, tâchèrent de lui témoigner discrètement leurs sentiments, et s'évertuèrent de fixer dans leur souvenir l'image de cet homme d'une beauté extraordinaire mais sobre, qui contrastait avec son âme tourmentée, triste.

Lorsque *La Furetante* fit voile au matin, il se tenait droit dans sa cape sur le quai, entouré de quelques curieux de Verraso. Il n'eût pas un geste, mais tous savaient par-delà la distance que ses yeux fixaient avec intensité, avec une force proportionnée au lien qu'ils avaient développé. Yenna ne pouvait oublier le jour où elle avait semblablement laissé son Prince sur un embarcadère, et elle ressentit cruellement l'effet de répétition. Elle s'effraya de ce qu'un schéma récurrent pourrait s'initier là, et elle parcourut ses compagnons d'un regard inquiet. Lorsqu'elle aperçut Karim, elle détourna les yeux, les reposa sur la ligne étale de l'horizon, et elle songea à quel point elle détesterait dorénavant les ports.

La Furetante reprit le large. Son équipage avait donc été réduit à huit âmes, ce qui restait plus qu'il en fallait pour la manœuvrer efficacement: un couple dirigeant, une paire de sauvages dont nulle ne soupçonnait la complicité intime, un gamin, et un poète puissamment bâti pour lequel se déchiraient une danseuse mûre et une jeune assassine. Pour parfaire cette esquisse du tableau des relations humaines à bord, ajoutons que l'assassine était proche du vieux Toïvo, et que Quetzalle était proche du sauvageon Gwenaël qui était aussi le pilote de la nef.

Globalement, l'équipage avait rapidement guéri de la tristesse causée par l'amputation volontaire de l'un de ses membres. L'appel lancinant de l'horizon leur tint lieu de consolation. Mais assez vite, ce bel enthousiasme céda lui aussi le pas à un autre sentiment, plus diffus, plus indiscernable, mais grandissant dans l'ombre comme une menace: la peur. À peine *La Furetante* avait-elle quitté la baie d'Ekkochon qu'on s'était remis à sentir rôder autour d'elle la présence du monstre qui semblait les suivre presque depuis l'île flottante.

Le petit Attu reprit ses cauchemars. Il se réveillait terrorisé. Sa peur ajoutait à la pesanteur désagréable de l'atmosphère à bord. Quetzalle ordonna une vigie permanente au sommet du mât, de jour, et des quarts de veille nocturnes. Yenna, dont la vue était la plus perçante, se plaisait à se jucher en hauteur. Elle crut effectivement plusieurs fois apercevoir une ombre sous la surface des eaux — mais elle aurait été bien à mal de la décrire plus avant.

Edorah et Gwenaël, bien que dotés d'une vue moins perçante, étaient tous deux plus sensibles au milieu marin — ce qui n'était qu'une cause de plus à leur intimité fusionnelle et secrète. Ils ressentaient la présence du monstre comme s'il labourait leur chair même. Il leur semblait que tout le milieu était terrorisé, des poissons les plus sensibles aux plus apathiques des algues.

Si l'équipage n'avait pas aperçu la créature, tous l'avaient imaginé d'abondance. On s'interrogeait éternellement sur la nature de cette bête: les tenants du dragon étaient persuadés d'avoir vu luire ses écailles nacrées, les partisans du poulpe détaillaient les tentacules qu'ils croyaient avoir aperçus, les adeptes de la baleine juraient avoir aperçu son jet d'écume ou sa nageoire caudale horizontale, et ainsi de suite. C'étaient des spéculations sur la peur, des chimères agrandies sans cesse au cours du débat, car en réalité, personne — pas même l'assassine aux yeux de braise violets — n'avait rien vu — et chacun avait imaginé!

Une nuit, *La Furetante* fut secouée d'un choc immense. Le branle-bas fut immédiat. La Capitaine, qui était de quart avec le beau géant Karim, ordonna immédiatement qu'on fit de la lumière. Gwenaël délia la barre et remit *La Furetante* face aux vagues tant bien que mal car les voiles étaient presque intégralement carguées. La mer était agitée bien que la météo fût clémente. La Capitaine, voyant la nef reprise en main, se concentra sur son arbalète de proue, qu'elle tenait soigneusement astiquée depuis quelques jours. Elle l'arma de guerre, sans filin précieux. Ses moineaux tourbillonnaient, étonnamment peu concernés par la tourmente. Tandis que chacun s'affairait, le vieux Toïvo sortit de la cale. Il compta l'équipage et demanda, pas encore inquiet:

— Où est Karim?

Dans l'agitation des hommes et la danse de l'embarcation, tous ne l'avaient pas entendu. Mais certains commencèrent à regarder autour d'eux, puis à appeler. De toute évidence, le poète à l'herminette n'était pas en vue, mais avant qu'on ait eu le temps d'en prendre conscience, le petit Attu sortit de sa niche en hurlant:

— Karim! "Il" l'a mangé! La chose — le monstre — a mangé Karim. Je l'ai vu!

Un nouveau coup secoua *La Furetante*. Cette fois, il était clair que ce n'était pas la mer: quelque chose avait frappé la coque — quelque chose de mou et solide à la fois, quelque chose d'animal, de vivant. La panique qui suivit est difficile à rendre, et il serait fallacieux de tenter une description méthodique d'un chaos systématique où chacun se démenait dans l'obscurité que l'avare fanal ne démentait pas. Attu sanglotait en racontant sa vision de Karim dévoré par une immense gueule pendant sa veille. Quetzalle essayait de percevoir dans la tourmente d'encre où planter les puissants carreaux de son arbalète à tour. Gwenaël tentait de diriger l'embarcation, mais les conditions étaient hors toute norme, et bien qu'il se démenât, le résultat était pitoyable: *La Furetante* était ballottée indépendamment de sa volonté. Quant aux autres membres de l'équipage, ils s'étaient postés le long des flancs de la nef et scrutaient l'obscurité, tentant de calmer la chamade folle de leur imaginations par une vision claire — par quoique ce fût d'objectif. Le réel est toujours moins inquiétant que le produit de notre imagination.

La Capitaine hurla soudain:

— Encordez-vous!

Le vieux Toïvo, le premier, s'exécuta. Il commença par lui-même, puis amena une longe à sa compagne, toujours arquée sur son arbalète. Enfin, il assista ceux que la peur ou les embardées empêchaient de réussir. C'est à cet instant qu'il s'aperçut de ce que la blanche Edorah était prostrée contre le bastingage, près de la proue. Il s'approcha pour l'assister à son tour, mais un nouvel écart l'envoya lui-même rouler sur le pont. Le temps qu'il retrouve ses sens et qu'il revienne à la sauvageonne, il comprit qu'elle avait achevé sa transformation en sirène. Elle sauta par-dessus bord dans un éclair, la dague à la main, en poussant un cri perçant qui vrilla les tympans de ses compagnons.

Il y eût là comme un temps suspendu.

La Furetante, un instant, cessa ses mouvements saccadés. Chacun entendait encore l'écho de l'horrible hurlement qui lui résonnait dans la boîte crânienne. Puis le sabot eut encore quelques embardées, de moins en moins prononcées, et la lumière de la lanterne se stabilisa.

Dans le silence qui s'installait, chacun essayait d'oublier le cri de la sirène.

Bien avant ses compagnons, Gwenaël avait senti une petite brise régulière. Il ordonna qu'on redéployât les voiles afin de prendre le plus de vitesse possible. Yenna remarqua que la mer était plus agitée à la poupe. Elle fut bientôt rejointe par la majorité de l'équipage, qui constatait avec elle que le vent les emportait loin d'une zone troublée où des remous et des éruptions agitaient la surface de la mer, et où il semblait même parfois qu'on aperçût dans l'ombre une silhouette plus noire encore — nageoire, mâchoire, tentacule?

Entendant le mot "chance" susurré par l'un de ses compagnons, le jeune Gwenaël s'emporta:

— Parce que vous croyez que c'est de la chance, vous? Vous n'avez pas encore compris que c'est Edorah qui attire le monstre à l'opposé du vent? Vous n'avez pas encore compris qu'elle est en train de sacrifier pour nous? Vous n'avez vraiment rien compris?

Il éclata en sanglots. Le vieux Toïvo le prit dans ses bras tandis que Quetzalle s'occupait de la barre. Dans de tels moments, l'efficacité du couple directeur justifiait cent fois leur autorité.

Tandis que Toïvo consolait l'adolescent, le reste de l'équipage tentait de percevoir encore dans les ténèbres le foyer d'agitation où leur amie avait disparu. La mer était redevenue uniformément calme, et la brise régulière emportait *La Furetante* avec constance. Quelques heures plus tard, le ciel claircit, et l'on s'entreregarda. Personne n'était parvenu ni à s'endormir ni à proférer un mot. Chacun avait dû espérer que le jour les éveillerait d'un terrible cauchemar, mais avec l'aube il leur fallut bien constater l'inéluctable: ils n'étaient plus que six.

Vers le milieu du jour, l'assassine juchée sur le mât brisa le morne et inquiet silence dans lequel l'équipage s'était abîmé:

— Toujours rien. À croire que nous avons semé le monstre.

Quetzalle, en mère poule défendant chacun de ses valeureux poussins, rétorqua du tac au tac:

— Où que Blanche a eu raison de lui!

Mais Yenna était plus lucide:

— Dans ce cas, elle nous serait revenue.

Toïvo abonda dans son sens avec une implacable logique:

— Parce que vous croyez, vous, que *La Furetante* peut semer un monstre marin? Et vous croyez qu'une sirène peut rattraper un navire plus rapide qu'une telle créature?

Chacun réalisa la vitesse ridicule de leur fuite. Aucun ne doutait, en effet, de ce que la sirène pût les rejoindre. Pouvait-on semer le serpent de mer? Telle était l'inquiétude qui tarauda les survivants de ce bref combat pendant les jours suivants. Mais comme ni la créature ni l'amie ne les rejoignirent, ils admirèrent généralement que tous deux avaient péri dans la lutte.

Seul Gwenaël semblait d'une autre opinion, qu'il gardait pour lui: il pensait que le monstre ne les poursuivait pas tous, mais qu'il était après sa blanche amie, spécifiquement. C'était faire bien peu de cas de la disparition de Karim, mais il faudrait ne pas comprendre la profondeur du lien qui l'avait attaché à la sauvageonne pour ne pas l'excuser. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse n'était pas absurde — tout au moins était-elle moins prétentieuse qu'aller s'imaginer que le monstre avait été vaincu. Il y avait, au-delà de l'émotion, du réalisme à songer que le monstre avait simplement obtenu ce qu'il souhaitait, et s'était dès lors désintéressé de *La Furetante*.

Dans ce cas, la mort de Karim n'était qu'un accident regrettable, un dégât collatéral — au mieux un déclencheur. Quant aux deux rivales Hedwige et Yenna, la disparition de leur prétendant les réconcilia, et le commun deuil les rapprocha. De plus, Gwenaël sentit une certaine "sympathie d'endeuillés" qui le lia fortement aux deux femmes.

Ils étaient six à bord, et plus que jamais formaient équipage — comme si la mort des uns rapprochait les vivants.

La Furetante sillonna bien des mers pendant bien des mois. Le petit Attu grandit et apprit à contrôler une partie de son hypersensibilité. Le vieux Toïvo se creusa de quelques rides supplémentaires, à peine identifiables dans l'ensemble. L'absence des disparus successifs se fit moins cruelle, tandis que leur souvenir, bonifié comme un vin de qualité, se faisait plus doux. Hedwige pensait à Karim. Yenna également — et à bien d'autres. L'assassine songeait volontiers à ceux qu'elle avait laissés vivants, ceux qui avaient passé dans sa vie et qui poursuivaient la leur — ceux dans la vie desquelles elle n'avait été qu'un épisode, un épisode ni conclusif ni forcément essentiel. Elle songeait ainsi à Filogène qui avait repris sa route solitaire et déprimée, à son Prince bien-aimé resté chez ses pêcheurs aux accents aigus, et au bon Solin, déporté on ne savait où.

Parallèlement à cette maturation des souvenirs, le tissu des relations à bord se renforça, s'épaissit, s'enrichit de couleurs et de broderies chamarrées. On prit des habitudes. On devint une famille unie, avec un couple fondateur (qui dormait dans la cale basse) et quatre jeunes d'âges divers. Depuis la triste disparition de Karim, il n'était plus question d'amour à bord. Comme dans une famille, la tendresse inhibait tout désir.

Yenna et Quetzalle avaient très vite dépassé leur opposition et s'était découvert une estime réciproque qui les liait plus qu'à tout autre. Leur relation était matérialisée par le superbe plateau de go marqueté aux cases creuses qui permettait de jouer même par mer troublée — encore un souvenir du beau Karim. De fait, les deux femmes jouaient longuement, passionnément, et ces heures passées ensemble était une forme très subtile de tendresse réciproque. Elles ne jouaient pas comme on se combat, mais plutôt comme on s'aime.

Par ailleurs, Yenna partageait beaucoup de son temps avec Gwenaël, qui n'avait guère grandi mais qui avait considérablement forci. Non seulement leur jeunesse et leur petite taille les rapprochaient, mais bien plus encore leurs intérêts et leurs compétences. L'assassine apprit à jongler, tandis qu'elle enseignait au garçon diverses techniques de combat. Vint la question de faire de Gwenaël un assassin patenté, mais il refusa de quitter *La Furetante*. Il prétendait ne pas aimer tuer et ne s'intéresser au combat que comme une forme d'art, ce à quoi l'enthousiaste assassine répliquait que c'était idéalement l'état d'esprit d'un assassin professionnel — en effet, un assassin ne tue pas par goût, mais par métier. Quoi qu'il en soit, si le jeune marin développa les compétences d'un assassin, il n'en acquit jamais le statut.

Gwenaël et Yenna formaient avec Attu un groupe assez homogène de jeunes. Attu grandit un peu mais resta assez enveloppé, et sa voix ne mua pas encore. Il restait un gros gamin trop sensible. Mais il passait beaucoup de temps avec le vieux Toïvo et ils apprenaient ensemble à maîtriser leur magie. Le docteur ne cachait pas que le garçon avait un potentiel infiniment supérieur au sien — mais qu'il était encore loin de le contrôler. On essaya parfois de prendre des nouvelles d'un compagnon disparu, mais le résultat fut déce-

vant: on ne s'en sentait que plus lointains, plus séparés. L'équipage se mit rapidement et tacitement d'accord pour laisser le passé passer et s'intéresser au présent. Il vaut mieux vivre avec des souvenirs qu'avec des absents. Le Mousse se préoccupa donc plutôt d'identifier les navires alentours avant qu'ils fussent physiquement perceptibles, et il parvint même à endormir les sentinelles avant l'abordage — ce qui simplifiait outrageusement la tâche des dérobeurs. Attu aimait Gwenaël comme un grand frère, et le reste de l'équipage comme une famille. Il devint moins traumatisé, moins farouche, moins pauvre-orphelin-abandonné-dans-un-monde-unanimement-hostile. Il devint même, finalement, d'une compagnie agréable.

La Capitaine faisait effet de transition avec l'autre groupe, celui de la belle danseuse et du docteur, tous deux passablement âgés. La belle et sensuelle danseuse n'était proche de personne en particulier, mais son goût prononcé pour la société la liait à tous en général. Elle et la Capitaine rivalisaient d'attention pour souder le groupe. Elles entretenaient la vie sociale à bord comme on entretient un jardin aux fleurs fragiles et élégantes.

La nuit, Toïvo et Quetzalle regagnaient leur cale. La Capitaine ne supportait pas de dormir à l'extérieur. Le petit Attu continua à se pelotonner sous la plate-forme de tir avant, mais sans que ce fût une retraite. Quant aux trois autres, ils avaient tendu leur hamac en étoile entre le mât et les bastingages. Comme les errances de *La Furetante* les avaient conduits sous des latitudes moins torrides que celles de l'île flottante qui les avait réunis, ils aménagèrent un auvent de toile qui leur faisait comme une maison sur l'eau.

La Furetante parcourut bien des mers, mouilla dans bien des ports, allégea pacifiquement bien des navires — parfois sans que ceux-ci s'en aperçussent immédiatement —, pêcha bien des créatures marines (au grand dam de l'assassine toujours prête à prendre la défense des animaux), et connut bien des climats. L'équipage fit provision de souvenirs. Une fois, il s'agissait d'un vol notamment habile dans une galère particulièrement hérissée de défenses. Une autre fois d'une rixe dans une auberge portuaire. Une fois d'une soif terrible sous un soleil cruellement ardent — et le ciel qui se refusait à pleuvoir. Une autre d'un port particulièrement accueillant. Une fois d'un accostage malaisé. Une autre d'un retour du sort où on tenta de les voler dans leurs chambres d'auberge.

Lorsque le soir on causait, le vieux docteur aimait à raconter que les souvenirs ne sont pas du passé, mais du présent:

— Nous sommes faits de nos souvenirs. Nous sommes ces souvenirs. Un souvenir n'est pas quelque chose que l'on a, mais que l'on est. Il est inutile de regretter ou de ressasser, mais il ne faut pas non plus oublier. Celui qui oublie se coupe de ses racines. L'homme sans souvenirs est comme une plante déracinée — elle ne vit pas longtemps, à moins de trouver à se renraciner.

Yenna, qui pensait avoir tant vécu, aimait la voix et les histoires de Toïvo. Souvent, elle le faisait parler. Il racontait de paragraphes de sa vie. D'autres, parfois, proposaient un de leurs propres souvenirs. En vrac:

— Un jour, j'ai trouvé trois couronnes de cuivre dans la doublure de mon pourpoint. J'avais totalement oublié que je les y avais cousues. J'ai eu l'impression de m'être fait une surprise, un cadeau — à moi-même.

— Je n'ai jamais connu ma mère, mais je lui ai toujours imaginé les yeux bleus. J'ignore pourquoi.

— Un jour, dans un bar, j'étais assis proche d'un groupe qui parlait trop fort, dans ma langue. J'étais gêné. J'aurais voulu que personne ne sût que je leur étais affilié.

— J'ai été amoureuse. Lors de notre première séparation de plusieurs semaines, j'ai ressenti un vide, comme s'il me manquait une partie de moi, un membre ou quelque chose. C'est étrange, comme sensation.

— Je me souviens d'un rêve: je pénétrais dans une sorte de château troglodyte où se tenait un immense concert. Des milliers de jeunes gens entraient en transe, et moi, j'étais troublé, mal à mon aise. Je n'aime pas les transes, les ivresses et les pertes de contrôle de groupe.

— J'ai vécu longtemps dans une petite ville dont le seul intérêt touristique était une caverne peuplée de chauve-souris. J'ai plusieurs fois tenté d'y organiser une promenade — c'était assez loin —, mais finalement je suis parti sans l'avoir visitée. Je crois que la grotte que j'ai imaginée est aussi présente en moi que si je l'avais arpentée!

— Longtemps, je me suis tressé les cheveux. J'aimais la sensation de ce long et patient travail d'un autre sur mon cuir chevelu. Mais un jour j'en ai eu assez. Depuis, je me coupe les cheveux ras. Mais j'aime à me souvenir des mains qui tressaient mes cheveux.

— Un jour, j'ai connu un prêtre d'une religion quelconque qui, pour convertir de nouvelles ouailles proposait de les transporter gratuitement dans sa charrette. À un moment crucial, le cheval de trait qu'il avait entraîné à cet effet s'effondrait et faisait le mort. Il laissait les passagers tenter de le ranimer, puis une fois qu'ils étaient bien convaincus de sa mort imminente il invoquait son dieu et le cheval se relevait.

— J'ai toujours été gêné par l'odeur de ma sueur. Ce n'est pas que je me trouve puer, au contraire, j'aime ma propre odeur, mais j'ai grandi dans un monde où l'on m'a appris que sentir était malséant, et je ne parviens pas à me défaire de ce préjugé.

— Un jour, la foudre est tombée sur moi. Je ne sais toujours pas comment je m'en suis tiré. Le corps humain est tout de même une drôle de machine!

— J'ai longtemps désespéré de plaire aux femmes, et voilà que du jour où j'ai été aimé d'une, bien d'autres se mirent à me sourire. Était-ce que je ne les avais pas vues auparavant, ou était-ce que j'étais plus aimable d'être aimé?

— Je me souviens d'une guerre et d'une paix qui lui succéda. On me demandait d'en parler parfois. On me demandait qui avait gagné, qui était majoritaire. Ma seule réponse, c'était que ceux qui avaient gagnés, c'était ceux qui avaient survécu — et que la majorité, c'était les morts.

— L'alcool me rend triste. Un jour, j'ai voulu me saouler, et je me suis retrouvée à pleurer. Depuis, j'évite de boire à l'excès.

— Autrefois, je faisais des listes de ce que je voulais faire, de projets, de désirs.

Et plusieurs fois, Yenna lança la discussion sur les raisons de vivre et de voyager. Mais elle se heurtait à des paradoxes qu'elle ne parvenait pas à surmonter. À chaque fois, le vieux docteur la relevait avec douceur et lui demandait gentiment:

— Mais pourquoi nous faudrait-il des raisons? Vivons, voyageons: voilà ce qui compte. Qu'importent les "Pourquoi?" et les réponses illusoires que nous y apportons? En réalité, on ne vit que comme on sait, peut et veut vivre. Pourquoi le lys est-il blanc? Pourquoi les étoiles brillent-elles? Qu'importent ces questions. Sois qui tu es, et ne cherche pas pourquoi — ni dans le passé, ni chez les dieux.

La réponse rappela à l'assassine le Prince qu'elle avait aimée. Elle se sentit prise en faute: elle avait déjà posé les mêmes questions — à un autre — et obtenu les mêmes réponses. Il semblait qu'elle se refusait à entendre la réponse qu'on lui avait faite dans les deux cas.

La Furetante en vint à croiser au large d'une côte que les oiseaux de la Capitaine et les songes du mousse s'accordaient pour déclarer essentiellement inhabitée. Cela faisait plusieurs jours que la nef naviguait sur une mer plutôt calme. La caractéristique la plus saillante de l'endroit était que le soleil, pâle et peu agressif, ne se couchait jamais ou presque: au lieu de se lever — Plop! — d'un côté et de se coucher — Plouf! — de l'autre, il semblait leur tourner autour comme un doux rapace. Le soleil roulait sur l'horizon, comme poussé

par le scarabée invisible de la légende. Yenna songea que Filogène aurait été bien emprunté, sous de telles latitudes, à déterminer l'endroit précis où le soleil se levait pour orienter son talisman. Il ne faisait pas exagérément chaud: l'absence de véritable nuit compensait la timidité de l'astre.

Quetzalle maintenait *La Furetante* loin des côtes, presque hors de vue. Elle se demandait ce qu'ils allaient bien pouvoir trouver dans de telles contrées. Si l'assassine s'était demandé pourquoi ils s'étaient aventurés là, des voix intérieures lui auraient répondu avec véhémence:

— Et pourquoi pas?

Un jour, soudain, Gwenaël qui tenait la barre poussa un cri qui arracha la Capitaine et l'assassine à leur partie de go:

— Un bateau!

L'assassine, alerte, précisa immédiatement:

— Une galère. Un rang de rameurs. Très basse sur la mer.

La Capitaine renchérit:

— Elle est toute proche! L'absence de voile nous l'a cachée longtemps.

— Par contre, eux nous ont vus. Ils viennent droit sur nous.

L'assassine eut un regard haineux vers la grand-voile gonflée mollement. Quetzalle intima le branle-bas de combat:

— Yenna, au mât. Gamin, au gouvernail. Les autres, aux rames.

Le vent doux, en effet, n'aurait pas permis à la modeste *Furetante* de semer la puissante galère. Yenna escalada le mât pendant que ses compagnons s'installaient aux ouïes de rame, et elle scruta leur poursuivant. Elle racontait ses observations à ses compagnons pour les encourager:

— C'est une galère de guerre. Un seul rang de rames, peut-être douze paires. Pas de mât, pas de voile. Un puissant éperon d'étrave au ras de l'eau. Un vaste pont. Beaucoup de soldats en armes. Ils sont petits, mais costauds. Peau blanche. Presque tous moustachus, pour autant qu'on puisse en juger sous les casques. Probablement roux en majorité. Vêtements ternes. Ils portent comme des robes longues, et une cuirasse. Tous armés d'un arc et d'une épée courte. Celui qui semble être le chef n'est pas plus grand que les autres, mais il va tête nue et ses cheveux sont noirs. Il nous scrute comme rarement on nous a regardés. À côté de lui, un immense gaillard prépare son arc. Tous l'imitent. Seul le chef ne s'apprête pas à tirer.

— Arrêtez tout!

Quetzalle avait vite compris la vanité de leur fuite. La galère était maintenant à distance de tir, et rien n'aurait pu sauver les six voyageurs de la nuée de dards qu'on s'apprêtait à leur servir. Elle fit mettre *La Furetante* de travers, flanc exposé en signe de soumission, pendant que ses compagnons rentraient les rames et jetaient leurs armes les plus visibles. L'assassine avait rejoint ses compagnons sur le pont. Elle les imita — mais rageait de se sentir si exposée sur leur esquif.

Les soldats semblèrent comprendre leur intention: la puissante galère ralentit et s'arrêta peu avant d'avoir embroché la vaillante petite nef. Les soldats — et les arcs — ne s'étaient pas détendus, au contraire. Mais ce qui frappa les voyageurs, ce fut leur regard ahuri, leur air consterné, leur ébahissement indescriptible. Il était évident que *La Furetante* n'avait pas à être là.

Celui qu'Yenna avait décrit comme le chef probable intima quelques ordres secs. Des grappins vinrent assurer le petit esquif contre la puissante galère, juste entre le rostre et les premières rames. La plate-forme des militaires dominait le pont des voyageurs. Un détachement sauta à bord, épée au poing. Les compagnons n'opposèrent pas de résistance. Leurs adversaires semblèrent se rasséréner. Yenna et Hedwige songeaient aux pêcheurs

chez qui le Prince Marc-Lewis avait décidé de demeurer. Leurs agresseurs pouvaient être issus d'un peuple cousin, pour la taille, la carnation et la langue — bien qu'on fût infiniment loin du port d'Ydore.

Les militaires désarmèrent entièrement les voyageurs, les firent monter à bord de la galère, leur lièrent pieds et poings, et attachèrent *La Furetante* à la poupe. Chaque soldat repris son poste avec discipline, et l'on repartit au rythme sinistre des rames qui plongeaient simultanément dans la mer calme. Quetzalle remarque que bien que le pont d'attaque fût plus haut que celui de *La Furetante*, l'absence de mât le faisait paraître plus ramassé, plus discret, presque collé à la surface de la mer. Du haut de cette plate-forme, on se sentait à la fois dominer l'eau et tapis contre elle, à l'affût. Elle admira les ingénieurs militaires.

Trois hommes semblaient constituer l'état-major de bord. Le chef devait bien être le costaud aux cheveux noirs qu'Yenna avait décrit. Il semblait dur, volontaire, nerveux. Le second, était un géant. Ou plutôt c'était un grand homme — plus grand que le docteur ou la danseuse — mais qui paraissait un géant au milieu de son peuple de petites gens. La plupart de ses compagnons avaient les yeux à la hauteur de son nombril. Il n'avait pas l'air âgé. Comme lui, le troisième était fort jeune — plus jeune, peut-être, que Gwenaël. Il se distinguait par sa peau orangée, qui tranchait avec les peaux laiteuses de ses compagnons, et par son absence de moustache.

Ils commencèrent par deviser entre eux. Les voyageurs notèrent qu'ils étaient véhéments, nerveux, exaltés même — ce qui ne semblait pas leur caractère habituel. De même, ils notèrent que l'équipage, bien qu'il était discipliné, parvenait à leur couler des regards discrets et inquisiteurs, extrêmement chargés émotionnellement. De toute évidence, ils avaient déclenché des réactions exagérées. Les regards, en particulier, se concentraient sur le petit Attu. Il aurait en effet pu leur être affilié: petite taille, peau laiteuse, chevelure ondulée et auburn.

Le chef dur aux cheveux noirs tenta de leur adresser la parole. Plutôt qu'au mousse qui leur ressemblait tant, il sembla s'enquérir du chef. L'attitude de Quetzalle était sans équivoque, et comme elle semblait connaître toutes les langues de l'univers et au-delà, elle parvint à répondre. Le chef parut satisfait de pouvoir dialoguer, mais à peine les premiers mots échangés, il se ravisa et coupa court à la conversation. Il revint à ses compagnons d'état-major.

Le voyage fut long, et l'on n'arriva nulle part avant que le soleil ait roulé jusque derrière l'horizon, procurant une certaine obscurité qu'il aurait été abusif de qualifier de "nuit". On avait depuis longtemps quitté la pleine mer: la galère naviguait entre une foultitude d'îles qui semblaient constituer un dédale inextricable et inhabité. Cette terre ne semblait pas d'une accueilance folle, malgré les herbes primesautières qui couronnaient les rochers comme une perruque sur un crâne chauve.

Les voyageurs ne se parlaient pas, et évitaient même de se regarder, afin de ne pas éveiller de suspicion de connivence. Chacun se perdait dans ses conjectures et observations. L'exaltation des militaires ne fléchissait pas, au contraire: elle semblait aller croissant à mesure qu'on pénétrait plus avant dans le labyrinthe de la côte. La galère semblait accélérer à mesure que l'on se rapprochait du but. Gwenaël, comme Quetzalle auparavant, admirait leur art de naviguer. L'embarcation était parfaite, et la sûreté avec laquelle la puissante nef se faufilait entre les rochers tenait du prodige. Yenna détaillait discrètement la dangerosité de leurs ravisseurs. Elle conclut ses observations ainsi: militaires professionnels — ni manchots, ni artistes. Quelques-uns, toutefois, pouvaient être assez habiles, surtout les trois chefs. Les armes étaient solides, bien entretenues et savamment fabriquées. Toïvo, un peu traumatisé par tant de violence contenue, essayait de comprendre les militaires. Il tentait de percer plus avant leur frénésie. Bien qu'il n'en saisît pas l'origine, il comprit que

tous n'avaient qu'une urgence: en référer à un supérieur. Il lui semblait qu'ils étaient, eux, six misérables voyageurs, un immense sac de problèmes dont on ne voulait que se débarrasser. Pourtant, il notait également dans certains regards comme une opportunité, comme si certains les avaient attendus depuis longtemps. Il en déduisit que lui et ses compagnons constituaient — fort involontairement — un événement problématique prévu et attendu depuis longtemps. Hedwige regardait les militaires en danseuse. Elle constata qu'ils étaient bien dans leur corps, à leur aise à bord, entraînés à la discipline physique. Elle les soupçonna même d'autres activités corporelles que celles des armes, par exemple l'artisanat ou l'agriculture. C'étaient des hommes qui de toute évidence ne connaissaient pas l'oisiveté, ce qui est rare chez des militaires. Elle en déduisit qu'ils étaient plus que des soldats. Quetzalle se concentrait pour comprendre leur langue — inconnue mais proche d'autres langues qu'elle maîtrisait —, et elle se concentrait pour ne pas laisser apparaître sa concentration. Elle aurait aimé pouvoir faire part de ses observations à ses compagnons... Quant à Attu, il était en état de choc. L'attention soutenue dont il était l'objet le traumatisait. Toute la fragile maîtrise de lui qu'il avait acquise pendant leurs récents voyages sembla se dissoudre, comme une toile de décor qu'on déchire. Il redevint en quelques instants le petit animal traqué qu'il avait longtemps été. Son comportement en rajoutait bien entendu à l'attention qu'on lui portait, et engendrait un cercle vicieux torturant.

La galère aborda enfin. L'approche du port avait été annoncée par une recrudescence de fièvre puis par le bref jappement d'une sonnerie de trompe. Un code préétabli dut prévenir l'armée à terre de l'importance des événements, car au débarqué le quai fut strictement occupé par des détachements alignés. Les voyageurs découvrirent une jetée de pierre qui abritait un port d'importance moyenne — surprenant dans ces contrées désertes — et entouré de maisons de bois et chaume. Un peu à l'écart, une puissante tour maçonnée écrasait le paysage horizontal par son arrogante verticalité.

Les trois capitaines bondirent avant que la galère fût amarrée, et présentèrent leurs respects à leurs homologues à terre. Pendant ce temps, les soldats encadraient les prisonniers, deux pour chacun. Une passerelle fut installée afin de descendre à quai. Les soldats étaient disposés de façon à laisser un vaste espace pour l'état-major et les prisonniers. Là encore, on ne remarquait que des sentiments extrêmes. Les trois chefs de bord terminaient leur rapport à deux supérieurs âgés. Lorsque le rapport fut terminé et que le groupe de prisonnier fut aligné, il y eut un silence, assez impressionnant quand tant de monde est réuni. L'un des deux vieux semblait plus gêné que l'autre, mais ce fut lui qui ordonna les premières instructions. Chacun vauqua à une occupation précise, et on emmena les prisonniers vers une maison au pied de la tour de pierre. Les chefs ne leur avaient pas accordé un regard.

Les compagnons firent longtemps antichambre avec leurs anges gardiens. Le camp devait préparer leur réception — sévère ou tendre. Ils remarquèrent avec consternation qu'ils n'étaient plus que cinq: le petit Attu avait été séparé d'eux. Ils n'osèrent cependant pas réagir. Finalement, on les fit pénétrer dans la vaste pièce unique puissamment charpentée d'une des maisons. Des tables et des chaises avaient été disposées de façon à permettre une conférence. Cinq chaises attendaient les voyageurs. Une fois qu'ils furent assis, on les délia et les soldats reculèrent de quelques pas. Plusieurs cercles concentriques d'hommes en armes les entouraient. Face à eux, derrière une table légèrement surélevée, cinq officiers les dévisageaient. Il s'agissait bien des cinq hommes qu'ils avaient préalablement distingués: au centre, le moins vieux des deux vieux, caractérisé par de grands yeux pour l'heure infiniment anxieux; de part et d'autre son aîné et le chef de bord aux cheveux noirs; et enfin les deux jeunes, le géant et celui à la peau orangée.

L'atmosphère était gênée, tendue, intimidée et intimidante, et comme poisseuse à force de maladresse. Mais passé le ridicule des premiers mots réciproques, un dialogue put se nouer entre le chef des soldats et la Capitaine. Étrangement, il ne leur fut demandé ni qui ils étaient ni d'où ils venaient, mais des nombres d'habitants de villes inconnues et des capacités militaires de flottes mystérieuses. Quetzalle, consciente du malentendu, tenta bien de le dissiper en se présentant et en racontant leurs errances, mais elle comprit vite qu'on ne la croyait pas. La conviction des militaires était figée, et tout ce qu'elle pourrait tenter pour la démentir ne faisait au contraire que la confirmer: on les prenait pour des espions — ou tout au moins pour les éclaireurs d'une terrible armée.

Cette constatation faite de part et d'autre, le dialogue n'avait plus lieu d'être. Les officiers congédièrent d'un geste les voyageurs, et un fort détachement de soldats les conduisit à la tour. C'était une belle construction de puissants moellons taillés avec soin. Pour une raison mystérieuse, à partir du deuxième étage le plan circulaire s'enrichissait d'un becquet en direction de la mer. Suivant les heures, cela formait des ombres extrêmement délicates, où l'arrête rectiligne du becquet tranchait avec la transition douce de la partie circulaire en-dessous de lui. La tour n'avait bien entendu aucune ouverture au premier niveau, et il fallut monter l'un après l'autre un escalier de bois extérieur aussi raide qu'une échelle. La pièce circulaire où les cinq compagnons furent réunis était encombrée de victuailles et de coffres dans un désordre indescriptible. On leur indiqua une trappe qui redescendait vers la pièce aveugle qu'était le rez-de-chaussée. Il était évident qu'elle venait d'être vidée pour servir de prison. Les voyageurs descendirent l'un après l'autre, on remonta l'échelle, et la trappe se referma sur eux.

Les cinq voyageurs s'entregardèrent — tout au moins autant que le permettait la pénombre épaisse. Ils semblaient être arrivés à la même conclusion, que Quetzalle, la première, résuma par des mots:

— Reste à savoir ce qu'ils font des espions dans ces contrées...

Un peu de nourriture et un fort cruchon d'eau leur avaient été réservés, ainsi qu'un gros tas de couvertures épaisses sur lesquelles ils se précipitèrent car le caveau était glacial. Le vieux Toïvo, en architecte avisé, expliqua que l'épaisseur de la maçonnerie conservait à la pièce une température proche de la moyenne annuelle — à l'évidence, le pays devait subir des hivers glaciaux. Chacun s'enveloppa donc de couvertures et s'installa contre le mur circulaire. Malgré la taille imposante de la tour à l'extérieur, l'épaisseur des murailles était telle que la cave était fort étriequée, au point qu'il aurait été difficile à un ou deux prisonniers de plus d'y dormir.

Les cinq voyageurs se mirent à déballer avec empressement leurs impressions, leurs inquiétudes et leurs suppositions. Ils avaient besoin de parler, d'exorciser le silence et la peur dans lesquels ils avaient vécu. Ils parvinrent à résumer leur situation ainsi: le peuple des petits costauds craignait visiblement des espions. Les craignait, mais n'en avait pas dû rencontrer moult, ce qui expliquait leur saisissement lorsqu'enfin ils en arraisonnaient. Cette hypothèse était corroborée par l'état du camp et la tenue des soldats: ces hommes n'étaient pas sur le pied de guerre, mais plutôt une troupe de périphérie — une de ces garnisons de punitions où l'on isole ceux qui ont déplu à un gouvernement.

Ils approfondirent leur analyse. Il leur semblait lire deux types de réactions dans les comportements des militaires, officiers ou simples soldats: certains paraissaient inquiétés par l'événement inopiné de leur capture, mais la majorité — et en particulier le chef de galère aux cheveux noirs — semblait plutôt enthousiasmée, comme si un oracle depuis longtemps attendu leur répondait enfin. Les compagnons essayaient de conjecturer quel message leur présence avait pu colporter involontairement.

Des pas nerveux résonnant sur le plancher au-dessus d'eux interrompirent leurs réflexions. Quelqu'un s'agitait, comme emprunté quant à la contenance à avoir ou à l'action à entreprendre. Quelques mots furent échangés, et plusieurs des voyageurs crurent reconnaître la voix du capitaine aux cheveux noirs. Il tourna longtemps au-dessus de leur tête, comme plane une menace, mais il finit par quitter la tour sans avoir rien entrepris.

Les voyageurs s'interrogèrent quant au sort d'Attu. Deux hypothèses se disputaient la prééminence: soit il avait été séparé d'eux en raison de sa faiblesse et de sa jeunesse afin d'être interrogé — hypothèse de torture qui leur glaçait les sangs —, soit il avait été distingué pour sa semblance aux militaires, comme un ressortissant de leur peuple.

Ils en étaient là de leurs conjectures quand on revint les chercher. Ils n'avaient aucune idée de combien de temps s'était écoulé. Un jour, peut-être? Le soleil leur sembla plus lumineux qu'à leur arrivée, et l'endroit plus beau. Mais peut-être était-ce simplement dû à leur long séjour dans l'obscurité. Sévèrement encadrés mais toujours pas liés, ils furent reconduits à la vaste pièce aux charpentes musclées. Toïvo déduisit de cette force un poids de neige considérable. Ils furent à nouveau assis sur cinq chaises alignées, et les soldats firent autour d'eux un cercle respectueux et sévère.

Cette fois, ils n'avaient en face d'eux qu'un seul des chefs, le vieux aux grands yeux qui la première fois siégeait au centre. Il les regarda longtemps, l'air attristé. Il était évident qu'il ne savait pas lui-même pourquoi il avait convoqué les prisonniers, mais qu'il cherchait en eux ou par-delà eux une réponse à une interrogation lancinante.

Finalement, Quetzalle brisa le silence de l'auguste méditation:

— Qu'avez-vous fait de notre compagnon?

Le capitaine se troubla, comme si un livre ou une bougie lui avait soudain adressé la parole. Abîmé dans sa contemplation, il avait dû oublier que son objet était vivant et parlant. Il ne répondit pas, mais sa contenance troublée, triste et sombre dissuada la Capitaine de répéter sa question.

Ce face-à-face silencieux dura tant que chacun finit par se laisser dériver dans ses propres pensées. La situation était des plus étranges: six personnes entourées d'un cordon de soldats erraient chacun dans son monde intérieur, imperméable aux autres. Finalement, le chef prit enfin la parole:

— L'enfant a été reconduit à sa famille.

La sécheresse de la réponse dissuadait tout commentaire. Il congédia les prisonniers d'un geste et leur tourna le dos. Les soldats les encadrèrent à nouveau et ils regagnèrent leur frais et obscur cachot.

Les cinq voyageurs se mirent à parler d'Attu avant même de s'être consciencieusement emmitouflés dans des couvertures. Ils déduisirent de la brève réponse du chef qu'ils prenaient Attu pour l'un des leurs — ce qui était un relatif soulagement, car l'hypothèse éloignait l'idée de torture.

Peu après — Une autre journée, peut-être? —, on revint les chercher.

Cette fois, ils furent laissés debout. Face à eux, ils étaient à nouveau cinq officiers, mais pas tous les mêmes qu'auparavant. Manquaient le chef aux cheveux noirs et le patriarche. Le vieux aux grands yeux tristes présidait toujours, entouré de deux nouveaux, eux-mêmes encadrés des deux jeunes, le géant et celui à la peau orangée. Les deux inconnus étaient fort grands et passablement âgés — comme le chef, probablement de l'âge de Toïvo. L'un se distinguait par sa chevelure très frisée, et l'autre par son absence de caractéristique commune avec ses compagnons — son seul trait partagé avec le peuple des soldats était le roux de sa chevelure.

On interrogea sévèrement et calmement la Capitaine, qui répéta leur histoire. L'interrogatoire se prolongeant, on finit par leur apporter un banc. L'échange oratoire était lent, posé, lourd, angoissant et sinistre. Un greffier notait les réponses. Quetzalle invoquait les

dieux de l'éloquence à son secours, consciente de ce que chacun de ses mots dans une langue qu'elle ne connaissait guère pouvait décider de leur sort. Quant à ses compagnons, ils étaient suspendus à cette joute oratoire dont ils ne comprenaient pas les mots mais dont aucun signe non-verbal ne leur échappait.

On les congédia abruptement, sans qu'aucune apparence de conclusion ne semblât atteinte. Ils furent reconduits à leur caveau.

L'attente dura longtemps. On leur apporta plusieurs fois de la nourriture, ce qui pouvait laisser entendre que plusieurs jours s'écoulèrent. Ils étaient décemment traités. La nourriture était suffisante en regard de leur inactivité, et de temps en temps ils étaient l'un après l'autre conduit en une brève promenade qui leur permettait de se soulager. Mais la course du soleil autour de l'horizon brisait leurs repères temporels et ne leur permettait pas d'estimer le temps depuis lequel ils étaient enfermés.

Ils devinrent plus patients et moins anxieux. Finalement, la fin abrupte de leur interrogatoire laissait à entendre qu'il serait repris, et donc qu'on n'entreprendrait rien contre eux dans l'immédiat. Ils s'habituaient ainsi à une vie oisive, dormant énormément dans leur cellule frigorifique.

Cependant, leurs brèves sorties régulières leur permirent des observations qu'ils discutaient mollement entre deux siestes. D'abord, ils prirent quelques repères dans la course du soleil, et se mirent ainsi en état de compter les jours puis les semaines. Ensuite et surtout, il leur fut rapidement évident que la vie de la garnison changeait — et changeait précipitamment. La cohorte de bout du monde oubliée et sombrant dans la déréliction et l'inactivité qu'ils avaient surprise par leur arrivée inopinée s'installait sur son grand pied de guerre. Chaque jour de nouveaux contingents s'ajoutaient aux précédents, tandis qu'une activité fébrile et permanente se distinguait du côté du port, comme si on construisait de nouvelles galères de combat. Il fallut même ériger de nouveaux casernements. Le camp s'agrandit, se systématisa, s'entoura de palissades de bois, et devient en quelques jours un camp retranché archétypal et fourmillant d'activité.

Puis, un jour, on leur apporta des vêtements propres, d'épaisses jupes longues à la mode des militaires, et on les fit embarquer dans un solide char bâché. On les déportait enfin — mais vers où?

Le cortège se composait de deux chars, l'un destiné à l'intendance et l'autre aux prisonniers, et d'une escouade d'une douzaine de soldats. Les chars étaient inconfortables, car montés sans ressorts ni amortisseurs, mais les avant-trains mobiles assuraient une grande maniabilité. Celui à bord duquel les cinq anciens marins de *La Furetante* avaient été embarqués était composé essentiellement de deux bancs dans la longueur. Se faisaient ainsi face d'une part la Capitaine, l'assassine et le vieux Toïvo, et d'autre part la danseuse Hedwige et le jeune Gwenaël. À l'extrémité arrière des bancs, deux membres âgés de l'état-major les surveillaient: le doyen Piteissi et celui qui devait être le plus haut des gradés, le vieux Kevèt, qu'on reconnaissait à ses grands yeux. Dehors, montés sur de grands poneys, deux autres membres de l'état-major dominaient la gaie piétaille: le jeune Lounta dont la peau orangée tranchait avec la pâleur de ses semblables, et l'homme au regard sévère qui les avait arraisonnés, Oulkona. Les trois autres chefs étaient restés à commander le campement. Les voyageurs mesuraient l'importance qu'on leur accordait au fait que la majorité des chefs se déplaçait avec eux.

Outre les cinq prisonniers, les douze soldats et les quatre officiers, le convoi comptait également deux cochers, un par char, et un intendant — soit vingt-quatre âmes au total.

Les deux officiers embarqués étaient taciturnes et renfrognés, ce qui contrastait avec le climat printanier qui semblait régner sur les troupes depuis l'arrestation des voyageurs. Ces derniers, ne parlant ni entre eux ni aux militaires, se trouvaient réduits à contempler le paysage par les ouvertures avant et arrière du chariot bâché. Le spectacle était d'une monotonie écrasante: une succession de troncs de bouleaux à l'infini — *ad nauseam*. Le jeune Gwenaël et Quetzalle la capitaine, moins étrangers aux milieux forestiers que leurs compagnons, tentaient de tromper l'ennui en identifiant les chants d'oiseaux ou les rares espèces sylvoles dérogeant à la suprématie du bouleau, mais une apathie soporifique les gagna finalement eux aussi. Ils finirent par sombrer dans un état second, quelque part entre sommeil et abêtissement.

Le voyage dura ainsi trois jours. Le dernier jour, cependant, le paysage changea, s'ouvrit et fit place à une campagne exploitée. La brève saison d'été semblait mise à profit, et partout une population de petites gens à la peau laiteuse et au cheveu flamboyants s'affairait. On finit par atteindre des faubourgs, puis une porte de ville. La foule urbaine, moins affairée que la population agricole, sembla plus curieuse du cortège. L'escouade de soldats à pied se répartit sur les flancs des chariots. Les deux jeunes officiers paraissaient en tête. Les deux aînés, à l'intérieur du chariot, s'évertuaient à de visibles efforts pour sourire à la cantonade, mais ne semblaient pas parvenir à s'abandonner totalement à l'allégresse générale. Le vieux Kevèt aux grands yeux, en particulier, paraissait soucieux. Il proféra tout de même à l'intention des prisonniers:

— Jonction.

C'était le nom de la ville.

Immédiatement après la porte, une place marchande et foraine s'était ouverte. Elle était bordée de constructions à colombages, légères et élevées. Puis le cortège remonta une large avenue bordée de riches maisons de pierre avant de déboucher sur une seconde place, de toute évidence aussi politique que la précédente était économique: églises et palais se disputaient le linéaire de façade. Le palais le plus magnifique mais aussi le mieux défendu s'ouvrait dans l'axe de l'avenue. Aucune autre rue ne semblait partir dans cette direction. C'était là qu'on conduisit les prisonniers.

Les cinq compagnons ne furent pas maltraités. On les avait cantonnés dans une aile de bâtiment plutôt agréable, où chacun disposait d'une cellule individuelle ouverte. Tous commençaient à baragouiner quelques mots dans la langue des petites gens, et Quetzalle s'exprimait avec de plus en plus de précision et de facilité. On leur servait des repas décents dans une grande pièce aux hautes fenêtres. Cette pièce desservait leurs cellules, et d'autres encore — closes celles-ci. Ils pouvaient donc évoluer librement dans un petit ensemble fermé. Ce n'était ni pimpant ni primesautier, mais c'était bien moins putride que le cul de basse-fosse dans lequel ils avaient croupi au cantonnement.

Les fenêtres étaient accotées de bancs taillés dans l'épaisseur des murailles. Elles donnaient sur un profond à-pic. Sur leur droite, un puissant pont enjambait la vallée encaissée en trois arches solides. Le tablier était encombré de constructions en porte-à-faux qui semblaient en sursis au-dessus du gouffre. En face, la ville continuait. Les arrière-cours étaient ouvertes sur le précipice, comme si la cité entière lui tournait le dos. Chaque parcelle comprenait un cabanon d'aisance en équilibre au sommet de l'à-pic.

Les cinq voyageurs recevaient souvent des visites, mais le plus fidèle à leur sobre table était Kevèt, le chef de la garnison. Les compagnons avaient fini par comprendre un peu mieux la situation, et les rôles que le vieux chef et le fougueux Oulkona jouaient.

Pendant des années voire des siècles, le pays avait vécu en paix, loin des autres peuples et pays, retranché derrière sa mer et son climat glacial. Certains, dont le vieux Kevèt, voyaient en cette paix éternelle l'aboutissement de la civilisation, son but et son orgueil. D'autres au contraire, comme le vaillant Oulkona, redoutaient cette paix analgésique et sédative: ils voulaient de l'action. Le temps avait joué en faveur de ces derniers: l'ennui et la banalité de la vie des petites gens avaient fini par les faire rêver de hauts faits et de combats, de conquêtes et de bataille, d'odeurs de sang et de feux de gloire. Les fêtes ponctuant les saisons ne leur suffisaient plus, il leur fallait fêter des victoires et pleurer des victimes. C'est dans ce climat qu'avait eu lieu l'arrestation de *La Furetante*: de mémoire d'homme, c'était la première fois que les petites gens rencontraient d'autres civilisations, et elles l'avaient prise pour ce qu'elles cherchaient, un prétexte à la guerre. Malgré les efforts manifestes de quelques vieux apathiques pacifistes comme Kevèt, l'opinion publique s'était embrasée et l'on s'était immédiatement préparé à "riposter". Sur toutes les places on enrôlait, et des troupes fraîches et enthousiastes grossissaient chaque jour les garnisons portuaires. Les constructeurs de navires n'étaient plus autorisés à dormir — ou tout comme.

Dans cette effervescence, les voyageurs étaient passablement négligés. L'ardent Oulkona avait graduellement espacé les visites pendant lesquelles il tentait de leur faire reconnaître leur statut d'espions. Il montait en puissance sur la nouvelle vague d'enthousiasme belliciste que l'arrestation avait provoquée, tandis que l'infortuné Kevèt se faisait oublier. Le quiet vieillard déplorait les morts à venir, sans comprendre qu'une mort possible compte peu au regard de qui n'est pas satisfait de sa vie présente. Les hommes préfèrent souvent la guerre et ses horreurs à l'ennui et son lent enlèvement. En les circonstances, un anthropologue aurait pu décrire par le menu comment un peuple apparemment pacifique peut se transformer en meute de guerriers assoiffés de gloire et de victoire.

Les voyageurs, laissés à eux seuls, s'exerçaient. Yenna, et Gwenaël affinaient leur entraînement d'assassins, parfois accompagnés de la danseuse ou de la Capitaine. Quetzalle s'entretenait avec ses moineaux dans la langue des petites gens. Hedwige avait repris des exercices réguliers et très divers afin de retrouver la maîtrise de son corps qu'elle avait lorsqu'elle était au faîte de sa carrière de danseuse. Elle s'était remise à la jonglerie, et s'avéra d'un niveau tel qu'elle pouvait enseigner même à Gwenaël. Le soir, Elle chantait avec Toïvo, tandis que le jeune homme jouait de la flûte de pan. Le vieil homme, lui, semblait travailler longtemps des techniques de concentration très abstraites.

On parlait du petit Attu, bien sûr. Le vieux Kevèt avait fini par raconter ce qu'il savait: le gamin avait été considéré comme un membre du "petit peuple" qu'on avait imaginé enlevé dès ses premières années, ce qui expliquait son manque linguistique. Il avait été confié à des parents dont un enfant de cet âge avait disparu, et qui l'avaient "reconnu". C'était une famille campagnarde, et il ne devait pas être malheureux. C'était tout ce qu'il savait: on se méfiait de lui, dont le manque d'enthousiasme belliciste était si patent.

Gwenaël, en particulier, était inquiet du sort de son compagnon de tant de voyages. Il semblait souffrir plus que ses amis de la captivité et de l'inaction, et envisageait sérieusement de désescalader la falaise pour partir à la recherche d'Attu. C'était le vieux Toïvo qui l'en dissuadait le mieux, prétextant le manque de matériel et de préparation.

On parlait aussi du sort réservé aux "espions". Sur ce sujet, le vieux Kevèt était évasif et pour tout dire plutôt inquiétant. Il était clair que la relative trêve dont bénéficiaient les prisonniers n'était pas destinée à durer. Il fallait donc songer à s'enfuir, mais le vieux Toïvo continuait à ajourner les décisions et même les discussions à ce sujet. Gwenaël restait de plus en plus souvent assis à l'une des hautes fenêtres, rêvant à son jeune ami disparu.

Kevèt, à force de visites, était devenu une sorte d'ami plutôt qu'un geôlier ou un tortionnaire. Il devait être plus ou moins contemporain au docteur Toïvo, et d'une taille similaire — ce qui faisait de lui un grand représentant du petit peuple. Sa peau sombre contrastait également avec la carnation laiteuse de ses pairs. En un mot comme en cent, Kevèt n'était que lointainement représentatif de son peuple, que ce soit physiquement ou dans ses idées et comportements.

Un jour enfin, Toïvo sembla échapper à son apathie. Il convoqua ses amis et leur demanda de l'assister dans son invocation. Il leur recommanda de s'habiller de jaune et de se concentrer sur Hyotoï, Sphère du commerce, des échanges, des relations humaines et de la communication. Ses compagnons, plus ou moins sceptiques, s'ingénierent néanmoins à lui plaire. Ils fermèrent un cercle et chacun s'abîma dans sa propre méditation. Les moins concentrés purent percevoir que le vieil homme entonnait des incantations, puis les mots qu'il articulait sans les prononcer vraiment se mirent à ressembler à un dialogue, voire à une négociation ou un marchandage animé. Enfin, il s'adressa à ses compagnons:

— Êtes-vous prêts à partir?

Chacun s'exécuta, plus ou moins surpris. Ils s'étaient attendus à ce que leur méditation montre un résultat plus patent — ou tout au moins un résultat tangible! Ils paquetèrent ce qui leur restait une fois retranché tout ce qu'on leur avait confisqué, puis s'installèrent pour attendre. Gwenaël, pour meubler l'attente, eut un commentaire élogieux sur les robes robustes dont les petites gens les avaient habillés. Ses compagnons approuvèrent, bien que certains regrettassent des vêtements auxquels ils tendaient à identifier une partie de leur personnalité. Qu'importait, en somme?

Toïvo semblait confiant, aussi n'avaient-ils pas de raison de s'inquiéter, même si la suite des événements les laissait dans la plus totale expectative.

Finalement, les verrous qui les enfermaient furent tirés. Ce fut Oulkona qui entra, le belliqueux chef de garnison qui les avait arraisonnés. C'était un petit homme costaud et

dur, distinguable parmi ses semblables par ses cheveux aile de corbeau et ses yeux minuscules. Il sembla un instant surpris de les voir prêts au départ, mais il s'adressa à eux comme si de rien n'était. Il désigna un ballot qu'il venait de poser sur une table basse:

— Vos armes, des vivres. Coupez vos draps et descendez dans le ravin. Des renégats vous attendent aux pieds de vos fenêtres. Ils vous feront fuir.

Quetzalle, surprise par ce qui semblait un revirement dans l'attitude du militaire, lui demanda pourquoi il se mettait à les aider. Oulkona eut un demi-sourire sans gaieté et expliqua:

— Malgré l'enthousiasme général, une partie de la population n'est toujours pas favorable à la guerre. Votre fuite leur forcera la main.

Quetzalle n'avait toujours pas bougé. Elle continuait à analyser la situation:

— Quelle garantie avons-nous?

— Aucune, bien sûr. Sauf la logique. J'ai besoin de votre fuite. J'ai besoin de ce que vous échappiez à toute recherche pendant plusieurs jours au moins. Je vous propose donc l'aide des parias pour rejoindre votre peuple. Ensuite, je vous poursuivrais volontiers moi-même — mais à tout prendre j'aurai sûrement mieux à faire...

Sa contenance indiquait clairement qu'il en avait terminé et qu'il allait se retirer en abandonnant armes et provisions. Il ajouta cependant encore:

— À titre d'information, demain matin commenceront les séances de "travail" destinées à vous faire parler...

Il vida son baluchon, le rempli de deux oreillers, et tira derrière lui les verrous de la porte qui condamnait l'appartement. Quetzalle, encore dans l'expectative, glissa un œil interrogatif à son compagnon. Toïvo souriait. La Capitaine se leva et précisa à ses compagnons:

— On y va.

Gwenaël fut ravi de retrouver ses kukris. Il se mit à jongler avec allégresse. La Capitaine, déçue peut-être de ce que le petit baluchon du militaire ne contenait pas son arbalète à tour, fut plus pragmatique. Elle distribua les quelques vivres entre ses compagnons, et ouvrit une petite bourse qui contenait de la monnaie locale. Oulkona avait bien fait les choses.

Le vieux Toïvo et la belle Hedwige coupèrent les draps et les tressèrent en cordage qu'ils attachèrent à un banc arc-bouté contre le vaste ébrasement de la fenêtre. Yenna se présenta d'autorité:

— Je passe devant.

Il faisait nuit. Ils savaient désormais que l'aube signifiait torture s'ils restaient dans leur confortable prison. Le gouffre était sombre. Les maisons suspendues au pont et sur la rive opposée étaient peu éclairées, puisque présentant leur face arrière. On ne distinguait rien dans le ravin.

Yenna s'engagea. Elle descendit précautionneusement le long de la corde de fortune, bien consciente de combien elle était visible: d'en bas, sa silhouette devait se découper sur le ciel étoilé. Elle regretta de s'être précipitée: elle aurait dû s'organiser avec Gwenaël — par exemple le laisser descendre à la corde pour attirer l'attention tandis qu'elle désescaladait d'une autre fenêtre et se ménageait un effet de surprise. Qu'importe ce qui aurait pu être fait: il était trop tard.

Comme elle s'y attendait, un comité de réception l'attendait dans l'ombre. Elle fit face aux hommes, dos au mur. Déterminée.

Ils ne semblaient pas outrageusement hostiles. Ils étaient semblables au peuple d'en haut, petits, musculeux et probablement roux. Mais leur regard paraissait porter une marque de défi, ou comme une sorte de conscience d'être l'âme noire d'une société, sa face cachée, son obscurité. L'un des parias finit par chuchoter avec détermination:

— Et les autres?

Yenna se renfroigna. Elle réalisa qu'elle n'avait même pas convenu de signal avec ses compagnons. D'ailleurs, ceux-ci, sentant à la chute de tension sur la corde que l'assassine avait pris pied, s'étaient mis à descendre à leur tour. Yenna regretta leur confiance, leur manque de précautions. Il lui sembla soudain que ce n'était pas le vieux Toïvo qui avait ensorcelé Oulkona, mais bien l'inverse!

Tandis que l'un de ses compagnons descendait à son tour, Yenna ne bougeait pas, toujours adossée à la paroi. L'un des renégats tenta un sourire maladroit:

— Allons, petite chatte. Tu peux rester sur tes gardes si tu le souhaites, mais tu as quelques jours d'avance. Pour l'instant, tout ce que vous aurez à faire, c'est vous planquer. Ce n'est que lorsque les recherches se seront calmées que vous pourrez vous enfuir hors de Jonction. Et là... Oui, là, il faudra te tenir sur tes gardes!

Pendant ce discours, la Capitaine avait pris pied aux côtés de sa jeune amie, épée au poing. Elle jugea la situation, et rengaina, ce qui surprit l'assassine. Quetzalle se mit à discuter sur un ton parfaitement mondain avec celui des parias qui s'était avancé comme chef. L'assassine eut un regard noir pour son amie, mais Gwenaël qui était arrivé entre-temps lui bourra les côtes d'un coup de coude accompagné d'un large sourire amicalement moqueur. L'assassine lut dans les yeux de son ami que tout se déroulait au mieux, et qu'elle avait manqué de confiance dans la magie du vieux Toïvo. Elle sourit à son tour, à son jeune ami puis aux exclus qui les entouraient.

Lorsque les cinq compagnons furent descendus, le chef des parias expliqua:

— On laisse la corde là, bien en évidence. Il faut que votre fuite soit patente. Ne vous inquiétez pas, la ville basse ne sera pas fouillée: officiellement, elle n'existe pas — et on ne fouille pas un lieu qui n'existe pas. Ces vallées sont un monde à part, un monde hors du monde, une Jonction parallèle, dont nous seuls avons les clefs. Les gens d'en haut ne savent même pas que nous existons.

Leurs yeux s'étaient accommodés à l'obscurité. Ils distinguaient effectivement la ville haute, perchée comme peureusement sur les abords de l'à-pic et lui tournant le dos comme à une pensée coupable.

— Trois rivières fort méandreuses se rejoignent à Jonction — la bien nommée. Elles ont profondément creusé le plateau, ce qui découpe la ville supérieure en quelque huit quartiers reliés par une dizaine de ponts. Les rues et les places sont dessinées de telle façon que l'existence même de ces rivières est à peine perceptible d'en haut. Pourtant, chaque maison s'ouvre dessus par l'arrière. Il y a là un miracle d'organisation urbaine que je me serais fait un plaisir de vous faire visiter si vous n'étiez pas poursuivis. Vous verriez, c'est incroyable: la ville haute parvient à vous faire oublier sa part obscure, son égoût.

L'homme reprit presque instantanément:

— Nous, nous sommes des parias. Nous vivons en communauté dans cet espace qui n'existe pas, qui découpe la ville supérieure, la définit, lui sert d'égoût, et qui nous permet, à nous, d'accéder aux arrières de toutes les maisons. Les vrais maîtres de la ville, ce sont nous.

Il avait prononcé cette dernière phrase sans forfanterie: c'était une constatation froide. De plus, il était clair, au ton qu'employait le paria, qu'il n'était pas fait ostensiblement usage de cette maîtrise. Les déshérités étaient des maîtres discrets, au joug insensible — ce qui augmentait peut-être encore leur pouvoir. Car il n'est pas de pouvoir plus grand que celui qui s'exerce sans être perçu comme tel.

Les cinq compagnons furent conduits dans une maison adossée à la falaise et se prolongeant dans une caverne. Ils s'installèrent là plusieurs jours. On leur apportait à manger régulièrement, sans jamais demander quoi que ce fût en échange: il était clair que la bourse du militaire était destinée à la suite de leur fuite et non à l'immédiat.

Les parias étaient amicaux. Ils venaient souvent, en groupe ou individuellement, discuter avec les voyageurs. Ils aimaient entendre les récits de leurs errances et la vastitude du monde. L'âge moyen chez les exclus était bas: beaucoup étaient encore presque des enfants. Ils vivaient de petits maraudages discrets, perpétrés à la double faveur de la nuit et des ouvertures des maisons sur le ravin. Gwenaël et Yenna ne tardèrent pas à se joindre à leurs expéditions. Pour la première fois, Yenna ne se sentait ni petite ni jeune dans un groupe. Au contraire, elle et Gwenaël étaient des "grands", des vieux routards, des aînés, des professionnels. L'un et l'autre se surprirent dans un rôle à mi-chemin entre le chef de bande et le grand frère ou la grande sœur — et s'y complurent.

Pendant que les deux jeunes gens s'ébattaient avec leurs cadets, Hedwige s'épanouissait dans un rôle d'artiste de scène: elle divertissait tous les parias par ses danses, ses jongleries, ses chants, ses contes et d'autres arts encore. Les hommes, en particuliers, étaient assidus autour d'elle, et leurs compagnes hésitaient entre jalousie et autre chose. Grâce aux sourires et à la bonne humeur dont Hedwige n'était pas avare, ce fut l'"autre chose" qui l'emporta finalement: les femmes l'intégrèrent dans leurs cercles, elle leur enseigna des danses et leur offrit des massages qui les détendaient fantastiquement.

Quant au couple aîné de Quetzalle et Toïvo, ils échafaudaient avec les doyens des parias des plans et des projets pour la suite de l'évasion. Car il fallait y songer, bien que tous cinq se sentissent parfaitement intégrés à la communauté des parias. On leur expliqua que si l'été était clément, les hivers du pays étaient formidablement rudes et excluaient toute fuite. La raison commandait de quitter le pays sitôt que les patrouilles lancées à leur poursuite seraient rappelées, même si le cœur penchait pour prolonger cette douce vie amicale et chaleureuse aussi longtemps que possible.

Un jour, Gwenaël interpella ses compagnons avec véhémence:

— Attu!

Il précisa:

— Attu, mon ami, mon frère: ils l'ont retrouvé!

Quetzalle intima au jeune marin de se calmer et de s'expliquer.

— L'un des parias est parvenu à obtenir des informations sur la famille qui a accueilli Attu. Nous n'avons plus qu'à aller le cueillir. Ah, qu'il me tarde de le retrouver, mon petit gamin!

Ses compagnons, bien qu'heureux également, ne partageaient pas l'enthousiasme de Gwenaël. Les deux objections majeures étaient les suivantes: 1—la famille en question habitait dans la direction opposée à celle prévue pour leur fuite, à plusieurs jours de voyage, voire plus en se cachant; et 2—si on les attendait quelque part dans le pays, c'était bien là: l'endroit devait être sévèrement gardé.

Gwenaël était passablement outré par ce qu'il prenait pour de l'indifférence chez ses quatre amis, et qui n'était que circonspection. Il finit par lancer, en guise de défi:

— Bon, j'irai le chercher seul. Pendant ce temps, suivez votre plan de fuite.

Devançant les objections de ses amis, il ajouta avec détermination:

— Ce sera mieux, de toute façon. Seul, je passerai là où on nous attend à cinq. Rendez-vous à Amâssa. Vous aviez prévu de passer par là, non? Alors vous nous y attendez un mois. Au bout d'un mois, vous considérerez que nous avons changé de plans. Ne vous inquiétez pas pour nous.

Gwenaël s'était convaincu au fil de son propre monologue. Il était clair pour lui comme pour ses amis que sa décision était prise et qu'il ne reviendrait pas dessus. Il fallait en prendre acte. Chacun fouilla ses poches à la recherche d'un cadeau qui pût servir à matérialiser l'affection profonde dont il souhaitait témoigner à son ami. Yenna se défit d'un anneau qu'elle avait jusque-là gardé soigneusement. Quetzalle choisit d'offrir une plume de

l'un de ses moineaux. Hedwige venait de se confectionner cinq balles de jonglerie remplies de son: elle en fit cadeau à Gwenaël. Quant à Toïvo, il lui tendit une fiole et lui susurra à l'oreille la circonstance et la façon de s'en servir.

On en était là des adieux précipités lorsqu'une bande de parias chahuteurs déboula en fanfare. On ne pouvait à l'évidence rien garder secret ou même discret à leurs côtés. Eux aussi avaient préparé un cadeau pour leur ami et grand frère. Après s'être moultement tortillé de timidité, ils lui tendirent une cape magique. Interrogés sur la nature exacte de cette magie, ils durent avouer leur ignorance, mais ils étaient certains, sans forfaiture, de la puissance de ladite magie. Gwenaël sembla goûter le charme d'une magie inconnue mais avérée. Il endossa la cape, ajusta ses effets et partit après avoir embrassé ses amis.

Ce départ fut le déclencheur de celui des quatre compagnons. Le surlendemain, ils firent leurs adieux aux parias de Jonction. Ils ne partaient pas sans émotion: en quelques jours à peine, ils avaient appris à aimer ces petits voleurs qui maîtrisaient discrètement la capitale d'un pays pondéré et sagace.

Les parias n'avaient pas laissé les quatre voyageurs sans aide ni conseils. Chacun avait reçu, en plus de la solide robe de laine plissée et de la chemise dont les soldats les avaient habillés, une chemise de rechange, un gilet en fourrure et une épaisse couverture en guise de manteau. Les exclus ne disposaient pas de bottes, mais de solides mocassins furent cousus à chacun. Quetzalle demanda et obtint une petite tente pour quatre, car elle détestait dormir à la belle étoile. Elle et Yenna reçurent une épée et un arc chacune, et Hedwige, qui savait elle aussi se battre, prit une hache mixte dont ils auraient abondamment besoin pour couper du bois de chauffe. Chacun reçut un coutelas ou une dague, et Toïvo se tailla un bâton de marche dans une branche noueuse et torturée, à l'image de son visage. Ils avaient des vivres autant qu'ils en pouvaient porter — c'est-à-dire pour une dizaine de jours —, de façon à ne pas avoir à perdre de temps à chasser aux alentours de Jonction. Ensuite, la nature pourvoirait à leurs besoins, même si en la matière l'immense expérience de la blanche Edorah leur ferait cruellement défaut...

Quoi qu'ils fissent, il n'y avait aucune chance pour que les quatre voyageurs pussent être confondus avec des gens du petit peuple. Par contre, les parias pensaient que le peuple Sâmi leur ressemblait plus — ou inversement. Trois des compagnons avaient les cheveux noirs, et seule l'abondante chevelure blonde de la Capitaine se ferait remarquer. Aussi lui fût-il pressément conseillé de la couper court et de la cacher dans un bonnet, ce à quoi la Capitaine céda de mauvaise grâce.

Le peuple Sâmi était pour les parias à la frontière entre l'infiniment lointain et la légende. C'était le seul voisin connu du petit peuple, mais il était trop systématiquement fuyant pour constituer un ennemi valable. C'était un ensemble de familles à peine fédérées, de gardiens de troupeau, d'errants de père en fils, de paléolithiques mal sédentarisés. Ils constituaient moins un peuple qu'une rencontre: on n'en voyait jamais plus de quelques dizaines à la fois — et encore à plusieurs jours ou semaines d'intervalle. Cependant, ils semblaient accueillants, affables et bons vivants.

Quant à Amâssa, c'était une légende dans la légende, un nom que certains qui auraient rencontré des Sâmi auraient retenu — peut-être une sorte de capitale spirituelle ou de lieu de pèlerinage. Comme c'était la seule toponymie qui leur fût parvenue, les voyageurs avaient donc décidé d'y fixer rendez-vous à Gwenaël et Attu — quoi que l'endroit pût être...

Quant à la géographie, les informations étaient inconsistantes, et les indications chiches: il semblait que les voyageurs vivaient essentiellement dans un couvert forestier lâche mais constant et que peut-être, plus avant, ils rencontreraient des montagnes. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de ce que c'était là un euphémisme d'importance. Les directions, dans ces pays où le soleil parcourt tout l'horizon sans le toucher jamais, posaient problème, aussi fût-il conseillé aux voyageurs de se repérer aux étoiles. La vague obscurité qui tenait lieu de nuit en cette saison permettait d'en apercevoir quelques-unes. Yenna

avait quelques connaissances des Cieux, et parvint assez vite à s'orienter grâce à ces maigres indications. Tant qu'ils étaient aux abords de Jonction, il était clair qu'il leur fallait profiter de la pénombre — on n'oserait parler de nuit — pour progresser.

Les parias s'excusèrent cent fois de ne pouvoir fournir de montures aux voyageurs, car il leur était impossible d'en dérober à la ville haute — et les voyageurs, trop heureux de toute l'aide déjà reçue, auraient été bien ingrats de leur en tenir rigueur.

Les quatre compagnons partirent donc peu après leur ami Gwenaël — mais dans la direction opposée. Les parias ne les accompagnèrent pas, étant des créatures éminemment urbaines: ils auraient été une gêne plus qu'un secours. Quetzalle et ses amis se souvinrent longtemps de cette ville coupée en deux, et que la part obscure dirigeait. Cela renversait bien des symboles et des idées reçues. Vus d'en bas, les orgueilleuses arches de pierre des ponts semblaient dérisoires, et les puissants palais bien innocents.

Les fuyards remontèrent aussi longtemps que leurs forces les portèrent l'un des cours d'eau qui justifiait le nom de Jonction. Ils marchèrent probablement un "jour" et demi avant que leurs corps les trahissent. Alors, ils montèrent la tente dont les teintes s'assortissaient au paysage sombre et ils tombèrent tous ensemble dans un sommeil fiévreux, sans même prendre de tours de garde, comptant vaguement sur les moineaux de la Capitaine.

Ils ne dormirent pas longtemps, mais cela leur permit de repartir. Ils quittèrent là le lit profond de la rivière qui, s'il leur offrait un abri sûr, leur imposait des méandres infinis. En haut, ils trouvèrent le paysage dont on leur avait parlé et auquel le voyage en chariot les avait préparés: une forêt peu dense mais continue, monotone et omniprésente. Quetzalle, que la sylviculture désintéressait moins que ses compagnons nota que deux espèces seulement dominaient toute la variété d'arbres: l'une était un haut feuillu à petites feuilles caduques en grappes, et l'autre un conifère piquant, touffu à la base. Les deux espèces semblaient faites pour s'emboîter.

Les quatre voyageurs notèrent une faune abondante et variée, mais il était trop tôt pour songer à chasser. Il leur restait bien des jours de vivre, et ils étaient décidés à ne pas perdre de temps avant d'être absolument contraints par le jeûne à trouver à se sustenter.

Passée la première étape sans sommeil, ils prirent un rythme plus régulier, marchant les deux tiers les plus sombres de la journée, et dormant dans leur tente le dernier tiers. Après débat, ils convinrent de ce que monter la garde ne leur apportait pas de surplus notable de sécurité, et au contraire les ralentissait. Ils mangeaient la nourriture des parias froide, de crainte qu'un feu attirât l'attention. La marche n'était pas excessivement entravée par le couvert forestier, et leur progression était rapide.

Le principal souci des voyageurs était l'abondance des moustiques: ils avaient certes reçu des parias une sorte de graisse parfumée — ou plutôt empuantie — destinée à les repousser, mais rien n'y faisait. Les démangeaisons les rendaient irritables et leurs faisaient craindre des maladies exotiques. Au bivouac, chacun se grattait et s'observait avec nervosité. Heureusement, rien de plus grave que lesdites horripilantes démangeaisons ne fut à déplorer.

Quetzalle orchestrait un ballet d'observation constant en envoyant alternativement l'un ou l'autre de ses oiseaux en éclaireur. Mais qu'on le regardât d'en haut ou de sous le couvert des arbres, le paysage n'avait rien à révéler que d'amples ondulations de forêt.

Lorsque les vivres vinrent à manquer, bien des jours s'étaient écoulés sans autre changement que la diminution progressive du poids des besaces. La monotonie prit peu à peu la place que le sentiment de traque, décroissant, laissait vacante. En d'autres termes, les voyageurs se mirent à se soucier plus de manger que de ne pas être vus.

Aucun d'entre eux n'était à proprement parler compétent en termes de chasse. Quetzalle était la seule à avoir quelques connaissances du milieu forestier. Ce maigre savoir,

conjugué à la vue incroyable de l'assassine, et — surtout — à l'abondance de gibier peu farouche, leur permirent heureusement de ne jamais souffrir de la faim. Lorsqu'ils s'arrêtaient, Quetzalle et Yenna partaient donc chasser — la seconde ne tirant jamais la bête — tandis que Toïvo et Hedwige montaient la tente et préparaient un feu.

Peu à peu, le soleil se mit à disparaître réellement, et offrir une vraie nuit: l'été touchait à sa fin. Les quatre compagnons conservèrent cependant leur habitude de progression nocturne, moins par raison de sécurité que par souci d'orientation aux étoiles.

Même du temps de leur longues traversées, les voyageurs ne s'étaient peut-être jamais sentis aussi seuls et loin de tout et tous. Certains, sans oser se l'avouer, auraient peut-être même préféré être repris et traduits en justice à cette sorte de dissolution dans la forêt arctique.

Un jour enfin, ils aperçurent la fumée d'un feu. Cela venait après tant et tant de jours sans rencontrer personne qu'ils n'eurent pas à se consulter pour dégager un consensus: tous se dirigèrent vers ce signe patent de présence humaine. La prudence leur revint lorsqu'ils en furent si près que les odeurs leurs parvenaient. Les femmes tirèrent leurs armes, mais Toïvo les retint impérativement, et s'avança le premier.

C'était un campement Sâmi de deux dizaines d'âmes, dont la moitié d'enfants. Deux tentes semi-permanentes avaient été dressées dans une clairière. Il était évident que les Sâmi vivaient de chasse et de cueillette, sans agriculture. Lorsque Toïvo fut aperçu, la première réaction fut nonchalante — un sourire bienveillant mais encore distrait — puis très vite une immense surprise s'imposa.

Les Sâmi étaient grands, orangés de peau, et noirs d'yeux comme de chevelure. Sur ce dernier point, grâce au conseil des parias de masquer les cheveux de la Capitaine, les voyageurs leurs ressemblaient un peu. Mais pour le reste, tout distinguait les voyageurs des Sâmi. Seule la grande Hedwige pouvait les regarder en face sans lever les yeux, et aucun des quatre n'avait une carnation tant soit peu approchant leur orangé, malgré la teinte caramel de l'onguent puant destiné à repousser les moustiques.

Les Sâmi ne cachèrent pas leur abasourdissement, mais rapidement ils changèrent de ton. Toïvo avait dû deviner juste: les voyageurs se présentant avec bienveillance, ils furent reçus à bras ouverts. Il est probable que, comme pour bien des peuples de régions très faiblement habitées, l'étranger était reçu chez eux avec plus d'amitié encore que de courtoisie. Toïvo essaya de se présenter, mais il fut immédiatement clair qu'ils ne possédaient pas de langage commun.

On fit asseoir les voyageurs, et presque immédiatement des bols de brouet mêlé leur furent présentés. Malgré la barrière de la langue — ou peut-être à cause d'elle —, les Sâmi se fendaient en permanence de sourires immenses, qui souvent explosaient en rires prime-sautiers. Ils s'esbaudissaient manifestement de cette rencontre inattendue, et ressassaient probablement les futurs souvenirs et histoires qu'ils pourraient se raconter à l'avenir. Les enfants n'étaient pas les moins curieux de tous. Peu farouches, ils s'étaient approchés des voyageurs dès avant qu'on les eût servis, et tandis qu'ils mangeaient ils s'étaient mis à toucher leur harnachement et leur corps. La peau sombre, presque noire, de Hedwige les intriguaient tout particulièrement. Dans une moindre mesure, celle, verdâtre de Quetzalle aussi. L'assassine était observée pour sa courte taille et ses petits yeux violets. Son regard dur et profond ne permettait cependant pas de la prendre pour une enfant.

L'absence de dialogue semblait frustrer les Sâmi, peuple apparemment porté sur l'échange verbal. Aussi se lassèrent-ils vite de la rencontre, et sans rien perdre de leur affabilité ils laissèrent voir qu'ils ne feraient rien pour retenir les voyageurs. Toïvo répéta plusieurs fois "Amâssa" sur un ton interrogatif en indiquant la direction qu'ils avaient suivie depuis Jonction, et l'un des vieux Sâmi lui corrigea l'orientation du bras de quelques

degrés à peine vers la gauche. Le message était on ne pouvait plus clair. Les quatre compagnons repartirent après avoir rit et roté pour témoigner de leur reconnaissance. Quetzalle avait sorti la bourse que le militaire leur avait remise, mais ce dernier n'avait pas dû être mieux renseigné qu'eux: les Sâmi n'utilisaient pas les monnaies du petit peuple, et ils considérèrent les pièces comme un jeu amusant.

Cette première rencontre changea considérablement l'atmosphère du voyage.

D'abord, le changement de nourriture leur avait fait du bien. Quelques fruits accompagnant le brouet éloignaient le risque de scorbut. Chacun repartit plus heureux, l'estomac plein, qu'il était arrivé.

Ensuite, cette première rencontre en promettait d'autres — sans doutes aussi pacifiques. Les Sâmi devaient ne craindre personne, protégés qu'ils étaient par leur retrait dans des terres dépeuplées.

Enfin, les voyageurs s'étaient vus confirmer la direction qu'ils suivaient. Ce dernier point était vraisemblablement le plus important, non seulement parce que ladite direction était bonne, mais surtout parce que cela confirmait qu'Amâssa existait vraiment — quoi qu'elle fût. Et donc que Gwenaël et Attu pourraient les suivre.

Quelques jours plus tard, les oiseaux de la Capitaine signalèrent un second campement Sâmi. Plus petit que le précédent, il offrit cependant aux voyageurs le même accueil primesautier et guilleret. Là encore, il sembla fort regretté que la langue les séparât. Quetzalle émit plus tard l'idée que les Sâmi n'étaient peut-être jamais entrés en contact avec d'autres peuples, tant était infini le territoire qu'ils habitaient discrètement.

Hedwige, contrairement à la première fois, eut l'idée de proposer des tours de jonglerie. En quelques instants à peine, la gaîté fut à son paroxysme, si bien que lors de l'étape suivante, elle et Yenna exercèrent des tours un peu plus complexes, dont ils pourraient se servir pour témoigner de leur reconnaissance à ceux qui savaient toujours les recevoir avec enthousiasme.

En effet, le système porta ses fruits, et le voyage, sans devenir une fête permanente, n'en fut pas moins un périple agréable, ponctué de fêtes allègres. Les saisons tournaient, et l'automne se faisait. Les feuillus diaprés de couleurs chaudes contrastaient avec les conifères uniformément sombres. La part des jours et des nuits se fit progressivement égale, et l'on changea de mode de voyage: on marchait le jour, dans la direction du soleil levant. La température baissait, mais sans encore devenir pénible.

Ils rencontraient des campements à intervalle régulier. Ils comprirent que les Sâmi ajoutaient des mousses et des feuilles vertes à leurs feux pour les faire fumer et se rendre visibles. Dans ces contrées oubliées, l'homme était un ami dont on recherchait la présence. Ces peuplades nomades et dispersées n'avaient jamais dû connaître d'ennemi humain. Les voyageurs étaient systématiquement reçus avec enthousiasme, recevaient une part de la pitance du jour, remerciaient d'un spectacle de jonglerie pendant que le vieux Toïvo reprenait son cher office de médecin. Dans bien des circonstances il apporta un mieux notable dans la vie d'un Sâmi qu'il ne reverrait jamais. Yenna fut la première à articuler quelques mots dans leur langue — langue étonnante, faite de syllabes heurtées, explosives, qui cascadaient sur un ton aigu étonnant chez ces grandes créatures. La langue des Sâmi ressemblait à leur rire.

Un jour, alors qu'ils se faisaient confirmer la direction d'Amâssa, les voyageurs eurent la surprise de se faire contredire. Le nomade leur indiquait une direction divergeant de près d'un quart de cercle de celle qu'ils avaient supposée. La Capitaine fronça les sourcils, et l'assassine — responsable de l'azimut de leur progression — s'enténébra. Toïvo, heureusement plus serein, maintint un semblant de dialogue jusqu'à comprendre ce qu'il en était. Il s'adressa à ses compagnons:

— N'avez-vous pas remarqué? Le terrain devient de plus en plus vallonné. Nous sommes probablement dans le piémont de plus hautes montagnes, et les directions ne peuvent plus être prises à l'azimut. Le plus court chemin n'est plus la ligne droite, et il nous faudra être bien plus attentifs dans notre orientation.

Yenna, lavée de tout soupçon d'incompétence, se rasséréna. Elle prit à son tour part à la discussion et ajouta les explications suivantes:

— Je crois qu'il nous indique un chemin. Nous devrions le traverser demain.

Le lendemain en effet, ils croisèrent une piste manifeste. Elle n'était certes ni pavée ni entretenue, mais le trafic régulier de nombreux nomades la marquait au sol de façon distincte. De plus, le chemin était ponctué de traces de campement.

Ce fut là une nouvelle phase dans leur progression. L'orientation ne posait plus de problème. Le chemin serpentait dans des vallées ondoyantes qui montaient peu à peu vers des montagnes que l'on apercevait de temps en temps d'une clairière. Ils croisaient fréquemment des Sâmi, et les quelques mots qu'ils pouvaient échanger, leurs tours de jonglerie et la médecine de Toïvo les faisaient recevoir princièrement. Il arriva même qu'ils croisassent différents groupes de nomades plusieurs jours de suite, voire deux fois dans la même journée de marche. Il arriva aussi que les rôles s'inversassent, et que des Sâmi s'arrêtassent à leur campement. Les quatre voyageurs avaient suffisamment été accueillis à la mode Sâmi pour la singer, et ils tâchaient de manifester aux passants la même sollicitude joyeuse que celle dont ils avaient profité jusque-là. Ils ne remarquèrent pas, cependant, que les Sâmi voyageaient tous dans le sens opposé au leur.

L'abondante et blonde chevelure de Quetzalle avait repoussé, et la Capitaine ne songea plus à la cacher: il était par ailleurs bien trop évident que les quatre voyageurs n'étaient pas des Sâmi pour tenter de le cacher. Cette crinière enthousiasmait les enfants, qui n'avaient de cesse de la toucher, d'y plonger les mains et parfois de la tresser. Cela ajouta encore, si tant est qu'on pouvait y ajouter, à la bienveillance de leurs contacts avec les Sâmi.

Plus vite encore que l'automne remplaçait l'été, le paysage changea. La forêt se dispersa, et les ondulations du terrain devinrent des vallées. En quelques jours, les voyageurs entrèrent dans un relief de montagnes passablement escarpées. La température chutait, et l'on sentait la neige proche. Les nomades croisés se faisaient pressants ou soucieux lorsque les voyageurs parlaient d'Amâssa.

La fréquence des rencontres diminua.

Les quatre compagnons avaient été prévenus dès leur capture de la rigueur des hivers locaux. Le relief montagneux devait encore multiplier cette dureté. Heureusement, l'un des derniers groupes de nomades rencontrés leur enseigna l'art précis de constituer un feu de braises qui brûle toute la nuit avec constance. Chaque soir, les quatre voyageurs abattaient ainsi deux petits arbres bien droits qu'ils allongeaient parallèlement. Le feu brûlait entre ces deux troncs qui d'une part l'entretenaient toute la nuit, et d'autre part protégeait les dormeurs du contact direct des flammes. Ils se pelotonnaient deux de chaque côté des troncs, tête à tête. La méthode fut très efficace aussi longtemps que les voyageurs trouvèrent des arbres.

Combustible et gibier se firent plus rares, et la masse montagneuse plus impressionnante. Les voyageurs se mirent à souffrir chacun en silence. Ils ne rencontraient plus personne, et le sentiment de fuite leur revenait. Il leur fallait absolument mettre ces montagnes entre eux et les petites gens devenues belliqueuses. Il fallait passer. Absolument.

Ils passèrent donc, mais à quel prix? Ils ne durent leur traversée qu'à l'inflexibilité de leur volonté, et la force de l'amitié qui les unissait. Des jours durant parfois, ils progres-

saient sans manger ni dormir, trop conscient de ce que tout sommeil eût été le dernier. Ils marchaient comme des fantômes de somnambules.

Aucun des quatre compagnons ne parvint jamais à se remémorer les circonstances exactes dans lesquelles ils furent finalement recueillis. Ils avaient atteint un important campement de Sami bergers, mais la transition entre leur marche harassante et leur vie hivernale paisible fit toujours défaut, et leur début de notions de langue Sami ne leur permit jamais d'interroger leurs hôtes à ce sujet.

Ledit peuplement Sami était de trois douzaines d'âmes et de cinq fois autant de moutons et chèvres mélangés. Le campement consistait en une profonde grotte prolongée par un abri de pierre couvert d'une charpente massive. Les animaux vivaient dans la grotte, créant une atmosphère sonore et olfactive intolérable, et les hommes vivaient dans la partie construite — mais il n'existait aucune forme de partition entre les deux espaces, de façon à ce que la chaleur des uns profitât aux autres, ce qui imposait également un échange "sonore et olfactif".

La vie des Sami en quartiers d'hiver était monotone. Toïvo participa à des entreprises d'entretien et de bricolages, arts dans lesquels il n'était pas complètement manchot. Sa science médicale fut également mise à profit. Hedwige et Yenna enseignèrent l'art de la jonglerie tandis que la Capitaine, toujours passionnée par les cultures humaines, apprenait assidûment la langue Sami et observait leurs us & coutumes. Cela dura longtemps.

Les quatre compagnons repartirent bien avant la fin de l'hiver, mais reconstitués physiquement et dotés de matériel et de provisions adéquats. Leurs hôtes et amis ne les avaient pas retenus, car autant les Sami aiment la compagnie, autant ils respectent la route de chacun et ne retiennent jamais l'hôte — sauf circonstance exceptionnelle. Par exemple les derniers nomades croisés avant les montagnes avaient tenté de les retenir et de leur faire changer d'itinéraire. Si, en la circonstance, les bergers encourageaient leur départ, c'était que le danger était passé.

En effet, si le voyage ne fut ni aisé ni bref, les quatre compagnons ne souffrirent plus comme ils avaient souffert. Ils croisèrent plusieurs campements d'hiver, parfois sans troupeau, dans lesquels ils étaient reçus à bras ouverts. Leur ébauche de conversation ne manquait pas de charmer les Sami — un peuple visiblement porté sur le *logos*!

Ils arrivèrent enfin à une ville, qu'ils prirent pour Amâssa. En réalité, ils furent accueillis dans un immense monastère. C'était le premier de beaucoup qu'ils croisèrent par la suite. Les Sami entretenaient ainsi une kyrielle de monastères immenses, parfois de la taille d'une ville, où des moines veillaient au salut des âmes des laïcs. Les monastères étaient toujours construits par paires, de part et d'autre du fond de la vallée — l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Le premier chaulé de blanc, et le second badigeonné d'ocre rouge. Les voyageurs pouvaient être indifféremment reçus dans l'un ou l'autre, et il ne leur fut pas demandé de se séparer. Sans doutes que la séparation des genres ne s'appliquait qu'aux moines eux-mêmes, ou tout aux moins ne s'appliquait pas aux étrangers.

Quetzalle, qui s'intéressa au sujet, découvrit la mystique Sami. Il serait fastidieux d'énumérer ici ses études et découvertes, mais on pourrait tout de même en dire que la Capitaine découvrit un monde insoupçonné. Elle décrivait sa découverte à ses compagnons ainsi:

— C'est comme si un aveugle de naissance recevait la vue un jour. Le monde n'a pas changé, mais l'on en perçoit soudain une dimension de plus. Les Sami vivent dans un monde plus riche, plus vaste et plus complexe que le nôtre. Ils vivent au quotidien avec des créatures invisibles pour nous. Il est inutile de raconter une peinture à un aveugle, n'est-ce pas? Eh bien lorsqu'ils me parlent du monde dans lequel ils vivent, je me sens comme une

aveugle à qui l'on tenterait d'expliquer les différentes armoiries d'une armée ou une exposition de peinture.

Ses compagnons hochaient la tête, tentant de comprendre ce qu'impliquait l'existence d'une dimension du monde qui leur était inaccessible. Seul Toïvo n'eut pas l'air surpris ou intrigué. Il n'avait peut-être pas mis les même mots dessus, mais il était patent que, pour filer la métaphore de sa compagne Quetzalle, il n'était pas tout à fait aveugle, et qu'il percevait, lui, une partie de cette dimension du monde qui échappait aux trois autres.

Les quatre compagnons apprirent donc à regarder ce qu'ils avaient appelé jusque-là des superstitions comme des rites liés à un monde qui manifestement existait mais leur était inaccessible —le chant choral ne paraîtrait-il pas absurde à un sourd de naissance?

C'est ainsi préparé qu'ils atteignirent Amâssa, capitales spirituelle du peuple Sâmi.

Amâssa était bâtie dans un fjord: deux pentes escarpées et passablement parallèles encadraient une langue de terre qui peu à peu s'enfonçait dans la mer. Si cette disposition géographique n'était pas outrageusement originale, la topographie de la ville l'était plus: les deux parois étaient le théâtre d'une virtuosité architecturale exceptionnelle. Des bâtiments rivalisant de faste, de couleurs et de luxe se superposaient sur les pentes inférieures, puis, comme elles se redressaient peu à peu, les constructions s'accrochaient progressivement à la falaise, s'y suspendaient, s'y creusaient — bref, la dimension verticale était exploitée avec un art rare que seul Toïvo appréciait à sa juste valeur.

La paroi exposée au soleil levant était occupée par les monastères des hommes. Les bâtisseurs s'étaient ingéniés à jouer avec les escaliers: les circulations verticales s'entrecroisaient, s'enjambaient, spiralaient, arabesquaient, pirouettaient — au point qu'on pouvait se demander s'il était plus magnifique d'admirer le soleil se lever *de* ou *sur* ces marches innombrables. En face, s'exposant au soleil couchant était le monastère des femmes. Là, les circulations étaient discrètes et cédaient le pas à une profusion de baies: fenêtres, vitraux chamarrés, arcades, fentes obscures, balcons, archères et balconnets. L'endroit semblait proclamer qu'on y était bien, que tout était fait pour qu'on y demeurât en paix.

Entre la munificence des deux monastères s'étalait la ville profane. Au septentrion, elle était bornée par de puissantes murailles qui barraient la vallée de paroi à paroi. Une porte ouvragée et décorée magnifiait l'accès terrestre de la ville. Au midi, des quais recevaient des embarcations de tous types et toutes capacités. Une petite éminence rocheuse semblait avoir résisté à l'action des forces chtoniennes qui avaient aplani la vallée, et coupait les quais en deux parties inégales. La plus large, du côté du monastère des hommes, recevait les quais proprement dits. La plus modeste, encadrée par le petit rocher et la puissante falaise du monastère des femmes, était une plage où en toute saison des hommes et des femmes procédaient à des ablutions sacrées — encore qu'il semblât que lesdits rituels demandassent d'avantage d'ablutions à la belle saison, et qu'alors, à ces rituels s'ajoutaient souvent des formes de repos sur des tapis sacrés au bord de l'eau.

Sur le rocher était élevé un palais fortifié: c'était le siège du pouvoir temporel des Sâmi, le Grand-Maire d'Amâssa. Celui en poste lors de l'arrivée des quatre voyageurs s'appelait Taorluath et bien qu'il s'efforçât d'honorer la tâche qui lui était incombée, il était particulièrement conscient de la modestie de son pouvoir dans un monde dominé par les autorités ecclésiastiques.

Une fois dans la mer, la vallée s'infléchissait vers le couchant, de sorte qu'une puissante tour qui dominait l'accès marin contre l'une des falaises se trouvait être droit dans l'axe de la ville. On l'appelait la Tour des Guets, sans qu'on sût à quoi était dû le pluriel. Peut-être à la rotation des patrouilles?

Bien que le peuple Sâmi fût peu mélangé et que les étrangers fussent rares, les voyageurs n'eurent aucun mal à trouver une hostellerie, et ils y furent accueillis avec bienveil-

lance et enthousiasme — d'autant plus que tous quatre commençaient à maîtriser de solides rudiments de la langue locale, ce qui était de première importance chez ce peuple porté à l'échange oratoire.

L'hôtellerie donnait sur le port et son large quai constamment animé. Les voyageurs choisirent tous des chambres donnant sur l'arrière, sur une ruelle étroite et calme, sauf Hedwige que l'antienne bourdonnante de la vie quotidienne charmait plus que le silence — surtout après ses dernières années d'errances.

Ils s'installèrent, et, peu à peu, chacun passa ses journées autrement. Au bout de quelques mois, ils s'étaient parfaitement intégrés à la vie de la cité, chacun selon ses inclinations. Ils ne se croisaient guère que sur les pas de porte, mais compensaient cette prise de distance par une journée hebdomadaire passée ensemble à la plage. Cette légère distance entre eux leur permettait de ne s'aimer que mieux.

Yenna fut initiée aux arts martiaux sâmi. Elle s'exerçait avec deux femmes, Rodine et Tchérédé, dans des salles idoines du monastère des femmes.

Les Sâmi n'avaient pas d'armée: les barrières naturelles qui les séparaient des autres peuples avaient supprimé les ennemis. La grande muraille qui barrait la vallée et délimitait la ville était bien plus ornementale et ostentatoire que défensive, et le guet de la tour semblait plus une charge honorifique que militaire. En contrepartie, une certaine catégorie de moines s'était spécialisée dans l'art du combat, et battait le pays, en général par paires. Ils étaient bien reçus partout — comme tout le monde était bien reçu partout chez les Sâmi. Leur art martial semblait n'inquiéter personne, sans doutes parce qu'ils n'avaient jamais à en faire étalage sinon comme ballet chorégraphié lors des fêtes.

Yenna, Rodine et Tchérédé, comme tous les autres guerriers sâmi, s'entraînaient autant sinon plus à la méditation qu'au combat proprement dit, et ne se battaient guère qu'au bâton. Les exercices étaient surtout de longs enchaînements de mouvements dont l'essentiel était la précision, la maîtrise absolue, la justesse. On était plus de l'ordre de la chorégraphie que du combat. Cela surprit l'assassine de prime abord, mais elle trouva vite un grand plaisir et un apaisement profond à ces pratiques réglées. Rodine et Tchérédé lui devinrent des amies proches.

À ces combats mimés s'ajoutaient une mystique dont Yenna se trouva être avide. Bien qu'il soit un peu ridicule de vouloir résumer une perspective sur le monde et la vie en quelques lignes, on peut la condenser ainsi: la mort n'est ni la fin de la vie, ni le contraire de la vie. La mort *est* la vie — tout au moins est-elle un autre aspect de celle-ci. Rien ne peut vivre s'il ne meurt un jour. Vie et mort sont une seule et même chose, comme le jour et la nuit qui n'existeraient pas s'ils n'alternaient — un jour permanent ne serait pas "le jour", il "serait", tout simplement. Le jour n'existe que dans sa succession avec la nuit.

Ainsi, la mystique martiale sâmi faisait-elle l'éloge de la destruction, comme prélude nécessaire à de nouvelles formes de vie. Tchérédé expliqua à Yenna que, par exemple, un incendie de forêt permettait à de nouvelles espèces végétales, animales et d'insectes de se développer — que sans feux réguliers, la forêt s'appauvrissait et finissait par étouffer. L'art de la guerre consistait à être ce feu chirurgical et nécessaire, cette destruction sans laquelle la vie ne peut se renouveler sans cesse.

— La faux coupe le blé au temps des moissons: certains y voient de la destruction, mais le paysan sait, lui, que cette apparence de destruction est la justification du geste auguste de semer qui, autrefois, l'a rendu si beau qu'un poète en tirerait des vers émouvants. Un bon guerrier doit constamment avoir à l'esprit la nécessité de la mort — fût-elle la sienne propre ou celle d'un opposant. Ainsi s'accomplit sa tâche dans l'univers.

Rodine et Tchérédé présentèrent à Yenna leurs amis Dro et Dré, guerriers eux aussi mais du côté des hommes. Les cinq combattants s'entraînaient souvent ensemble et passaient ensuite la soirée sur le quai, à discuter sans fin de la vie et de la mort.

Contrairement à ce que laissait entendre la paronomase de leur prénoms, Dro et Dré n'étaient ni frères ni semblables — bien qu'ils fussent, comme tous les Sâmi, grands de taille et cuivrés de peau.

Tous cinq formaient une équipe unie et accordée, bien qu'Yenna, fluette, dût peser moins de la moitié du plus léger de ses quatre amis guerriers. Ils s'enrichirent réciproquement de leurs échanges. Ainsi, les danses de Rodine, Dro, Tchérédé et Dré devinrent originales, puis célèbres. Quant à Yenna, il lui semblait redécouvrir son métier d'assassine et sa relation à la mort. Les exercices de méditation lui donnaient plus de présence, et ses yeux autrefois si effrayants gagnaient en profondeur. En d'autres termes, son regard était toujours aussi envoûtant, mais dans un registre qui évoluait — de la fascination hypnotique et glacée de la haine vers la profondeur et l'intensité d'une vie spirituelle riche et complexe.

Hedwige, quant à elle, s'était rapprochée du pôle complémentaire à celui de l'assassine — la sexualité. Mais cette vision est plus théorique que reflétant une réalité, car justement l'art de la volupté chez les Sâmi consistait d'abord à la dissocier de la procréation. O'Dorado, l'initiateur de la vieille danseuse, avait coutume de lui dire:

— L'essence du plaisir est sa gratuité. Un plaisir, pour être pur, doit être vierge de toute autre fin que lui-même. Telle est la voie de la volupté.

Aussi les Sâmi avaient-ils développé de complexes, savantes et efficaces méthodes de contraceptions qui leur permettaient de s'exercer au plaisir des sens indépendamment de la reproduction. Bien qu'elle eût récemment passé l'âge du souci de se trouver enceinte, Hedwige s'y intéressa passionnément.

O'Dorado ajoutait:

— Pour être grande, une civilisation a besoin d'écouler l'excédent de son énergie — elle a donc besoin d'inutile. Certains peuples choisissent le combat permanent contre un adversaire égal. D'autres préfèrent élever des monuments fantastiques. Ici, nous nourrissons un clergé colossal. Oui, cette prodigieuse institution est apparemment inutile. Mais sans cet énorme appareillage absorbant l'excédent des naissances et de la production agricole, notre peuple aurait bientôt eu besoin de s'étendre, de faire la guerre à des voisins, de quitter son bel équilibre. Ce clergé apparemment inutile et avide est en réalité le plus sûr gardien de l'équilibre, de l'ordre et du bonheur du peuple Sâmi — par son inutilité même. Que crois-tu que feraient ces hommes s'ils n'étaient occupés à bâtir des monastères somptueux et à s'exercer à d'improductifs arts raffinés tels ceux du plaisir ou du combat — Dans un pays sans guerres? Ils partiraient à la conquête du monde, voilà ce qu'ils feraient sans luxe, sans inutile, sans arbitraire. Notre art du plaisir, étant l'un des plus improductifs, est donc l'un des plus purs garants de notre civilisation. C'est là notre bataille.

Hedwige, en une vie de relation sensuelle à son corps, était déjà bien avancée dans les arts de la volupté, mais elle trouva chez les Sâmi en général et auprès d'O'Dorado en particulier un cadre théorique et holistique qui lui permit de mettre ses expériences et sensations en perspectives, de les comprendre, et ensuite de les maîtriser. Elle progressait vite. Mais il fallut plusieurs mois avant les premiers travaux pratiques — lesquels demeurèrent bien plus rares qu'on le supposerait *a priori*. L'art du plaisir chez les Sâmi était l'opposé d'une débauche: il s'agissait d'un patient et minutieux travail de développement de la sensibilité et d'éveil des sens. Après de longues et intenses séances de travail, Hedwige frissonnait langoureusement sous la caresse d'un courant d'air inopiné ou des chatouillements

d'une mouche sur son visage. Tels étaient les fondements de l'art de la volupté chez les Sâmi.

Une fois qu'elle fût bien avancée, elle choisit de participer à l'éducation des jeunes filles. Dans tous les pays, les jeunes filles en âge de se marier entraient pour une année dans l'un des nombreux monastères pour femmes du pays. Là, on leur enseignait d'une part l'art de choisir d'avoir ou non des enfants, et d'autre par l'art d'y prendre du plaisir. Aux hommes aussi on enseignait l'art de la volupté un an durant, mais les voies étaient différentes — plus sportives — et ils n'étaient que peu initiés aux techniques de contraception. Bien entendu, sachant ce qu'ils allaient apprendre, il ne serait venu à l'idée d'aucune jeune personne de précipiter les choses — comme on ne se jette pas à la mer sans avoir appris à nager. Chacun attendant avec patience son année d'initiation.

La vie d'Hedwige n'avait jamais été aussi constamment voluptueuse. Elle était en harmonie avec elle-même, en plénitude et en unicité fondamentale. Hedwige était heureuse.

Le vieux Toïvo fréquentait quant à lui des ailes fort différentes du monastère des hommes — si tant est qu'il pût appeler "ailes" ces corps de bâtiments superposés, s'interpénétrant dans les trois dimensions de l'espace avec une complexité hallucinatoire. Il s'était lié d'amitié avec deux moines jumeaux, Hi'Harine et Hi'Harara: joviaux et d'apparence bon vivants, leur aspect ne dévoilait guère leur spécialité, laquelle consistait en une exploration détaillée de ce monde invisible dont Quetzalle avait parlé et auquel Toïvo n'était pas insensible, comme il l'avait démontré lors de leur évasion de Jonction.

Mais si Toïvo était familier d'un certain monde invisible à ses compagnons, celui de Hi'Harine et Hi'Harara lui était étranger. Il les suivit donc dans de patientes et graduelles explorations de paysages oniriques où il se familiarisa avec des créatures qui veillaient à l'essence des choses. En d'autres termes, Toïvo apprit qu'il pouvait, à travers ces entités, se transformer — transformer son caractère, bien sûr, mais aussi son corps et son apparence. Il s'exerça d'abord à se donner différentes personnalités qui lui ressemblaient guère, puis il s'essaya aux transformations corporelles: il se rajeunit, se grandit, se déforma — mais toujours temporairement. Il revenait à ses compagnons comme s'il n'avait jamais changé, alors que son patient travail d'exploration des transformations de l'apparence le rapprochait paradoxalement de l'essence de son identité, qui se renforçait à force de s'essayer à tant de formes illusoires — comme un parfum ne change pas d'odeur en changeant de flacon. À l'instar de ses compagnons, il gagnait en sérénité.

Quetzalle, quant à elle, s'était rapidement familiarisée avec l'alphabet Sâmi. Depuis, elle ne quittait plus guère l'immense bibliothèque du monastère des femmes. Elle s'y entretenait des heures durant sur des détails de doctrine, ergotait sur l'histoire, étudiait les généalogies et les dynasties, analysait les légendes et apprenait les contes. Sa meilleure amie était bien entendu la bibliothécaire en chef, une femme relativement jeune nommée En Daré. De peau rougeâtre et aux beaux cheveux noirs comme ses compagnons de race, En Daré s'en distinguait essentiellement par sa voix un peu éraillée qui donnait à sa conversation une certaine pénibilité à laquelle il fallait s'habituer.

Les livres dont En Daré avait la charge étaient des originaux, c'est-à-dire des plaques de bois très minces gravées en creux de fines lettres. Les tirages étaient donc consommateurs d'encre et par conséquent parcimonieux, mais l'écriture en était facilitée d'autant. Les scribes apprenaient directement l'alphabet à l'envers — cette lecture en négatif était, en quelques sortes, la marque des érudits attachés à revenir aux sources des textes sans intermédiaire. La Capitaine avait choisi d'apprendre à lire le sâmi comme un scribe, afin de pouvoir lire les planchettes originales plutôt que les tirages.

Elle lut beaucoup sur le chef spirituel des Sâmi, bien qu'il ne lui fût jamais donné de le rencontrer. Il s'appelait Cromluath, était le septante-neuvième à occuper son rôle, et avait succédé il y avait quatorze années à une femme — les chefs spirituels étaient alternativement recruté dans un genre et l'autre, les femmes étant toujours des numéros pairs.

Quetzalle s'intéressait aussi à ses rapports avec Taorluath, le Grand-Maire d'Amâssa. Leurs pouvoirs étaient liés, bien que théoriquement indépendants. En principe, le chef spirituel Cromluath ne régnait que sur les âmes, tandis que le Grand-Maire Taorluath devait s'occuper du siècle. En réalité, le charisme du chef spirituel et l'omnipotence du clergé étaient tels que le rôle de Grand-Maire était à peine plus qu'honorifique.

Pourtant, les écrits de Cromluath témoignaient d'un constant souci d'équilibrer ces pouvoirs pour mieux les rendre complémentaires — comme s'il avait conscience du danger que pouvait représenter la dictature d'un seul, si éclairé fût-il. Les archives du monastère faisaient état d'incessants conciliabules entre les deux hommes, visiblement sans antécédent parmi les règnes précédents.

Outre ce souci d'équilibre des pouvoirs, Quetzalle comprit également la conscience aiguë qu'avait Cromluath de son rôle de consommateur suprême — ainsi que l'avait appris Hedwige la danseuse voluptueuse. Quetzalle aimait passionnément discuter ce sujet avec Yenna l'assassine qui élargissait la discussion en soulignant l'importance de la destruction pour le maintien et l'équilibre de la vie. Les deux femmes comparaient leurs sources, partageaient leurs points de vue, et ces discussions philosophiques resserraient encore le lien d'intimité profonde et respectueuse qui les liait.

Quetzalle comprit à ses lectures que le Saint Cromluath n'était pas vain, bien au contraire, mais qu'il avait pris sur lui — et contre son goût et ses inclinations personnelles peut-être — de poursuivre le train de vie dispendieux et somptuaire de ses prédécesseurs afin de donner un sens au léger excédent d'énergies du pays, s'agît-il de richesses, de démographie ou d'énergie créatrice. Quetzalle admirait sans réserve la sagesse précise et la longueur de vue du monarque spirituel. On sentait, lorsqu'elle parlait de lui avec l'assassine, qu'elle aurait beaucoup donné pour un entretien avec ce personnage hors du commun. Mais combien pût-elle révéler Cromluath, sa dévotion resterait toujours inférieure à celle du dernier des Sâmi, pour qui le Saint personnage n'était rien moins qu'un dieu incarné.

Yenna nota également que lorsqu'elles parlaient, attablées sur les quais d'Amâssa, la Capitaine regardait les bâtiments au mouillage plutôt distraitemment: elle n'avait visiblement aucune nostalgie — ni de reprendre la mer, si simplement d'ailleurs. Yenna fut d'abord surprise par cette indifférence, avant de s'apercevoir de ce qu'elle leur était commune à tous les quatre, elle comprit. Personne ne songeait à aller vers quelque ailleurs que ce fût. Amâssa les avait adopté, et réciproquement.

Le délai d'attente promis à Gwenaël et Attu était largement passé, mais les quatre amis attendaient encore plus ou moins, presque inconsciemment. Ce n'était pas franchement en l'honneur de leurs anciens amis qu'ils prolongeaient leur séjour. C'était plutôt une prolongation de fait, qui évitait d'aborder de front une question dont la réponse eût été déprimante: Gwenaël et Attu n'étaient pas venus.

Bien sûr, leur propre voyage avait été bien plus long que prévu — il leur avait fallu passer l'hiver en montagne, on s'en souvient —, et par conséquent le délai d'un mois semblait un peu risible pour que les deux jeunes gens les rattrapassent, et était-il inconsciemment acquis qu'il fallait attendre plus longtemps. Mais combien de temps? La question ne se posait pas, puisque de toute façon l'on restait.

La situation eût pu se maintenir longtemps encore dans cet état d'équilibre si un événement d'envergure n'était venu révolutionner la donne. Un matin de début d'été, peu après l'aube, la terre trembla pendant plusieurs minutes. Les bâtiments populaires de pierre chichement renforcée de bois résistèrent parfois aussi courageusement que brièvement

avant de s'effondrer: cela permit aux moins profondément endormies des familles de s'élancer au-dehors. De là, les hommes et les femmes tentaient de courir vers des endroits dégagés où plus rien ne pouvait leur tomber dessus, mais le sol leur manquant ils titubaient et leur course ressemblait à la risible tentative d'un buveur de rentrer chez lui. Quant aux bâtiments ecclésiastiques arrimés aux parois, ils résistèrent quelques instants grâce à la qualité de leur exécution, mais pas plus que lesdits instants. Ils ne permirent guère aux moines des deux sexes de s'échapper à temps.

L'air, d'abord saturé par le grondement de la terre, fut ensuite vibrant de cris déchirants. Une épaisse poussière gluante, tentaculaire, aveuglait les survivants et les étouffait à moitié. Ils n'en criaient que plus fort et plus désespérément — malmenant leurs gorges irritées. Il y avait peu de blessés. Ceux qui avaient pu sortir de chez eux étaient généralement saufs, et les autres avaient été ensevelis instantanément. Les cris étaient donc essentiellement ceux des survivants à qui quelqu'un manquait. La plupart des victimes avaient été surprises dans leur sommeil: si la terre avait eu quelques heures de patience de plus, le bilan eût été considérablement allégé.

Yenna dut son salut à la légèreté de son sommeil et à sa promptitude professionnelle: elle était parvenue à sauter à bas de son balcon avant que leur hôtel s'effondrât. Elle se retrouva sur le quai, où elle s'accroupit en attendant que la terre calmât ses spasmes chaotiques. Elle regardait comme dans un rêve les bâtiments modestes ou munificents d'Amâssa s'écrouler les uns après les autres. Presque aucun ne demeura. L'assassine était abasourdie.

En même temps que les premiers cris, une immense brume s'éleva des décombres: c'était un nuage de poussière — si dense qu'il obscurcit l'aube. Les cris autour d'elle rappellèrent peu à peu Yenna hors de sa torpeur. La lumière revint progressivement tandis que la poussière se déposait, offrant comme un délicat suaire aux ruines — habitations devenues tombeaux. L'assassine épousseta ses sous-vêtements. Comme tout le monde, elle était sortie presque nue. Elle secouait la poussière sur sa peau comme si elle voulait se débarrasser d'un rêve importun. Puis, peu à peu, elle réalisa avec horreur qu'aucun de ses compagnons n'était sur le quai.

L'assassine joignit ses cris au chœur sinistre des survivants. Comme eux, elle se rua sur les débris et commença à remuer quelques cailloux au hasard. Vaine entreprise — ridicule soubresaut de révolte contre l'implacabilité de la destruction. Tentative dangereuse et insensée: bien des éléments de construction étaient en équilibre précaire, et le silence industriel qui avait succédé aux premiers cris d'horreur résonnait parfois du sourd grondement d'un effondrement isolé — souvent suivi de cris de douleur.

Yenna ne s'en aperçut pas. Mais son sûr instinct lui évita les ruines les plus redoutables. Elle dénicha un manche d'outil dont elle se servit pour tester les éléments de construction dangereux, et comme levier afin de déplacer les pierres conséquentes. L'incommensurable inutilité de sa tâche ne la frappait pas encore.

Soudain, elle entendit appeler son nom. C'était Toïvo qui l'avait aperçue du quai. Il était sorti tôt afin de méditer au soleil levant sur les escaliers du monastère des hommes, et avait ainsi été épargné. Dès la fin du danger il s'était précipité au jugé dans le nuage de poussière, cherchant les quais et leur hostellerie. Il ne découvrit qu'un tas de pierres dans lequel farfouillait l'assassine en déshabillé.

L'un comme l'autre avait pu, jusque-là, éviter de voir la vérité, et s'enivrer d'une action — course ou fouille. Mais leur présence respective déchira le voile. Yenna jeta son outil et se jeta dans les bras du vieil homme en sanglotant. Toïvo la tenait contre son sein, hébété. Il contemplait les ruines. Il ne perdait pas seulement des amis, mais également sa compagne. Il fut finalement plus affecté qu'Yenna. Lorsque les larmes de l'assassine se

tarirent et qu'elle relâcha son étreinte pour faire face à la réalité, le vieil homme était toujours immobile, ses larmes silencieuses traçant deux sillons vifs dans la poussière attachée à son visage ridé.

Autour d'eux, les survivants s'organisaient. Des équipes coordonnées de secours exploraient les décombres et dégageaient les miraculés protégés par une table massive ou une poutre maîtresse qui avait retenu une partie de plafond. Yenna se joignit à elles. Jusqu'au soir, elle retourna des pierres et transporta des miraculés en plus ou moins bon état.

Le soir, elle revint à leur hôtel sur les quais. Toïvo était toujours hébété, bien que l'un des moineaux de feu la Capitaine lui tournât autour et semblât vouloir l'arracher à sa torpeur. Le vieil homme s'était assis sur un cordage lové et n'en avait pas bougé. Le crépuscule teintait de rouge les ruines du palais du Grand-Maire. L'assassine avait apporté quelques couvertures. Elle en superposa deux en guise de matelas, et y coucha son ami qui n'opposa pas plus de résistance qu'il ne montrait d'initiative. Elle s'allongea contre lui, son frère bras protecteur en travers de la vieille poitrine. Elle s'endormit sans verser de larmes, harassée.

Le lendemain, Toïvo avait repris quelque ascendant sur lui-même. Il ne parlait pas, mais il participa à des équipes de secours. L'oiseau le suivait. L'assassine, quant à elle, préféra cette fois apporter son aide à un hôpital de fortune.

Le bruit courait selon lequel le Grand-Maire Taorluath avait péri, mais que le saint Cromluath était vivant. De fait, il était non seulement vivant, mais actif, et ce puissant personnage, épargné, n'avait pas hésité à prendre l'initiative de plusieurs expéditions de secours.

On calcula plus tard que la moitié de la population d'Amâssa avait péri en quelques instants.

Dans son hôpital, Yenna aperçut Hi'Harine et Hi'Harara, les amis d'étude de Toïvo. Hi'Harine agonisait. L'assassine hésita à aller chercher leur troisième compagnon, mais préféra finalement s'occuper de ceux qui pouvaient rester en vie. Au soir, Hi'Harine étant mort, elle proposa à Hi'Harara de la suivre. Lui et Toïvo ajoutèrent ce soir-là un deuil à ceux qu'ils pleuraient déjà.

Yenna retrouva Rodine, Tchérédé, Dro et Dré.

O'Dorado avait rejoint Hedwige dans la mort.

L'assassine apprit que la bibliothécaire En Daré était vivante, mais elle ne put jamais lui annoncer la mort de Quetzalle.

Des campements s'organisèrent, et l'on commença à parler d'avenir. Le saint Cromluath écouta patiemment les avis des uns et des autres avant de prendre une décision. Il demande avant tout qu'un nouveau Grand-Maire fût élu, tant il tenait à ce que son propre pouvoir ne fût pas absolu. Lorsque l'homme fut désigné, ils s'entretenirent longuement à huis clos — pour autant qu'on trouvât encore un huis intact dans la ville —, puis firent état de leur délibération: des équipes d'explorations partiraient alentours à la recherche d'un site propre à recevoir une nouvelle capitale. On ne voulait pas fonder une ville sur des cadavres. Par contre, un monument commémoratif serait érigé sur les ruines d'Amâssa, afin de rendre hommage aux victimes et de perpétuer leur souvenir. Amâssa deviendrait lieu de pèlerinage commémoratif.

Personne ne semblait tenir rigueur à la terre ou au destin. Les Sâmi semblaient prendre la catastrophe simplement, avec douleur certes, mais sans lui attribuer de sens — punition, volonté transcendante ou caprice divin, expiation, épreuve ou que sais-je. La catastrophe "était", tout simplement. Lui chercher une cause ou une raison aurait été lui donner trop d'importance. Il valait mieux vivre avec ce qui était. Yenna admira ce qu'elle considérait comme l'inverse d'une soumission passive à la fatalité: c'était le refus, actif et

délibéré, d'admettre une quelconque fatalité ou destinée, ou toute forme de volonté transcendante; c'était le refus de toute causalité et de toute responsabilité. Les Sâmi n'en portaient que plus noblement la tragédie de la situation. Leur douleur était grandie et embellie par cette absence de responsable à maudire. L'assassine apprit plus par l'exemple unanime de ce stoïcisme instinctif que par des heures de discussion philosophique sur l'absence de sens de la vie *a priori* et sur la non-intervention des dieux possibles dans les destinées humaines.

Pendant quelques années, le clergé passa au second plan, et les forces vives et excédentaires du peuple Sâmi furent judicieusement employées à se redonner une capitale.

Ensuite seulement, le clergé recouvra ses prérogatives et le vaste peuple son équilibre serein.

Un jour, le vénérable Toïvo vint à Yenna l'assassine en pleine journée, tout excité. Cela témoignait d'un grand événement, car ils travaillaient chacun à des services de secours différents, et ne se retrouvaient guère que le soir, sur les ruines de leur hôtel — comme si un magnétisme puissant les empêchait de s'en éloigner trop longtemps.

Ainsi en journée, Toïvo avait mis bien long à trouver son amie. Lorsqu'enfin il put lui parler, l'essoufflement et la confusion se disputaient dans son discours. L'assassine le fit répéter, ne comprenant pas ce dont il s'agissait. Finalement, Toïvo parvint à composer une phrase sensée:

— Gwenaël. Gwenaël est là!

Yenna fut contente mais ne sembla pas bouleversée par la nouvelle du retour de celui qu'ils n'attendaient plus. Elle regarda autour d'eux, et ne voyant pas l'intéressé interrogea plus avant son compagnon:

— Où est-il?

Toïvo s'était ressaisi:

— Il est blessé. Bien amoché, à vrai dire. On l'a amené dans mon service.

Il s'était assis pour retrouver la cohérence de son expression. Là, il se remit debout et entraîna son amie vers l'endroit où travaillait son équipe. Il expliqua la situation en chemin: Il ne venait plus guère de nouvelles victimes des ruines d'Amâssa: ceux qui avaient été ensevelis étaient morts tandis que ceux qui s'étaient trouvés dehors vivaient. Les blessés étaient peu nombreux en proportion des victimes. Mais il venait encore, de temps en temps, des blessés de villages avoisinants, qu'on emmenait en ville sur des brancards afin qu'ils y fussent soignés par des chirurgiens compétents. Toïvo, dont les mains étaient magiques et la vaste expérience reconnue par les Sâmi, faisait ainsi partie de l'équipe médicale qui soignait ceux qui pouvaient encore l'être. Il avait trouvé à cette tâche qui permettait à certaines de ses qualités les plus fondamentales de s'épanouir une sérénité relative qui, si elle ne le consolait pas de la perte de sa compagne Quetzalle, lui permettait néanmoins d'y survivre et de reconstruire un sens à sa vie sans elle. Son compagnon et guide d'études spirituelles Hi'Harara était devenu son assistant. Gwenaël avait été apporté sur civière d'un village lointain. Il était blessé au bras, et la gangrène s'y était mise. Il fallait amputer. Toïvo ne s'était pas senti le courage de diminuer son ami retrouvé, et avait préféré confier la tâche à l'un de ses collègues pendant qu'il allait à la recherche d'Yenna.

Lorsque les deux amis arrivèrent, l'opération était terminée. Gwenaël était toujours inconscient et fiévreux. Hi'Harara était occupé à préparer des décoctions et des cataplasmes à son intention. Yenna était troublée d'ainsi retrouver son compagnon mais sans pouvoir lui parler. Ce n'étaient pas là les retrouvailles qu'elle avait imaginées — lorsqu'elle imaginait encore des retrouvailles.

Le silence s'éternisant, Toïvo s'approcha du patient, lui prit le pouls, l'examina, et articula son verdict:

— Tout va bien. Il se réveillera dans quelques jours.

Yenna et Toïvo eurent donc tout leur saoul de temps pour s'habituer à la nouvelle du retour de leur jeune ami et pour se perdre en conjectures quant au sort du petit Attu. Ils se demandaient si Gwenaël l'avait revu ou non, et dans l'affirmative s'ils étaient partis ensemble ou non, et dans ce dernier cas pourquoi ils n'étaient pas arrivés ensemble. Yenna avait voulu mener une expédition au village où Gwenaël avait été blessé, mais Toïvo l'en avait découragée. Il s'était entretenu avec ceux qui avaient emmené leur compagnon, et ils lui affirmèrent que le garçon était venu seul.

La fièvre baissa. Gwenaël revint peu à peu à la vie, de sorte qu'il ne fut pas abasourdi par la présence de ses amis, au contraire. Rien ne lui semblait plus naturel que de se retrouver entouré de deux de ceux qu'il cherchait — et diminué d'un membre!

Au fil de ses réveils, ses deux amis lui expliquèrent la perte douloureuse d'Hedwige la danseuse et de Quetzalle la capitaine. Lorsque le garçon commença à être passablement rétabli, il leur raconta ce qu'il en était du petit Attu:

— Je mis bien du temps à le retrouver — non que les explications quant au village où il avait été adopté fussent peu claires, mais parce que je devais me cacher. Mon apparence n'était pas tout à fait assez commune pour que je pusse espérer circuler sans qu'on m'interrogeât, et les quelques rares mots de langue autochtone que je parlais m'auraient immédiatement trahis. Je dus donc progresser caché. Je fus bien servi par la cape "magique" du peuple d'en bas de Jonction: elle est d'une discrétion formidable. On dirait qu'elle prend la couleur de ce qui l'entoure, comme un caméléon. Et puis, elle est terriblement chaude lorsqu'il fait froid, et incroyablement légère lorsqu'il fait chaud. C'est un tissu remarquable.

La cape avait survécu à ce qui avait écrasé le bras du jeune homme: une infirmière dévouée et inconnue avait rapiécé ce qui demandait à l'être, avait lavé le vêtement, et l'avait soigneusement plié aux pieds du convalescent. Gwenaël fut bien heureux de retrouver ce compagnon de fuite. Il reprit son récit:

— Je trouvai donc aisément le village. Je me cachai alentours afin d'observer la situation. Je ne pouvais certes pas débouler sur la place publique et proposer à notre petit Attu de venir vous retrouver avec moi! Il me fallait échafauder une stratégie pour pouvoir lui parler. J'étudiai donc la situation.

Gwenaël s'interrompit, curieux de l'effet que son récit avait sur ses deux amis et peut-être inquiet de leurs réactions quant à la suite:

— J'observai donc notre petit Attu dans sa vie quotidienne. Et... Comment dire? Je...

Il butait. Le vieux Toïvo termina pour lui:

— Tu t'es aperçu de ce qu'il était heureux dans sa nouvelle vie.

Gwenaël regarda son aîné avec douleur, et approuva sans pouvoir articuler de réponse. Il devait se sentir coupable ou honteux de quelque chose. Ce fut donc Toïvo qui continua:

— Nous nous y attendions, ne te rappelles-tu pas? Nous savions que notre petit ami trouverait peut-être une famille aimante qui lui conviendrait, et que dans ce cas il nous oublierait. Après tout, c'était bien dans cette intention qu'il avait été adopté! Nous étions à peu près sûrs de ce qu'il allait être accueilli en fils prodigue — même imposteur —, et la seule inconnue était de savoir comment lui apprécierait son nouveau rôle. Apparemment, bien, c'est ça?

Gwenaël fut soulagé de ce que le vieil homme eût explicité ce qu'il ne parvenait à avouer. Il put reprendre son récit:

— Oui, j'ai vu Attu heureux. Heureux, sans nous. Heureux alors que notre vie était en danger. Heureux comme s'il avait toujours vécu là, dans ce village de petits bouseux que la trop longue somnolence avait rendu belliqueux.

Yenna intervint:

— Tu es injuste, Gwenaël. On l'avait sans doute rassuré quant à notre sort, ne crois-tu pas?

— Peut-être. Mais j'étais blessé par son bonheur. Il me semblait que c'était une trahison.

Pendant un bref silence, chacun s'imagina la situation des deux compagnons. Attu avait été séparé contre son gré de ses compagnons de fortune pour être accueilli comme un fils dans une famille paysanne en une contrée lointaine et froide. Rassuré sans doutes quant au sort de ses compagnons, il avait pu jouir de l'amour de ceux qui le considéraient comme un enfant retrouvé et ne l'en chérissaient que plus. Peut-être même lui avait-on laissé accroire que ses amis étaient repartis, et dans ce cas c'était lui qui avait dû se sentir trahi et abandonné — ce qui aurait justifié qu'il s'identifiât d'autant plus à son nouveau rôle de fils bien-aimé et recouvré. Face à lui — mais à son insu —, on pouvait se figurer le jeune Gwenaël qui avait affronté seul mille tribulations pour venir libérer son compagnon. Il avait pris le risque de perdre la trace de ses autres amis, et de se retrouver irrémédiablement seul au monde dans un pays au climat et aux populations clairement hostiles — il avait pris ce risque pour son vieux compagnon Attu. On comprend bien à quel point le jeune homme dû se sentir trahi.

Il reprit son récit:

— Je songeai même à l'abattre. Et puis, je réalisai que cela ne me le rendrait pas, et que la vengeance n'était que dans ma tête. Alors je m'enfuis, et je vous cherchai — je cherchai Amâssa. Je rencontrai le peuple Sâmi. Épuisé et seul au monde, je décidai de quitter mon état de bête traquée et de m'adresser à eux. Je ne fus pas considéré comme un ennemi. Lorsque je parlai d'Amâssa, on m'indiqua une direction qui ressemblait passablement à celle que je suivais déjà. Je fus rassuré. Aux prochains Sâmi que je rencontrai, j'étais déjà un peu plus serein. Au bout de quelques-uns, je fus totalement à l'aise, et je commençai à parler quelques mots dans leur langue. Ces gens ont le verbe haut!

Yenna et Toïvo sourirent, tant cela évoquait leur propre expérience du peuple Sâmi. Mais chez eux, cela éveillait également le souvenir des compagnons qui alors étaient encore à leur côté. Gwenaël, inconscient du trouble celé derrière le sourire un peu triste de ses amis continua son récit:

— Une fois, on me parla même de vous! Votre groupe ne passe certes pas inaperçu! Mais par ailleurs, je finis tout de même par m'apercevoir de ce que tous les Sâmi que je rencontrais marchaient dans le sens opposé au mien. Je compris que le terrain devenait de plus en plus montagneux et que les Sâmi fuyaient l'hiver approchant. Je tentai ma chance, mais malgré ma cape magique, je faillis succomber au froid. Surtout, je ne rencontrais plus personne qui pût m'orienter, et dans la montagne, c'est un facteur rédhibitoire. La mort dans l'âme, presque certain de vous perdre si je n'étais pas sur vos talons, je rebroussai chemin, et je m'installai chez les premiers Sâmi que je rencontrai.

Ses deux amis devinèrent aisément la détresse de leur jeune compagnon: après avoir perdu son ami d'enfance, l'hiver menaçait de lui faire perdre presque certainement ceux avec qui il avait vécu tant d'années et tant d'aventures. Ce dut être l'hiver le plus solitaire de sa vie — nonobstant l'infinie gentillesse des Sâmi.

— Je me remis en route aussitôt que ce ne fut plus totalement déraisonnable. Ma famille Sâmi me désapprouvait visiblement mais ne tenta pas de me retenir. Les Sâmi ont un incroyable respect pour les décisions de chacun: quelle liberté chez ce peuple! J'abordai donc la montagne. Je ne progressais que lentement, car la route d'Amâssa était difficile à trouver. Les Sâmi avaient raison: je ne pus vraiment commencer ma traversée avant que le printemps fût revenu — et même installé — et que les routes fussent rouvertes. Lorsque le

tremblement de terre me surprit, j'étais dans un village à quelques jours à peine d'Amâssa. Ensuite, je ne me souviens plus de rien.

Toïvo compléta son récit:

— Tu fus blessé. La blessure pourrit. Au bout de quelques jours, quatre Sâmi t'embarquèrent sur une civière pour t'amener aux médecins d'Amâssa. Comme je faisais partie de l'équipe de chirurgie, c'est moi qui te reçus. Mais je n'eus pas le courage de t'amputer moi-même. Ce sont mes collègues qui s'en chargèrent pendant que j'allais prévenir Yenna.

Gwenaël s'était déjà passablement accoutumé à vivre diminué d'un bras, et il avait été prévenu de la disparition de leurs deux amies. Il eut une pensée triste mais brève pour elles. Ils les avaient quittées il y avait bien longtemps, et surtout il avait tant craint de les perdre tous les quatre que même partie du groupe le comblait. Et que la jeune assassine qui lui avait enseigné son art tandis qu'il lui apprenait la jonglerie fût des deux survivants sembla le réjouir plus que tout.

Néanmoins, lorsqu'il fut un peu plus valide, il demanda à voir les ruines de l'hôtel et il se recueillit longtemps, adossé à un pan de mur. Le soleil printanier était doux, et les oiseaux gazouillaient gaiement. Comme eux, les Sâmi avaient repris le dessus, et sans oublier les morts s'étaient mis à songer aux vivants. Toïvo eut de moins en moins de blessés à traiter, et de plus en plus d'accouchements. Le moineau de la Capitaine, ne cessait de lui piailler autour.

Yenna s'aperçut rapidement que depuis le retour de Gwenaël, le vieux Toïvo s'entretenait plus fréquemment avec son ami Hi'Harara, comme s'ils échafaudaient des plans. Il ne lui fallu heureusement pas attendre excessivement avant que leur aîné expliquât aux deux jeunes gens ce dont il retournait:

— J'ai réfléchi à la situation de notre ami Attu.

Yenna nota que le terme d'"ami" donnait au garçon une maturité qui leur était peu coutumière, et le plaçait au statut d'égal dans le groupe. Elle apprécia cette subtilité. Toïvo continua:

— Il est possible qu'il soit inquiet pour nous, qu'on ait tenté de le rassurer ou non. Et je crains que cette inquiétude lui soit malsaine.

Il s'interrompit, comme s'il attendait que ses compagnons tirassent la conclusion qui s'imposait. Ce fut Yenna qui compléta sa pensée:

— Il faudrait lui faire parvenir un message.

Ce à quoi Gwenaël rétorqua:

— Oui, mais comment? Un aller-retour là-bas prend pratiquement un an, nonobstant les saisons où les montagnes sont impraticables!

Le vieil homme sourit, car la conversation était parvenue là où il comptait l'amener:

— J'ai longtemps considéré l'affaire avec Hi'Harara. Nous pensons que je peux faire passer un message dans ses rêves avec suffisamment de prégnance et de clarté pour qu'il se sente absolument rassuré.

Les deux jeunes gens digéraient lentement la nouvelle. Après un instant, l'aîné poursuivit:

— Comme je ne suis pas très familier de ces techniques, j'aurai besoin de votre aide.

Les choses étaient plus avancées qu'on aurait pu le soupçonner. Le soir même, ils se rendirent dans l'une des salles du monastère des hommes que le tremblement de terre avait épargnée. Hi'Harara les y attendait. Il avait nettoyé la salle en profondeur, et l'avait décorée de tentures jaunes qu'éclairaient de nombreuses lampes à huile dorées. Des encens spécialement composés pour la circonstance brûlaient dans de magnifiques encensoirs ciselés. Hi'Harara s'était donné de la peine afin de créer une atmosphère propice.

Le moineau de la Capitaine qui s'était enamouré de Toïvo les suivit et se percha sur l'un des encensoirs.

Toïvo assigna les places: ils s'agenouillèrent en croix, Hi'Harara en face de lui, et les deux jeunes gens entre eux de part et d'autre. Toïvo leur demanda de songer à leur compagnon. Puis plus personne ne parla.

Le domaine invisible dans lequel Toïvo s'engageait n'était pas celui qui était familier à Hi'Harara — qui permettait la modification de soi-même —, c'est pourquoi l'ami de Toïvo n'était que d'une aide partielle et théorique. Le vieil homme devait s'avancer essentiellement seul.

Aucun des quatre participants ne sut combien de temps avait duré leur cérémonie. Soudain, Toïvo soupira, et lorsque ses compagnons eurent ouvert les yeux, il leur annonça:

— Je crois que notre ami a bien reçu notre message. Il est rasséréiné quant à notre sort et peut désormais jouir de sa nouvelle famille sans arrière-pensée.

Comme il était fort tard, ils se couchèrent aussitôt et s'endormirent.

Le lendemain cependant, Yenna demanda à ce que les quatre amis se réunissent et parlassent. Elle leur exposa le fond de sa pensée:

— Toïvo, crois-tu que cette technique me permettrait d'entrer en contact avec Solin — tu sais, celui qui a été enlevé avant que vous nous repêchiez sur l'Île Flottante?

Hi'Harara répondit avant le vieil homme:

— Attends, Yenna, éclaire-moi: il s'agit donc de quelqu'un que tu es seule ici à connaître, n'est-ce pas? Quelqu'un que Toïvo n'a jamais rencontré.

L'assassine répondit avec tristesse, sentant que son aveu valait condamnation:

— Oui.

Hi'Harara précisa tout de même, afin que chacun sût à quoi s'en tenir:

— J'ai bien peur que ce soit au-dessus de nos faibles capacités...

Yenna ne baissa pas les bras pour autant. Elle demanda à être admise aux entraînements quotidiens que les deux hommes avaient repris. Gwenaël, moitié par solidarité et moitié pour ne pas rester seul, se joignit à eux. Chaque matin, avant de se rendre aux hôpitaux de fortune où ils travaillaient encore bien que la tâche s'allégeât quotidiennement, ils méditaient un long moment dans un temple préservé. L'assassine travaillait avec une détermination farouche, mais au bout de quelques semaines, elle dut se rendre à l'évidence: elle n'était pas douée pour l'invisible. Ses méditations, puissantes et chatoyantes, ne parvenaient pas à quitter notre monde. Elle fut déçue, mais accepta de reconnaître cette borne à ses capacités. Personne ne peut exceller en tout.

Elle et Gwenaël n'en continuèrent pas moins à méditer avec leurs deux amis, car l'exercice leur faisait du bien.

Leur vie s'organisait peu à peu. Les trois compagnons s'étaient plus ou moins installés sur la place du port, près des ruines de leur hôtel. Chaque jour, de nombreux Sâmi parlaient vers le site de la nouvelle capitale, ce qui laissait bien de la place à ceux qui restaient. La belle saison, clémente, permettait d'envisager de vivre encore longtemps dans des tentes.

Étonnamment, Yenna et Gwenaël ne tombèrent pas amoureux. Peut-être était-ce dû à ce que dans un groupe de trois, cela aurait exclu leur aîné. Peut-être était-ce dû à ce que l'assassine n'était pas prête à rouvrir son cœur. Depuis la séparation d'avec son Prince et la mort de leur enfant, elle n'était pas parvenue à aimer à nouveau. Même le beau Karim emporté par la tempête et le triste Filogène qu'elle avait côtoyé si longtemps ne lui étaient rien de plus intime que des compagnons chers. Par contre, il est possible que pour Gwenaël, l'assassine était plus qu'une amie, mais il n'en manifesta jamais rien.

Un matin, l'assassine demanda à ses deux amis:

— Et maintenant? Que faisons-nous?

Elle n'eut pas besoin de préciser. Cette question, chacun se la posait: Amâssa se voyait peu à peu désertée, et les Sâmi reconstruisaient leur vie ailleurs. Certains avaient profité de l'occasion pour retourner dans des familles lointaines, mais la majorité avait suivi le saint Cromluath pour ériger leur nouvelle capitale. Le site choisi était à moins d'une journée de marche, dans une échancrure de terre voisine et semblable à celle de l'Amâssa d'origine. Rester sur le champ de ruines n'avait guère de sens, sauf à vouloir se faire gardien du lieu de pèlerinage. Mais quitte à partir, fallait-il suivre les Sâmi ou reprendre leur route personnelle?

Aucun des trois amis n'envisageait de gaîté de cœur de quitter les Sâmi, d'une part parce que ce peuple était suprêmement attachant et bienveillant, et d'autre part pour ce que les voyageurs avaient gagné en sérénité à leur contact. Cependant, ils craignaient de recevoir plus des Sâmi qu'ils n'avaient à leur offrir. D'une certaine façon, les arguments n'étaient pas forcément suffisants pour les faire suivre la migration vers la nouvelle capitale. Pourtant, Toïvo évoquait le défi que constituait l'érection d'une ville nouvelle: l'architecture ne le laissait certes pas indifférent, alors que les deux jeunes gens ne trouvaient pas dans ce projet de quoi les exalter.

Ils décidèrent d'ajourner toute prise de décision tant que leur présence dans les dispensaires était utile. Gwenaël vint apporter son aide dans celui où travaillait déjà Yenna, et la gaîté qu'il savait afficher malgré sa nouvelle infirmité n'était pas le moindre de ses apports aux patients.

Les trois amis s'interrogeaient également sur le statut de Hi'Harara. Devaient-ils lui proposer de venir avec eux s'ils partaient? Le souhaitait-il seulement? Enfin, ils s'interrogeaient quant au mode de transport à adopter: reprendraient-ils la mer, ou préféraient-ils repartir par voie de terre? Une seule chose ne prêtait pas à débat, l'azimut de leur course: s'ils quittaient les Sâmi, c'était pour aller vers le soleil à son zénith — vers des hivers moins rigoureux et des êtres humains plus nombreux.

Toïvo demanda un soir:

— Que cherchons-nous, ailleurs?

Chacun médita un instant la question. Hi'Harara, qui était des leurs ce soir-là, proposa le premier une réponse:

— Pour explorer le monde, pour mieux en saisir la vastitude, et pour mieux le comprendre.

Comme personne ne reprenait la parole, il ajouta, comme se rendant compte du peu de générosité de sa proposition:

— Et plus l'aimer.

Yenna prit le parti opposé:

— Nous partons parce que nous abusons de la générosité des Sâmi, parce que nous recevons plus ici que nous donnons, parce que le monde peut avoir besoin de nous ailleurs.

Dans le silence qui suivit, le moineau de Toïvo pépia, ce qui sembla lui avoir suggéré la réponse de son perchoir d'élection:

— Donc pour toi, nous partirions parce que nous ne sommes pas à notre place? Cela me rappelle une légende dont je n'ai jamais vérifié la véracité mais que je trouve formidable. Dans un pays lointain, un roi très puissant était embêté par les oiseaux qui volaient une partie de la récolte de fruits. Il décida donc de débarrasser son royaume de tous ses oiseaux. Pour cela, il ordonna un "jour des oiseaux" où toute la population dut s'armer de tambours et de casseroles, et effrayer les oiseaux sitôt qu'ils tentaient de se poser quelque

part. Comme c'était un monarque puissant, la population obéit, et on fit mourir les oiseaux d'épuisement en les empêchant simplement de se poser.

Il ajouta la conclusion de son histoire quelques instants plus tard:

— L'année d'après, les récoltes furent détruites par des insectes.

Yenna, cependant, avait compris le message:

— Oui, je suis bien lasse parfois. Il me semble que la vie nous chasse constamment de là où nous tentons de nous poser un instant. Que j'aimerais, parfois, me reposer enfin...

Gwenaël ne l'entendait pas de cette oreille:

— Je ne suis pas d'accord avec ta métaphore, Toïvo. Nous ne sommes pas des oiseaux qui devons payer l'effort de rester en vol par du repos — à qui il faut un nid voire un territoire. Au contraire, n'est-ce pas la destinée même de l'homme que de migrer? La vie n'est-elle pas un voyage, une transition, un cheminement? S'arrêter n'est non seulement pas une nécessité, mais même un crime contre le sens de la vie, une abdication!

Toïvo sourit, mais sans paternalisme:

— Je pense au contraire que la poursuite du voyage pour le voyage est une illusion, une fuite en avant. Ne connais-tu pas des sédentaires dont la vie n'est pas une "démission", comme tu dis? Songe à nos hôtes Sâmi pour t'en convaincre. Au contraire, songe à nos semblables dont les auberges sont pleines: crois-tu qu'ils sont tous sereins et à leur place dans le monde? Nous sont-ils, majoritairement, des modèles? Non, je crois que l'essence de l'homme — si essence de l'homme il y a — est à chercher ailleurs que dans une opposition entre sédentaires et errants.

Yenna coupa:

— Nous avons déjà parlé de tout ça! La question n'est pas celle du sens de l'humanité en général, mais celle de notre choix de vie en particulier. Que voulons-nous, nous? Il est bon que le monde soit peuplé de sédentaires et d'errants, que certains cultivent et d'autres poussent leur troupeaux, qu'une partie de la population s'attelle à relier ceux que l'espace sépare, mais nous, dans tout ça, quel rôle voulons-nous jouer?

Hi'Harara reprit la parole:

— Mais devons-nous seulement assumer un rôle? Notre vie est-elle si importante que nous devons nous comporter comme si le sort de l'humanité dépendait de nous? La vie ne peut-elle se passer de nous? Nos frères d'espèce ont-ils vraiment besoin de nous? J'en doute, voyez-vous. Je crois que chercher sa place dans le monde en fonction des autres est s'illusionner. Le monde vivra bien sans nous. Et c'est tant mieux: cela nous libère de la nécessité de le servir. Rien ne nous attache: nous sommes tellement libres que c'en est vertigineux. Mais n'est-il pas dommage de borner cette liberté, de river soi-même des chaînes pour ne pas souffrir de ce vertige?

Toïvo compléta la pensée de son ami:

— Oui, nos décisions ne concernent que nous-mêmes et nos proches. Laissons l'humanité où elle est: elle à mieux à faire que se préoccuper de nous. En d'autres termes, de quoi avons-nous envie?

Chacun réfléchit à la question ainsi posée. Yenna répondit la première:

— Les jambes me démangent. J'ai envie de marcher. Et puis, mes armes rouillent. J'ai envie de travailler un peu, de temps en temps. Je crois que j'ai envie de repartir, quitte à retrouver un monde dur et hostile.

Gwenaël approuva:

— Oui, moi aussi.

Le vieux Toïvo cligna de l'œil en lui demandant:

— Non, dis-nous ce que toi, tu veux.

— Je veux suivre Yenna.

L'assassine sourit. C'était dit crûment, mais tous quatre savaient que c'était la vérité dans sa belle et désirable nudité. Toïvo en profita pour exprimer sa propre réponse:

— Je repartirais bien, moi aussi, et j'ai envie de rester avec vous — si vous m'acceptez toujours à vos côtés.

Leurs sourires valaient une invitation. Restait Hi'Harara. Les regards se tournèrent vers lui. Il semblait embarrassé:

— Je ne sais pas...

Il semblait troublé par la réponse de son ami Toïvo. Il songeait peut-être à son frère jumeau Hi'Harine. La vie devait lui sembler bien vide, sans celui avec lequel il avait jusqu'à tout partagé. Il regarda Toïvo, sur lequel il avait reporté l'affection pour son frère. Son regard était tendre et triste. Mais soudain, il s'illumina, comme si une idée lui avait traversé l'esprit:

— Il faut que j'apprenne à vivre sans mon frère. Je vais vous laisser partir. Je crois que je vais rester ici même, et accueillir les pèlerins qui viendront visiter les ruines d'Amâssa-la-vieille, que la Terra a détruite.

Il sourit. Il semblait infiniment soulagé d'avoir pris une décision. Ses trois amis lui rendirent son sourire.

Les jours suivants furent consacrés, outre au travail habituel dans les dispensaires, à la préparation d'un nouveau voyage à pied: vêtement, outillage, sacs, nourriture,... Les trois amis étaient gais et enthousiastes, et Hi'Harara prenait plaisir à rester auprès d'eux autant que possible. Chacun se sentait en paix avec lui-même, et partageait cette joie intérieure avec les autres.

Il pleuvait depuis trois jours.

Si tel était le printemps sous ces latitudes, c'était une saison pour le moins humide.

Les trois compagnons étaient arrivés en un pays vallonné couvert de forêts réluctantes à la progression. Ils avaient dû prendre des tours de rôle pour ouvrir la voie à la hache, puis avaient fini par percevoir des ébauches de sentes à peine tracées, comme abandonnées et reconquises par la végétation omnipotente.

Finalement, les sentiers les avaient drainés vers une ancienne route pavée qu'ils suivirent vers l'amont, ce qui correspondait globalement à leur sens de progression général, vers le levant. Le soir, la route cessa de monter sans qu'on sentît un véritable col. Ils installèrent un bivouac entre quelques blocs de rochers colossaux entassés là comme à dessein par des créatures d'un autre ordre de taille. Pendant que les deux hommes improvisaient un abri de branchages et tentaient d'aviver un feu fumeux, l'assassine armée d'un arc sâmi, s'en fut explorer les cavités innombrables que l'empilement aléatoire des blocs rocheux laissaient entre eux. Yenna se dit alors que ce qui lui importait, à elle, à la vie, ce n'étaient pas ces rochers, leur masse, leur présence encombrante et irréfutable, mais bien les interstices, l'espace qu'ils laissaient entre eux — leur absence.

Elle s'assit presque au sommet, à l'abri illusoire du rocher le plus élevé, et s'abîma en rêveries tandis que le jour déclinait sans qu'elle pût voir le soleil se coucher. Elle était mouillée jusque sous la peau, comme un animal, et cela lui était indifférent. Elle songeait à ses deux compagnons qu'elle aimait, et à tous ceux qu'elle avait perdus et que souvent les deux qui lui restaient n'avaient pas connus. Étrangement, elle s'en sentait doublement esseulée. Yenna pensait à son amie Philatameson et à sa fin tragique. Elle en ressentait comme une culpabilité. Aurait-elle pu, elle, empêcher ce suicide? Aurait-elle dû, elle qui se disait son amie, prévenir ce geste douloureux? Le souvenir du doux Solin lui était à peine moins pénible. Elle se reprochait vaguement de ne pas avoir succombé à la tentation un peu puérile de partir sa recherche. L'avait-elle abandonné? Était-il encore vivant? Elle s'en voulut de ne pas avoir pu maîtriser la magie qui lui aurait permis de le contacter comme le vieux Toïvo avait pu contacter le petit Attu. Mais bientôt son esprit se concentra sur le plus lancinant de ses souvenirs, comme si les premiers en avaient été une forme de prologue: pourquoi avait-elle quitté le Prince qu'elle aimait et dont, sans le savoir alors, elle avait porté l'enfant? Elle essayait de se remémorer les raisons de son départ, et sa mémoire lui faisait alors défaut. Elle se retrouvait démunie devant le choc incompréhensible de deux idées incompatibles: elle l'aimait — elle était partie. Mais pourquoi était-elle donc partie? Que cherchait-elle alors? Que n'était-elle pas restée avec lui chez les gentils pêcheurs aux accents aigus? Pourquoi la route — la mer — l'avait-elle emporté sur l'amour? Pourquoi avait-elle cru, alors, qu'elle serait plus heureuse en embarquant pour un ailleurs indéfini qu'auprès de celui qu'elle aimait?

Il faisait nuit. Elle rejoignit ses compagnons, mais, taciturne, se réfugia dans le sommeil après s'être vaguement restaurée de quelque mets auquel elle ne prêta pas attention. Le vieux médecin et le jeune baladin respectèrent son silence et sa peine affichée, la soutenant seulement de leur sourire un peu triste. Ils se couchèrent chacun d'un côté d'elle, de manière à lui tenir chaud et à lui faire sentir leur présence et le soutien indéfectible de leur amour fraternel.

Elle leur en sut inconsciemment gré, mais ses rêves prolongèrent sa mélancolique méditation. Elle se demanda si le Prince aveugle vivait encore malgré ses blessures, et s'il y avait moyen de le retrouver, de rejoindre le Pays Siligne. Puis elle songea à ce qu'aurait été leur vie si elle était restée auprès de lui, si elle avait laissé partir sans les suivre le beau Filogène, la sensuelle Hedwige et la blanche Edorah. Elle réalisa tristement qu'aucun des trois ne lui restait à présent. Elle se rêva rapiéçant des filets et cuisinant pour Marc-Lewis. Aurait-elle été heureuse alors? Sa mélancolie un peu théâtrale voulait que oui, mais une part un peu plus lucide de sa conscience l'empêchait de croire tout à fait qu'elle aurait pu, alors, à son âge, accepter une vie sans aventure, sans réalisation fracassante, sans panache et sans feu d'artifice. Elle se demanda douloureusement si leur enfant aurait vécu si elle était restée, puis elle sombra dans le réconfortant oubli du sommeil profond.

Lorsqu'elle s'éveilla, le chant monotone de la pluie avait lavé sa mélancolie, et sans que le soleil brillât sur sa conscience, elle retrouva l'envie de sourire à ses deux amis. Gwenaël, qui avait tant bien que mal ranimé le feu, se mit en devoir de cuisiner avec enthousiasme, espérant peut-être sans le savoir qu'il pourrait ressusciter la joie de son amie comme il avait réveillé les flammes qui dormaient sous la cendre. Il souriait à demi, comme avec pudeur. Pendant ce temps, Toïvo, une tasse d'eau chaude à la main, résumait à la demoiselle leurs discussions de la veille:

— La route est ancienne. Elle est d'excellente facture. Elle est abandonnée depuis longtemps, mais on note çà et là des ébauches d'entretien, des tentatives de réparation et des essais de lutte contre la végétation et l'érosion. Elle est donc encore fréquentée, si peu que ce fût.

Après un silence où chacun but et mangea en dévidant le fil de ses propres pensées, le médecin revint à sa passion de la pierre mise en œuvre:

— Un chariot attelé doit aujourd'hui tout juste pouvoir trouver à passer entre les broussailles qui envahissent la route. Pourtant, du temps de sa splendeur, elle a dû être assez large pour que deux gros chars pussent se croiser sans ralentir. On voit bien que les deux ornières qui sont utilisées aujourd'hui ne sont pas strictement parallèles, et qu'elles consistent en fait ès ornières intérieures de deux voies distinctes, correspondant sans doute à deux sens de circulation. D'ailleurs, ce manque de parallélisme entre deux ornières qui n'étaient pas initialement prévues pour jouer de concert doit poser de sérieuses difficultés aux bouviers d'aujourd'hui.

Ils reprirent ladite route, qui cette fois descendait. Ils avaient donc bien passé un col, mais ç'avait à peine été perceptible dans ce paysage aux douces ondulations où la vue ne porte pas. Il pleuvait toujours, mais sans force, comme si le ciel avait épuisé ses réserves d'eau et se contentait de crachoter ce qui lui restait pour ne pas abandonner la partie, par principe. Ce devait être le milieu de l'après-midi lorsqu'ils aperçurent sur leur gauche une construction. C'était visiblement une forteresse qui verrouillait de haut l'accès à la vallée. À son pied, le chemin était bordé d'autres édifices, dont une tour puissante et ce qui devaient être une auberge fortifiée, qui ensemble prenaient la route en tenaille. D'aussi loin qu'il les aperçut, Toïvo commenta:

— Un poste de péage.

Yenna, déjà sur ses gardes depuis qu'ils marchaient sur une route construite par l'homme et nonobstant le fait qu'ils n'avaient encore croisé personne, s'assura de ce que son épée jouait librement dans son fourreau et affermit sa main sur le manche de l'arc. La flèche était encochée et la corde à demi tendue. Toïvo, fidèle à sa non-violence, la suivait sans armes, mais en compensant sa neutralité par une attention redoublée. Derrière lui, Gwenaël avait sorti une de ses dagues courbes et épaisses, seule arme qu'il utilisait encore depuis qu'il ne disposait plus que d'un bras. Au-dessus d'eux, le moineau de feu la Capitaine voletait négligemment.

Ils avancèrent ainsi vers le poste de péage, tous les sens aux aguets mais sans lenteur excessive. Rapidement, l'endroit put être considéré comme abandonné, mais par acquit de conscience, l'assassine entra dans chacune des quelques mesures qui accotait l'ensemble principal. Toïvo, désignant un chemin escarpé et parfois coupé de quelques marches qui montait en direction du château qu'ils avaient aperçu auparavant demanda:

— On monte?

C'était à peine une question. "On" monta, dans le même ordre de progression et avec la même attention. Il était pourtant clair, à de nombreux signes, qu'aucun être humain n'avait fréquenté les lieux de longue date. Le château était en ruines, mais Toïvo en apprécia en connaisseur la facture formidable. L'ensemble était bâti en grès rose, et si la lumière avait été moins chiche, cela aurait proposé à l'œil un contraste très doux avec le vert de l'écrin végétal qui lui formait comme un nid. Le médecin demanda à ses compagnons qu'on s'établît là. Gwenaël et Yenna partirent à la recherche d'une pièce encore couverte, de bois de feu et de gibier, tandis que Toïvo poursuivait son observation.

Il était difficile d'apprécier l'âge de la construction et le temps de son abandon. C'était un vaste ensemble qui, du temps de sa splendeur, avait dû grouiller d'une vie effrénée et joyeuse. La haute-cour était un triangle formé par deux grands bâtiments se touchant par l'angle et définissant entre eux un étroit accès facile à garder, et par une tour carrée qui surplombait le péage presque à pic. Les bâtiments avaient été d'usage social plutôt que militaire, comme en témoignait une magnifique ligne d'arcades qui ouvrait encore sur la plaine. Toïvo comptait une douzaine de fenêtres percées dans l'épaisse maçonnerie, chacune voûtée de plein cintre et divisée en trois ouvertures par deux piles rondes à chapiteau travaillé supportant un tympan percé d'un oculus. Des traces de verre coloré permettaient d'imaginer que chacun des douze oculus avait été un vitrail contenant quelque histoire ou symbole, de même que les vingt-quatre chapiteaux sculptés.

Le médecin s'abandonna longuement à les observer, tentant de comprendre le message qu'ils avaient à délivrer, puis il repassa la puissante série de portails qui séparait les deux bâtiments d'usage et ouvraient sur la basse-cour où ses deux compagnons avaient découvert une cave dont la voûte n'était pas crevée et le sol n'était pas encore inondé. Ils purent donc passer la soirée au sec, et même tenter de déshumidifier certains éléments de leur équipement.

De ses méditations, Toïvo ne partagea que celle susceptible d'intéresser ses compagnons:

— La vallée que nous avons descendue donne sur une plaine. J'ai vu des lumières, peut-être à une demi-journée de marche. Demain, nous verrons des hommes.

En effet, ils atteignirent un village peu après le milieu d'une même journée de crachin, comme si le soleil ne se levait jamais, sur cet étrange pays, que voilé d'autant d'eau qu'il se pouvait. L'agitation du moineau attaché à Toïvo les prévint à l'avance de leur arrivée. Ils progressèrent de front, Yenna seule armée, mais uniquement d'un arc au repos. Ils ne voulaient pas paraître agressifs, même s'ils étaient anxieux quant à l'accueil qu'on pouvait

réserver à des voyageurs dans un pays où l'on pouvait suivre un grand axe des jours durant sans rencontrer personne.

Le village avait dû être édifié le long de la route du temps de sa splendeur. Aujourd'hui, les extrémités en avaient été closes par d'épais vantaux de portails scellés dans les deux premières maisons de chaque côté. On les avait rehaussées de tours de guet. Les interstices entre les maisons avaient été murés et toutes les baies regardant vers l'extérieur avaient été aveuglées. L'ensemble, vu de moineau, se présentait comme une mandorle avançant à chaque extrémité une route qu'elle bloquait bel et bien. Les voyageurs ne pouvaient s'apercevoir qu'au plus large de la mandorle, des poternes avaient été pratiquées et permettaient d'accéder à des champs loin de la route, et séparés de celle-ci par le taillis épais et hostile — sans doutes même entretenu tel. Il n'était donc pas possible de contourner le village.

Les guetteurs avaient joué leur rôle, et les voyageurs étaient attendus. Plusieurs hommes armés en guerre leur intimèrent de ranger leurs armes et d'approcher à distance de palabre. Les voyageurs s'exécutèrent, bien qu'à contrecœur. Toïvo comprenait la langue des villageois et entama un dialogue sans s'apercevoir du trouble de sa compagne. Yenna, en effet, avait reconnu à leur bedaine et leur peau aux marbrures verdâtres un peuple honni de Havavzavs. Pour Gwenaël, ces caractéristiques physiques n'évoquaient que feue la Capitaine qu'il avait longtemps suivie, mais pour l'assassine, il en allait autrement. Elle était au bord de l'hystérie.

Heureusement, le docteur continuait son dialogue sans réaliser ce qui se passait à son côté. Les villageois leur désignèrent une cabane hors les murs, ouverte à la gorge de façon à ce que rien de ce qui se passait à l'intérieur ne pût être celé aux guetteurs. Ils devaient y passer une quarantaine de six jours, ce dont le docteur déduisit que, comme beaucoup de peuples, les Havavzavs du village divisaient la journée en sept — quarante septièmes totalisant un peu moins de six jours.

Le docteur acquiesça au nom du groupe, et emmena ses compagnons dans la vaste grange ouverte. L'édifice était de toute évidence prévu pour des groupes bien plus importants que le leur. Gwenaël alluma un feu et Yenna, comme abasourdie, s'assit, ostensiblement tournant dos au village. Ses deux compagnons se souvinrent de l'hostilité marquée avec laquelle l'assassine avait accueilli la Capitaine. Le lien était facile à établir. Ce fut Gwenaël qui posa frontalement la question:

— Hais-tu donc les Havavzavs?

L'assassine répondit par un regard sans équivoque: elle les abhorrait.

Toïvo commenta:

— Ça ne va pas être facile. Déjà que leur accueil manque un peu de chaleur... Dans quel pays sommes-nous entrés là?

Il regardait la porte fortifiée du village. Dans les rares meurtrières laissées en guise de baies et dans les créneaux séparant les merlons des tours, des villageois de tous âges et sexes se pressaient et les dévisageaient ostensiblement. Il songea qu'ils allaient devoir passer six jours ainsi, à se regarder.

Les Havavzavs sont habituellement des peuples pacifiques d'agriculteurs, souvent excellents bâtisseurs. Toïvo se demanda comment le peuple triomphant qui avait édifié le château du péage et les maisons qu'on devinait magnifiques sous les agrégations postérieures avaient pu dégénérer en ces villageois soupçonneux et misérables.

Gwenaël, étranger à ces considérations, n'était sensible qu'à la détresse de son amie. Malgré son propre plaisir à rencontrer enfin des gens, il aurait donné des empire pour ne pas avoir croisé des Havavzavs, puisque ce peuple avait le malheur de déplaire à l'assassine qu'il aimait. Il était curieux, également, mais n'osait poser de questions sur un sujet qui de toute évidence la blessait intimement. Il se contenta d'échafauder des suppositions. Il ima-

gina que l'assassine avait autrefois souffert à cause de ce peuple. Il ne se trompait pas, mais Yenna ne parvint jamais à raconter à ses compagnons combien sa famille avait été persécutée par les Havavzavs, et que, seule survivante, elle fût recueillie et protégée par une famille Ghébédeb — jusqu'à ce qu'elle entrât en école d'assassinat.

L'attente fut morne. Toutes les formes de pluies se succédaient, parfois entrecoupées de rémissions, mais jamais de soleil. Yenna ne parlait guère et fumait beaucoup, et sa mauvaise humeur avait tendance à être communicative. Gwenaël continuait à exercer ses arts de saltimbanque d'une main, et ne cessait d'inventer de nouveaux tours. À cause de lui, les baies et les merlons du village ne désemplissaient pas. Les enfants du village semblaient attendre avec encore plus d'impatience qu'eux l'ouverture des pesant huis. Quant à Toïvo, il passait ses journées à se promener, soit qu'il cherchât des herbes ou des plantes médicinales, soit qu'il se dérobat poliment à l'atmosphère sinistre de la quarantaine.

Au troisième jour de face-à-face silencieux, le moineau s'agita, et aux mouvements que les trois voyageurs aperçurent derrière les murailles défendant le village ils déduisirent que quelque chose se passait, ou plus précisément que quelqu'un arrivait.

Peu après en effet une caravane déboucha de la selve à peine fendue par l'étroit ruban de la route. De nombreux chariots la constituaient, précédés, suivis, et ponctués d'hommes en arme. La taille du cortège justifiait l'ampleur de la grange ouverte dans laquelle les trois voyageurs étaient comme perdus. Yenna estima les chariots à quelques dizaines et les hommes à une centaine — tous parés au combat, femmes et enfants compris.

Un homme se détacha de la caravane et s'entretint brièvement avec les hommes du guet. Il avait visiblement l'habitude de la situation, jusqu'au moment où quelque chose sembla le surprendre. Il regarda en direction de la grange, ajouta encore quelques mots, et vint au groupe. Il s'adressa à Toïvo qui s'était avancé à sa rencontre:

— Mille excuses, voyageurs, nous ne vous avons pas vus tout d'abord. Comment se fait-il que vous voyagiez en si petit nombre?

L'homme était cordial. La discussion se poursuivit tandis que la caravane s'ordonnait pour six jours d'attente. Le chef d'expédition se présenta:

— Je m'appelle Axotloltoxa — vous pouvez m'appeler Axo. Je suis désolé, mais il faudra recommencer votre quarantaine avec nous. Cela fait-il longtemps que vous êtes arrivés?

Sa question, en fait, étaient infiniment plus vaste, et signifiait en termes polis: "Qui êtes-vous, d'où donc venez-vous, et que faites-vous là?" Toïvo expliqua patiemment leur état de voyageurs étrangers à cette contrée qu'ils découvraient et leur itinéraire de ces dernières années. Après tout, ils avaient six jours à tuer: autant détailler! Axotloltoxa, de son côté, lui raconta la vie de cette contrée, et les deux hommes se lièrent peu à peu d'amitié.

Gwenaël, bien que souffrant de l'hostilité manifeste de son amie envers les marchands, Havavzavs eux aussi, ne laissa pas se ternir sa joie de retrouver du monde après bien des mois de marche en petit comité. Il participa aux activités collectives, réjouit de spectacles burlesques ou impressionnants ces gens dont il ne parlait pas encore la langue, et se liait à chacun, d'un sourire ou d'une aide opportune. Son bras manquant ajouté à sa bonne humeur le rendait immédiatement sympathique à quiconque.

Axotloltoxa raconta que depuis quelque deux générations, le pays avait bien changé. Avant, les villages étaient ouverts, les routes entretenues et grouillantes, et le commerce florissant. Mais une terrible épidémie avait divisé la population par dix, réduisant parfois des villes entières en d'immenses cimetières. Les survivants s'étaient cloîtrés et redoutaient les voyageurs par qui viennent les maladies, même si en même temps ils avaient terriblement besoin de ce seul lien qu'ils avaient avec le reste du monde. Il conclut:

— Nous, les marchands, sommes en quelques sortes le sang et le ciment de ce qu'il reste de cette civilisation. Autant ou peut-être plus que des marchandises, nous apportons des dépêches, nous renouvelons les histoires, nous rappelons aux villageois exilés que le monde existe autour d'eux. Sans nous, chaque village se résorberait dans sa propre autarcie et peut-être disparaîtrait dans le néant. Existe-t-on si l'on n'existe pas pour d'autres?

Toïvo comprit mieux la double curiosité des villageois: celle qu'il avait devinée était due à leur étrangeté (caractéristiques physique, petite taille du groupe, ignorance des us sus de tous) mais l'autre lui apparut soudain: c'était la curiosité dont les villageois ne s'étaient pas départis — la curiosité légitime et habituelle qui accompagnait tout voyageur dans un pays avare de communication.

Axotloltoxa expliqua également que les routes étaient peu entretenues — ce dont les voyageurs s'étaient aperçus — et très dangereuses, car ce que les villageois attendaient pacifiquement, d'autres le désiraient prendre par force. Aussi les caravanes de marchands étaient-elles de véritables entreprises de guerre, où chacun portait arme et savait s'en servir. À cette condition seule, un marché paisible pouvait s'établir.

Comme l'attente se prolongeait, Axotloltoxa raconta encore que plus avant dans la plaine, des bourgades plus importantes que le village où ils étaient arrivés étaient le fief de seigneurs puissants et dépensiers, qui vivaient dans un faste clinquant, nostalgiques d'un temps où bien plus de richesse circulait. Ces gens étaient les plus intéressants pour les marchands, dont certains chariots massifs soigneusement cadenassés renfermaient des bijoux, des pierreries, des draps chatoyants, des étoffes à la mode, de la vaisselle fine et fragile — bref, tout ce qui pouvait entretenir chez les puissants de ce monde l'illusion de ce que la civilisation n'avait pas entièrement disparu pendant les temps de décadence qui avaient suivi les grandes épidémies.

Le marchand jugeait en connaisseur l'équipement des voyageurs, mais comme s'il chassait une pensée importune il conclut abruptement:

— Joignez-vous à nous. Je vous engage comme escorte complémentaire. Comme salaire, je vous offre le couvert, et surtout la sécurité de voyager avec une caravane puissante.

Toïvo accepta au nom du groupe. C'était la veille de la levée de la quarantaine.

Le jour de l'ouverture des portes fut un événement mémorable, et Toïvo se demanda à quelle fréquence se succédaient les caravanes de marchands. Était-ce plus ou moins que le seuil symbolique d'une fois l'an?

Les habitants, rassurés par la quarantaine, avaient pu donner libre cours à l'enthousiasme de recevoir de la visite, et chacun s'était mis sur son trentin. Quant aux marchands, ils avaient préparé dans les chariots les denrées les plus propres à enflammer cette population rurale: outils, vaisselle robuste, armes, images pieuses ou licencieuses, bijouterie pesante, quincaillerie, bimbeloterie, ferblanterie, horlogerie et autres petits mécanismes, ainsi que mille exotismes à bon marché.

Gwenaël s'était naturellement joint à l'équipe des saltimbanques qui ajoutait le divertissement au commerce. Comme l'avait dit Axotloltoxa, c'était peut-être là le rôle le plus important de la caravane, plus encore que le rôle de transfert de richesses physiques. Au dernier moment, il était parvenu à inclure Yenna dans son numéro, de sorte que l'antipathie patente de la jeune femme fût plus discrète. L'assassine n'avait encore condescendu à parler avec aucun des Havavzavs, mais elle ne poussa pas la mauvaise grâce jusqu'à refuser d'accompagner son ami sur scène. De là, sa morgue haineuse put passer pour un rôle, et il est plus d'un jeune villageois qui s'enamoura de la mystérieuse jongleuse et peupla longtemps ses rêves de son souvenir.

La foire dura trois jours plein, comme il était de coutume depuis qu'on s'était aperçu de ce que c'était le temps idéal pour que les échanges les plus conséquents se décidassent. En suite de quoi, la puissante caravane s'ébranla.

Ce que les trois voyageurs avaient pris pour une plaine était en fait une immense vallée fluviale qui courait entre deux massifs montagneux dirigés perpendiculairement à la course du soleil. L'axe de la vallée, où coulait le fleuve large et lent, était également parcouru par une route moins négligée et un peu moins désertée que celle d'où arriva la caravane. Se croiser était une aventure, mais devenait possible alors que jusque-là cela aurait relevé de l'exploit. Les champs, moins étriqués et peut-être mieux tenus, laissaient la population moins hâve que dans la montagne, où chacun était aussi peu corpulent que peut l'être un Havavzav dénutri. Ce n'était d'ailleurs pas le moindre paradoxe de ce peuple que de pouvoir à la fois être gros et faméliques.

Les bourgades des carrefours, d'une importance supérieure aux villages qui barrent les chemins de montagnes, étaient dominées par la puissante structure de la cathédrale — ou du moins appellerons-nous ainsi le colossal édifice érigé en d'autre temps par une population prospère et compétente, et que le temps décatissait et rendait parfois dangereux. À chaque étape, Toïvo faussait compagnie à la caravane et passait les trois jours de foire qui suivaient les six de quarantaine en contemplation émue de ces traces en voie de disparition laissée par une civilisation avancée.

L'édifice était à la fois religieux et profane, festif et solennel, ouvert et mystérieux, sombre et éclatant: on s'y réunissait tant les jours de fête que pour les deuils collectifs, et les marchés autant que les cultes avaient dû s'y tenir — mais pour l'heure, les caravaniers, prudents, préféraient les places à l'air libre, habituellement à l'intersection de deux routes anciennes.

Les constructions de grès rosé rivalisaient de virtuosité, et les moindres recoins étaient peuplés de statues que l'érosion paradoxalement animait. D'immenses espaces éclairés par des vitraux crevés étaient reliés par d'innombrables sous-volumes formant un dédale qu'il aurait fallu des années de pratique régulière pour apprivoiser. Toïvo, à chaque fois, était charmé — happé par ces édifices d'un autre temps sinon d'un autre monde. L'architecture havavzave écliprait tout ce qu'il avait pu connaître jusque-là, même peut-être la fastueuse Amâssa.

Yenna, face à la compétition de bonne humeur à laquelle tous se livraient — particulièrement les jeunes hommes de la caravane —, se départait peu à peu de sa mauvaise humeur, mais ne parvint jamais à aimer assez le peuple havavzav pour enfin proférer une parole. On l'imagina plus ou moins muette, on s'adressait à elle en forçant le sourire et en articulant des paroles simplistes dans une langue qu'elle ignorait et ne faisait aucun effort pour acquérir — et on s'en tenait là, la prenant peut-être pour une sorte de demeurée. Tant qu'on ne la forçait à rien, cela convenait à l'assassine. Et tant qu'elle saurait défendre la caravane, cela convenait à la compagnie.

En fait, lorsque la caravane cheminait, elle se joignait aux groupes d'éclaireurs. Pendant les trois jours des foires, elle jonglait avec son compagnon Gwenaël, et la bienveillance universelle qu'il éveillait déteignait un peu sur elle. Le plus pénible lui était les quarantaines. Elle prit l'habitude de longues promenades où elle fumait à loisir. On put ainsi se tolérer et vivre ensemble.

L'été succéda au printemps, ce qui fut notable à ce que les jours de pluie continue furent de plus en plus entrecoupés de périodes de rémissions. On dit même qu'on aurait parfois aperçu le soleil entre les nuages... La caravane n'avait parcouru que le cinquième ou même dixième de la distance qu'elle aurait parcourue sans villages, puisque chacun imposait neuf jours d'arrêt et qu'en ces régions moins dépeuplées que les montagnes avoisi-

nantes, ils n'étaient séparés que d'un jour ou deux de marche. La vigilance hypocondriaque des Havavzavs ne se relâcha jamais: il était patent que les populations avaient été durablement traumatisées.

Comme le temps s'adoucissait, Yenna commença à donner des signes d'impatience à ses amis: allaient-ils suivre ce train d'escargots longtemps encore? Ce à quoi le sage Toïvo répondit:

— Que proposes-tu d'autre? As-tu repéré un chemin qui ne soit pas entrecoupé de village? Tu penses pouvoir forcer les quarantaines? Veux-tu couper par les taillis? Je doute que tu progresses plus vite... Nous n'avons pas le choix.

L'assassine rongea son frein et ne trouvait à se relaxer qu'en fumant et en battant la forêt broussailleuse alentour. Elle apprivoisa ainsi les quarantaines. Mais guettait toute opportunité de réformer cette routine qui lui restait passablement odieuse... Elle attendait que quelque chose advînt.

La caravane atteignit la capitale au plus sec de l'été, notable à ce que presque un jour sur deux était sans réelle précipitation — nonobstant quelques crachins et autres brouillards mouillés — et à ce qu'il ne faisait pas excessivement froid. Axotloltoxa annonça avec fierté le cœur de son pays:

— Tchoume-Pitchoume!

Gwenaël, facétieux mais diplomate, s'abstint de répondre.

Ce qu'Axotloltoxa désignait avec emphase n'était composé que de quelques pierres vaguement appareillées qu'on pouvait apercevoir entre les racines des arbres. Les voyageurs comprirent au fil de la progression de la caravane que si la capitale avait été autrefois une cité florissante, c'était aujourd'hui un champ de ruines phagocyté par la moisissure froide et humide qu'était la forêt. En d'autres termes, la capitale était une forme spécifique de sylve, où les arbres ne croissaient pas dans de l'humus mais dans le jointoiement des appareillages. Gwenaël contemplait cette victoire écrasante de la nature sur la civilisation avec l'humour et le détachement inhérents à sa jeunesse, tandis que Toïvo admirait avec compétence et nostalgie la qualité des maçons qui avaient érigés ces œuvres dont ne subsistait que la trace. Quant à Yenna, nul ne pouvait deviner quels sentiments le curieux spectacle faisait naître en elle, tant elle demeurait impénétrable et hautaine depuis que les trois compagnons étaient en terre havavzave.

Le principe de la quarantaine était en vigueur dans la capitale comme partout ailleurs dans le pays, avec deux différences notoires. D'abord, afin de permettre plus de trafic, plusieurs — peut-être trois — quarantaines distinctes étaient établies, avec interdiction de communiquer entre elles bien entendu. Ainsi, tous les deux jours, un groupe pouvait pénétrer la cité. Ensuite, au lieu de consister en une vaste grange ouverte à la gorge vers les tours de guet d'un village fortifié, les quarantaines consistaient en un bricolage raccommo-dé dans les ruines: un groupe de bâtiments anciens avait été isolé par des ajouts grossiers et la surveillance s'effectuait du haut de ces remparts de bric et de broc.

Ce spectacle désola l'assassine, car elle comprit qu'elle ne pourrait pas, comme elle en avait pris l'habitude, sortir faire semblant de chasser et s'abstraire du groupe durant les six longues journées des quarantaines. Elle s'assombrit à l'idée du tête-à-tête forcé qu'elle allait avoir à endurer.

La caravane s'installa donc. Chacun était affairé à préparer au mieux le grand marché qui se tiendrait lorsque la capitale leur ouvrirait les portes. Ils ne s'arrêteraient pas là trois jours seulement, mais bien une semaine entière: c'était l'échange le plus intense d'un périple annuel, et l'excitation des marchands était palpable. Les deux compagnons d'Yenna s'y étaient abandonnés, mais elle-même en souffrait. Elle serrait les dents et se réfugiait derrière la double cuirasse de son mutisme forcené et du nuage de fumée d'herbe à pipe dont elle s'entourait convulsivement.

Cette sinistre routine fut interrompue au quatrième jour de quarantaine. Une excitation spécifique se manifesta dans la caravane, et des cris commencèrent à s'élever. Chacun se dirigea vers le centre d'où semblait sourdre cette agitation, les trois voyageurs inclus. Peu à peu, l'affaire se clarifia. Une mère pleurait son enfant disparu dans les ruines. Elle désignait une brèche dans une muraille ancienne. Quelques mètres plus haut, les gardes de la cité s'étaient agglutinés eux aussi — menaçants.

Axotloltoxa expliqua à Toïvo qui se tenait près de lui que si quelqu'un quittait l'enclos pour aller chercher l'enfant, la quarantaine serait à recommencer.

L'excitation retomba. La mère et quelques membres de la famille se relayaient auprès de la brèche et criaient avec angoisse le nom de l'enfant disparu. Au-dessus d'eux, comme une nuée de charognards sinistres, les gardes veillaient à ce que l'ordre, majuscule et écrasant, fût respecté. La nuit tomba, et les cris désespérés s'espacèrent.

Yenna fut réveillée par Toïvo:

— Il pleut. Viens, on y va.

L'assassine n'eut pas besoin d'explications. Son aversion affichée pour les Havavzavs ne l'avait pas rendue sourde à la détresse humaine. Elle s'harnacha et fut heureuse de constater que ses deux amis étaient déjà prêts. Elle donna ses instructions en professionnelle:

— Pieds nus. Vêtements sombres et moulants. Gwenaël, trois couteaux et c'est tout. Toïvo, prends un peu d'eau, de nourriture et quelques herbes de première urgence.

Elle-même s'équipa d'un poignard et de son arc, abandonnant son épée.

La nuit était sombre sans être absolument noire. Le moineau de Toïvo s'était perché sur son épaule et n'en bougea plus. Comme l'avait souligné le vieil homme, il pleuvait un peu. La famille de l'enfant avait fini par s'assoupir autour de la brèche et il était loisible d'imaginer que les gardiens en avaient fait de même — et s'ils ne l'avaient pas fait, il leur aurait fallu des sens bien aiguisés pour distinguer dans l'averse nocturne les trois compagnons silencieux et vêtus de sombre.

Yenna avait naturellement pris la tête. La brèche ouvrait sur une sorte d'ancienne place encombrée de débris de statues et ceintes des restes de vastes et puissants bâtiments. Elle en fit rapidement le tour tandis que ses compagnons, plus lents, gagnaient le centre afin de pouvoir la rejoindre immédiatement lorsqu'elle aurait trouvé une piste. L'assassine ne fut pas longue. La trace était clairement marquée — c'est tout au moins ce qu'elle affirma à ses compagnons, moins fins limiers qu'elle.

Ils descendirent un escalier raide et très étroit entre deux bâtisses qui avaient dû être des temples. Toïvo réalisa, au cours de cette descente, que le dernier jour de marche de la caravane s'était fait ascensionnellement, et que Tchoume-Pitchoume devait être assise bien loin au-dessus du fleuve.

Les trois enquêteurs débouchèrent sur une nouvelle place, pas plus petite que la précédente, mais écrasée par les immenses fondations des immeubles qui la bordaient. La pluie ne les atteignait déjà plus guère, et l'obscurité s'était épaissie. Yenna progressait de plus en plus lentement, et malgré cela ses compagnons peinaient à la suivre. La situation devenait critique. Yenna finit par interrompre leur tentative.

— Bon. Nous sommes sur une place. Dormons quelques heures et nous continuerons après l'aube. Personne ne passe par ici, et si les marchands ne donnent pas l'alerte, personne ne nous cherchera. Bonne nuit.

Chacun des trois s'allongea inconfortablement et tenta de dormir quelques heures. Ils durent y parvenir, car lorsqu'ils s'éveillèrent il faisait clair — c'est-à-dire qu'il devait faire grand-jour hors du puits dans lequel ils avaient dormi. Une rapide inspection leur confirma l'évidence: personne n'était passé par cette place obscure et quasi-souterraine depuis des mois — sinon la discrète trace de l'enfant disparu.

Les trois compagnons reprirent leur progression, cette fois avec facilité car non seulement il faisait clair, mais en plus la pluie avait eu la bonne idée de s'interrompre. Tous les escaliers qu'ils empruntaient étaient descendants, et les passages étaient de plus en plus étroits et couverts à des hauteurs diverses de ponts dont pendaient négligemment des guirlandes de lianes fleuries. À tout moment, Toïvo s'attendait à atteindre le niveau du fleuve, mais sans cesse de nouveaux escaliers descendaient encore.

Finalement, au terme d'une ruelle presque souterraine à force d'être enjambée par des bâtiments-ponts, ils atteignirent le niveau de l'eau. C'était comme un marais où auraient grandi d'immenses arbres de pierre. Une eau stagnante, vicieuse et fétide s'insinuait entre les masses de roche naturelle et de pierre de taille sur lesquelles étaient construite Tchoume-Pitchoume. Le soleil devait décliner déjà, car il projetait dans l'atmosphère des rayons obliques du plus bel effet si tant est que quelqu'un eût été d'humeur artistique.

Concentrée, l'assassine reprit sa traque. L'enfant, probablement perdu et paniqué, avait suivi un étroit entablement coïncé entre falaise et marais. Yenna commenta la trace:

— Il est épuisé. S'il ne s'est pas cassé la gueule, nous le retrouverons bientôt.

De fait, il ne leur fallut que quelques pas encore pour l'apercevoir. Il était vivant mais inconscient. Yenna, épuisée par l'attention que lui avait demandée la traque, s'adossa au roc et laissa Toïvo à l'œuvre. Le vieil homme, assisté de son jeune ami, vérifia que l'enfant n'était ni blessé ni souffrant. Il était surtout épuisé — plus peut-être par la terreur que par la descente. Mais en approfondissant son diagnostic, Toïvo le crut malade, et préféra ne pas traîner. Il donna quelques stimulants à l'enfant inconscient et réveilla l'assassine qui s'était assoupie. Elle approuva:

— Il nous faut rentrer cette nuit. Allons-y.

L'obscurité succéda rapidement au soleil oblique. Ils portaient l'enfant à tour de rôle et progressaient sans souci de discrétion. L'assassine avait laissé des traces évidentes de leur passage, confiante en ce que personne de mal intentionné ne les suivrait. Malgré leur détermination, quelque part vers le milieu de l'ascension, il leur fallut s'arrêter: fatigue et obscurité s'étaient conjugués pour leur faire barrage. Ils s'arrêtèrent pour considérer la situation. C'est à ce moment que l'enfant s'éveilla. Il se mit à hurler. Bien que ces cris ne risquassent pas d'attirer du monde, ils ajoutèrent à l'écœurement des trois compagnons. Toïvo tenta de le rassurer et le pris dans ses bras. L'enfant devait avoir quelque cinq ans. Yenna se releva et tenta de repérer leur chemin à l'avance. Gwenaël vaqua de son côté, et lorsqu'il revint au groupe, il avait bricolé une petite lanterne sourde, très discrète mais suffisante pour pallier l'absence de lune. L'enfant s'était calmé grâce au charme de Toïvo. On put repartir.

Le plus difficile fut de pénétrer à nouveau dans la quarantaine sans se faire remarquer de personne. L'aube pointait. La surveillance autour de la brèche s'était heureusement relâchée, tant au niveau de la famille que des gardiens. Il fallut retenir l'enfant de se précipiter vers ses parents. Mais les trois voyageurs furent fermes avec lui: il ne fallait pas qu'une agitation inhabituelle éveillât la suspicion des gardiens, surtout que c'était le jour tant attendu de l'ouverture des portes! L'enfant se tint donc coi, et attendit sagement que le joyeux tohu-bohu des premières aubes de marché lui permît de rejoindre ses parents. Les trois voyageurs le laissèrent alors partir, et cherchèrent à dormir un peu.

Ils ne profitèrent pas longtemps de leur quiétude: quelques instants à peine après le départ de l'enfant, ils se firent réveiller par ses nombreux parents! On leur demanda de confirmer leur sauvetage. Toïvo répondit brièvement et modestement. La réaction des marchands le surprit: un homme, sans doute le père, emporta l'enfant et se mit à le gifler. La mère, heureusement, se jeta sur Toïvo et l'embrassa avec expansion, puis répéta ses effusions sur ses deux compagnons. Mais une partie des marchands était réservée sinon

renfrognée. Toïvo comprit qu'ils désapprouvaient l'idée d'avoir risqué l'ouverture des portes pour un morveux.

Axotlotoxa vint les trouver. Il les approuvait ouvertement, lui, ce qui fit taire les mécontents. Il remercia les trois compagnons au nom de la caravane et insista auprès d'Yenna. Elle lui répondit d'un sourire, le premier depuis leur rencontre. À ce sourire, bien des cœurs battirent plus vite. L'assassine cristallisait beaucoup de sentiments extrêmes, et l'action d'éclat qu'elle venait de coordonner avec l'approbation — quoique postérieure — du chef de la caravane donnait irrémédiablement l'avantage aux sentiments favorables. On se mit à l'aduler.

Heureusement, ces effusions durèrent peu: les portes allaient ouvrir, et il ne fallait pas attirer l'attention des matons suspicieux. L'heure étant à la fête, personne, pas même les soldats, n'était d'humeur chagrine. Les portes s'ouvrirent et le marché commença.

Au cœur du labyrinthe de ruines mêlées d'arbres qu'était Tchoume-Pitchoune, un seul lieu était dégagé: sans doute d'anciens gradins de théâtre ou de cirque, formaient un immense entonnoir elliptique d'une complexité technique que seul un œil exercé comme celui de Toïvo pouvait apprécier. Les habitants de la Capitale avaient aménagé des maisonnettes dans les gradins, tandis que ce qui avait dû être la scène servait de place publique et — en l'occurrence — de place de foire.

La foule dense et futile qui peuplait cet ancien lieu de fêtes oubliées et le bricolage manifeste qu'étaient l'assemblage des bicoques, contrastait avec les ruines majestueuses et dépeuplées qui les entouraient.

Le marché s'installa dans la bonne humeur, au point de convergence de toute l'attention de la capitale. Gwenaël remplit son rôle de baladin et d'amuseur avec brio tandis que Yenna était tirée de ses ruminations sur les moyens de s'évader de la double geôle qu'étaient la Capitale et son pays par la mère de l'enfant qu'elle avait participé à sauver. Étonnamment, cette dernière parvint à conquérir le cœur de l'assassine — peut-être la longue cohabitation plus ou moins forcée avait-elle attendri l'armure de répulsion que Yenna avait forgée autour d'elle. Peut-être aussi la subtile femme trouva-t-elle un équilibre entre la spontanéité de son effusion et la retenue qu'il fallait observer pour ne pas effaroucher l'assassine échaudée. Toujours est-il que les deux femmes se mirent à deviser quelques mots ânonnants, à rire, à commérer et bavarder comme de vieilles amies.

La naissance de cette complicité est d'ailleurs le seul événement digne d'un peu d'apaisantissement sur cette foire par ailleurs peu différente de celles des villages, sinon par le décor totalitaire dans lequel elle se tenait, et, presque quotidiennement, le grondement sourd d'un immeuble s'effondrant dans le lointain. L'amitié entre Yenna et la femme havvazave dont, curieusement, elle ne s'enquit jamais du prénom, fut scellée par un événement qui s'inscrivit en faux dans la liesse générale: Yenna recevait les petites marques d'attention de sa nouvelle amie avec simplicité, mais un jour elle la remarqua devant un étal, soupirant après une étole brodée simple mais élégante. Le marchand, étonnamment revêché, refusait tout marchandage. L'assassine comprit que son amie était bien plus pauvre qu'elle l'avait supposé, et que les petites attentions dont elle l'honorait étaient pour elle de véritables sacrifices. Yenna fut choquée, et plutôt que de se sentir coupable de ne pas avoir apprécié à leur juste valeur les offrandes de son amie, elle nourrit une soudaine haine vengeresse envers le marchand avare qui refusait à son amie le petit plaisir qui l'aurait enchantée. Il s'en fallut de peu que l'assassine professionnelle se mît à travailler à son propre compte et exécutât sur-le-champ l'indélicat. Elle parvint fort heureusement à se contenir, et de ce jour, elle reçut avec attention les témoignages d'amitié de sa nouvelle commère.

Au bout d'une semaine, la caravane reprit son errance et on se remit à enchaîner les petites foires de bourgade. Malgré la compagne récente qu'elle s'était faite, Yenna n'en pouvait plus de ce pays cloisonné, hypocondriaque et presque autistique. Elle ne parlait plus que d'évasion. Axotloltoxa tentait de la faire patienter en lui jurant qu'ils s'approchaient d'une limite du pays et qu'elle allait pouvoir les quitter.

Elle parvint à patienter grâce à un événement absolument inattendu: elle eut une nuit, alors que la caravane attendait la fin d'une quarantaine particulièrement ordinaire, un rêve étrange et pénétrant où Solin, le grand compagnon des débuts de ses errances, lui parlait de ce qu'il était devenu et lui racontait qu'il allait bien. Yenna imagina — à tort ou à raison — que son ami avait réussi à lui faire passer le même genre de message onirique que le groupe avait adressé au jeune Attu lorsqu'il s'était laissé adopter par une famille de petites gens. Rassérénée quant au sort de son vieux compagnon, l'assassine parvint à attendre sans trop se plaindre le jour où le chef de caravane pût enfin leur annoncer:

— Voilà. Si vous prenez à droite, vous sortez du pays. J'ignore où vous arriverez, nous n'y allons pas. Il n'y a plus de villages dans cette direction. Votre cheminement ne sera plus interrompu par des quarantaines.

Il ajouta avec pudeur, cachant mal une certaine émotion:

— Bonne chance...

Il était clair que les trois compagnons avaient laissé une trace profonde dans les mémoires des marchands.

L'attaque des lynx ocellés ne surprit pas les trois itinérants, malgré l'obscurité et le silence dont faisaient preuve les prédateurs.

Il y avait bien longtemps que Yenna, Toïvo et Gwenaël avaient quitté la troupe des marchands. Ils n'avaient guère fréquenté de populations humaines pendant ce lent périple, mais le paysage s'était peu à peu tourmenté et élevé, tandis que la température baissait. Ils avaient fini par passer un col très haut perché entre deux montagnes glaciales, et la première partie de la redescente s'était avérée périlleuse. Au bout d'un jour de désescalade que l'absence d'un bras chez Gwenaël rendait particulièrement pénible ils avaient pu reprendre une progression plus proche de la marche — bien que toujours montagnarde. Ils marchaient ainsi depuis deux jours dans le creux d'une vallée abrupte et avaient pu relever deux types d'empreintes dans les rares espaces plans où les alluvions sableux avaient pu s'accumuler: des traces de troupeaux ovins et des traces de prédateurs. La netteté desdites traces ovines les surprenait, car sans cesse ils s'attendaient à rencontrer le troupeau dont elles témoignaient, mais la montagne semblait garder les bêtes comme d'autres gardent un secret — et finalement ce fut les lynx ocellés qu'ils rencontrèrent en premier.

Les lynx attaquèrent de nuit, comme des loups. Les trois compagnons dormaient serrés contre les deux troncs étiques se consumant par l'intérieur comme ils avaient appris à le faire — ou plutôt deux dormaient, de part et d'autre du maigre foyer autorisé par la rareté de la végétation, tandis que le troisième montait la garde. Bien leur en avait pris.

C'était la veille de Toïvo. Somnolent mais éveillé, il avait fini par percevoir la présence des fauves, que ce fût par leur odeur ou par une certaine consistance du silence alentour. Il éveilla ses compagnons qui furent immédiatement d'aplomb, parés. Yenna, bien armée mais répugnant à blesser des bêtes avait préparé la veille des torches de brindilles qu'elle enflamma et distribua à ses deux amis. Quelques moulinets et des cris impétueux suffirent à disperser temporairement les bêtes prudentes. L'assassine fut soulagée.

Les compagnons tinrent un bref conseil: tant que la nuit les couvrait, la terreur qu'inspirait le feu fonctionnerait, mais le jour ils feraient mieux de progresser. Se fiant aux fraîches traces de troupeaux, ils espéraient rencontrer une civilisation incessamment. Ainsi firent-ils, enchaînant les gardes attentives et nourrissant le feu un peu plus que le seul froid le nécessitait. Les lynx ocellés, dont la présence était partout perceptible, n'attaquèrent plus.

Lorsque l'aube claircit le ciel — sans toutefois que le soleil se montrât, tant l'horizon était obstrué de pans rocheux plus ou moins lointains et glacés —, ils se remirent en marche. Ils avaient abandonné les torches que le plein jour rendait ineffectives, et progressaient l'arme au poing, tant bien que mal, glissant sur les pierres qu'en des saisons plus humides ou plus chaudes le maigre ruisseau devait arroser. Gwenaël conservait ses couteaux à la ceinture, afin de pouvoir prendre appui sur son unique bras au besoin, tandis que Yenna et Toïvo tenaient chacun une épée, mais avec un dégoût marqué et une appré-

hension perceptible — comme si chacun s'interrogeait sans cesse quant à son droit à frapper une bête, le vieil homme par non-violence viscérale et la jeune femme par amour pour les animaux. Le moineau voletait au-dessus de leur tête, comme un espion.

Heureusement, les lynx ocellés ne se montrèrent plus — bien que leur présence demeurât proche. Par contre, les trois voyageurs ne virent pas non plus les troupeaux que les traces laissaient espérer. Ils progressaient pourtant nettement, et le paysage évoluait perceptiblement, bien qu'éternellement composé de roches en pans et en éboulis.

Il fallut que l'après-midi fût avancée pour qu'enfin ils rencontrassent un troupeau de moutons gardé par un unique pâtre. En cet endroit, deux torrents — et donc deux vallées — confluaient, dégageant un replat d'une certaine étendue où quelques abris de pierres empilées semblaient veiller sur les moutons égaillés alentours. Le berger sortit de l'une de ces huttes primitives, alerté par l'inquiétude du troupeau due moins, sans doutes, à la présence des voyageurs qu'à celle plus lointaine mais plus angoissante des lynx qui les suivait.

Le jeune homme était grand, de peau orangée et sombre de cheveu. Il était musclé sans pour autant cesser d'être svelte. Il était vêtu pauvrement mais avec un certain soin. On voyait cependant que son vêtement serait bientôt insuffisant à le protéger du froid, et l'on pouvait en supposer qu'il n'allait pas tarder à regagner des sols — sinon des cieux — plus cléments.

Il aborda les étrangers en souriant, peu méfiant mais pas non plus exagérément surpris.

On chercha un langage commun, mais en vain.

Heureusement, le temps était une denrée qui ne faisait défaut à aucun des quatre personnages, et l'on s'exprima par signes, dessins et mimiques tout en préparant la soirée. On but du lait de brebis et on coucha dans les basses maisons de pierre sèche où même la petite Yenna ne parvenait pas à se déployer entièrement, chacun en compagnie de quelques moutons pour la chaleur — bien à l'abri, ainsi, des lynx ocellés.

Le lendemain, on partit pour plus bas dans la vallée. La nuit, il avait gelé, apparemment pour la première fois à cette altitude. Le berger, après les avoir observé un peu, chercha des arbrisseaux, et lorsqu'il en trouva enfin à sa convenance tailla à chacun un bourdon d'un diamètre confortable à la main et de l'exacte longueur qui séparait leur nez du sol lorsqu'ils regardaient droit devant eux. Dans un second temps, il s'aperçu de ce qu'il devait également enseigner à ses nouveaux amis la façon de s'en servir: avec force gesticulation et démonstration, il leur démontra la façon de sauter le ru en se servant du bourdon comme d'une perche, comment le tenir au deux tiers, extrémité fine vers le sol afin que le poids presque égal de la partie supérieure permît de manier l'ensemble sans effort, et dans les pentes au cailloutis régulier il leur enseigna à courir en s'appuyant des deux mains sur le bâton planté derrière eux. Gwenaël avait plus de mal, mais dès le début le berger l'avait délesté de son paquetage, et le garçon pouvait ainsi compenser son handicap par la légèreté.

De son côté, Toïvo apprécia que, sous sa main lorsqu'il empoignait son bourdon au point d'équilibre, un nœud ourlé de renflements faisait comme une bouche qu'il caressait. Quant à Yenna, contre l'avis de leur guide, elle se coupa une autre gaffe, considérablement plus longue que la précédente, et se mit à ne plus se déplacer que par bonds saisissants.

La progression, rythmée par les ovins, était sereine. Le soir, on dormit à une autre confluence, cette fois dans une maisonnette en bois, montée sur courts pilotis. Les bêtes s'étaient agglutinées dessous, et les quatre humains dormaient sur le platelage bois. Pendant la journée, chacun des trois voyageurs avait appris les bases d'une conversation: "oui", "non", "merci", "mauvais", "bon", "plus tard" et, bien sûr, "je t'aime" et "j'ai soif", vocables recommandés comme prioritaires par les plus distingués philologues.

Ils savaient que le lendemain apporterait du neuf: on sentait à la topologie que le torrent grossi qu'ils suivaient allait se déverser dans une vallée considérablement plus ample, et potentiellement habitée. De fait, il n'eurent à marcher que peu de temps le jour suivant pour non seulement distinguer une majestueuse vallée perpendiculaire à leur route mais également, peu après le point où la vallée qu'ils suivaient s'élargissait jusqu'à se fondre dans la plus vaste, une tour — un tour de pierre élevée, puissante, massive, qu'on avait couronnée de mâchicoulis puis recouverte d'une toiture de pierre, mais dont la couverture avait ensuite été crevée pour continuer l'érection.

En avançant encore, les trois compagnons découvrirent d'autres tours semées dans la vaste vallée qu'ils abordaient, chacun à un degré d'avancement différent. Le berger, appréciant leur surprise, les emmena par un chemin qui devait rallonger un peu le trajet mais permettait une vue d'ensemble d'un tronçon de la vallée qu'ils abordaient. L'amont de la rivière était à leur gauche. Dans cette direction, du côté où ils entraient, deux tours au moins avaient passé le niveau des mâchicoulis, dont une largement. Toïvo estima sa hauteur à une bonne douzaine de fois sa propre hauteur, soit une septantaine de pieds. Cinq autres étaient plus ou moins au niveau de ladite plate-forme, soit quelque cinquante pieds au-dessus du sol. Une dizaine d'autres n'avaient pas atteint ce niveau, et dressaient vers le ciel un chantier arrogant mais comme tronqué.

En face, au moins autant de tours s'élevaient, certaines peut-être plus hautes encore, bien que la distance ne permît pas d'en juger avec certitude. Puis, tournant la tête vers leur droite par-delà le torrent qu'ils avaient suivi, ils avisèrent d'autres agglomérations de tours vers l'aval, mais il leur sembla qu'une seule, dans cette direction, avait dépassé le niveau du premier toit.

Le berger prenait visiblement autant de plaisir que les voyageurs d'étonnement à contempler ce qui devait très certainement être sa vallée natale. Il indiqua aux étrangers une tour dont le chantier était interrompu à trente ou quarante pieds du sol, assez exactement au centre du premier ensemble de tours, à leurs pieds — on comprit qu'il s'agissait de chez lui.

On repartit comme le soleil s'était caché derrière la haute barrière des montagnes qui leurs faisaient face, car bien que la nuit fût encore loin, l'absence de rayonnement direct rendit immédiatement le froid piquant. Chaque tour était entourée de bâtiments bas, en général d'un seul étage, comme une mère de ses enfants, et des sentiers se faufilaient entre ces ensembles. Le garçon dirigea avec habileté le troupeau vers le donjon qu'il leur avait indiqué, et les bêtes trouvèrent place dans plusieurs des bâtiments bas qui entouraient la tour en construction. Quant aux humaines, ils rentrèrent dans une autre bâtisse — non en la tour — où quelques parents du jeune homme les attendaient.

Le garçon était visiblement espéré avec impatience: il avait dû être absent longtemps. Il ne fallait pas une sagacité formidable pour comprendre qu'était venue la saison de la désalpe, où les troupeaux et leurs bergers redescendaient vers les vallées plus hospitalières pour l'hivernage. Les voyageurs comprirent qu'ils avaient passé le col au bon — c'est-à-dire au dernier — moment.

Lorsqu'ils lui avaient demandé son nom, le garçon avait répondu d'une sorte de coassement dont la transcription la plus juste avait semblé aux trois compagnons "Crâne" — ainsi l'appelèrent-ils. Quant au village, il leur avait fait comprendre qu'il s'appelait Janv, que celui en amont sur ma même berge était Odesht, qu'en face ils avaient Gishron et Ghumayak — nom qu'il prononçait avec respect, sans doutes du fait que c'est là que s'élevait la tour qui semblait la plus haute. Vers l'aval, il avait énuméré Wuskrog, Bodavd, Rogh, Bichharv et Panjshanbeobod sans les distinguer clairement. Les tours, dans cette direction, s'élevaient moins altièremment.

La vallée comptait septante familles, soit quelques milliers d'habitants à peine, groupées en une bonne dizaine de villages comptants de deux familles seulement à Bodavd à quinze à Gishron, de l'autre côté de la rivière.

Les voyageurs finirent par comprendre l'énigme du "troupeau fantôme" qu'ils avaient suivi longtemps sans jamais le voir: c'est que dans ces vallées, le vent n'existait pas, de sorte que les traces des animaux étaient restées inchangées bien plus longtemps qu'en d'autres lieux. L'absence de vent avait également d'autres conséquences, discrètes, mais partout notables, des modes de dissémination des plantes jusqu'à l'architecture de tours qui nécessitaient peu de contreventement. Les moulins, bien entendu, étaient tous à eau, et les enfants ne jouaient pas au cerf-volant. Par contre, chacun avait à cœur — lorsqu'il désirait marquer un événement ou simplement utiliser constructivement son temps — d'élever des colonnes de pierres empilées sans mortier, l'une sur l'autre, simplement parfaitement axées. Certains étaient même passés maîtres dans cet art et des compétitions se tenaient régulièrement. Comme il était cru qu'abattre volontairement une telle colonne portait malheur, elles se dressaient partout, durant jusqu'à ce qu'un animal s'y frottant les fit s'écrouler.

Les trois compagnons furent donc accueillis pour l'hivernage dans la famille de Crâne, à Janv. La neige suivit de peu leur arrivée. On vivait dans les maisons basses encerclant la tour, hébergeant animaux, denrées, et humains. Pendant les longues journées oisives, les familles taillaient des pièces de mécanique fine qu'un colporteur leur rachetait au printemps en échange de divers articles que la vallée ne produisait pas. Toïvo montra immédiatement des dispositions qu'on ne lui soupçonnait pas, et la famille de Crâne fit comprendre aux voyageurs qu'avec un tel talent, il était leur créancier et non l'inverse. Ce fut un plaisir pour les trois voyageurs que de se sentir utile plutôt que d'être accueillis en vertu du seul fait d'être étrangers. Yenna et Gwenaël n'étaient pas aussi habiles, et de loin, mais compensaient leur faible rendement par leurs talents en jonglerie et musique — Gwenaël, inspiré sans doutes par les troupes qui les entouraient, s'était taillé un pipeau dans un roseau et s'était montré à ce sujet d'une inventivité inattendue. Son seul regret était qu'il ne pouvait conjuguer ses talents de musicien et de chanteur, puisque la flûte monopolisait son organe buccal. Il se consola en enseignant quelques mélodies simples à Toïvo qui à ce jeu était moins malhabile que l'assassin.

Gwenaël se distingua également par son intérêt pour l'écriture des habitants du Pays Sans Vent, qu'il étudia dès qu'il se mit à pouvoir communiquer oralement. L'alphabet était marqué à l'aide de petits ciseaux sur des planches de bois fines: Gwenaël dû se confectionner une gouge spéciale afin de pouvoir ne travailler que d'une main, mais après quelques tâtonnements il parvint à être de peu aussi rapide que les scribes du Pays Sans Vent.

L'alphabet était le plus rationnel qui fût: pour chaque lettre, certains des six éléments d'un carré barré étaient marqués. Des soixante-quatre possibilités théorique que ce système laissait, seules quarante-huit étaient utilisées, car l'élément structurant était les deux barres horizontales du carré: si les deux barres étaient marquées, cela laissait seize possibilités de voyelles. Plus la lettre était commune, moins elle comptait d'autres barres. Ainsi, le son O, très fréquent dans cette langue, était-il uniquement composé des deux barres horizontales susmentionnées. Si l'horizontale haute était marquée mais pas la basse — ces lettres étaient appelées "cloches" —, cela marquait les consonnes, groupées par types — quatre types: gutturales, palatales, etc. — en fonction des deux barres verticales. Enfin, si l'horizontale basse était seule marquée — ces signes étaient appelés "ouverts", sans doute comme des vases sont ouverts au ciel —, cela marquait les chiffres — dix chiffres et six marqueurs de puissances de dix, ce qui bloquait le système juste en-dessous du million, de sorte que ce dernier terme, dans la langue du Pays Sans Vent, était synonyme d'"infini". Quant aux graphies sans horizontales, une barre verticale seule permettait de distinguer

les mots, tandis que plusieurs verticales marquaient différents niveaux de ponctuation. Ainsi, toutes les lettres occupaient le même volume, ce qui rendait les pages d'écritures abstraites, conceptuelles et, sommes toutes, très belles.

Charmé par la plastique de cette écriture pourtant extrêmement rigide et presque théorique, Gwenaël inventa presque immédiatement une forme de calligraphie: un texte très simple, limité par ses premiers balbutiements de la langue, étaient écrits de façon à ce que les caractères formassent une graphie esthétique. Crâne et ses amis furent impressionnés et immédiatement conquis. Rapidement, on eut l'idée de venir demander à Gwenaël des calligraphes thématiques — ode, remerciements, commémoration, oraison — qu'on gravait ensuite sur des dalles de pierre en guise de fronton, de borne, ou d'ex-voto. D'autres se mirent également à composer, et avant la fin de l'hiver que les trois compagnons passèrent au Pays Sans Vent, un artisanat nouveau était devenu traditionnel, et chacun, en toute bonne foi, aurait juré qu'il en avait toujours été ainsi dans le pays.

Mais que ces anecdotes artistico-linguistiques ne masquent pas plus longtemps l'essentiel: leur hivernage au Pays Sans Vent fut avant tout pour les trois compagnons une parenthèse de tendresse dans leur longue errance.

En effet, les habitants de la vallée étaient persuadés de ce que se reproduire entre soi entraînait des dégénérescences, et ils en étaient ainsi venus à priser par-dessus tout la diversité. La coutume s'était cristallisée ainsi: lorsqu'une jeune fille entrait en âge de se reproduire, elle prenait maison à part, avec entrée indépendante. Elle était libre de recevoir là tous les jeunes gens célibataires de son choix. Elle accouchait dans sa famille et élevait seule son premier-né jusqu'à ce qu'il fût sevré. Alors seulement, lorsqu'il était ainsi prouvé que la mère était fertile et que l'enfant était sain, elle prenait mari. Le choix des époux lui-même était d'une telle complexité que les voyageurs ne le comprirent jamais entièrement: d'infinis critères étaient pris en compte, à commencer bien entendu par la respectabilité des deux familles en question — c'est-à-dire leur ancienneté —, mais également leur degré d'éloignement et la "différence" du petit. Pour le degré d'éloignement, il semble que deux familles ne pouvaient s'unir si un autre mariage avait été célébré entre elles à moins de dix-sept générations du couple en question — pourquoi dix-sept, les réponses qu'obtinrent les étrangers furent si manifestement diverses qu'elles témoignaient de l'absence de toute "bonne raison". Quant à l'enfant, plus il était différent des deux parents à unir, mieux cela était, de sorte qu'il existait un corps de vieux docteurs spécialisé en différenciation morphologique des bébés, et que chacun avait, en guise d'extrait de naissance, une description très précise de ce à quoi il ressemblait lorsqu'il était venu au monde.

Les couples étaient donc formés selon une alchimie complexe sinon irrationnelle dans laquelle le choix des individus ne comptait tout de même pas pour peu, de sorte qu'une fois unis, les couples étaient en général heureux et tout au moins fidèles.

Dans un tel contexte, les deux étrangers mâles furent fort courtisés. Gwenaël, qui était encore plus timide à ce sujet qu'en général — lorsqu'il n'était pas sur scène —, se mit en ménage stable pour l'hiver avec une demoiselle qu'il n'avait pas vraiment choisie mais qui elle avait jeté sur lui son dévolu, et qui sut lui faire découvrir le vaste continent de l'épanouissement des sens et de la tendresse amoureuse. De son côté, Toïvo, qui avait plus vécu, profita de la circonstance pour partager son patrimoine génétique le plus largement possible. Quant à Yenna, son statut de jeune femme non mariée lui permettait en théorie la même liberté qu'à toutes les jeunes femmes de la vallée, mais elle fut si discrète quant à sa vie privée qu'on ne sut jamais si elle succomba ou non au charme des nombreux jeunes hommes qui la courtoisaient.

L'histoire ne dit pas si les colporteurs qui venaient à chaque printemps récolter le travail micromécanique de l'hiver étaient motivés uniquement par raisons commerciales, mais il est sûr que leur arrivée était attendue avec impatience.

Les jeunes femmes vivaient donc en célibataires pendant deux à cinq ans en général, tandis que les jeunes hommes prolongeaient cet état quelque trois fois plus longtemps — si bien qu'ils étaient trois fois plus nombreux et permettaient aux demoiselles un vaste choix.

Chaque famille restait unie tant que vivait l'un des membres du couple ancestral, puis il était possible de séparer ou d'élire un couple ancestral parmi plusieurs d'ancienneté comparable. Le système, très flexible, permettait une grande adaptabilité et ne contribuait pas peu à l'épanouissement de ce peuple retiré.

Enfin, les voyageurs comprirent que chaque nouvelle génération devait ajouter quatre pieds à la tour familiale. Le donjon de chaque maisonnée témoignait ainsi directement de son ancienneté et, partant, de sa respectabilité. C'est ainsi que la grande tour de Ghumayak haute de quatre-vingt-quatre pieds, étalait alentour une ancienneté de vingt-et-une générations. Elle était accotée de deux tours de vingt générations, ce qui faisait de ce village l'origine du peuplement dans la vallée, probablement quelque quatre cents ans auparavant. Quant aux villages d'aval, dont les tours dépassaient rarement la dixième génération, ils témoignaient de l'expansion de la population avec le temps.

On expliqua aux étrangers que les tours étaient toujours de base carrée, de vingt-et-un pieds de côté — sans que le sens de ce chiffre fût clairement expliqué —, et que tous les trois niveaux, elle se réduisait d'un pied. La génération qui allait devoir élever un étage sur le vingt-et-unième allait donc devoir réduire le côté de la tour à quatorze pieds. Comme un escalier en colimaçon de huit pieds de diamètre occupait le noyau de la tour, cela laissait encore aux murs une épaisseur de trois pieds.

Par ailleurs, la douzième génération construisait une série de corbeaux qui recevaient pour le treizième niveau une plate-forme dépassant de trois pieds les dix-huit des trois niveaux précédents — en d'autres termes, une plate-forme des mêmes vingt-et-uns pieds que la base. Cette surépaisseur dans laquelle étaient taillées quatre terrasses en croix ouvertes sur l'extérieur et dans lesquelles on pouvait se tenir (elles avaient quelques sept pieds au carré pour une hauteur à la clef de voûte de huit) se prolongeait sur les générations treize et quatorze — qui portait la lourde responsabilité de l'appareillage de voûtes plein cintre se croisant d'arrête — puis la quinzième génération donnait un fort fruit à son travail afin de retrouver les seize pieds que devaient avoir les trois niveaux successifs.

Les trois grandes tours de Ghumayak étaient remarquables en cela que le niveau vingt-et-un était une autre plate-forme de vingt-et-un pieds comme la base, et on expliqua aux voyageurs que cette terrasse, au contraire de la précédente, resterait ouverte, créant une corniche périphérique de trois pieds et demi sur laquelle on pouvait se tenir — à condition de n'être pas sujet au vertige! Cette terrasse était préparée dès le niveau de la vingtième génération qui installait les corbeaux. La vingt-et-unième reliait ces derniers par des arcs.

De longues explications philosophiques sur la valeur de ces tours introverties sur un élément de liaison vertical, s'ouvrant dans quatre directions précises à un certain niveau puis sur tout leur périmètre laissa les étrangers indifférents: ils en avaient assez de cette complexité géométrique. Même Toïvo, que l'architecture pourtant passionnait, préféra se consacrer à ses roues dentées et aux demoiselles avides de sa "différence".

Pourtant, on ne leur épargna pas d'autres explications, plus complexes encore: trois familles en effet divisaient l'opinion et provoquaient une vaste polémique entre anciens et modernes. Ces trois familles étaient en butte à la croissance presque illimitée du principe "ancien" des tours, et elles proposaient le principe "moderne" suivant: des niveaux successifs de treize pieds — douze pieds de corps plus un de terrasse — était érigés, le premier en

entier par la première génération, le second par les deux suivantes, le troisième par les trois suivantes, et ainsi de suite. L'intention était la suivante: les premiers niveaux, d'accès facile, s'élevaient plus que dans l'ancien système, en particulier pour la première génération qui devait à elle seule élever ce que trois générations d'anciens bâtissaient. Mais après six générations, comme on s'élevait en altitude — trente-neuf pieds alors — la charge de travail par génération diminuait: trois pieds pour les générations sept à dix, un peu moins pour les générations onze à quinze, deux pieds pour les générations seize à vingt-et-un, etc. Les deux systèmes se rejoignaient autour de la dix-septième génération, puis les "modernes" croissaient de plus en plus lentement.

La tour moderne de Bodavd ne comportait que son premier niveau, mais une épure très soignée dressait le code des obligations constructives des générations à venir. Au final, la tour ressemblait à celles des anciens, la principale différence étant le rythme, différencié, de l'érection. Tel n'était pas le cas des deux autres tours modernes. Celle de Wuskrog, le long de l'axe de liaison principal de la vallée, en était à son quatrième étage, trente pieds déjà au-dessus du sol. La famille expliqua longuement l'épure et son intention: dans ce cas-ci, chaque étage de treize pieds de hauts se rétrécissait un peu plus que le précédent: le deuxième étage était d'un pied plus petit que la base (vingt pieds), puis le troisième étage était réduit de deux pieds (dix-huit pieds), puis le troisième serait de quinze pieds, le quatrième de onze, le cinquième de six et le sixième, érigé par les générations vingt-deux à vingt-huit, d'un pied seulement de côté. La famille expliquait qu'elle entendait ainsi programmer une fin à l'édifice, et témoigner de ce que rien ne durait, de ce que rien ne pouvait croître éternellement. Après vingt-huit générations, la famille devait s'éteindre volontairement.

Quant à la dernière tour moderne, celle de Gishron, elle en était également à son premier niveau et elle suivait une loi de décroissance qui aboutissait à un même profil fini que la précédente — par oppositions aux lois de croissance presque ouvertes —, bien que sur un principe légèrement différent: dans ce cas, chaque génération devait réduire d'un pied le côté du carré précédent, de sorte que la vingt-et-unième génération élèverait à septante-huit pieds du sol un parallélépipède d'un pied de côté et de deux pieds de haut, un double-cube sur lequel glosa d'abondance le chef de la famille en question. Cette tour avait donc la particularité d'être saucissonnée en de nombreuses rondelles de plus en plus fines qui augmenteraient, en forçant la perspective, l'effet de hauteur de la tour — du moins de près. De loin, on en remarquerait surtout les nombreuses fioritures et ouvertures, contrastant avec l'austère profil des tours à la mode ancienne.

Bien que globalement peu intéressés par ces prouesses symboliques et architecturales qui les dépassaient quelques peu, les trois voyageurs furent sensibles à la longueur de vue et à la subtilité des modes de penser — sinon de construire — de leurs hôtes d'une saison. Lorsqu'au printemps ils suivirent la rivière vers l'aval, ils emportaient gravée dans leur cœur le souvenir des septante tours de "la vallée des septante familles". Car bien entendu, eux seuls avaient baptisé l'endroit "le Pays Sans Vent", tant il est rare qu'on nomme une chose par son absence.

— La mer!

— La mer, la mer, c'est vite dit. As-tu déjà vu une mer de cette couleur chaude?

— Et alors, que veux-tu que ce soit?

— On nous a dit que c'était de la poussière.

— Une mer de poussière? Tu y crois, toi?

— En tous cas, celle-ci n'a pas la couleur de l'eau. Et puis, je ne vois ni vagues ni écume.

— Mais il n'y a pas de vent non plus, tu l'oublies.

— N'empêche qu'une mer de poussière, c'est impossible.

— "Impossible"? Tu me surprends. Je connais un peuple pour qui dire "pas possible" marque le commencement du dogme — la sclérose de la pensée. Ils professent qu'il ne faut jamais dire "pas possible", mais "Comment est-ce possible?"

— Certes.

— Bon, nous verrons bien ce qu'il en est de cette mer. Nous y sommes presque.

Les trois voyageurs venaient de contourner, par une sente précairement accrochée à la paroi, le dernier épaulement escarpé qui séparait la vallée habitée par les septante familles de... la suite. Comme on le leur avait annoncé, mais surtout contre toute attente à cette altitude, la vallée ne débouchait pas sur une autre, plus large, mais bien sur une immensité nue — une mer ou autre, délimitée sur trois côtés par des masses montagneuses lointaines et ouverte au midi. Juste après l'épaulement, une assez grosse bourgade était en construction dans l'estuaire de la rivière qui plus haut abreuvait les septante familles. Le long de la "mer", on distinguait la ligne régulière d'une route apparemment assez importante pour être carrossable. La puissante arche de pierre d'un pont ancien enjambait la rivière qu'ils suivaient. Le pont était accoté d'une impressionnante tour défensive.

Le soleil, à leur gauche, avait à peine passé son zénith: les trois voyageurs n'avaient mis qu'une bonne demi-journée de marche pour relier Janv à cet autre monde. Mais la faible distance physique masquait une immense distance psychologique et culturelle, que symbolisait remarquablement le puissant épaulement qui verrouillait la vallée de Janv: en effet, leurs amis d'une saison leur avaient clairement fait comprendre qu'ils désapprouvaient le "monde d'aval" et n'en toléraient que les marchands ambulants qui venaient échanger quelques denrées contre des roues dentées — et un peu de diversité génétique, bien sûr.

Bref, personne à Janv ou autour n'avait même songé à leur proposer de les accompagner, pas même leur hôte et ami Crâne: ils s'étaient quittés sur le pas de la porte, émus mais confiants en l'avenir et ses surprises. Les habitants du Pays Sans Vent aimaient à dire que seules les montagnes ne se rencontrent jamais.

Le village en construction, avec son donjon et son pont — antérieurs, eux, voire franchement anciens —, s'appelait Bunaï. Les trois compagnons y furent bien accueillis, et on leur demanda des nouvelles des septante familles, dont les détails occupèrent bien des soirées. Pour les habitants de Bunaï, Janv était un pays un peu mythique, sinon fantasmagorique, dont les récits ne lassaient jamais.

Quant à la rivière, elle s'enfonçait bel et bien dans une étrange masse de poussière très fine. La mer n'en était une qu'en apparence. Par contre, ils découvrirent que la poussière était si délicate qu'elle avait un comportement de fluide parfait, incapable de conserver d'autre forme que le niveau horizontal. On leur expliqua que cette poussière avait une densité inférieure d'un dixième à celle de l'eau, de sorte que les corps animaux — partant, humains — ne pouvaient y "flotter", et, comme l'eau de la rivière, s'y enfonçaient irrémédiablement s'ils n'étaient soutenus par des vessies gonflées. C'est pourquoi, outre d'autres empilements de pierre formant comme les colonnes d'un temple dont la toiture était partout et le centre nulle part, de telles vessies attachées à une corde bordaient la route qui longeait la mer de poussière. Elles permettaient de secourir quelqu'un qui, par mégarde et par malheur y aurait chu — à condition que le sauveteur fût très rapide.

Des trois compagnons voyageurs, Toïvo en particulier ne se lassait pas d'étudier les propriétés physiques de cette masse de poussière liquide où toute vie était impossible et où l'eau se perdait irrémédiablement. On lui fit part de différentes légendes: certains prétendaient que la mer de poussière n'était que l'écume d'une mer d'eau sous-jacente, tandis que d'autres alléguaient d'un monde "sous-poussierin", ou de gouffres sans fond au-dessus desquels la poussière flottait comme une brume. Il était clair, en tous cas, que cette périlleuse surface où le regard ne pénétrait pas et où l'on disparaissait sans pouvoir flotter alimentait les craintes et les fantasmes des habitants de Bunaï. Personne ne se "baignait" jamais dans cette poussière, même en restant près du bord, sans doutes par respect craintif pour la puissance d'engloutissement de ce fluide sans portance — tout au moins sans portance utile à la vie animale. La mer de poussière était un milieu craint, un voisinage dont on s'accommodait, mais en aucun cas un objet de culte ou de dévotion.

Bien que le village de Bunaï fût en construction, les nouveaux habitants en étaient déjà familiers avec la mer de poussière depuis longtemps: ils venaient soit de la côte même, soit de vallées proches, et avaient été attirés par le bourg neuf, qui n'était qu'une création politique: ce qui n'était autrefois qu'un pont et un poste de guet — sinon un octroi — avait soudain nourri l'ambition de se développer, et pour ce faire l'administration avait créé une zone de peuplement franche de taxe pour une génération, où la parcelle familiale était offerte sur demande. Le village en construction attirait donc des déshérités, en général de bonne volonté, qui s'évertuaient à recréer un voisinage et un tissu social, ce qui expliquait peut-être leur affabilité envers les errants.

Certains prétendaient qu'un agenda politique secret visait à mieux contrôler les septante familles farouches, et si c'était le cas, c'était de toute évidence contre la volonté affichée des habitants de Bunaï. Mais que ne fait-on faire à une population contre son gré?

Les jours et les semaines d'égrénaient à Bunaï. Yenna semblait attendre quelque chose, mais elle était incapable de préciser à ses deux compagnons de quoi il s'agissait. Elle parlait d'intuition, voire de pressentiment — sans pouvoir s'expliquer plus avant.

Plus attentive à ses rêves qu'à l'accoutumée, elle en eut de prégnants, dont un qu'elle partagea avec Gwenaël et leurs hôtes: elle avait rêvé de ce que le vaste golfe ouvert au midi qu'ils appelaient "mer" avait disparu, remplacé par d'autres montagnes, plus ou moins symétriques à celles dont ils avaient déboulé — tout au moins prolongeant logiquement le paysage montagneux qu'ils avaient connu jusque-là. Les gentils habitants de la bourgade en construction furent surpris par le récit de cette vision, et lui racontèrent que nombreux

étaient ceux qui partageaient le même rêve partout sur les côtes de la mer de poussière. On raconta même que souvent des détails de description provenant de personnes indépendantes congruaient étrangement, si bien que d'aucuns avaient imaginé une réalité à ces "montagnes absentes" d'en face. Une légende allait jusqu'à prétendre que les montagnes avaient existé, et qu'un dieu vengeur les avait réduites en poussière — au sens propre. Les esprits les plus scientifiques faisaient remarquer que la densité de la poussière étant inférieure à celle de la pierre, le niveau aurait dû en être plus haut, mais l'argument ne décourageait pas les tenants de la légende.

Deux interprétations s'opposaient quant à la cause de la colère du mystérieux "dieu" peut-être "vengeur" qui aurait détruit les montagnes d'"en face": les pètent-sec supposaient les habitants d'"en face" dévergondés et donc logiquement punis pour leur immoralité, tandis que la majorité pensait l'inverse, c'est-à-dire que le dieu hypothétique avait éradiqué un peuple qui avait approfondi l'art de jouir — le rire, l'amour, le jeu, le vin, la joie. Pour les gaillards tenants de cette dernière théorie, toute la philosophie du monde se résumait à un adage: "Être heureux, et rendre heureux — à égale priorité". La formule charma les voyageurs.

D'autres encore prétendaient que le pays "d'en face" existait bel et bien, mais dans une réalité "parallèle" que seul le rêve permettait d'appréhender.

Yenna et Gwenaël partagèrent ce qu'ils avaient appris avec Toïvo lorsqu'il les rejoignit.

— Si j'ai bien compris, tu as fait un rêve qui ressemble à un songe commun ici, c'est ça?

— Oui, j'ai rêvé de ce qu'à la place de la mer de poussière, il y avait un continent de montagne — prolongation logique du paysage de notre côté.

— Intéressant. Mais physiquement impossible, la densité de la pierre des montagnes étant supérieure à celle de la poussière que nous voyons.

— C'est ce qu'on nous a dit. Personne ne semble avoir proposé de théorie acceptable pour expliquer ce paradoxe. Mais beaucoup pensent qu'un tel continent "d'en face" a existé, voire existe toujours — en tous cas, plusieurs le sentent ou le pressentent.

— Tout cela a peu d'importance: seul compte le réel. En fait, je suis bien plus intéressé par les impacts psychologiques et sociologiques qu'a un tel débat que par la réalité ou non de son origine. J'aime beaucoup la morale du "être heureux et rendre heureux — à égale priorité": c'est une voie intéressante entre la jouissance exclusive et le sacrifice de soi pour d'autres. Intéressant...

— Tu ne crois pas qu'il ait pu exister ou qu'il puisse encore exister, d'une façon ou d'une autre, un continent à la place de la mer de poussière?

— Qu'importe, Yenna, qu'importe?

Ainsi, leur attente se prolongea encore, Yenna contemplant la mer de poussière en rêvant aux différentes façons d'aborder la réalité et la vie, et Toïvo étudiant les propriétés physiques de la poussière, et imaginant comment de vastes nefs pourraient y flotter. Quant à Gwenaël, il paraissait plus détendu et se contentait, sa première timidité surmontée, de d'égayer — et de s'égayer avec — leurs hôtes par ses jongleries et autres tours de saltimbanque.

Un jour que les villageois eurent compris l'objet des méditations de Toïvo, ils l'emmenèrent visiter le port en construction — sis au terme d'une brève marche vers le midi: ils passèrent octroi et pont, zigzaguerent quelques lacets afin de franchir un épaulement et le virent déjà: la route y descendait en une longue pente douce. Malgré cette distance qui les séparait, un lien évident liait le port en construction et le village nouveau: les hommes s'étaient installés au plus près de l'eau douce, et le site du port avait été choisi pour d'autres

raisons plus liées à la constitution topographique et géologique du site. Toïvo commença ainsi à embrasser la longueur de vue qui liait différents éléments — route côtière et ponts, bourg neuf et port en construction.

Les nefs en construction étaient peu ordinaires à son regard: d'abord elles étaient fort pansues afin de flotter sur un fluide peu porteur, mais surtout elles étaient dépourvues de voiles puisque le pays ne connaissait pas de vent — ni de tempêtes, ce qui rendait les hauts bords inutiles. Il s'agissait donc de larges barges propulsées par rame dont les bordages étaient ourlés de vessies de secours. Les marchandises étaient entassées en pont inférieur, et le pont de rame était bas sur l'eau. L'effet était déstabilisant pour un ancien navigateur habitué à la mer, ses tempêtes et, ma foi, sa portance.

Toïvo passa une journée enchantée à étudier ces nouvelles architectures navales. Au soir, il rentra par la route côtière en admirant le crépuscule sur la mer de poussière dont la surface paraissait toujours un peu brumeuse. À Bunaï, il fut accueilli par une assassine obnubilée par un chat fou qui ne marquait d'intérêt que pour elle.

— D'ou vient-il?

— Je l'ignore. Il a déboulé cet après-midi, et ne s'intéresse qu'à moi. J'aime certes les animaux, mais à ce point, ça ne laisse pas de me surprendre.

Toïvo chercha à s'attirer l'attention du jeune félin, mais en effet celui-ci ne lui prêta qu'un dédaigneux et bref intérêt, tout occupé à se concentrer sur Yenna. Il remarqua que le chat portait une sorte de baudrier qui lui ceignait les antérieurs et dont une boucle sur le dessus était visiblement destinée à recevoir une sorte de laisse ou de longe — comme on en aurait trouvé sur un chien de traîneau.

— Qu'est-ce que, ce harnais?

— Je ne sais pas. Il ne doit pas pouvoir tracter grand-chose, ce pauvre chat.

— A-t-il un nom?

— Pas que je sache. Il ne s'est pas présenté. Il se contente de galipettes et de jouettes. Sur ces entrefaites arriva à son tour Gwenaël, également porteur d'une nouvelle:

— Il y a un étranger, qui vient d'arriver au village! Il cherche un chat. Il a l'air tout perdu, presque paniqué. Pour un chat!

Gwenaël allait sans doutes continuer sa description de l'étranger, mais il s'interrompit à la fois en lisant la surprise sur le visage de ses amis et en apercevant la nouvelle mas-cotte que Yenna s'était attachée presque contre son gré. Rapidement, il se ressaisit:

— Ah, ben le voilà sûrement! Que fait-il là, ce chat?

Yenna lui expliqua qu'il lui avait littéralement sauté dessus.

— D'accord. Je crois que son origine laisse peu de place au doute. Viens, nous devons le ramener à l'étranger.

Dans son enthousiasme, il ne s'aperçut pas de la reluctance pourtant manifeste de l'assassine, qui s'était déjà attachée à la remuante bestiole. Il continua son récit:

— C'est un grand gaillard un peu gros qui a dû beaucoup voyager. Je suis sûr qu'il a mille récits à nous conter. Il porte un grand arc et une cape. Et une épée au côté. Il est très sombre de peau et porte ses longs cheveux lâches. Etc.

Yenna le détestait déjà et le traitait silencieusement de poseur. Mais lorsqu'elle l'aperçut, elle ne put retenir un cri:

— Solin!

C'était lui en effet, sans doute possible: à peine amaigri par l'inquiétude et les épreuves de ces dernières années... Solin répondit en écho:

— Naï-Der! — YENNA!

Le premier était le chat qui avait adopté l'assassine. Il détailla à l'intention de son amie tout en la pressant contre son immense poitrine:

— Tu vois, lorsque je parvins à me libérer, je vous recherchai. Vous me manquiez. Vous étiez la seule belle page dans le récit de ma vie. Je finis par rencontrer un mage qui m'aida à rêver de vous. Mais vous étiez loin et dispersés. Notre "Prince" répondait mal, et Filogène semblait étrangement absent. Alors le mage me proposa d'enchanter un chat pour qu'il m'aide dans mes recherches. Je devais choisir l'un de vous trois. Je... Je me suis dit que tu étais peut-être moins loin que les deux autres...

Afin de maîtriser son émotion, l'assassine présenta ses deux compagnons:

— Toïvo, un vieux sage aussi, mais qui n'enchanter pas les chats. Gwenaël, qui a perdu un bras dans un tremblement de terre, ce qui n'a entamé ni son courage, ni sa bonne humeur, ni son habileté à la jonglerie! Ni, bien sûr, sa jolie voix...

On aurait pu s'attendre à ce que Solin fût embarrassé par ces nouveaux venus dans son histoire, mais il n'en fut rien: son cœur, dilaté d'avoir enfin retrouvé sa vieille amie, n'avait que trop de place pour accueillir de nouveaux compagnons.

L'assassine reprit leur conversation échevelée:

— Je sentais bien que quelque chose me manquait, mais je croyais que c'était un continent!

— Incontinent? Moi? Qu'est-ce qui te fait dire ça?

Le ton était donnée: entre rire primesautier et yeux embrumés de joie contenue. Les quatre voyageurs s'étaient assis sur des rochers bordant la mer de poussière et tandis qu'ils parlaient sans rime ni raison leurs yeux se perdaient sur la bande claire qui ourlait encore les montagnes de par-delà la mer de poussière bien que le soleil se fût couché depuis maintenant longtemps. L'assassine demande à son vieux compagnon:

— Viens-tu de ce côté?

— Oui. J'ai découvert la mer de poussière presque juste en face. Tu vois cette arrête parallèle à la côte qui laisse supposer une anse? J'ai passé un col un peu à gauche et j'ai fait le tour de ce golfe pour commencer, guidé par le pouvoir du chat.

Tous deux avaient d'excellents yeux, que ne partageaient pas les deux autres voyageurs.

— Est-ce loin?

— Je crois que si on pouvait marcher sur cette mer de poussière comme sur une route, il ne faudrait pas deux ou trois jours pour y parvenir. Par la route, au rythme effréné de Naï-Der, j'en ai mis cinq, exactement, depuis le col.

— On repart par là? Était-ce un beau pays?

Solin répondit sans hésiter:

— Non. L'endroit me rappelle de mauvais souvenirs — la solitude, votre absence. Continuons de l'autre côté. Vous m'avez manqué.

Le pluriel, à peine marqué mais significatif, indiquait qu'il avait adopté les deux nouveaux compagnons de son amie l'assassine. Comme le printemps était avancé et que le climat était déjà doux, ils s'endormirent entre route et mer de poussière, simplement enroulés dans des couvertures au pied des colonnes de pierres empilées qui caractérisaient le Pays Sans Vent. Le chat et le moineau s'étaient adoptés réciproquement et dormaient pelotonnés l'un contre l'autre.

Le lendemain, les villageois qui avaient le sens de la fête et du plaisir partagé, et qui avaient compris ce que ces retrouvailles avaient de peu ordinaire, organisèrent de grandes agapes. Ils posèrent mille questions afin que chacun racontât ses aventures. Solin ne parla que de ce qu'il avait connu durant les cinq jours où il avait longé la mer de poussière — son passé lui était visiblement pénible, et les villageois eurent la délicatesse de ne pas insister. Le troisième soir, il avait dormi à Khalai-Khum, bourgade célèbre pour ses auberges perchées de part et d'autre d'une rivière se perdant — elle aussi — dans la mer de poussière. Plusieurs des nouveaux habitants de Bunaï y étaient passés, voire y avaient vécu, et ils demandèrent force détails sur le port, là-bas fonctionnel, avec lequel Bunaï espérait être bientôt liée. Peu avant d'arriver, Solin était passé devant une mine d'albâtre et un vaste espace de dunes de sable "classique", où l'on pouvait marcher sans risquer de s'enfoncer irrémédiablement. Tout cela était familier aux villageois, et leur joie en redoublait. À tout prendre, ils désiraient moins de l'exotique qu'un regard étranger sur ce qui leur était familier.

Ceux qui venaient du midi racontèrent aux voyageurs ce qu'ils allaient trouver dans cette direction: peu après le nouveau port s'ouvrait la vallée de Zamague, encore desservie par une route accessible aux chevaux. Après, il ne s'agissait souvent plus que d'une sente impraticable aux animaux de bât, ce jusqu'au golfe de Rouchanne et, là encore, ses bancs de sable ferme. La vallée de Rouchanne desservait l'"intérieur" et à partir de là, une route chevauchable continuait jusqu'à la capitale, Gorokh.

— Quelles distances?

— Trois jours à pied jusqu'à Rouchanne. Ensuite, un jour ou deux jusqu'à Gorokh, suivant si vous êtes montés ou non.

On leur parla de sources chaudes et de mines de saphir, de caravanes d'épices et de forteresses vertigineuses, d'anciennes invasions et de politique récente. Ce fut une fête splendide où chacun s'ingénia à être heureux et à le partager.

Au matin, l'esprit était au départ: les quatre voyageurs étaient pressés de recouvrer leur condition première et d'aller voir si le jeune printemps était plus frais ailleurs. Ils vérifièrent leur équipement, firent ressemeler leurs bottes ou chaussures, complétèrent leurs provisions de consommables, fussent-elles de tabac pour Yenna ou de médicaments pour Toïvo, dressèrent des itinéraires — bref, furent vite mieux préparés au voyage qu'ils l'avaient jamais été.

Mais lorsque ces préparatifs — et la journée — touchèrent à leur aboutissement, une certaine agitation caractéristique annonça l'arrivée de nouveaux venus. Les quatre amis joignirent encore une fois leur curiosité à celles de leurs hôtes d'un temps.

C'était un couple qui arrivait par la route de Khalai-Khum, d'où Solin était lui aussi venu peu avant eux. Ils étaient aussi disparates qu'on pouvait l'imaginer: elle était ronde

comme une barrique de vin pétillant, et sa touffe de cheveux raides coupés court accentuait son embonpoint. Elle portait des vêtements amples et sombres qui la faisaient ressembler à une religieuse en pèlerinage — les mauvaises langues auraient peut-être dit une baleine endimanchée si la mer avaient été moins lointaine. Lui était son antithèse: sa maigreur cadavérique était accentuée par des vêtements de croque-mort rapiécé et un vieux chapeau haut-de-forme. Il tirait un caddie à deux petites roues à rayons et roulement qui paraissait bien pesant, tandis que la sangle d'une lourde besace passait entre les gros seins de la femme.

Malgré les airs austères du croque-mort, les deux personnages étaient visiblement joyeux. Ils se présentèrent par une plaisanterie:

— À voir, nous arrivons trop tard: la fête est finie.

La femme ajouta aux mots de son compagnon:

— Hier soir, nous pouvions voir vos feux d'artifice et nous imaginions vos pétards. Nous espérions que la fête reprendrait ce soir — mais visiblement telle n'est pas votre intention.

Elle avait ajouté ces derniers mots après avoir constaté que les apprêts liés à la fête étaient tous en cours de rangement sinon déjà hors de vue. Elle poussa un soupir et s'adressa à son compagnon comme si elle présentait un spectacle:

— Tout ça à cause de tes bottes.

L'homme au costume élimé en forme de queue d'hirondelle portait en effet de fort seyantes bottes fines, dont l'une bâillait tant qu'on pouvait lui compter les orteils. Afin de s'excuser, il demanda à la cantonade comme si sa vie en dépendait:

— Y a-t-il un cordonnier dans ce village, par pitié?

On rit d'abondance et les nouveaux venus furent fort bien reçus.

Pendant que le cordonnier s'escrimait avec les bottes hilares, les deux voyageurs se désaltéraient en commérant. Ils jouaient à merveille leur rôle de convoyeurs de nouvelles et de potins. Les quatre amis apprirent plus tard qu'ils tenaient des registres d'anecdotes au fil de leurs pérégrinations, et qu'ils les ressassaient avant d'entrer dans un nouveau village.

Ils s'enquirent des raisons de la fête qu'ils avaient si malencontreusement manquée, et lorsqu'on leur parla du départ de quatre hôtes d'un temps, le jeune Gwenaël était justement près d'eux. Timide comme toujours, il s'en fut avant que les deux exubérants lui adressassent la parole directement. Alors, la femme dit à qui voulait l'entendre:

— J'espère qu'ils ne sont pas si pressés qu'ils ne nous attendraient pas jusqu'à demain matin. La poussière de la route est toujours plus légère lorsqu'on voyage à plusieurs.

De fait, les voyageurs n'avaient pas l'intention de lever le camp avant l'aurore, et si les deux personnages extravagants ne leurs furent pas immédiatement sympathiques, ils n'en précipitèrent pas leur départ pour autant.

Sans que ce fût un bis de la fête de la veille, la soirée fut longue et animée: les deux voyageurs avaient des anecdotes par hottées pleines. Toïvo, plus intéressé qu'il ne voulait l'avouer, était assis dans la foule et glanait jusqu'à la dernière miette de ces récits nouveaux. Quant à Gwenaël, il s'était caché pour écouter à son aise. Il faisait semblant de travailler quelques exercices de jonglerie dans un coin sombre, mais s'appliquait surtout à ne pas perdre une parole des deux voyageurs. Solin et Yenna s'étaient retirés, avaient grimpé sur quelque éminence, et contemplaient en silence le spectacle magnifique de cette nuit déjà tiède de printemps précoce. Un grand feu animait les façades des bâtiments entre lesquels étaient assemblés les fêtards, et quelques éclats de lumière léchaient même la vieille tour de garde de Bunäi. Le reste des montagnes était d'un noir qui semblait avaler la lumière, tandis que l'immense surface régulière du désert de poussière paraissait laiteuse sous la lune. Au loin, entre l'anthracite pointillé d'étoiles du ciel et le gris clair de la mer, un ourlet de montagnes lointaines rappelait d'où était venu Solin. Était-ce à cela que son-

geaient les deux vieux amis qui ne s'étaient pas revus de plusieurs années? Nul ne le sait, car ils ne prononcèrent aucun mot et n'échangèrent aucun regard. La complicité de la lune semblait leur suffire — ou suppléer à ce que les mots ne pouvaient permettre de partager.

On ne partit pas spécialement tôt le lendemain matin. Les villageois s'étaient réunis autour des six partants pour leur offrir boisson chaude et riche repas matutinal. Les deux nouveaux venus étaient plus taciturnes que la veille, mais au moment des adieux, on les pleura autant que ceux qui étaient restés plusieurs semaines, tant leur prestation avait fait d'effet. Gwenaël, qui détestait les adieux, fut ravi de pouvoir ainsi pratiquement y couper.

Les six voyageurs passèrent la puissante arche du vieux pont de Bunaï. Une tradition voulait qu'on ne suivît pas les partants au-delà. La route commençait par un long lacet sur la gauche qui lui permettait de prendre l'altitude nécessaire au passage d'un puissant bloc rocheux aux pieds baignés directement par la poussière de la mer grise, de sorte que les voyageurs gardèrent longtemps le contact visuel avec leurs hôtes d'un temps, et du coup ne parlaient pas entre eux.

Avant de passer l'épaulement rocheux, Solin se retourna une dernière fois sur ces lieux qui avaient vu le plus beau jour, peut-être, de sa vie: un vaste triangle plan était délimité au couchant par l'horizon uniforme de la mer de poussière, et sur les deux autres côtés par d'énormes montagnes qui paraissaient verticales et interminables. La pointe opposée à la mer était échancrée comme d'un coup de sabre: c'était l'embouchure de la vallée des septante familles, qui semblait ne communiquer avec le monde que par une porte colossale à peine entrebâillée — une porte qu'il ne franchirait sans doutes jamais et dont il se désintéressait augustement. De là sourdait une rivière qui coupait le triangle habitable dans toute sa longueur, rectiligne comme si après avoir gambadé d'abondance elle était pressée d'en finir. Le vieux pont de Bunaï la franchissait juste avant que ses eaux se perdissent sous la poussière de la mer grise. La tour d'octroi noire jetait son ombre sur la route qui longeait la mer. Les maisons étaient disséminées un peu partout, afin de profiter au mieux de toute la surface arable, mais uniquement de l'autre côté de la rivière — le côté où se tenait Solin n'étant pas inclus dans la "zone franche" à laquelle Bunaï devait son existence. Aux alentours du couple formé par la tour et le pont, les maisons se pressaient un peu plus, comme des brebis contre un berger et son chien. À cette heure, le gris uniforme de la mer de poussière était encore tranché par l'ombre nette de la silhouette des montagnes.

Solin, songeur, rejoignit ses compagnons.

Une fois qu'ils eurent passé le port en construction où ils ne descendirent pas, les voyageurs se rapprochèrent et firent connaissance. Maintenant qu'ils n'avaient plus à jouer un rôle, les deux nouveaux venus se comportaient fort différemment — pour le plus grand plaisir des quatre voyageurs dont aucun n'était exagérément extraverti. L'homme au haut-de-forme écoutait tout ce qui se disait en ayant l'air de prendre des notes mentales, mais il ne pipait mot que pour raviver la conversation. C'était sa compagne qui s'exprimait en leurs deux noms. Elle avait commencé par adresser la parole à Toïvo, et le conquis d'office en lui demandant de parler des fioles qu'on entendait parfois cliqueter dans sa besace. Tous deux s'aperçurent qu'ils étaient passionnés d'alchimie et ils en oublièrent vite le reste du groupe, emportés dans leurs considérations spéculatives et exclusives.

Avec une délicatesse et une diplomatie consommée, l'homme sec s'adressa au jeune Gwenaël et parvint à le faire parler tant et tant qu'il n'eut pas à soutenir la conversation. Gwenaël parlait de musique et de jonglerie avec feu, ce qui le rendait fort beau — mais il n'en avait pas conscience.

Quand en milieu de journée ils s'arrêtèrent pour se désaltérer un peu, Solin rejoignit le groupe. La grosse femme aux cheveux courts interrompt enfin ses considérations distinguées sur l'alchimie et s'adressa à lui:

— Nous t'avons vu à Khalāi-Khum, t'en souviens-tu?

Solin avait eut son saoul de silence et était prêt à la discussion. Il avoua qu'il était trop préoccupé alors pour prêter attention à quelque voyageur que ce fût qui n'était pas celle qu'il cherchait. De là, il conta à ses deux nouveaux compagnons comme il avait connu l'assassine, comment ils avaient été séparés plusieurs années durant, et comment il avait réussi à la retrouver. Les deux voyageurs étaient visiblement passionnés par son récit, et leur écoute attentive fouettait l'éloquence du puissant homme qui ne désaimait pas qu'on l'écoutât.

Dans l'après-midi, les nouveaux venus se présentèrent. On discutait par petits groupes de deux ou trois, car l'étroitesse du chemin à peine accessible aux quadrupèdes ne permettait pas de circuler de front, et l'homme et la femme eurent souvent à se répéter, ce qui n'eut pas l'air de leur peser le moins du monde.

Ils voyageaient ensemble depuis peu seulement, réunis par un immense amour commun pour les livres et les histoires. L'une des caractéristiques principales du couple était que bien qu'ils maîtrisassent chacun plusieurs langues à la perfection, ils n'en possédaient aucune en commun, et ne parvenaient ainsi à s'exprimer qu'approximativement en direct. Ils complétaient par beaucoup de gestes tendres et de clins d'œil complices.

Elle s'appelait Shelmione, lui Mercator. On l'appelait parfois "Vermillonne", pour la rime. Lui se faisait parfois traiter de "stylet", que ce fut en référence à sa manie de tout écrire ou en vertu de son physique longiligne à l'extrême. Il portait ostensiblement une rapière au côté, mais Shelmione était aussi non-violente que ce que son apparence de moniale le laissait supposer. Ceci la rapprocha encore de Toïvo, en qui elle avait de toute évidence trouvé un interlocuteur de choix. Mercator aimait autant écouter que sa compagne se plaisait à parler. Ils se complétaient fort bien, et il était difficile à croire qu'ils aient chacun pu vivre plus de trente ans sans se connaître. Il semblait artificiel aux quatre voyageurs qu'ils avaient rejoints d'en imaginer l'un sans l'autre.

Mercator progressait parfois péniblement à cause de son caddie de grimoires. Gwenaël se mit à l'aider dans les passages délicats, soulageant les roues de son bras unique. Après ses récits enflammés de la matinée, il était redevenu aussi taciturne que l'homme au costume noir rapiécé, et ce silence partagé finit par les rapprocher plus encore. Le jeune homme admira la finesse du caddie qu'il aidait à soulever: le cuir souple avait été cousu en double épaisseur et les coutures abondamment garnies de poix. L'ensemble devait être parfaitement étanche et protéger les livres efficacement. Il apprit plus tard que Mercator graissait consciencieusement les cuirs hebdomadairement afin de leur conserver leur souplesse et leur étanchéité. L'impeccabilité de ce caddie contrastait avec la mise usagée et raccommodée de l'homme.

À la fin de la journée, Mercator avait passé du temps avec lui, mais également avec Solin qui racontait volontiers son passé lointain, et avec Yenna à qui il demanda ce qu'elle avait fait les années où elle était séparée de son ami. Pendant la journée, Shelmione avait elle aussi entrecoupé ses considérations sans fin avec Toïvo de brefs conciliabules avec Yenna ou Solin, afin de mieux comprendre leur histoire. Par contre, le couple ne s'était pratiquement pas adressé la parole, tant les deux étaient appliqués à faire connaissance avec le reste du groupe.

Lorsque le crépuscule s'épaissit, ils étaient pratiquement intimes chacun avec tous: un groupe était formé.

Un puissant épaulement rocheux qui plongeait directement dans la poussière de la mer grise leur barrait le passage. La sente qu'ils suivaient, à peine praticable aux animaux, s'accrochait à mi-pente. Les pontifes qui avaient créé la route s'étaient appliqués à exploiter

la moindre crevasse ou anfractuosité de la roche massive pour y ancrer le chemin. L'ensemble paraissait assez sûr, mais était certainement effrayant. Le puissant Solin n'en menait pas large, et se rassurait en songeant qu'en théorie, les chevaux pouvaient passer. Il ajouta cependant, la passe franchie:

— Pas n'importe quel cheval, je peux vous le dire!

D'autres passes semblables s'égrenèrent. Gwenaël portait le caddie avec Mercator. Yenna portait Naï-Der sur son épaule et le moineau voletait autour de Toïvo comme pour lui signifier qu'il ne risquait rien, voyons, quel est le problème?

Au soir, le soleil couchant projetait leurs silhouettes contre le rocher.

Lorsqu'ils eurent franchi un dernier épaulement, une vallée qui s'enfonçait droit à l'Orient s'ouvrit, déjà emplie d'ombre. Le chemin s'élargissait, et l'on put discuter.

— Ça doit être la vallée de Zamague.

— En tous cas, le chemin principal remonte la vallée. Le long de la mer de poussière, ce n'est vraiment plus qu'une sente.

— D'après les indications qu'on nous a données, Zamague est à une pleine journée de marche en amont, mais d'autres villages la précèdent.

— Il y a un bel espace pour bivouaquer ici.

C'était bien entendu Solin qui avait identifié le lieu approprié. De fait, l'endroit était confortable, au bord de la rivière qui coulait de Zamague, plat et doux de sol. Des buissons et des petits arbres permettaient de nourrir un feu.

On s'installa. Mercator se mit d'autorité à cuisiner pour tous, et en peu de temps, de délicieux fumets firent saliver ses cinq compagnons. Comme ils avaient globalement terminé l'installation sommaire du bivouac, ils s'assemblèrent autour du cuisinier en faisant semblant de s'intéresser à leurs propres discussions.

— Établissons-nous des tours de garde?

— Non, inutile. Il n'y a rien à craindre ici.

Shelmione se retira un instant. Son compagnon expliqua à ceux qui ne la connaissaient pas encore assez qu'elle priait. Comme le laissait entendre son costume, c'était une religieuse — une religieuse d'un ordre qui, heureusement, n'imposait pas le célibat à ses adeptes. Elle s'isolait donc discrètement plusieurs fois par jour afin de s'occuper de sa religion. Pour une raison difficile à expliciter, cela émut les quatre voyageurs qui ne connaissaient guère encore la Vermillonne — mieux, cela la leur rendit chère. Quant à Mercator, s'il avait dû lui aussi achever de les conquérir, sa délicieuse tambouille aurait suffi à convaincre les plus récalcitrants! Lorsque Shelmione leur revint, on mangea avec appétit et bonne humeur, et l'on se raconta des histoires. Toïvo, sollicité, parla de la reconstruction de la cité d'Amâssa, puis Shelmione consulta l'un de ses grimoires de notes et se mit à conter une longue histoire où il était question de peintures magiques où l'artiste se dissolvait dans son œuvre et vieillissait prématurément tandis que le tableau devenait de plus en plus formidable. De toute évidence, Shelmione aimait l'art, et savait le faire aimer. Et Mercator, quoique laissât augurer son apparence mortifère, était avant tout un rêveur aux yeux tristes malgré leur pétilllement.

Puis chacun se coucha. Mercator et sa compagne avaient eu beau s'isoler un peu et s'évertuer à être discrets, leurs compagnons ne purent ignorer leurs ébats heureux, et chacun des quatre autres fut troublé à sa manière. Toïvo, assagi par l'âge et comblé par son séjour à Janv, semblait surtout heureux de se rappeler qu'on pouvait tant s'aimer et se procurer tant de plaisir. Gwenaël, encore naïf bien qu'il ne fût plus un gamin, était curieux de ce qu'on puisse tant s'aimer et tant se procurer de plaisir, etc. Pour Yenna et Solin, moins innocents, l'amour et le bonheur de leurs compagnons soulignaient surtout ce dont ils étaient privés, eux — ou ce dont ils se privaient, en vertu d'une inexplicable retenue.

Au matin, chacun but une tisane chaude sans parler de la nuit. Tous avaient l'air pudiquement heureux — sauf, bien sûr, l'assassine et son vieil ours d'ami.

Sans plus se consulter, on partit vers Zamague, en remontant la large vallée et — c'était peut-être là la raison du consensus — en s'éloignant de la mer de poussière grise.

La matinée n'en était qu'à sa moitié lorsqu'ils arrivèrent au village de Motravne. Shelmione et Mercator jouèrent leur jeu de baladins et d'amuseurs tandis que par émulation Gwenaël distrayait les enfants avec des tours de jonglerie. Il parvint même à arracher Yenna à sa réserve et ils présentèrent quelques tours à deux, suspendant les récits les plus palpitants. On leur prépara à manger et on parla itinéraires. Les voyageurs pouvaient certes continuer vers Zamague, mais ils ne trouveraient pas grand-chose au-delà: quelques mines, et surtout des cols presque infranchissables avant que l'été eût pleinement mûri. Ils pouvaient également rejoindre Janv par les montagnes s'ils le souhaitaient, mais tel n'était pas leur but: ils en venaient. S'ils désiraient continuer en direction de la capitale Gorokh, ils n'avaient que deux options: soit revenir sur leurs pas et continuer la petite sente à peine marquée le long de la mer de poussière, soit remonter une vallée secondaire qui piquait droit au midi de Motravne et rejoindre ainsi directement la vaste plaine de Rouchanne. Bien que plus direct, ce dernier itinéraire n'était pas forcément un raccourci, surtout en cette saison où l'on risquait de trouver encore abondance de neige sur le col vertigineux qu'il fallait franchir.

L'homme qui leur parlait s'appelait Razoule. Il semblait leur recommander ce dernier itinéraire nonobstant qu'il ne fût pas le plus rapide. Les voyageurs peinaient à comprendre le pourquoi de cette insistance, mais étaient fort enclins à se laisser convaincre de ne pas retourner à la mer de poussière pour un temps.

Razoule détailla. Le col "vertigineux" qu'ils avaient à franchir s'appelait "la Passe du Vieille-Foi" car plusieurs représentants d'une communauté religieuse autrefois persécutée s'étaient réfugiés en ces lieux, dont il ne restait, depuis maints hivers, qu'un seul et dernier représentant, fort âgé. Razoule semblait s'inquiéter de son sort. Les voyageurs comprirent à demi-mots qu'il souhaitait lui rendre visite mais ne pouvait pas effectuer le voyage seul. Les autres habitants de Motravne se désintéressaient du sort du Vieille-Foi, mais si les voyageurs partaient par la le col, Razoule se serait volontiers joint à eux afin de rendre visite à celui dont il n'inquiétait. Une fois que ceci fut clair, il ne fit plus de doute qu'on partirait par ladite passe, et qu'on attendrait le lendemain afin que leur hôte pût rassembler ce qu'il voulait amener à son protégé.

Pour la nuit, les voyageurs furent dispersés deux par deux dans plusieurs familles, ce qui soulagea Solin et Yenna qui n'étaient pas prêts à réentendre les témoignages du plaisir des autres. Ils étaient allongés dans une encoignure, à quelque distance de leurs hôtes dont ils entendaient les respirations régulières et bienheureuses. La nuit était épaisse comme un thé de matin de nuit blanche. Solin chuchota le premier:

— As-tu remarqué? Un peu en amont, il y a une sorte de plate-forme aérienne: deux rivières, en confluant, on éboulé abruptement les masses morainiques et forment un prisme triangulaire aux parois presque verticales dont le sommet plat est encore enherbé. Je suis allé vérifier: il n'y a pas d'accès par l'arrière. Ce petit champ d'herbe est coupé du monde. Inaccessible, bien que visible et désirable.

Yenna coupa la parole à son ami, comme si elle redoutait de le voir devenir lyrique:

— Oui, je l'ai remarqué moi aussi. Deux arbres bien ronds y poussaient, qui seront bientôt couverts de bourgeons...

Après un silence, Solin reprit sa propre description:

— Oui, deux arbres sur un champ d'herbe inaccessible, aérien, dominant le monde mais en même temps visible de partout... Est-ce que ça ne te fait pas penser au Paradis?

Yenna s'indigna et chuchota bruyamment:

— Du Paradis? En voilà une idée! Tu te figures le Paradis comme un jardin inaccessible? Comme un petit parc pour Élus avec une immense mer de misère autour? Comme un jardin privé, clos, exclusif? Mais on me le donnerait que je cracherais dessus, moi, un tel Paradis! Comment pourrais-je jouir d'un Paradis avec la conscience qu'il pourrait y avoir ne serait-ce qu'un seul exclu qui attend au-dehors? Ce serait horrible! Il faut être malade mentalement pour pouvoir ainsi jouir de la peine d'autrui. La plus élémentaire empathie impose à un Paradis d'accueillir tout le monde, sans parias, sans exclu, sans choisir — sans quoi, de Paradis, il devient maison d'internement pour sadiques. Il ne peut y avoir de Paradis que si l'Enfer est vide pour toujours. Sans ça, le Paradis lui-même devient l'Enfer.

Yenna sentit qu'elle se répétait. Elle se tut, et un long silence suivit. Sa colère s'apaisa peu à peu. Lorsqu'il en fut bien persuadé, Solin reprit sur un autre sujet:

— Depuis combien de temps n'as-tu pas tué, petite assassine?

Sa jeune amie réfléchit. Elle hésitait:

— Peut-être depuis que nous avons quitté Ypende — depuis que nous avons été séparés. Et toi?

Solin ne répondit pas, mais son silence était évocateur: il avait dû, lui, abondamment se battre. Il finit par résumer sa pensée:

— Tu as de la chance.

— Oui. Mais je ne suis plus sûr de mériter le titre d'"assassine".

— Mériter? Qu'importe! Qui juge?

— Mais si je ne suis plus assassine, qui suis-je? Que me reste-t-il?

— Nous ne nous définissons pas par le titre de notre activité. Tu es Yenna, tu es celle que j'ai cherchée des années durant, tu es celle qu'a aimé le Prince, tu es celle qu'accompagne Toïvo-le-sage et Gwenaël-le-courageux. N'est-ce pas bien plus important que les gens que tu as pu tuer pour de l'argent?

Yenna ne répondit pas, soit que les évocations du passé l'aient émue, soit qu'elle considérât le point de vue de son ami. Elle finit tout de même par conclure:

— En tous cas, ne m'appelle plus assassine.

Solin attendit que sa respiration fût devenue tout-à-fait régulière avant de s'autoriser à s'endormir à son tour. Il espérait n'avoir pas importuné leurs hôtes.

On partit avant que le soleil fût levé afin de tenter de rallier la maison du Vieille-Foi avant le crépuscule, car la route était longue. Razoule connaissait la montagne, ce qui était heureux car pour tout dire la sente était plus théorique encore que celle que les voyageurs avaient vu partir le long de la mer de poussière. L'itinéraire commençait par un couloir d'éboulement très pentu, écrasé entre deux montagnes énormes. Razoule donna des instructions pour qu'on s'y aventurât à bonne distance les uns des autres. Chacun surveillait en amont une possible chute de pierre qu'il aurait été miraculeux d'éviter attendue l'étroitesse du couloir. Personne ne rompait le silence de la montagne seulement animé, dans ce pays sans vent, par le tic-tac sec des petits cailloux roulant parfois en bas la pente sans que rien de perceptible n'ait pu déclencher ce mouvement — d'aucuns parlaient d'une vie propre de la montagne.

Ils sortirent du couloir de déjection en milieu de matinée, et tous s'en trouvèrent fort soulagés! On mangea alors enfin une collation matinale déjà amplement méritée, que ce fût pour l'altitude gagnée ou pour les émotions vécues. À partir de là, la vallée était large, suspendue au-dessus de Motravne, et montant en pente très douce vers le col qui la closait en amont. Sans repère d'échelle, les distances paraissaient courtes, mais ils n'atteignirent

pas la maison du Vieille-Foi avant que le crépuscule eût peint le ciel de couleurs vives. Ils étaient essoufflés par l'altitude.

La ligne de crête à leur droite projetait une ombre épaisse qui partageait la vallée en deux. Dans la partie encore éclairée par le soleil vespéral, ils aperçurent un champ labouré récemment à la houe. Il y avait quelque chose de touchant à la modestie colossale de cette entreprise humaine, qui émut profondément les sept voyageurs. Il apparut même que Razoule eût les yeux embués. Il fallait qu'il aimât l'ermite oublié de tous sinon par le col qui portait déjà son nom.

Derrière un rocher comme oublié là par un géant négligeant, se tenait la cabane du Vieille-Foi: Elle était faite de pierres plates empilées, appareillées sans mortier d'aucune sorte, en encorbellements successifs de façon à finir par couvrir une unique pièce étroite, en tunnel, close à l'une de ses extrémités par le rocher lui-même. Autour de cette cabane, la densité des buissons et arbustes qui ailleurs dans cette vallée poussaient aléatoirement était augmentée: l'endroit était entretenu. Plusieurs outils étaient appuyés contre le rocher.

Mais ce qui étonnait le plus, c'était les bêlements des montons dans le silence immense. On comprit alors la fonction des enclos de pierre dont la vallée était émaillée de bas en haut. Cette fois, les bêlements venaient de l'un des cercles les plus proches de la maison, comme si l'on n'avait pas eu la force de se rendre plus loin. Les bêlements étaient marqués de souffrance. Yenna se précipita. L'enclos était barré de branches épineuses tressées en porte agressive. La jeune femme sauta par-dessus le mur et découvrit sept bêtes aux pis gonflés qui demandaient à être traites, ce à quoi elle s'appliqua immédiatement. Gwenaël, qui avait compris son amie avec un instant de retard seulement, avisa un récipient de terre qu'il lui amena.

Pendant ce temps, leurs compagnons se dirigèrent vers la maison. Razoule était visiblement inquiet: son ami avait sans doutes pour habitude de venir à sa rencontre. Il faisait sombre dans la maison-tunnel. Razoule n'osait pas s'avancer vers le seuil. À tout hasard, Solin avait encoché une flèche — ce qui, avec un peu de recul, était comique ou pitoyable, au choix. Toïvo entra le premier. Le Vieille-Foi était allongé sur sa paille, perdu dans une mer d'objets hétéroclites. Exercé, Toïvo s'aperçut immédiatement de ce qu'il était vivant et respirait. Afin de rassurer ses compagnons, il entra franchement en s'adressant au vieil homme. Les autres lui emboîtèrent le pas, mais durent s'amasser sur le seuil, car il n'y avait plus de place dans l'étroit boyau encombré qu'était la maison du Vieille-Foi.

Celui qu'on appelait parfois, non sans raisons, "Docteur" sortit plusieurs fioles de sa besace et fit boire quelque chose à l'homme allongé. Puis il demanda à tous, sans s'adresser à personne en particulier:

— Est-ce que Yenna a déjà pu traire un peu de lait?

Sans répondre, Mercator se saisit d'un autre récipient et alla à l'enclos retrouver Yenna et Gwenaël. Il revint avec l'autre récipient, plein. Le lait était chaud et moussu. Il croisa sa compagne la Vermillonne qui avait visiblement décidé d'elle aussi se rendre utile auprès des bêtes: elle emportait tous les récipients qu'elle avait pu dénicher. Sur le seuil, Mercator demanda s'il fallait faire refroidir le lait à la rivière. Toïvo lui répondit que ça pourrait attendre: qu'on mette les jattes suivantes au frais, mais qu'on lui donne celle-ci immédiatement.

Mercator lui tendit le récipient. Toïvo regarda Razoule droit dans les yeux, et sans ciller lui intima:

— Donne-lui à boire.

Razoule entra et donna la tétée à son vieil ami. Les trois hommes se retirèrent pudiquement. Toïvo confirma ce que tous avaient compris:

— Il lui reste quelques heures, peut-être quelques jours s'il parvient à boire d'abondance. Il ne souffre pas.

Il avait calculé le ton de sa voix pour que Razoule l'entendît. Puis il emmena ses compagnons rejoindre l'équipe de traite. Yenna, que Shelmione avait remplacée, venait à leur rencontre et demanda sans joie mal placée:

— Elles sont bientôt toutes soulagées. Comment va le bonhomme?

Toïvo mis rapidement ses compagnons au courant de la situation, et chacun s'affaira à installer un bivouac, car la nuit tombait vite. Ils s'établirent à quelque distance de la maisonnette de pierre, près de la chaleur rassurante des ovins. Comme la veille, Mercator cuisina et fit merveille. Razoule finit par sortir, seul, de la maison, et les rejoindre. Une place autour du feu l'attendait, mais pas de paillasse car on avait supposé qu'il dormirait à l'intérieur. Razoule ne dit rien. Ce n'était pas nécessaire. Il avait trop à faire pour digérer toutes les pensées et tous les sentiments qui l'assaillaient: il était délicieusement mélancolique.

Mercator ouvrit l'un de ses recueils au hasard et lut une longue poésie sur la vie, la joie et la mort, dont Razoule ne retint que ces mots: "La mort ne fait pas partie de la vie — La mort n'a aucun rapport avec nous". Puis le croque-mort rêveur lut un poème d'amitié tendre aux métaphores très délicates.

Tous étaient moulus par la longue marche, l'altitude, l'émotion et le froid piquant: la veillée ne s'éternisa pas. Razoule rejoignit son vieil ami avec une jatte de lait rafraîchi au ruisseau. Toïvo lui avait recommandé de le nourrir le plus possible. Il revint au foyer avec le matin. Son cœur était visiblement remué, mais pas forcément malheureux. L'air de l'aube était glacial, bien que le ciel fût voilé. On but chaud en se serrant les uns contre les autres sous des couvertures. Shelmione parla la première:

— Il faut changer les brebis d'enclos.

Solin se leva immédiatement, désireux de se rendre utile:

— Je m'en occupe.

Chacun se mit à vaquer, de sorte que Razoule et Toïvo restèrent seuls, leur quart fumant à la main, chacun sous une couverture épaisse un peu irritante. Le regard des deux hommes était interrogateur. Toïvo répondit le premier:

— Oui, je te laisserai de quoi calmer les douleurs. Tant qu'il boira du lait, il pourra continuer à vivre. Tu m'as entendu: quelques jours, trois, cinq — ça dépend.

Après avoir remercié d'un mot bref mais significatif, Razoule répondit à son tour à la question informulée de son interlocuteur:

— Je crois que je préfère rester seul. Cette histoire ne vous concerne pas. Il y a plus de trente années que je monte ici une ou deux fois l'an pour vérifier que le vieux se porte bien.

Toïvo avait bien compris le sentiment profond derrière les mots maladroits. Il demanda encore si Razoule disposait de tout ce dont il aurait besoin.

— Bien sûr! Il y a tout ce qu'il faut pour vivre, ici. Et descendre n'est jamais un problème. Je prendrai les moutons avec: nous avons un troupeau commun à Motravne.

Toïvo conclut:

— Nous rappellerons de l'autre côté que ce col s'appelle "Le col du Vieille-Foi".

Ces mots, pourtant fort banals, émurent profondément Razoule.

Les six voyageurs partirent lorsqu'il commença à faire clair malgré le temps couvert. Comme ils progressaient dans la large vallée très peu pentue qui formait comme une sorte de plaine d'altitude, le ciel continua à s'obscurcir tout doucement. Vers midi, il était devenu impossible de s'orienter au soleil: la lumière venait de toute la voûte céleste, uniformément. Ce que les voyageurs avaient pris pour le col qu'ils cherchaient à passer s'avéra n'être qu'un changement d'inclinaison de la pente, qui diminuait encore. Il leur restait une longue distance à parcourir d'ici au col qu'ils apercevaient dans le lointain, à peine plus élevé qu'eux-mêmes en cet instant. Ils mangèrent rapidement, sans feu et sans s'asseoir, afin de ne pas se refroidir. Certains battaient la semelle. Quant ils repartirent, la clarté avait encore réduit et des flocons de neige commençaient à virevolter dans le ciel.

Les voyageurs marchaient en silence, chacun absorbé dans ses pensées, en ordre dispersé puisque l'herbe rase et étale ne proposait aucun chemin en particulier. Il faisait très froid. Les flocons de neige, très légers, ne fondaient pas en touchant le sol, mais s'y déposaient délicatement et y brillaient légèrement, comme des objets précieux de qualité qui mettent une éternité à ternir. Il fallut longtemps pour que le sol fût couvert. La lumière décroissait encore.

— Nous ne passerons pas le col ce soir.

C'était Toïvo qui avait constaté l'évidence: le col était plus distant qu'il le leur avait semblé d'abord, et bien qu'il ne fût pas tard, l'obscurité commençait à gêner la progression. Il fallait songer à lutter contre le froid cruel. On posa bagages n'importe où, puisqu'aucun élément singulier ne venait émailler la vaste plaine d'altitude, et tandis que Mercator, par une habitude fraîche mais déjà tenace, commençait à apprêter quelques aliments, les autres se mirent à couper les rares buissons alentours afin d'alimenter un petit feu. Ils savaient que ce combustible trop frêle ne leur tiendrait pas la nuit, et qu'il leur fallait compter sur les nombreuses couvertures dont ils avaient eu la bonne idée de s'équiper à Motravne. Heureusement, il n'y avait toujours pas de vent, sans quoi leur position, de délicate, fût devenue intenable.

Mais il faisait encore absolument nuit lorsque le froid les réveilla. Solin ranima le feu en y jetant les dernières brindilles accumulées, plus pour la lumière que pour la chaleur. Plusieurs préférèrent se réchauffer en retournant chercher du combustible plutôt que continuer à geler sous les couvertures mouillées par la neige. On fit ainsi un peu de lumière qui permit d'attendre que les crêtes des montagnes alentours se dessinassent en noir profond sur l'anthracite sombre du ciel. Dès qu'on put s'orienter sans risque, on leva le camp. La neige n'avait jamais cessé de s'accumuler, et bien que les flocons fussent toujours rares, ils avaient fini par former une couche continue.

Les voyageurs marchaient vite afin de se réchauffer. Ils creusaient dans la neige six sillons loin d'être parallèles, mais tout de même de même direction. Ils parvinrent à la Passe du Vieille-Foi à l'heure où, si le ciel avait été moins uniformément gris sombre mât-

churé de flocons, ils auraient pu voir le soleil à son midi. Heureusement, la couverture nuageuse qui leur écrasait la tête était moins dense de l'autre côté. Il faisait presque clair par là, et l'on apercevait, très loin, la surface uniforme du désert de poussière. Les voyageurs n'en furent pas ragaillardis, comme si cette mer sans mouvement leur semblait vaguement menaçante.

— Je n'aime décidément pas cette mer de poussière où toute vie s'engloutit.

— Bah, Rouchanne nous a été décrite comme une ville où il ferait bon s'arrêter un peu. Allons-y.

Solin se mit en devoir d'allumer un feu que ses compagnons nourrissent de ce qu'ils purent ramener. Tous avaient besoin d'un peu de lumière et de chaleur. Le printemps leur semblait un vieux rêve, une théorie fumeuse dont ils avaient entendu parler, un jour et qu'ils avaient oubliée depuis. C'est peut-être pour cette raison que Mercator se mit à parler de mathématiques. Il demanda la ceinture de Solin, passa l'extrémité libre dans la boucle mais en inversant intérieur et extérieur, et leur fit remarquer qu'on pouvait ainsi en parcourir toute la surface sans "changer de côté": la ceinture n'avait plus qu'un seul côté! Ses compagnons furent si intrigués qu'il crut devoir détendre l'atmosphère d'une boutade. Il commença ainsi:

— Vous savez tous ce que sont les nombres négatifs?

— Bien sûr, c'est comme une dette.

— Bon exemple. L'histoire est la suivante: un fils demande à son père de lui expliquer les nombres négatifs. Le père, bon pédagogue, lui propose un exemple: "Imaginons une grotte..."

— Il faut toujours une grotte dans les histoires de mathématiques et de philosophie, il doit y avoir une raison profonde à ça.

C'était sa compagne la Vermillonne qui l'avait interrompu. Mercator lui répondit du tac au tac:

— C'est sans doute parce que mettre le pied gauche dans la grotte porte bonheur! Je continue. Le père explique donc: "Trois personnes entrent dans la grotte vide. Plus tard, cinq personnes en sortent: combien faut-il de nouveaux entrants pour que la grotte soit à nouveau vide?"

L'hilarité ne fut pas inénarrable, mais Mercator obtint quelques sourires amusés. Il redevint sérieux:

— Petit exercice de géométrie. Vous pourrez y réfléchir tandis que nous descendrons vers Rouchanne. Prenez un cube de côté unitaire. Quel est le volume du plus grand tétraèdre qu'il puisse contenir?

Il expliqua à ceux pour qui cet énoncé n'était pas clair ce qu'il entendait par "unitaire" et par "tétraèdre". Le reste était assez intuitif.

Ainsi, chacun eut du grain à moudre en marchant. La descente était passablement accusée, et tous progressaient à grandes enjambées. Mais la vallée qu'ils suivaient ne descendait pas droit vers la mer de poussière, qui eut tôt fait d'être soustraite à leur vue. Ils tiraient un peu au levant. Assez vite, la couche de neige où ils alignaient leurs sillons individuels s'amincit puis disparut. L'herbe était toujours régulière et la pente constante, attirant la foulée. Chacun progressait indépendamment, absorbé dans ses pensées, qu'elles aient trait aux tétraèdres ou non. On accède assez vite, en marchant ainsi, à un état méditatif qui peut se prolonger longtemps et où les bonnes idées fleurissent comme sous la main de jardinier attentionné.

Il devait être le milieu de l'après-midi lorsque le moineau de Toïvo se posa sur l'épaule du jeune Gwenaël. Celui-ci fut comme arraché à un songe. Le moineau lui rappelait son ami. Il s'ébroua pour la forme et chercha ses compagnons du regard. Loin devant lui, la frêle silhouette hérissée d'armes d'Yenna et celle, massive, du gros Solin aux longs cheveux

fous progressaient à bonne distance l'une de l'autre, comme des éclaireurs explorant les abords d'une route, de part et d'autre. Derrière lui, assez loin, leurs nouveaux compagnons Shelmione et Mercator progressaient moins promptement.

N'apercevant pas son vieil ami Toïvo, Gwenaël s'arrêta tout à fait et fit lentement le tour de l'horizon, une fois, puis deux. Il ne distinguait décidément que les deux silhouettes au contraste caricatural qui s'éloignaient devant lui, et celles, moins distantes et à peine moins dissemblables — Shelmione étant aussi rondouillarde que son ami était dégingandé — qui se rapprochaient de lui. D'ailleurs, comme il s'était arrêté, les deux autres convergèrent vers lui afin de vérifier que tout allait bien.

— Où est Toïvo?

Gwenaël avait lancé la question d'aussi loin qu'une conversation devenait possible. Les deux autres ne lui répondirent pas, et le jeune homme répéta sa question avec une première pointe d'angoisse dans la voix.

Ce ne fut que lorsqu'il l'eût presque rejointe que Mercator répondit enfin:

— Je ne sais pas. Il était devant, avec vous.

Mais Gwenaël rétorqua:

— Je suis sûr qu'il n'est pas devant moi.

Shelmione, pratique, remarqua en vérifiant ses propos d'un rapide regard périscopique:

— Il n'est pas derrière non plus.

— Il doit pourtant bien être quelque part.

Les regards se portèrent vers le sol, mais l'herbe courte conservait mal les traces. Gwenaël se prit à maudire l'absence de neige. Shelmione demanda:

— Les autres n'ont pas vu que nous étions arrêtés. Faut-il les rattraper?

— Non, cherchons Toïvo. Quand ils s'apercevront de ce que nous ne les suivons plus, ils rebrousseront chemin.

Sans qu'ils se fussent consultés, mais avec une belle coordination inconsciente, chacun partit dans une direction différente: Gwenaël remontait la vallée à la recherche d'une trace du vieil homme, tandis que Mercator et Shelmione exploraient les pentes latérales. Lorsqu'ils se furent chacun éloigné considérablement de l'axe du cheminement principal, ils se mirent à la remonter à leur tour, ratissant ainsi au mieux l'espace qu'ils venaient de parcourir.

Ils avaient dû déjà explorer un tiers du chemin descendu depuis le col lorsque Gwenaël, qui n'avait cessé de ralentir comme pour chercher plus attentivement, s'arrêta tout à fait. Les deux autres le rejoignirent. Le jeune homme était en larmes: l'herbe était saupoudrée d'un peu de neige, et l'on pouvait compter six traces distinctes.

Shelmione comprit immédiatement ce que la détresse du jeune homme avait d'irrationnel, et tandis que Mercator parlait et raisonnait, elle entoura de ses gros bras les épaules de Gwenaël et le pressa contre son immense poitrine. Au bord de l'hystérie, le jeune homme se mit à sangloter.

Mercator s'éloigna de quelques pas, fit mine de scruter l'aval d'où il espérait que les deux autres surgiraient enfin, mais n'osa partir à leur recherche. Si on commençait à disparaître, l'heure n'était pas à la dispersion. Soit pour se rassurer, soit pour inspirer confiance à ses amis, soit encore pour se donner une contenance, il tira sa rapière et se mit à guetter alentours en psalmodiant des mots sans grande suite destinés à conserver un contact auditif lorsque ses yeux étaient portés au loin.

Gwenaël pleurait toujours dans les bras de Shelmione.

Finalement, la situation ne pouvant s'éterniser, Mercator intima à sa compagne:

— Les autres ne remontent pas. Descendons.

Gwenaël, épuisé sans doutes d'avoir tant versé de larmes, n'opposa pas de résistance.

Ils parvinrent à l'endroit où ils s'étaient aperçus de la disparition de Toïvo sans avoir retrouvé personne. Il leur fallu marcher longtemps encore pour enfin apercevoir Yenna et Solin qui remontaient la vallée en ordre serré, chacun une flèche encochée et les sens ostensiblement aux aguets.

— Vous voilà enfin!

Ces mots auraient pu provenir d'un groupe comme de l'autre.

Mercator demanda à Yenna:

— Avez-vous vu Toïvo?

— Non, ni Toïvo, ni personne. Aussitôt que nous nous sommes aperçus de ce que nous étions seuls, Solin et moi sommes remontés.

— Alors vous avez mis long à vous en apercevoir: il y a très longtemps que nous trois le recherchons.

C'était dit sans reproche. Pragmatique, Solin relança le dialogue:

— Il n'est jamais passé devant. J'en suis certain.

Yenna se fit plus modeste:

— Je ne le crois pas non plus. Mais je n'étais pas très attentive.

C'était un euphémisme, mais il avait l'avantage de l'honnêteté. Comme pris en faute, Solin s'empressa d'ajouter à sa déposition:

— C'est vrai, je n'étais pas très attentif non plus. Mais je suis presque sûr de ce qu'il ne nous a pas dépassés.

Mercator reprit:

— Il ne me semble pas l'avoir dépassé. Il marchait en général plus vite que nous.

Shelmione conclut:

— Il faut donc qu'il ait disparu au milieu de nous, comme si la terre l'avait avalé!

— Bon, cherchons-le.

Il était déjà tard. Ils remontèrent encore une fois la vallée, Solin au centre car c'était lui le meilleur pisteur, Yenna et Mercator en ailiers, et Shelmione supportant Gwenaël derrière eux. Les trois premiers avançaient armés. Lorsque la nuit s'épaissit, ils n'avaient guère dépassé l'endroit où le moineau de Toïvo avait rejoint Gwenaël. D'ailleurs, l'oiseau n'avait pas quitté son nouveau protégé.

On bivouaqua sans feu, mais en établissant des quarts de garde par deux — hors Gwenaël, épuisé. Il faisait froid, mais déjà considérablement moins qu'au col.

Shelmione se fit remplacer par Yenna auprès de Mercator: on se succédait ainsi au milieu des tours de garde de façon à ce que l'un pût rafraîchir l'attention de l'autre. Presque aussitôt, la jeune femme interpella son compagnon:

— Vois-tu la lumière, là en bas?

— Oh, tu sais, mes yeux ne me permettent guère de voir plus loin que mes livres!

L'assassine ne mit à décrire ce que son regard perçant parvenait à saisir:

— C'est un feu. Il est très loin, mais il est aussi immense. Il me semble voir des silhouettes minuscules alentours. Ça doit être un incendie. Nous étions presque arrivés à un village lorsqu'avec l'Éléphant nous nous sommes aperçus de ce que vous ne nous suiviez plus.

Mercator demanda:

— Que faisons-nous?

— Rien pour l'instant. Il fait trop nuit pour nous déplacer. Nous aviserons à l'aurore.

— Je me demande s'il y a un lien entre cet incendie et la disparition de notre ami.

Dès qu'il fit un peu clair, on grignota et Yenna raconta sa veillée:

— Il y a dû y avoir un énorme incendie en bas. Il faut y aller voir.

Shelmione s'opposa, sans doute se faisant l'avocate de Gwenaël:

— Mais il faut d'abord chercher Toïvo.

Yenna scruta le paysage. Tous savaient que sa vue était incroyablement perçante. Elle répondit:

— Le sol ne garde pas les traces. D'ailleurs, vous avez déjà cherché longuement. Rien, dans ce paysage tondu, ne permet de cacher un corps ou de se cacher, intentionnellement ou non. Toïvo n'est pas là. Par contre, en bas, nous pouvons être utiles.

Après quelques secondes, elle ajouta, reprenant à son compte la remarque nocturne de Mercator:

— Et puis, il y a peut-être un lien entre cet incendie et la disparition de notre ami.

L'homme à la redingote abonda dans son sens en ajoutant:

— Après tout, s'il n'est pas au-dessus de nous, Toïvo est peut-être devant, à nous attendre là-bas...

— Ou prisonnier.

C'était peu probable, mais c'était suffisant pour emporter l'adhésion générale, d'autant plus facilement que la perspective de vaines recherches les désespérait tous.

Ils atteignirent Passe-Trouffe en milieu de matinée. C'était un hameau de quelques maisons de terre et de bois — on apercevait de grands arbres un peu plus bas, sur la large plaine de Rouchanne qui s'étalait entre le pied des montagnes et le désert de poussière —, et de quelques dizaines d'âmes.

On achevait d'éteindre l'incendie d'une vaste grange qui s'était propagé à deux maisons avoisinantes. Un homme à la voix cassée, incroyablement rauque, aperçut le premier les voyageurs. Il les héla et commanda qu'on leur serve du thé. Solin coupa court aux politesses et demanda ce qui s'était passé et s'ils pouvaient se rendre utile. L'homme répondit que c'était un incendie comme cela arrivait parfois — encore que celui-ci ait été particulièrement spectaculaire — et qu'il n'y avait que peu de victimes, et un ou deux blessés. Comme il n'y avait plus grand-chose à faire contre l'incendie qui ronronnait doucement, comme un gros animal repus, Mercator intervint pour demander s'ils pouvaient voir les blessés. Il regrettait l'absence de Toïvo.

L'homme à la voix cassée les fit entrer dans une pièce sombre chauffée par un poêle. Plusieurs personnes de tous âges et genres se pressaient là, assis par terre sur des nattes épaisses. On se serra pour laisser de la place aux nouveaux arrivants et on leur servit presque immédiatement un bouillon clair et chaud, fort revigorant. Shelmione se mit à oindre des brûlures et les panser avec une dextérité surprenante. Yenna se dit avec amertume que jusque-là, la compétence formidable de Toïvo avait caché celle des autres, et que si la Vermillonne se faisait maintenant remarquer, cela soulignait l'absence de l'ami. La jeune femme demanda si on avait vu leur vieux compagnon, et passa bien du temps à le décrire, au physique comme au moral. Bien qu'elle eût inconsciemment tendance à enjoliver le portrait, les villageois auraient dû le reconnaître s'il était passé chez eux. Mais ils ne purent que branler du chef avec compassion, et Yenna écarta instinctivement l'hypothèse d'un mensonge collectif — rapt, enlèvement, manigance, assassinat ou autre forme de séquestration. Elle fut donc convaincue que Toïvo n'était jamais passé à Passe-Trouffe.

Pendant ce temps, les hommes apprenaient à mieux connaître leurs hôtes, qui ne cessaient d'entrer et de sortir en s'affairant. Les rares morts étaient tous de la même famille, dont il ne restait désormais que trois membres: un couple âgé et une jeune femme de l'âge d'Yenna. L'homme, barbu de long et à l'élocution lente avait été légèrement brûlé et était occupé à remercier Shelmione pour la douceur de ses soins. La femme, affairée qu'elle était avec les autres, ne se laissait pas saisir. Quant à la demoiselle, elle pleurait la mort de sa famille, réconfortée par des voisins qui se relayaient à ses côtés. Solin fut touché par cette détresse et s'approcha d'elle. Elle portait une robe verte un peu brûlée et abondamment chiffonnée. Les petites fleurs brodées qui l'ornaient étaient inconnues du puissant voya-

geurs, soit qu'elles fussent locales soit qu'elles fussent issues de l'imagination de la brodeuse. Comme les autres villageois, l'orpheline avait la peau orangée et les cheveux plats, d'un noir très sombre. Ses larmes cachaient la couleur des ses grands yeux. Elle avait le visage rond et plein, gracieux, auquel un beau grand nez donnait un air de puissance tranquille, et si elle s'était dressée, on l'aurait dite bien charpentée, généreuse. Elle s'appelait Anne-Joumanne.

Solin fut troublé, sans qu'il sache si c'était par la détresse de la femme ou par un charme particulier auquel il se trouvait être sensible. Ne pouvant s'approcher d'elle, il se mit à discuter avec son grand-père qui avait terminé ses remerciements effusifs à la Vermillonne. Solin demande des nouvelles des récoltes, et le vieil homme lui parla seulement de foi, de morale, d'honnêteté, de vertu et de droit chemin. Solin ne sut que penser de cet apologue un peu naïf et certainement moralisateur. Au fil du discours, son trouble ne faisait qu'augmenter, de sorte qu'il préféra détourner son attention et se mit à amuser le chat Naï-Der. Il sentit les battements de son cœur revenir à leur pulsation lente et régulière de machine infatigable.

Pendant ce temps, la Vermillonne et Mercator avaient décidément pris leur parti de ne pas jouer les amuseurs cette fois-ci. Au contraire, tous deux se mirent à discuter technique de construction avec les gens de Passe-Trouffe, si bien que, rapidement, on sortit pour aller voir les ruines fumantes ainsi qu'une maison en cours de construction. Solin, qui se retrouva ainsi en petit comité entre un Gwenaël malheureux, une Anne-Joumanne en pleurs, le vieux moralisateur et quelques femmes affairées, ne joua plus longtemps avec le chat fou et prit le prétexte de le ramener à sa maîtresse pour s'éclipser. Toute la soirée, il fut pris d'une soudaine et visible passion pour l'architecture.

Pour le repas du soir et la nuit, les villageois se partagèrent les cinq invités. La famille d'Anne-Joumanne invita Gwenaël — peut-être par simple association d'idées liée aux larmes — et Yenna, dont l'âge était semblable à celui des deux autres. Shelmione et Mercator furent accueillis par la famille dont la maison était en construction, tandis que Solin, comptant peut-être double aux yeux des habitants de par sa carrure, était invité seul chez l'homme à la voix cassée. Il s'aperçut de ce que sa maison était l'une des deux détruites par l'incendie, et qu'ils auraient à dormir dans une sorte de pavillon d'été ouvert sur toutes les faces et vaguement occulté par des tentures. Solin suivit son hôte un peu à contrecœur, et glissa plusieurs regards assez misérables vers la demeure voisine où Gwenaël et Yenna avaient été invités.

La journée avait été également épuisante pour tous, villageois et voyageurs confondus, de sorte que malgré les inquiétudes, les chagrins et les émotions, chacun fut trouvé par le sommeil avant de l'avoir cherché.

Au matin, les cinq compagnons se retrouvèrent avec une partie des villageois dans la petite pièce chauffée où s'affairait beaucoup de monde. Shelmione expliqua à ses compagnons qu'elle et Mercator avaient l'intention de rester aider les villageois à la reconstruction. Solin semblait avoir eu la même idée, et approuva d'emblée. Gwenaël ne voulait pas s'éloigner de l'endroit où avait disparu Toïvo. Quant à Yenna, elle ne marqua pas d'envie personnelle profonde: elle suivit le mouvement d'ensemble, c'est-à-dire, en l'occurrence, la demeure.

Si Solin n'avait que de la bonne volonté à offrir, il n'en était pas de même pour les deux derniers venus dans le groupe: leur connaissance de l'architecture était largement plus qu'une vague culture livresque, et la science précise et efficace qu'ils partageaient avec les villageois rappelait constamment Toïvo au souvenir de ceux qui avaient connu la reconstruction d'Amâssa. C'est peut-être pourquoi, pendant que leurs amis s'affairaient, Yenna et Gwenaël remontèrent plusieurs fois la vallée qui menait à la Passe du Vieille-Foi. Ils

avaient construit deux petits cairns, l'un à l'endroit où la neige avait conservé six traces distinctes et l'autre à celui où le moineau avait adopté Gwenaël, et ils scrutaient l'espace entre ceux deux bornes à la recherche d'un signe quelconque de leur ami.

Ils ne trouvèrent rien, comme si Toïvo avait été "avalé par la terre" — aussi absurde fût l'expression, elle dépeignait au mieux ce qui semblait s'être passé.

Gwenaël gagna à ces longues et vaines recherches la sérénité de ceux qui ont tout essayé et ont ainsi épongé tout le potentiel de regrets possibles. L'oiseau n'avait jamais fait mine de le quitter, comme pour confirmer qu'il n'y avait plus rien à espérer.

Au bout d'une semaine de ces recherches, Yenna proposa à son ami qu'ils érigeassent un mausolée à la mémoire de leur compagnon disparu. Ils passèrent ainsi deux jours à empiler des pierres et tâcher d'y implanter les fleurs les plus originales qu'ils trouvaient alentours, en hommage naïf à un savoir médicinal qui leur paraissait sans bornes. Gwenaël put ainsi dire adieu à celui dont la disparition le laissait comme orphelin. Il prononça sans y penser quelques mots qui, s'ils avaient été entendus, auraient pu constituer une sorte d'homélie funèbre du disparu :

— Tu vois, le col ne s'appellera jamais "la Passe de Toïvo". Pour tous, il restera celle du Vieille-Foi. Quant à nous — nous ne faisons que passer...

Il n'était pas d'humeur à se dire que c'était très bien ainsi.

Au village, leurs trois amis s'étaient attirés la bienveillance de tous. Après les longues journées de labeur, ils racontaient des histoires. Étonnamment, Solin n'était pas en reste : il cherchait manifestement à briller, et plus Anne-Joumanne l'écoutait, plus il se découvrait de verve — au point d'en être souvent un peu comique. L'orpheline de frais séchait peu à peu ses larmes. Elle s'était remise au travail, et s'ingéniait avec d'autres à nourrir au mieux ces travailleurs acharnés qui reconstruisaient ce que le feu avait cru détruire. Bien sûr, l'année allait être difficile, puisque les graines conservées en vue de la récolte étaient perdues, mais — Bah ! — on s'en tirerait toujours. L'heure était à l'optimisme et à la construction.

Les jours suivant l'érection du cénotaphe, Yenna et Gwenaël se joignirent à leurs compagnons et participèrent au montage des charpentes — c'est-à-dire autant que le leur permettaient leur petite taille et le bras manquant du jongleur. Ils n'étaient visiblement pas transportés d'enthousiasme par cette activité, et n'égayaient pas outre mesure les veillées. Yenna fumait beaucoup. Elle se retirait, le soir, et cherchait, seule, un coin où s'asseoir et laisser errer sa pensée — elle choisissait un endroit toujours différent, comme par principe. Comme, peut-être, en écho à ces chevaliers errants qui font vœu de ne jamais dormir plus d'une semaine au même endroit. Elle avait envie d'être ailleurs, de repartir, de sentir la route sous ses pieds agiles. Le printemps était mûr à présent, et elle ne pouvait s'empêcher de désirer l'horizon comme les bêtes se cherchent en période de rut. Elle se demandait d'où lui venait cette impulsion, mais ne pouvait que constater que la demeure, en cette saison, n'était pas tant un péril qu'une torture, une punition, une frustration, un rabrouement. Elle s'en ouvrait régulièrement à ses compagnons, qui réagissaient fort différemment.

Gwenaël était à peine moins impatient qu'elle de partir, de quitter ces lieux malheureux, de recommencer à écrire sa vie — ou, plus précisément de s'essayer à écrire sa vie sans Toïvo. À cela s'ajoutait peut-être le fait que, de tous, il était peut-être celui que la construction frustrait le plus, car son handicap l'y rendait particulièrement peu utile. Il était donc ouvertement prêt à suivre son amie dès qu'elle se déciderait à lever l'ancre.

Shelmione et Mercator affichaient leur désir de partir bientôt, mais souhaitaient terminer quelques engagements, moins sans doutes par sens du devoir que par goût du travail bien fait. Ils proposaient donc à leurs jeunes amis de les attendre quelques jours encore — car ils affirmaient avec candeur et gentillesse qu'ils auraient plaisir à continuer à voyager

ensemble. Les mots délicats qu'ils choisissaient pour exprimer à leurs compagnons de frais qu'ils tenaient à eux avaient l'art de toucher Yenna et de l'aider à patienter.

Seul Solin renâclait — et visiblement. Il n'avait pas mis long à se rapprocher d'Anne-Joumanne, et les quelques jours qu'avaient demandé la reconstruction de sa maison et des deux autres avaient suffi à ce qu'ils s'aperçussent du plaisir qu'ils avaient à vivre ensemble. Solin avait fini par déménager chez elle, où il supportait tant bien que mal les longs prêches du grand-père de celle qu'il aimait. Tout naturellement, Yenna et Gwenaël avaient été vivre sur la terrasse ouverte de l'homme à la voix cassée — qu'ils appréciaient pour la force de sa bonne humeur face à l'adversité.

Yenna voulait parler à son vieil ami, mais peinait à trouver des moments opportuns. Elle s'impatiait. Son aigrissement fut finalement assez visible pour que Solin acceptât de la suivre un soir bien qu'il eût d'autres projets. Yenna voulait "discuter":

— Mais enfin, tu ne vas pas t'enticher d'une *sédentaire*?

Le mot, dans la bouche de la voyageuse, était injurieux. Solin le sentit, en fut blessé, et s'emporta:

— Et alors? Que cherches-tu, toi, à ne jamais rester en place? Que cherches-tu, à t'évader sans cesse vers du nouveau, de l'inconnu, du frais, du jeune, de l'inédit — comme une fillette éblouie par la mode! Tu es incapable de bonheur — pire, tu t'interdis le bonheur! Tu aimes le voyage par inconstance, par incapacité à jouir du présent, par instabilité, par immaturité, par *frustration*!

Ce furent les derniers mots qu'ils échangèrent jamais.

Yenna était partie tandis qu'il les lui jetait, concentrant son attention pour ne pas céder à la tentation de se battre contre son vieil ami. Les jours suivants, elle se calma, mais évita son compagnon d'autrefois et ne pardonna pas les mots durs — et peut-être justes — qu'il lui avait servi vertement. Elle n'en fut que plus pressée de quitter Passe-Trouffé. Ses méditations solitaires avaient pris un nouveau tour, où l'horizon semblait soudain déshabillé de son halo séduisant, au point d'en être presque devenu menaçant. Que cherchait-elle, en effet, à ne jamais demeurer nulle part, à toujours souhaiter être là où elle n'était pas? L'insatisfaction était-elle un moteur honorable? En connaissait-elle un autre?

Quant à Solin, sa colère était de toute évidence hors de proportion avec les quelques mots qui l'avaient déclenchée: il fallait donc que les mots ou l'attitude de son amie aient libéré une colère plus forte, longuement cumulée, devenue assez mûre pour ainsi exploser. Peut-être leurs retrouvailles ne s'étaient-elles pas passées comme il l'avait souhaité pendant les longues années où il avait cherché son amie avec ténacité et désespoir? Peut-être le voyage avait-il perdu son sens lorsqu'il avait trouvé une qui l'aimât et le lui dît, et qu'il ne trouvait plus d'intérêt à constamment coucher sous un nouveau ciel? Peut-être la douce chaleur de l'amitié ne lui convenait-elle plus, et désirait-il désormais la tendresse d'un amour partagé? Ou peut-être tous ces éléments se mélangeaient-il sans que l'un suffise à expliquer cette brouille inopinée et, hélas, définitive?

La soudaine et perceptible mésentente entre les deux vieux amis accéléra le départ des quatre voyageurs restants. Ils partirent quelques jours seulement après la "discussion" funeste.

Solin resta donc vivre avec Anne-Joumanne. Trois enfants successifs vinrent agrandir leur foyer dès que la première année difficile attendu les semences brûlées fût passée. Ils étaient tous trois puissamment charpentés, ocre de peau et leur belle chevelure fine couleur aile-de-corbeau assura leur succès lorsque vint le temps des amours. À moins que ce fussent leurs yeux immenses au noir veiné de carmin... Cette descendance de Solin, ainsi re-

connaissable, marqua durablement les annales du pays, mais ceci est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

Les récits de voyages, et la moisson de légendes récoltées alors, assurèrent à Solin une réputation durable: jeunes et vieux venaient l'écouter de loin — et, parfois, lui demander un discret conseil. Il refusait cependant avec la même constance qu'on mettait à le lui proposer d'arbitrer des cas de justice. Il partageait également sans réserve sa science des armes avec qui souhaitait venir s'entraîner avec lui. Là encore, son succès fut légendaire — ou, plus précisément, son succès créa une légende.

Enfin, en croisant quelques chevaux choisis alentour, il obtint des bêtes magnifiques qu'il montait avec bonheur et qui, longtemps après sa mort, firent la réputation de Passe-Trouffe — mais ceci aussi est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

Le chat Năi-Der, dont l'enchantement s'était peut-être effiloché depuis que son but avait été atteint, resta attaché à son premier maître, et cessa lui aussi de voyager.

Passe-Trouffe n'était guère éloignée de la plaine de Rouchanne. Bien avant le milieu d'une journée où le printemps battait fête, les voyageurs débouchèrent sur la large plaine comprise entre le pied des montagnes abruptes et l'immensité horizontale, indéterminée de la mer de poussière. Arrivant des hauteurs, les quatre compagnons commencèrent par jouir d'une vue d'ensemble: la plaine de Rouchanne leur parut une sorte d'étoile à trois branches, dont deux, pointant vers le levant et le midi, embrassaient un vaste golfe de mer de poussière, tandis que la tierce s'enfonçait dans les montagnes vers le soleil des matins d'été. La branche du couchant, par où ils seraient arrivés s'ils avaient suivi l'itinéraire de la côte, était la plus large et la plus fertile. Les montagnes réfléchissaient le soleil toute la journée, et permettaient les cultures les plus exotiques, souvent surprenantes dans un environnement d'altitude. Le long de la plaine, plusieurs îlots de sable ferme se distinguaient à peine de la poussière dont ils émergeaient, mais avaient été colonisés, et étaient reliés par un réseau de passerelles sur pilotis gracieux qui rappelèrent aux voyageurs que le pays ne connaissait pas le vent et encore moins les tempêtes. Ces îles à peine distinctes de la poussière où tout était irrémédiablement avalé impressionnaient surtout les voyageurs par le fait même d'être habitées. La branche filant vers le soleil à son zénith poursuivait aussi loin que pouvait porter le regard — même celui, aquilin, d'Yenna — et était ourlée d'une route très visible car large, entretenue et carrossable: c'était la route vers Gorokh, la capitale. La bande de terre habitable était plus étroite dans cette direction, et des hameaux disjoints formaient comme des perles sur un fin collier.

On ne distinguait pas de port et la mer de poussière était vierge de toute embarcation, plane, immense, inhabitable, presque théorique. Les voyageurs ne l'aimaient pas.

À l'intersection des trois branches, contre l'ample rivière qui descendait des montagnes, deux rochers puissants étaient crénelés de citadelles et marquaient en quelque sorte le cœur de la région, d'où rayonnaient des routes d'importance inégale dans trois directions. En effet, la route de Gorokh dominait tant que d'où ils se tenaient les voyageurs avaient l'impression qu'elle formait le tronc d'un immense arbre couché vers le soleil, qui poussait des racines vers eux, comme si toute la région de Rouchanne n'avait d'autre but que de nourrir les branches qui devaient fleurir là-bas, invisibles dans le lointain.

Autour des citadelles jumelles, les maisons étaient plus serrées et formaient un tissu continu sans espace agricole. C'est là que les quatre compagnons se dirigèrent. Il n'y avait pas de murailles, les montagnes alentour en faisant sans doute office. Les maisons étaient perchées sur de longues arcades qui doubleraient les rues et permettaient de progresser à l'abri des intempéries, neige en hiver et chaleur en été, et mettaient les piétons à l'abri des véhicules. Une foule hétéroclite s'y pressait, où les voyageurs passèrent inaperçus.

Plusieurs auberges se disputaient les gens de passage, et ils en élisèrent une simple, au pied des deux châteaux. Une fois passé un large porche, ils entrèrent dans une cour large mais si profonde que le soleil n'y pénétrait pas, même à son midi. Sur trois côtés, les rez-de-

chaussée abritaient des stalles à chevaux tandis qu'à l'opposé de l'entrée était la salle principale de l'auberge. Les chambres couronnaient l'ensemble sur trois niveaux, desservies par des balcons fort élégants et des escaliers en colimaçon encagés dans des tours rondes qui dépassaient fort dignement des larges toitures. La pierre était un grès doré du plus bel effet, et le bois de bonne qualité, soigneusement entretenu. Il y avait bien longtemps que les itinérants n'avaient pas connu construction si urbaine.

À quelques maisons de leur auberge, un pont enjambait la rivière qui dévalait de la large vallée au levant: de part et d'autre de la rivière, les maisons se faisaient face et proposaient leur plus belle façade, reflétée par le cours d'eau lorsqu'il était calme, de sorte qu'on appelait le quartier "le miroir". L'ensemble était charmant.

Ils s'installèrent et découvrirent la ville. Près de leur hôtel, la principale place de marché était étonnamment en pente, montant jusqu'entre les forteresses. Les produits les plus encombrants étaient vendus au bas du marché, tandis que plus l'on montait, plus les étals proposaient des produits rares et précieux. Shelmione et Mercator montèrent vers les tout derniers étals, à l'ombre des châteaux, et là s'intéressèrent aux livres et aux bijoux. Yenna et Gwenaël les avaient suivis, mais redescendirent un peu, vers les armuriers et les artisans.

Ils apprirent que les deux châteaux avaient des fonctions fort différentes: l'un était celui du seigneur temporel, et l'autre celui de la secte religieuse qui s'occupait des routes: les pontifes. Les voyageurs avaient toujours rencontré des pontifes sur toutes les routes qu'ils avaient parcourues, mais ils s'étaient systématiquement montrés discrets, et jamais encore ils ne s'étaient installés dans un château arrogant. Avaient-ils un intérêt spécifique en Rouchanne? Ou étaient-ils particulièrement fiers de leurs travaux le long du désert de poussière? Ou célébraient-ils là l'un de leurs dignitaires, vivant ou mort? Les voyageurs ne purent l'apprendre, car il semblait que chacun tenait à éviter le sujet.

L'autre citadelle, par contre, était bien plus accessible: c'était celle du Seigneur de Rouchanne, et il était d'usage que les voyageurs lui rendissent visite. Les quatre que nous connaissons se préparèrent un peu, et deux jours après leur arrivée à Rouchanne escaladèrent les marches qui montaient à la poterne de la courtine avancée. Les créneaux se découpant sur le ciel étaient des plus romantiques. Les gardes les laissèrent passer après quelques questions d'usage, et les voyageurs suivirent d'autres escaliers de plein-air jusqu'à la seconde enceinte. Cette basse-cour qu'ils traversèrent était encombrée de maisonnettes, de jardinets, de parcs à porcs et autres lieux d'apprêt — comme si l'on entrait par la porte de service d'une auberge. Quant au cœur du château lui-même, il était circonscrit par des bâtiments de pierre jaune: logements d'apparat et salles de réception.

À l'arrivée des quatre itinérants, le Seigneur de Rouchanne banquetait dans une belle salle voûtée d'ogives — c'est-à-dire qu'il y mangeait avec quelques proches sur des tables constituées de planches et de tréteaux qu'on dressait et démontait à chaque fois. L'homme aimait à arpenter ses terres, mi-chassant, mi-administrant, mi-défendant, et à moitié pour l'enivrant plaisir des longues journées à regarder le monde du haut de l'encolure d'un cheval. Les voyageurs avaient donc eu de la chance de le trouver là dès leur arrivée. Yenna et Gwenaël s'étaient préparés à le surprendre par des tours de jonglerie, tandis que leurs deux compagnons avaient réfléchi à leurs plus belles histoires: ils s'étaient évertués à plaire, et de fait plurent. Le Seigneur de Rouchanne apprécia leur compagnie, leur demanda de revenir régulièrement le divertir ainsi, les invita à se joindre à lui pour une chevauchée, et finalement tendis à Mercator, en tant qu'aîné du groupe, une bague qu'il retira de sa main gauche et qui était armée de son sceau, afin qu'ils pussent circuler à leur guise sur ses terres. Bref, en un seul soir, les quatre voyageurs étaient devenus des favoris de la cour du Seigneur de Rouchanne.

Seule Yenna savait monter, et elle accepta avec plaisir la proposition de chevauchée. Elle accompagna plusieurs jours durant une suite réduite de cavaliers invétérés, et si ses compétences d'équitation ne lui permettaient que de suivre ces presque centaures, elle parvint à les surprendre par ses talents d'archère — bien qu'elle refusât toujours de tirer sur des animaux. Ces journées épuisantes de cavalcade lui firent un bien souverain, et elle revint à ses compagnons tannée, un peu rassérénée, presque sereine, voire heureuse.

Pendant ce temps, la Vermillonne et son compagnon avaient fait parler Gwenaël de la seule science dans laquelle le jeune homme avait l'avantage sur eux: la navigation. Gwenaël parla longuement et en détail de la mer en général et de *la Furetante* en particulier. Cela le rendit à la fois nostalgique et fier. Mercator l'intéressa à la géométrie et lui expliqua l'affaire du tétraèdre régulier inscrit dans un cube, les diagonales du second devenant les arêtes du premier. Gwenaël écouta attentivement ses deux nouveaux amis qui connaissaient tant de chose et tant d'histoires. Il avait l'impression de découvrir un nouveau monde, un nouvel horizon qu'il n'avait jusque-là pas soupçonné: celui du savoir et de l'imaginaire. Il se prit de passion pour ce nouvel univers, et aurait pu rester enfermé des années durant dans une cellule avec les deux parrains qui lui avaient ouvert les portes de ce nouveau cosmos sans jamais se sentir à l'étroit.

Aussi le retour d'Yenna marqua-t-il l'aurore d'une nouvelle constellation dans le groupe: Gwenaël n'était plus la petite grenouille terrée dans l'ombre de ses aînés qu'il avait été jusque-là: il était un garçon droit et fier, sûr de son savoir et son imagination, altier malgré le handicap de son bras manquant que l'on ne remarquait plus guère. Quant à sa vieille amie, elle aussi semblait à la fois grandie et apaisée par ses cavalcades et par le grand air printanier de la montagne. Aussi, tout naturellement, Gwenaël quitta la chambre qu'il avait partagée quelques jours avec ses deux amis, et emménagea avec Yenna dans une autre, meublée d'un seul grand lit. En fait, personne ne se rappelait qu'il en avait été différemment quelques jours plus tôt seulement, et rien ne leur sembla être une première fois: au contraire c'était comme la continuation d'une longue histoire dont ils avaient oublié où elle avait commencé.

Les voyageurs savaient qu'il y avait deux jours de marche sur une excellente route pour rallier Gorokh, la capitale, mais ils avaient également entendu dire qu'à mi-distance, des sources chaude valaient un léger détour voire quelques jours de demeure. Il fallait partir tôt pour ne pas arriver après la nuit, même si les journées printanières étaient longues — en hiver, on faisait halte dans un relais à mi-chemin. Mais en l'occurrence, les fêtes célébrant le jour le plus long approchaient, et avec elles la fin officielle du printemps.

Ils partirent donc tôt, et comme la large route permettait de progresser à quatre de front, ils marchèrent en devisant. Yenna lança le sujet:

— Il n'y a jamais de péage sur les routes ouvertes par les pontifes: comment peuvent-ils s'offrir des châteaux?

Mercator partagea avec la jeune femme les informations qu'il avait pu collecter: la majorité des pontifes étaient de pauvres bougres laborieux qui entretenaient une portion de route et étaient entretenu en retour par la population alentour, bénéficiaire direct de la portion de route en question. Mais il avait également appris que l'ordre comportait par ailleurs une élite d'"ouvriers", mi-opérative et mi-spéculative: officiellement cette élite était composée d'ingénieurs capables de jeter des ponts sur les gouffres les plus infranchissables, mais officieusement elle négociait ses services directement avec les plus hautes autorités de chaque pays. En effet, quel seigneur pouvait se permettre de voir son domaine inaccessible ou morcelé? Certains prétendaient même que les pontifes dominaient tous les seigneurs temporels de la Terre, mais Vermillonne trouvait cet avis exagéré. Mercator n'en démordait cependant pas. Pour soutenir son argumentation, il proposa à ses amis de

contempler la route sur laquelle ils progressaient: ils avaient emprunté de nombreux ouvrages d'arts: des ponts franchissaient des torrents, la montagne avait dû être en maints endroits taillée jusqu'à ce que passe la route, et ils avaient même parcouru un tunnel traversant de part en part un épaulement infranchissable. De tels travaux étaient colossaux et avaient dû demander des efforts financiers et matériels considérables que seuls les plus grands pouvaient fournir. Shelmione partageait ces observations et allait même plus loin dans son admiration technique, mais elle ne suivait pas son compagnon lorsqu'il soutenait qu'une fois ces routes établies, les pontifes dominaient les seigneurs temporels qui ne pouvaient plus se passer des communications ainsi établies.

Yenna et Gwenaël étaient impressionnés: ils avaient toujours connu des pontifes — ceux à qui incombait l'entretien régulier des routes —, mais ils ne s'étaient jamais préoccupés de qui traçait ces routes, des moyens mis en œuvre et du pouvoir ainsi conféré. C'était un nouveau sujet de réflexion pour eux, et la discussion était loin d'être épuisée lorsqu'ils parvinrent à l'intersection où ils devaient quitter la route principale pour s'enfoncer vers les sources chaudes.

L'après-midi était à son plus doux. Une grosse commanderie dominait le carrefour: c'était le logement des pontifes assignés à l'entretien de ces tronçons. De nombreuses dépendances témoignaient de la générosité des populations alentour. Un pont élégant enjambait d'une seule arche audacieuse le petit torrent fumant qui dévalait de leur gauche. Avertis cette fois, Yenna et Gwenaël remarquèrent que la construction du pont était telle qu'il suffisait de desceller quelques pierres stratégiques pour le détruire totalement et instantanément.

Un peu plus loin, une bourgade s'était développée autour d'une auberge fortifiée où pouvaient se reposer les voyageurs pressés peu soucieux d'un détour par des sources chaudes.

Les voyageurs furent heureux de quitter à nouveau les abords de l'omniprésente mer de poussière qui les oppressait. Ils trouvèrent la vallée au ru fumant enchanteresse, et admirèrent le fait que partout où la pente n'était pas excessive fleurissaient des bosquets et des petites forêts que le printemps avait habillés de fête.

L'enthousiasme des itinérants fut à son comble lorsqu'ils atteignirent le village de Garmachasse. On leur avait expliqué que l'orthographe originelle était avec accent — Garmachâsse — eu égard au cercueil d'un saint que certains venaient encore y révéler, mais la plaisance — source chaude et chasse, à l'ours ou au bouquetin — ayant pris le pas sur le pèlerinage, l'orthographe avait suivi.

Ils arrivèrent alors que le soleil était déjà caché mais que l'obscurité n'était pas faite, tant il s'en faut qu'en montagne obscurité et coucher du soleil correspondissent. Une immense accréation calcaire fumait au milieu de la vallée, comme une méduse monstrueuse dans un nid de pierre. Des bulbes, des dômes, des bulles de savon géantes étaient empilés, irisés, diaphanes, chatoyants, immatériels: jamais les voyageurs n'avaient vu pareille matière. Et, dans les creux, l'eau bouillante s'accumulait, fumait, et des baigneurs de tous âges et toutes conditions se prélassaient en petits groupes. Une odeur pestilentielle saisit les voyageurs et faillit les faire vomir.

Autour de cette création — sinon créature — cauchemardesque, un hameau composé de plus d'auberges que de maisons attendait les visiteurs. Une sorte de plate-forme couvrait l'endroit où les eaux bouillantes se mêlaient au torrent d'altitude qui partageait la vallée: c'était le cœur du village. Plus haut, à bonne distance, quelques constructions plus rustiques groupées autour d'une grotte dans la paroi accueillaient ceux qui venaient encore à Garmachasse pour pèlerinage.

En cette saison, nombreuses étaient les auberges verrouillées, ce qui n'importunait guère les voyageurs pour lesquels la première venue fut parfaite. Ils avaient prévu de se

reposer à l'arrivée et d'aller aux sources le lendemain à l'aube, mais maintenant qu'ils avaient aperçu la monstruosité qu'étaient les sources, ils ne purent résister au désir d'aller se baigner le soir même, sitôt leurs paquetages défaits.

Il faisait nuit depuis longtemps, mais les nouveaux venus voyaient assez pour s'orienter, et n'étaient d'ailleurs pas sûrs de vouloir trop bien voir. Ils s'étaient peu à peu habitués à l'odeur, et nul ne se plaignait plus de nausées. Ils ne rencontrèrent presque personne, et après avoir erré un peu dans le dédale presque gluant à force d'être friable que formaient les masses hétéroclites de calcaire, Shelmione et Mercator avisèrent une piscine naturelle à leur convenance et annoncèrent à leurs deux jeunes amis qu'ils allaient rester là — entendant qu'ils préféreraient y rester seuls. Les cadets cherchèrent un autre cratère: ce n'était pas le choix qui leur faisait défaut, et ils s'arrêtèrent aussitôt qu'ils se trouvèrent assez éloignés de leurs compagnons pour que leurs intimités réciproques fussent garanties. Le fond du cratère d'eau sulfureuse était boueux, et les deux amants décidèrent de s'enduire de cette boue pestilentielle qui, si la vertu thérapeutique est liée à l'aversion produite, devait être miraculeuse.

Dès l'aube, les quatre amis se retrouvèrent sur les seuils de leurs chambres, et se rendirent à nouveau aux sources, cette fois cherchant un bassin susceptible de les accueillir tous quatre. Ils passèrent la journée à alterner bains bouillants et repas copieux, pour leur plus grand délassement, tant corporel que spirituel. Quelqu'un proposa d'ailleurs d'aller se recueillir sur la châsse du saint, mais cela fit l'effet d'une plaisanterie tant chacun se sentait bien dans son âme.

On leur parla des mines de saphir de la Mère-de-l'Al', dont le nom était l'abréviation d'un mot plus long que personne ne voulut leur dévoiler — ou que tout le monde avait oublié. Mercator, que l'orfèvrerie passionnait, tint absolument à retourner les voir, "retourner" car dans le sens de leur progression, c'était la vallée précédant celle de Garmachasse. Il raconta à ses compagnon en guise de justification tout ce qu'il savait sur les différentes qualités de saphir, sur leur origine, sur leur composition chimique et sur les façons de les tailler pour obtenir le meilleur effet de profondeur. Peu convaincus par ce discours trop théorique mais encore moins enclins à refuser à l'un des leur un plaisir aussi appréciable, les trois autres acceptèrent de le suivre. Ils avaient décidé de partir matinalement, et étaient partis légers, laissant leur équipement de voyage à l'auberge. De la commanderie au bord de la mer de poussière, il n'y avait guère à revenir sur leurs pas de l'avant-veille: on leur avait dit de quitter la route juste avant un tunnel qui les avait marqués, peu distant de la commanderie. En remontant cette nouvelle vallée, ils s'aperçurent de ce que la gueule du tunnel était dominée par des rochers en équilibre précaire comme mis là par fait exprès: ils soupçonnèrent un autre dispositif d'autodestruction des ouvrages d'arts inventé par les pontifes.

Cette vallée était plus roide que celle de Garmachasse, et la paroi septentrional, dans laquelle était percé le tunnel, était verticale et sans aspérité, réfléchissant impitoyablement le soleil à son zénith. L'été n'était pas encore installé, et les voyageurs souffraient déjà de la chaleur: ils se demandèrent si cette vallée était vraiment habitable. Mais de fait, une fois que la pente s'adoucit et le fond de vallée s'étala, un hameau avait été construit. Ils y furent si mal accueillis que Yenna regratta de n'être que modérément armée. Mais soudain, quelqu'un aperçut l'anneau de Mercator donné par le Seigneur de Rouchanne, et l'hostilité des villageois reflua, jusqu'à presque disparaître lorsqu'un chef local vint leur adresser la parole. Son obséquiosité ne leur plut pas plus que l'hostilité précédente, mais Mercator était prêt à supporter beaucoup pour approcher de la mine de saphir.

Malgré toute sa servilité, l'homme ne leur en interdisait pas moins la visite. Mercator insistait, mais ne serait probablement arrivé à rien si Shelmione n'était pas intervenue, expliquant combien elle et leurs deux jeunes compagnons se désintéressaient de la mine

mais étaient passionnés par le village et sa gastronomie réputée — bref, elle proposait à l'importun gardien de n'emmener que le porteur de la bague, à qui il ne pouvait rien refuser, tandis qu'eux les attendaient paisiblement.

Ainsi fut fait. Mercator fut si long à revenir que Gwenaël s'était endormi la tête sur les jambes croisées d'Yenna qui lui caressait les cheveux. Lorsque leur ami à la redingote revint enfin, les trois autres n'eurent rien de plus pressé que de repartir, et ils firent à peine de rapides adieux à leurs hôtes récalcitrants. Le soleil était déjà sur le point de se cacher, et il leur restait une longue route jusqu'à l'auberge. Le trajet fut en majorité nocturne, mais la nuit étant claire et l'itinéraire connu, leur seule crainte était celle de se coucher tard.

Mercator montra à ses amis une poignée de gemmes brutes qu'il avait soigneusement sélectionnées et qu'il prévoyait de tailler pour en multiplier la valeur, mais il ne voulut jamais leur raconter ce dont il avait été témoin, et il manipulait ces saphirs comme s'ils étaient tachés de sang. Peut-être valait-il mieux ignorer les conditions de travail de ceux qui arrachaient à la terre ce qu'elle a peut-être de plus précieux sinon de plus beau... La réalité de la vie des mineurs était peut-être à ignorer pour aimer librement les bijoux, et la cacher au monde était peut-être l'ultime générosité des villageois de Mère-de-l'Al'.

Le lendemain, ils compensèrent le sommeil manqué par une autre journée de bains-et-table — de délasserment du corps et de l'esprit. Yenna et Gwenaël décidèrent en sus de se rendre à cette grotte qui autrefois avait valu un circonflexe à Garmachasse. Elle était creusée dans un épaulement couronné d'une sorte de stupa qui les fit songer au socle d'une statue disparue. L'épaulement lui-même émergeait d'une masse irisée semblable à celle des sources sinon qu'elle était lisse et se contentait d'enduire la pente naturelle de la vallée sans se constituer en accrétions: vraisemblablement y avait-il, quelque part dans les hauteurs, une résurgence mineure de la même eau que celle des sources proprement dites.

Lorsque les deux jeunes gens eurent dépassé les quelques cahutes alentour et qu'il fut patent qu'ils se dirigeaient vers le stupa, une demi-douzaine de gamins les suivit et finit par les rejoindre. Ils étaient joyeux et joueurs. Ils voulaient que les deux itinérants les suivissent, ce à quoi ils consentirent sans mauvaise grâce. Les enfants les guidèrent plusieurs heures durant dans un dédale de boyaux et grottes dont celle qu'on apercevait de la vallée n'était que la plus visible — en d'autres contextes on aurait dit "la partie émergée du glaçon". La roche était une sorte de sable compressé avec des grumeaux de galets ronds, et tant la nature que l'homme s'étaient égayés à percer de partout cette matière modulable et docile à travailler. L'exploration devint un jeu, et lorsqu'ils rejoignirent leurs deux amis dans la marmite bouillonnante, puante et boueuse dans laquelle ils pataugeaient, Yenna et Gwenaël étaient fatigués d'avoir tant ri. Mercator semblait un peu rasséréné, mais la visite de la veille l'avait de toute évidence durablement marqué, voire traumatisé. D'ailleurs, peut-être pour conjurer un sortilège, il ne portait plus l'anneau du Seigneur de Rouchanne: c'était désormais la main de la Vermillonne qu'il ornait.

Les voyageurs reprirent la route juste avant le changement de saison qui allait officiellement consacrer l'été. Une fois encore, ils partirent tôt, dans le but de parvenir à Gorokh avec les dernières lueurs du jour.

Ils furent émus par la beauté de la vallée de Garmachasse qu'ils redescendaient. Le soleil était levé quelque part à l'orient mais n'était pas encore visible: il faisait simplement clair. Le torrent fumait, ce qui produisait des effets ensorcelants très réussis. Les bosquets d'arbres en fleur ajoutaient comme un chant d'allégresse.

Par contraste, la route de Gorokh leur parut menaçante, sinistre voire cruelle — à moins que ce fût la mer de poussière, ou encore la commanderie arrogante des pontifes? Ils franchirent l'arche du pont en silence, comme rabroués par un retour imposé dans une réalité qui leur déplaisait. Ils observèrent discrètement les mécanismes d'autodestruction

de l'arche de pierre: il était difficile de croire qu'un objet aussi audacieux, puissant et intemporel pût également être fragile — au point d'en être destructible en quelques instants.

La route était très peuplée, probablement en vue des fêtes du changement de saison. De nombreuses familles endimanchées l'arpentaient, souvent accompagnées d'un âne ou d'une mule chargée des bagages, et des petits chariots tractés par des ruminants, à un seul essieu — sans doutes le seul type de véhicule adapté à une route qui, pour impressionnante qu'elle fût, ne permettait pas la manœuvre de chars à quatre roues —, se croisaient tant bien que mal en des lieux idoine espacés régulièrement. Les familles étaient de bonne humeur et les marchands pressés.

Peu après un village nommé Bounée, la montagne tombait à pic dans la mer de poussière, et les pontifes avaient érigé une longue portion de route en encorbellement, agrippée à la paroi. L'ouvrage, tout bien considéré, était titanesque — mais semblait si intemporel, si naturel que quelques jours plus tôt seulement Yenna ou Gwenaël ne lui aurait prêté qu'une attention distraite, et encore uniquement pour des raisons esthétiques. Puis, peu avant le relais de Dire-Yomge, ils aperçurent un chantier. Comme il était le milieu de journée, ils décidèrent de manger là. Ils s'arrangèrent pour s'installer à une table de terrasse avec vue sur les travaux en cours. Une gorge profonde coupait les montagnes comme si un coup de hache était venu du désert de poussière. Pour le franchir, les voyageurs avaient dû remonter cette vallée longuement, passer un petit pont — à tout prendre pas si petit que ça — et revenir: cela avait représenté un long trajet pour se retrouver, au terme, à un jet de pierre de distance. La trajectoire de cette pierre, une équipe de construction se proposait de la matérialiser: un pont énorme était en cours de construction. Pour l'heure, deux massifs de pierre avaient été bâtis, percés chacun d'une petite arche pour en alléger le sommet, et on en était à relier ces culées puissantes par des cintres de bois, eux-mêmes des chefs-d'œuvre de charpente destinés à disparaître lorsque la pierre aurait pérennisé l'arche qu'ils décrivaient. Comme aucune poutre ne pouvait franchir la gorge d'un seul tenant, les charpentiers avaient suspendu les pièces centrales à des ouïes réservées à cet effet dans le haut des culées. Les charpentiers étaient actuellement occupés à consolider ces premiers éléments de franchissement par des jambes de force en éventail, rayonnant à partir de corbeaux prévus à cet effet dans les massifs de pierre.

Les quatre compagnons apprécièrent longuement l'ouvrage avant de se remettre enfin en route. On leur avait dit à Garmachasse que la vallée des sources chaudes remontait jusqu'à un col qui permettait ensuite de redescendre vers Gorokh, mais outre que ces détours par les cols leur rappelaient un récent mauvais souvenir, les voyageurs n'aurait pas voulu avoir manqué un tel spectacle. Il y avait une grandeur presque morale à faire passer des routes là où la nature s'y opposait si apertement, et cette grandeur — impliquant toute l'humanité, célébrant toute volonté tendue vers un but — éclaboussait jusqu'à eux, voyageurs de passage.

Après Dire-Yomge, une longue portion de route particulièrement audacieuse se déroulait sans que nulle part il y ait eu la place pour l'établissement d'un village ou même d'un hameau. Personne n'habitait là, et la foule qui se pressait sur la route ne faisait que passer: cela égaya le cœur des voyageurs, comme par un sentiment d'appartenance. Puis, à partir d'un premier village nommé Vozme, les établissements humains recommencèrent à se succéder, de plus en plus proches et de plus en plus importants. Le soleil déclinait doucement sur la droite de ceux qui se rendaient à Gorokh: l'astre semblait vouloir s'ensevelir dans la mer de poussière uniforme qu'il animait de couleurs vives.

À compter de Pachore, il n'était plus question de villages, mais d'un établissement continu semblable à celui de Rouchanne: un espace plan, cultivable, s'étalait entre montagne et poussière, et les hameaux, bourgades et fermes indépendantes reliées par un réseau serré de voies de communication le couvrait uniformément, traversé par cette route

plus large qu'empruntaient les voyageurs. Le soleil disparut précisément lorsque Yenna, Gwenaël, Shelmione et Mercator passèrent le dernier épaulement qui cachait Gorokh à leur vue, mais la clarté résiduelle du crépuscule leur permit de s'orienter.

Gorokh était implantés à l'intersection de deux vallées qui s'embrassaient avant d'ensemble s'ouvrir sur la mer de poussière, formant ainsi une vaste plaine — la plus vaste que les voyageurs eussent aperçue depuis quatre ou cinq chapitres — bifide à l'une extrémité et ouvrant sur les quais d'un vaste port de l'autre. Des routes aussi larges et bien entretenues que celle par laquelle ils arrivaient remontaient chacune des deux vallées, et une quatrième remontait la mer de poussière encore plus avant vers le midi: quatre itinéraires majeurs convergeaient ainsi vers la capitale du Pays Sans Vent comme pour la nourrir. Yenna se rappela avoir imaginé à Rouchanne un réseau de racines nourrissant une couronne lointaine, et elle apercevait enfin ce feuillage verdoyant, les fleurs et les fruits de cet arbre qui se nourrissait de Rouchanne et de trois autres sources probablement semblables. Elle eut un premier mouvement de colère face à cette prédation, mais se ravisa en songeant que des racines sans fleurs sont bien tristes, et que le Seigneur de Rouchanne, tout dépossédé qu'il fût d'une partie de ses revenus, avait peut-être le sentiment rassérénant de participer à une œuvre humaine et collective qui le dépassait et qui dépassait les terres dont avait la charge.

Plus ambitieux encore que ces quatre routes, le port permettait à Gorokh de communiquer avec les capitales voisines. Vers le midi, les larges barges pansues et sans voiles du Pays Sans Vent, ourlées de vessies de sauvetage et des animées par les grosses cuillères des rames, cabotaient, traçant leurs éphémères et lents sillons le long de la côte, tandis que vers le septentrion, ces scarabées paresseux s'éloignaient d'amblée des montagnes: c'est que quelle que fût leur destination finale, il leur fallait d'abord contourner la pointe de Rouchanne. Certaines barges tiraient droit vers Khalaï-Khum où était passé un Solin dont le souvenir était pénible à Yenna, d'autres se rabattaient vers le port en construction de Bunai que leur ami Toïvo avait visité, tandis que d'autres nefs encore tiraient carrément vers le couchant, vers l'autre rive — que l'on distinguait à peine — de ce golfe immense dont Khalaï-Khum était le fond. Cette côte, que l'on distinguait à peine, paraissait un moutonnement au bout de la mer.

Les deux rivières confluant à Gorokh étaient franchies par une kyrielle de ponts de tous types et toutes tailles, reliant deux parties disjointes de la ville. La rive droite, qu'abordaient les voyageurs, était politique et sociale tandis que la rive gauche était laborieuse et familiale. La rive droite comptait nombre d'auberges, d'hôtels particuliers, de maisons de commerce, de palais, d'amphithéâtres, de stades, de bâtiments universitaires et plusieurs places de marché, le tout articulés autour d'un vaste parc arboré et fleuri entretenu aux frais de la ville, tandis que la rive gauche ne comptait que des maisons modestes en taille quoique parfois opulentes, presque toute dédiées à un artisanat et groupées par thème le long des différentes rues. Ainsi, ce qui était échangé sur une rive était-il transformé sur l'autre, et inversement.

En ces temps de fête, le quatre amis eurent bien du mal à se loger, mais ils finirent par obtenir une chambre de deux lits, chacun assez large pour un couple, dans une auberge qui leur plut pour être posée sur des arches dont les colonnes disparaissaient dans l'eau, sous eux. Le chant de la rivière berçait leur sommeil et couvrait les ronflements des voisins — de même que tout ce qui n'était pas de l'ordre du ronflement.

Un soir, Mercator raconta une histoire:

— Vous savez que dans toute la région, on croit au Bonhomme des Neiges. J'ai exploré maintes sources et recueilli bien des récits, mais ils discordaient tant que j'avais du mal à ne pas imaginer une vague légende, un prétexte utile pour expliquer les disparitions, les échecs et les cadavres qu'on retrouve régulièrement, le visage révolté par la terreur. Quelqu'un me racontait une caravane d'épices perdue en altitude, mise en fuite par des colosses poilus et vaguement anthropoïdes, armés de massues dans lesquelles des dents aiguës avaient été fichées pour mieux déchirer les chairs. Un autre, dans une auberge, était encore sous le coup de la terreur, et parlait d'une créature humanoïde un peu plus petite que lui-même, au visage poilu et doux dans lesquels des yeux infiniment tristes semblaient s'excuser par avance du meurtre qu'elles avaient l'intention de commettre. Un voyageur raconte qu'une expédition d'exploration militaire avait été mise en fuite par une sorte de grand singe trapu, dont le chant funèbre terrifia les guerriers les plus aguerris. Un militaire parle d'une armée entière, avec chameaux de combat et thoriens de bât — les thoriens sont des sortes d'immenses ruminants, aussi effrayants qu'inoffensifs et même utiles —, mise en fuite par une petite troupe que l'on prit d'abord pour des éclaireurs adverses mais qui s'avéra être composée de sortes de grands farfadets dégingandés dont le sourire sardonique dégageait des dents terribles. Un évadé de bagné perdu en montagne avec quelques compagnons raconte avoir surpris dans leur caverne une famille de primates humanoïdes, poilus de partout sauf sur le ventre: les enfants jouaient, excités par des parents bienveillants. La scène aurait pu être bucolique, mais l'évadé fut terrorisé. Par quoi? Il ne put me l'expliquer. Bref, des descriptions aussi discordantes que possibles, mais des sentiments, eux, aussi congruant qu'indiscutablement réels. Comment concilier ces contradictions? Un jour, je m'arrêtai dans une auberge de bord de route. C'était le plein été. Il ne faisait pas trop chaud, cependant, grâce à l'altitude. Un beau lac aux eaux transparentes m'appelait comme — ne disons pas comment. Je nageai donc, et rafraîchi par l'eau glacée je revins à l'auberge. C'était une grande maison un peu misérable, d'une seule pièce, mais à côté trônaient les ruines d'une sorte de construction audacieuse, témoignant de ce qu'autrefois l'endroit avait su attirer les meilleurs artisans du monde. Ce jour-là, il y avait peu de trafic et les quelques attablés devisaient paisiblement. Je m'installai à l'écart mais un importun vint troubler mon repas taciturne. C'était un homme assez maigre, dont presque tous les vêtements étaient cachés par une sorte de couverture couleur terre dans laquelle il était emballé. Je reconnus en lui un représentant de l'un de ces multiples ordres monastiques qui se retirent dans les contrées les plus inaccessibles afin d'y mieux étudier: vous savez combien j'aime à visiter ces temples du savoir! Le moine, pas gêné, se servit du thé qui m'était destiné, et se mit à me parler à brûle-pourpoint, du sujet qui m'occupait depuis longtemps: "Et si, me dit-il, ces gens qui avaient vu le Bonhomme des Neiges étaient sincères? Ne pourrait-on pas imaginer qu'un monastère du savoir particulièrement jaloux et peu enclin à se laisser visiter par un

profane aurait développé le pouvoir d'incarner une forme de terreur primaire, de telle sorte que chacun lui donnât le visage de ce qui l'horrifiait le plus?" Sur cette interrogation qui pouvait être une réponse, il me remercia pour mon "invitation" et s'en alla. Je n'eus pas la présence d'esprit de le retenir. Ainsi, cet illuminé inopportun semblait-il soutenir que le Bonhomme des Neiges existait bien, mais que sa forme était déterminée par celui chez qui la peur était provoquée, ce qui expliquait la diversité des descriptions à laquelle se heurtait l'enquêteur...

Comme l'homme se taisait, Yenna conclut:

— Je me demande ce que des monastères peuvent avoir de si précieux à cacher... Pas de l'or, j'imagine.

Shelmione, qui connaissait l'histoire de son compagnon, y avait déjà réfléchi:

— Du savoir, à mon avis. Ces hallucinations à la fois collectives et individuelles prouvent une grande maîtrise de la magie de suggestion, et par ailleurs elles entendent que les possesseurs de ces savoirs tiennent à les protéger de manière non-violente.

— Non-violente certes, sauf pour ceux que la terreur foudroie, et qui meurent littéralement de peur.

— N'empêche que je donnerais cher pour connaître quelques-uns des secrets cachés ainsi.

— Moi, ce qui m'épate surtout, ce sont ces gens dont le seul but est de se hisser sur une montagne: quoi de plus inutile?

— Quelle différence entre eux et nous qui errons sans but à la surface du monde?

— Ça n'a rien à voir: nous, nous relions des êtres humains isolés, nous créons du lien, et donc du sens.

— Bah, peut-être que ceux qui risquent leur peau pour admirer le soleil se lever d'un sommet réputé inaccessible, eux aussi créent du sens... Sans eux, les montagnes seraient un peu plus nues, un peu moins belles.

Les quatre compagnons devisaient dans le parc verdoyant qui égayait le cœur de Gorokh. À quelques pas d'eux, un vaste plan d'eau artificiel résonnait du brouhaha joyeux des enfants jouant. Plus près encore, un vaste labyrinthe de dalles plates élégamment disposées offrait ses spires à qui voulait tenter d'y trouver un chemin direct. Deux garçonnettes en vêtements amples s'y poursuivaient le long des itinéraires définis au sol, tandis qu'un plus jeune — peut-être leur petit frère — essayait de les suivre sans prêter attention aux chemins de dalles, et ne comprenait pas les trajectoires saccadées de ses deux aînés.

Mercator commenta ce jeu:

— Souvent, nous nous fixons des règles de vie. Ceci la rend plus difficile, mais aussi plus intéressante. L'enfant, là, le cadet ne comprend pas le jeu, car il ne perçoit pas l'intérêt de se fixer des règles. C'est peut-être dommage pour lui. Mais parfois, on s'enferme dans ces règles, et on ne voit plus d'issue — on oublie que c'est nous qui avons décidé des règles ainsi que de nous y soumettre. Notre liberté est donc doublement infinie — et on tend à l'oublier!

S'il avait espéré ranimer ainsi une conversation qui s'enlisait, Mercator avait lourdement manqué de finesse. Plus personne n'osa parler après lui, et comme la chaleur de l'après-midi se dissolvait dans le soir, plusieurs de ses compagnons fermèrent les yeux afin de mieux jouir de la fraîcheur bienvenue.

Depuis que les fêtes ouvrant sur l'été étaient passées et que la liesse générale s'était un peu calmée, les voyageurs se retrouvaient souvent dans le parc pour deviser. Ils y avaient pris des habitudes, comme d'ailleurs une immense proportion des habitants de Gorokh qui venait promener là, chacun des beaux soirs que l'été généreux leur offrait, leur bonne humeur, leurs atours et leurs sourires. Lorsque les familles s'étaient retriées, res-

taient les amoureux, par paires, tâchant d'être discrets. Un peu avant que le parc leur fût dédié, les voyageurs allaient se restaurer dans l'un ou l'autre des établissements alentour dont c'était l'activité — leur propre hôtel, curieusement, n'offrant pas de service de bouche. Dans le parc même, une terrasse sur des pilotis jaillissant de la rivière proposait aux flâneurs de se restaurer, mais les quatre amis l'avaient unanimement trouvée trop onéreuse.

À Gorokh, la plupart des établissements de restauration étaient divisés en alcôves de différentes tailles, de sorte que les groupes, couple ou compagnie, pouvaient y deviser dans l'intimité. Les voyageurs résumèrent ce qui les avait occupés dernièrement.

Gwenaël avait entraîné Mercator au port, peut-être par nostalgie de *La Furetante*. La côte était occupée par plusieurs darses distinctes, qui de toute évidence avaient moins fonction de protéger des tempêtes que le Pays Sans Vent ne connaissait pas que des invasions. D'ailleurs, en marge de la flotte marchande, Gwenaël remarqua de nombreux vaisseaux de combat — ceux-ci ne se distinguaient que par leur taille, considérable, et par leur étrave plongeant loin au-dessus du flot. En effet, la lenteur des mouvements des nefs de la mer de poussière interdisait toute forme d'éperonnage, et la seule alternative à l'abordage pur et simple était d'arriver sur un navire par le flanc et de le faire prendre la poussière en appuyant de l'étrave sur sa bordée jusqu'à ce qu'elle passe sous la ligne de flottaison. Mais après enquête, les deux hommes comprirent que les batailles navales de la mer de poussière manquaient de panache: les embarcations étaient lourdes, lentes et peu maniable sur cette surface fuyante, et il suffisait d'aligner plusieurs navires de front pour les rendre invincibles.

Pendant ce temps, les deux femmes étaient allées visiter le chantier d'une université qui sortait de terre sur une terrasse entre les deux rivières dont la confluence avait créé la plaine où s'était implantée Gorokh et qui de là débordait dans toutes les directions. On parlait beaucoup de cette université de par la ville, et les femmes furent surprises de lui trouver un air fort martial: le plateau en question était défendu par de puissants glacis, les ponts y menant étaient démontables, et les rares bâtiments auxquels ont leur avait accordé accès et dont on ne distinguait encore que les fondations promettaient d'être des structures puissantes plus qu'élégantes. Shelmione détailla plus tard son étonnement à leurs deux amis: tous les discours par lesquels on avait tenté de les séduire, elles et tous les professeurs qui exerçaient de par la ville en attendant qu'ouvrît l'université promise, étaient démentis par ce qu'elle avait vu: on parlait lumière, classes, allées, théâtres, beauté — et elle voyait, elle, courtines, poternes, casemates, réduits, chemises, redoutes, chicanes, puissance. Elle conclut lapidairement:

— Ce qui s'élève là est autant une université que moi une actrice de théâtre: c'est une forteresse, ni plus ni moins — et une forteresse dirigée contre la ville, non contre l'extérieur.

On mangea en silence: chacun était songeur, partageant sa rêverie moitié pour ce qu'il avait vu et moitié pour ce qu'il avait appris. Puis Shelmione reprit la parole, changeant de sujet:

— Vous connaissez l'histoire du fils prodigue?

Ceux qui la connaissaient se gardèrent bien d'en faire étalage, tant ils aimaient entendre la Vermillonne raconter des histoires en général, et tant ils avaient besoin de changer le cours de leurs pensées en particulier. La grosse femme enchaîna donc:

— C'est une histoire courte. Un jeune homme vivait heureux dans un village, avec sa famille et la fiancée qu'il jouait à séduire — "jouait" car ils s'aimaient depuis toujours et se savaient promis, et donc pour l'heure jouissaient simplement de la lente gradation d'intimité complice qui les liait. Pourtant, le jeune homme, au fond de son cœur n'était pas heureux: il voulait voyager. L'horizon l'appelait, peut-être plus encore que sa fiancée. Il décida

un jour de s'enrôler pour une mission de conquête lointaine, à caractère religieux. Il partit des années durant, et revint blessé mais passablement riche. Il rentra chez lui en armure de parade, monté sur un destrier puissant et nerveux, chatoyant de tissus légers, scintillant de mille feux au soleil. Son père lui dit: "Ah, c'est toi?" et sa fiancée d'autrefois, après l'avoir aperçu de loin, rentra chez elle tranquillement pour s'occuper de ses enfants. Les valets le traitèrent comme on traite un hôte — ce qui est peut-être la pire insulte qu'on puisse faire à un fils! Bref, le fougueux garçon ne fut pas long à comprendre que la vie avait continué dans le village d'où il venait, et que cette vie s'était accommodé de son absence... Il avait beau être né là, il y était devenu aussi étranger que n'importe quel itinérant de passage. Il ne lui restait donc plus qu'à repartir!

Yenna n'aimait pas cette histoire, de toute évidence. Elle détourna la conversation en racontant ce qu'elle avait appris sur la prophétesse de Geai-L'Onde, qui apparaissait dans des sources chaudes à quatre jours de marche vers le levant. Personne n'osa demander à la jeune femme ce qu'elle attendait de cet augure, et la discussion pencha vers des questions d'itinéraires. Mercator commença par clarifier les idées:

— C'est la vallée de gauche, donc.

Il s'orientait comme un qui remonterait le double-fleuve de Gorokh.

— Oui. Quatre jours de marche, à ce qu'on m'a dit. Les trois premiers, la route est brodée de hameaux. Le dernier, avec l'altitude, la vallée est nue.

— Et plus loin?

— Des grandes plaines d'altitude. Des éleveurs semi-nomades. Du grand air. Au-delà, un pays développé avec lequel le commerce est florissant. C'est la plus passante des routes de Gorokh.

— Et l'autre vallée?

— Celle de droite? Elle ne débouche sur rien. C'est un vaste bassin versant fertile qui nourrit Gorokh, mais pour en sortir, il faut franchir des cols plutôt malaisés. On rejoint alors l'une ou l'autre des autres routes.

— Quelles autres routes?

— Celle de la vallée de gauche dont je viens de parler, ou celle de la côte, vers le midi. La suite de la route par laquelle nous sommes venus.

— Le long de la mer de poussière, donc?

Personne n'aimait décidément cette mer de poussière.

— À trois jours de marche, il y a une frontière. Elle s'enfonce dans les terres, et on peut la longer, quittant ainsi là la mer de poussière.

— On peut aussi bien la quitter tout de suite.

— J'ai entendu parler d'autres mines, par là-bas.

— La frontière avec quel pays?

— Pas le même que celui avec lequel on commerce par la vallée gauche, à ce que j'ai compris. Un autre.

— À ce que j'ai entendu, cette frontière n'est pas des plus calmes...

— Oui, je crois que les deux pays sont plus ou moins en guerre.

— Sous la joie estivale des habitants de Gorokh, on sent le champ de bataille au loin. Peut-être les gens ne sont-ils si heureux que de n'être pas sur le théâtre des opérations?

— Je n'irais pas si loin. Ils ont bien des raisons d'être heureux, et ils ont visiblement un caractère à exploiter les plus ténues de ces raisons. Mais je pense qu'en effet, le fait de sentir la guerre au loin permet d'encore mieux jouir de la paix d'après.

— Pour ma part, la guerre ne m'attire pas.

C'était Shelmione qui avait conclu cette partie de la discussion. Implicitement, une décision se profilait, puisque 1—la demeure ne semblait plus au goût du jour, 2—les guerres du midi indisposaient la profuse moniale, 3—la vallée de droite ne débouchait

qu'indirectement, et n'offrait pas d'alternative décisive aux choix principaux, et 4— personne n'avait parlé de prendre la mer sur la poussière du désert ou de revenir sur leurs pas. Que ce soit donc pour voir l'oracle de Geai-L'Onde ou non, on partirait par la vallée de gauche — et l'on partirait bientôt, à bien interpréter le ton des voyageurs: Gorokh devait commencer à leur peser, que ce fût pour la guerre mystérieuse qu'on sentait poindre de partout, pour l'opulence un peu arrogante qu'on y étalait, pour l'écrasant mystère de la forteresse déguisée en université, ou tout simplement parce la demeure ne seyait pas à ces quatre itinérants.

Ils partirent donc, en laissant à main droite la fausse université. Avertis par le regard de la Vermillonne, les deux hommes ne pouvaient manquer de remarquer le poli des glacis et l'admirable complexité des chicanes...

Mais à peine passée la forteresse, les problèmes commencèrent.

La route vers le soleil levant et vers un pays avec lequel le commerce florissait était barrée dès la sortie de Gorokh par un octroi: des casernements et une puissante tour flanquaient la route, ainsi que plusieurs bâtiments qui encageaient le seul chemin possible. De part et d'autre, un mur escaladait les flancs de la vallée jusqu'à mi-pente, franchissant le cours d'eau impétueux d'une arche un peu lourde, et rythmé par des échauguettes élégantes.

Des soldats fouillaient les marchandises et les voyageurs transitant dans les deux sens. Les quatre itinérants s'y prêtèrent d'assez bonne grâce, n'ayant à rien à se reprocher — les armes étaient autorisées, bien sûr —, mais les soldats ne l'entendaient pas de cette oreille: ils prirent Mercator à parti, et Yenna fut la première à comprendre que c'était dû au fait qu'il transportait la hachette qui permettait au groupe de faire du feu le soir. On leur expliqua rudement que les haches étaient interdites dans le pays amont, ou plus précisément qu'il était interdit de couper un arbre ou même un buissons, pour quelque raison que ce fût: les arbres, sur les plateaux d'altitude qu'ils allaient aborder, étaient une ressource trop précieuse pour ne pas être soigneusement inventoriée et protégée, et posséder une hache était un crime. Les voyageurs en furent ennuyés, mais ne devinrent furieux que lorsque les gardiens leurs proposèrent de racheter la hachette à la moitié de sa valeur! Placidement, ils affirmaient que c'était à prendre ou à laisser: les voyageurs pouvaient aussi bien retourner à Gorokh et la vendre à son vrai prix, s'ils en avaient le temps. Yenna joua les forces autour d'eux, mais renonça à la violence: les soldats étaient nombreux, bien équipés, entraînés, et depuis le début de l'altercation avaient discrètement fait cercle autour d'eux. Ils n'avaient aucune chance.

Mercator vendit sa hache en grommelant, et pendant longtemps personne ne souffla mot, chacun ruminant sa colère contre cet abus de pouvoir patent. Finalement, Shelmione tenta de calmer les esprits en avançant une hypothèse:

— Peut-être ces soldats ne sont-ils pas payés, et ne doivent-ils leur subsistance qu'à de tels prélèvements sur tout ce qui n'est pas autorisé?

Personne n'y croyait, mais on fit semblant afin de pouvoir s'alléger le cœur. On avait failli risquer des vies pour une hache: c'était ridicule. Gwenaël demanda à l'encan:

— Et avec quoi ferons-nous donc du feu?

— Comme tout le monde par là: avec de la bouse séchée. Ça donne un fumet délicieux à toutes les nourritures.

— Et aux vêtements des habitants!

Rire un peu les détendit beaucoup. On put continuer en devisant légèrement. Mercator reprit ses conversations géométriques avec Gwenaël:

— Prends un cube. Imagine les droites reliant les milieux de chacune des faces. Qu'obtiens-tu?

— Ben, des triangles. Des triangles équilatéraux, puisque toutes les distances sont les mêmes.

— Combien?

— Huit. Un par sommet du cube.

— Exactement. Et combien de sommets à cette nouvelle figure?

— Six, bien sûr: une par face du cube. D'une figure à l'autre, on a inversé le nombre de sommets et de faces. Par contre, le nombre d'arrêtes est resté constant.

— Oui, une relation lie ces trois nombres. Mais elle est trop subtile pour être établie sur deux ou trois exemples seulement. Cette figure à huit faces s'appelle un octaèdre.

Ils couchèrent dans un relais. Toute la journée, ils avaient pu admirer le travail colossal des pontifes — ainsi que leur omniprésence discrète. Ils avaient également longé un assez grand lac artificiel qui assurait un approvisionnement régulier d'eau à la capitale.

Le village où ils s'étaient arrêtés marquait un embranchement: une route mineure se glissait sur leur droite derrière un massif aigu. Les cimes en étaient encore enneigées. L'endroit manquait encore moins de beauté que de grandeur.

Pendant leur marche du lendemain, Shelmione s'arrangea pour se trouver seule avec Yenna. La femme rubiconde devait peser près de trois fois le poids total de sa frêle et menue amie:

— Tu lui veux quoi, à cette prophétesse?

— Je ne sais pas.

— Quelque chose te préoccupe.

— Shelmione, crois-tu que voyager soit une fuite?

— Pourquoi le serait-ce? Sans itinérants pour lier les grumeaux de civilisation perdus dans le monde, l'humanité aurait tôt fait de disparaître, de mourir d'isolement et de consanguinité! Mais si tous voyageaient, nous aurions plus tôt fait encore de mourir de faim... Il y a donc complémentarité. Et quiconque voudrait établir une hiérarchie là où il n'y a qu'une synergie est un crétin dangereux.

Comme la jeune femme digérait cette assertion, la moniale poursuivit:

— La question est donc individuelle: il faut des sédentaires — une majorité, en fait — et il faut des itinérants. C'est à chacun de trouver sa place dans ce système. Un sédentaire contrarié qui rêve d'horizons changeants est aussi malheureux qu'un itinérant qui n'aime pas voyager. Ressens-tu venir un temps où te poser?

— Crois-tu qu'à voyager, je fuis quelque chose?

— On ne fuit jamais une chose, on se fuit toujours soi-même — de même qu'on se poursuit toujours soi-même. Il n'y a pas de bonheur tant qu'il n'y a pas un minimum d'accord intérieur. Certains parlent d'amour de soi, d'autres de réconciliation intime. Je n'aime pas trop ces termes, trop pompeux à mon goût. Après tout, le bonheur n'est pas un but, et de belles et grandes choses sont souvent accomplies pour de mauvaises raisons. Alors à quoi bon se scruter le nombril et disséquer les raisons de nos actes? L'important, c'est ce que nous accomplissons, pas les raisons qui nous y poussent.

Encore une fois, Yenna demeura songeuse, et Shelmione reprit:

— Il n'y a pas de réponse générale. C'est à toi de sentir les désirs contradictoires qui t'entraînent vers des directions différentes, et de déterminer soit la force résultante de leur combinaison, soit celui auquel tu veux donner autorité.

— Je me sens perdue. Des fois, j'aspire à me retirer dans un prieuré et méditer des années durant. Tu y crois, toi, à ce monastère mystérieux défendu par le Bonhomme des Neiges?

Cette fois, par contre, la Vermillonne ne répondit pas, et chacune s'abîma dans ses propres pensées.

Le deuxième soir, ils trouvèrent encore un relais, et un hôte aimable leur indiqua par une échancrure entre de puissantes montagnes un sommet lointain qui brillait des derniers feux du couchant:

— C'est le plus haut sommet alentour. Le premier allumé par le soleil, et le dernier éteint par la nuit. Il veille sur nous depuis toujours.

C'était apaisant. Les quatre voyageurs furent très bien accueillis et dormirent excellemment. Le lendemain, les villages se firent plus rares. Leur hôte de la veille, avec qui ils avaient sympathisé, les avait chargés d'un message pour sa famille: ils le délivrèrent au soir, et la famille destinataire refusa de les laisser continuer jusqu'au prochain relais. Ils furent accueillis comme des amis qu'on voit rarement. La soirée commença tôt et se prolongea fort avant dans la nuit. De nombreux voisins et parents — Comment les distinguer? — s'étaient relayés auprès d'eux. Mercator avait recueilli des histoires concernant le Bonhomme des Neige, Shelmione à propos des pontifes, Yenna s'était intéressée à la prophétesse de Geai-L'Onde, et Gwenaël avait joué avec les enfants.

Comme on le leur avait indiqué, le quatrième jour ils ne virent presque plus de hauteurs: la vallée s'était évasée et les sommets qui la définissaient semblaient moins élevés — bien qu'ils fussent toujours chapeauté d'autant de neige. Dans ces solitudes, le travail des pontifes avait été bien plus aisé que dans les escarpements d'aval, et leur présence se fit plus discrète. Le soir, la large vallée n'était plus qu'ourlée de colline, tant le fond s'en était élevé, rejoignant presque les sommets. Le climat ne permettait plus l'agriculture, mais de nombreux troupeaux passaient l'herbe courte et abondante de ces infinies prairies d'altitudes.

Incongru au milieu de ce paysage où l'homme était un peu hors d'échelle, trônait un bâtiment étalé: les voyageurs étaient parvenus à Geai-L'Onde. Ils s'y installèrent quelques temps, soit pour attendre la fameuse prophétesse, soit pour se délasser et jouir de ce lieu sans égal.

La vie était organisée autour d'un jardin quadrangulaire, clos et entouré d'une galerie ouverte, servant à la fois à la desserte et à la déambulation méditative. Le chant d'une petite fontaine d'eau chaude en son centre rappelait la vocation thermale des lieux. Quatre petits canaux ouverts s'en échappaient dans quatre directions opposées, pour des raisons dont la symbolique échappait aux visiteurs. Cette colonnade aux arches trilobées était entièrement introvertie, et n'ouvrait que sur le ciel.

Au couchant — à droite à l'arrivée des voyageurs —, des bâtiments de réception et d'hôtellerie, visiblement élevés en plusieurs phases, s'articulaient autour d'une cour conventionnelle, carrée. Le rez-de-chaussée du bâtiment le plus excentré était une colonnade à travers laquelle on pouvait jouir du crépuscule, mais le jeu des pentes était tel que la cour de plain-pied devenait le premier étage sur l'extérieur, interdisant ainsi toute sortie. Au levant, d'autres bâtiments abritaient les congrégations religieuses qui servaient la Sybille, mais l'accès en était interdit aux visiteurs.

Au midi, le quadrilatère de déambulation longeait le bâtiment des bains proprement dit, qui était également le plus vaste et le plus élevé de l'ensemble. Une longue nef soulignait un gradient de chaleur dans les bains: plus on s'approchait du levant, où devait se trouver la source, plus l'eau était chaude. Des colonnes puissantes plongeaient dans l'eau et s'épaulaient en hauteur afin de porter une lourde voûte en berceau brisé. Les ouvertures étaient rares et l'ensemble participait plus de la caverne que de la forêt. Les visiteurs entraient par une cour — celle-là ouverte par deux côtés sur le paysage — entre leurs quartiers et la nef des bains. Ils se déshabillaient là, dehors, et pénétraient dans le bâtiment par une petite porte désaxée un peu surprenante — comme une porte de service —, du côté où l'eau de la piscine était la moins intolérablement chaude. L'autre extrémité du bassin se

terminait par sorte d'abside couverte par un cul-de-four, sans ouverture et partant plus sombre encore que le reste des bains. Une plate-forme — le seul endroit à l'intérieur du bâtiment où l'on pouvait se tenir de pied sec — où un cube minéral faisait office de trône permettait à la Pythie de délivrer aux baigneurs ses oracles — lorsqu'elle daignait se présenter.

En effet, il semblait qu'elle n'apparaissait qu'aléatoirement — et rarement — pour répondre aux questions des anxieux: certains attendaient depuis des mois. D'autres repartaient sans l'avoir vue, soit qu'ils fussent lassés, soit que leurs méditations déambulantes aient permis d'apaiser leurs angoisses.

Les moines qui célébraient la prophétesse avaient fait vœu de complet silence, au point que nombreux étaient ceux qui se faisaient couper la langue afin de ne pas faillir. Shelmione, sarcastique, ne put s'empêcher de commenter:

— Certainement une légende: l'absence de langue gêne certes l'élocution, mais n'empêche certainement pas de parler si on le souhaite. "Se couper la langue" est une expression sans fondement physiologique.

Quoi qu'il en fût, les informations qu'on obtenait étaient-elles toujours de seconde main, transmises de ceux qui étaient là depuis longtemps à ceux qui venaient d'arriver. Personne ne put affirmer avec certitude quand pour la dernière fois la prophétesse avait rendu oracle dans l'alcôve des bains.

Dans ces conditions, il ne valait mieux ne pas avoir de question pressante à laquelle obtenir une réponse définitive. Et comme c'était le cas des quatre voyageurs qui nous intéressent — même Yenna, pourtant la seule venue avec une question à poser —, ils purent jouir de tout ce que ces lieux de retraite pouvaient leur offrir. Shelmione et Mercator furent enchantés par une bibliothèque publique particulièrement bien achalandée, tandis que les deux cadets jouissaient d'une chambre dont l'épaisseur des murs de pierre garantissait la discrétion. Les bains chauds réguliers, auxquels conviait une cloche sonnante dans un petit édicule ouvert surmontant la nef des bains, et la longue et lente déambulation dans le quadrilatère n'ouvrant que sur le ciel étaient également des exercices de délasserment particulièrement bienvenus.

Le soir, sur l'un ou l'autre des innombrables bancs de pierre y invitant, les quatre amis devisaient longuement et échangeaient les fruits de leurs études et méditations. Mercator étudiait la question du Bonhomme des Neige et du possible mystérieux monastère qu'il défendait:

— Deux jours de marche plus amont commencent les grandes plaines d'altitude, désertées, immenses. C'est là qu'on trouve la plus grande concentration de récits de rencontre avec le Bonhomme des Neige.

Il avait de toute évidence une envie profonde d'explorer ces contrées inhospitalières — et semblait peu intéressé par le pays au-delà. Mais ses amis le connaissaient assez pour savoir également qu'il n'était pas pressé et qu'il savait profiter de ce que Geai-L'Onde avait à lui offrir. Yenna, qui enquêtait à propos de l'Oracle, avait collectionné les anecdotes, dont celle-ci qui l'avait faite rire:

— Il semblerait que de nombreux visiteurs viennent pour savoir s'ils doivent se marier — les pauvres! Et il paraîtrait qu'à l'un d'eux qui demandait: "Dois-je prendre épouse?", elle répondit: "Oui." Le bonhomme précisa: "Ma femme me sera-t-elle infidèle?" — ça devait être sa grande angoisse dans la vie. Elle répondit: "Oui." Au désespoir, l'homme demanda: "Mais n'y a-t-il pas moyen de me marier sans être cocu?" La Prophétesse rétorqua encore: "Oui." L'homme, rassuré, demanda: "Comment?" Mais l'Oracle, las, cessa de répondre.

Shelmione, que l'anecdote avait fait sourire, répondit en regardant son compagnon dans les yeux:

— Bah, les maris ne sont cocus que dans la mesure où ils ne savent pas entretenir l'amour de leur épouse. Aimer et se faire aimer est un art: il y a de nombreux appelés et peu d'élus. Et, pour continuer sur des banalités, la matière importe moins que la manière — c'est-à-dire que le "Qui?" est moins important que le "Comment?" Celui qui sait aimer aimera le monde entier. Rien n'est plus loin de l'amour véritable que le prétendu amour exclusif, l'amour d'un seul. Quant on aime, on aime tout et tous.

— Comme rien n'est plus ridicule que de dire: "Je mourrais pour toi." — car pour aimer, il faut vivre!

Les deux couples heureux auraient pu continuer sur ce ton chaleureux et un peu autocongratulant, mais Gwenaël prit la parole à son tour — sa timidité avait fini par disparaître totalement, comme une longue maladie infantile oubliée:

— L'architecture formidable de ces lieux doit m'inspirer: j'ai rêvé toute la nuit de ce que j'étais le disciple du premier architecte des lieux. Il m'en expliquait les proportions, la symbolique, le sens, les secrets, les messages et les intentions. Avez-vous remarqué, par exemple, que les colonnes, à l'exception de celles de la nef des bains, étaient cylindrique mais sur une base quadrangulaire, et que pour occuper l'espace entre ces deux formes, le tailleur avait apposé quatre petites sphères maintenues par des griffes? Ces sphères sont usées et noires car nombreux sont ceux qui pensent qu'elles portent l'essence de la sacralité de ces lieux. L'architecte me disait aussi que la nef se voulait un vaisseau renversé, à la fois dans l'espace — coque vers le bas — et dans le sens — l'eau en serait à l'intérieur et non à l'extérieur. Il me parlait des arcatures trilobées du jardin intérieur et me disait, étrangement: "Trois baies, comme les trois yeux." — tandis que dans tout le reste du bâtiment, les fenêtres sont simplement doubles. Il me faisait remarquer que de nombreuses colonnes engagées ne descendaient pas jusqu'au sol mais reposaient à mi-hauteur sur un corbeau, toujours taillé en forme de bête terrible. Il me demandait de réfléchir à la puissance animale de cette créature et à sa fonction dans l'édifice, et concluait: "Toute force est positive à qui sait la domestiquer." Enfin, il m'expliquait quel oculus était destiné à recevoir le soleil quel jour à quelle heure... Depuis ce matin, je ne cesse de me promener et je découvre chaque instant de nouveaux sens et de nouvelles proportions à cet édifice pourtant d'une apparente grande simplicité. J'ai aussi commencé à feuilleter les livres disponibles à ce sujet.

Un autre soir, Yenna demanda:

— Avez-vous remarqué que la plupart de ceux qui sont ici sont des jeunes hommes?

Les autres ne s'en étaient pas préoccupés. La jeune femme poursuivit:

— Ils ne sont pas là que pour des histoires de mariage: je crois que c'est lié à cette guerre dont on entend parler, la guerre du midi. Ils sont là soit pour échapper à l'enrôlement, soit pour demander conseil — là encore, sur comment échapper à la guerre. Je crois qu'ils ont peur. Cette guerre que nous n'avons pas encore vue semble tenir le cœur des habitants de ces contrées et le serrer dans un poing de fer clouté.

Shelmione répondit à son amie:

— Une fois qu'on a connu la guerre, on fait tout pour l'éviter. J'ai traversé des pays où la population soutenait unanimement un tyran notoire, parce que celui-ci avait mis fin à une guerre sanglante une génération plus tôt: tous préféraient payer les injustices de celui qui leur avait rendu un tel service plutôt que risquer un nouveau conflit.

Le regard violet de la jeune femme se voila légèrement.

— Je sais, j'ai connu des pays en guerre.

— Alors nous sommes d'accord: n'allons pas par là!

La Pythie de Geai-L'Onde ne se montrait toujours pas. Néanmoins, chaque jour des visiteurs arrivaient et repartaient par petits groupes, apportant et retranchant un petit contingent, renouvelant ainsi la petite communauté des curistes. Pendant que Shelmione & Mercator s'enivraient de l'atmosphère savante de la bibliothèque publique — et spéculaient sur ce que devait être la bibliothèque privée de l'ordre —, leurs deux cadets se mêlèrent à un groupe de jeunes gens arrivés de Gorokh un beau jour et remarquables par bien des aspects: vêtements qui, sans être des uniformes, témoignaient d'une inspiration commune, différente de celle de la majorité, langage parfois incompréhensible aux autres, comportement exclusif et méfiant, musique du soir extrêmement rythmée, etc. Mais une poterne s'ouvrit dans cette muraille d'exclusivité lorsque les jeunes gens comprirent que Yenna & Gwenaël étaient des étrangers tout ce qu'il y avait de plus étrangers. En effet, la méfiance du groupe d'originaux ne semblait jamais aussi vindicative qu'à l'encontre de leurs concitoyens.

De fait, les deux jeunes voyageurs finirent par comprendre qu'ils appartenaient à une secte de révolutionnaires non-violents fascinante. Ils pensaient que toute forme d'autorité qui n'est pas une relation de personne à personne était un asservissement, que le pouvoir des cités voire celui des États était une imposture, et que l'unique façon de rétablir la seule forme humaine de société qu'ils concevaient était la révolution pacifiste: l'insubordination civique et l'autarcie — ainsi qu'une bonne dose de prosélytisme mais uniquement sur public choisi, prêt à entendre.

— Un homme qui donne un ordre à un autre au nom d'un tiers ou d'un groupe est un imposteur.

— L'homme est peut-être un loup, mais il n'est certainement pas une fourmi: il n'a pas vocation naturelle à élever des cités — et encore moins des palais!

— Un bonheur qui vient de plus loin que le jardin qu'un homme peut cultiver avec quelques proches est exotique, fragile et dangereux. Au contraire, qui sait rassasier ses besoins et trouver son contentement autour de lui ne pourra jamais être asservi.

— Celui dont les besoins fondamentaux sont assouvis et qui cependant aspire à plus ou à "autre chose" ne connaîtra jamais le goût du bonheur, il courra derrière son ombre, et ne percevra jamais que le bruit qu'il fait quand il s'en va.

— Il y a plus à découvrir dans un compagnon, une compagne, quelques enfants et deux ou trois amis qu'il y en a dans tout l'univers lointain. Il suffit d'apprendre à regarder.

— Les organes du pouvoir et les hiérarchies sociales sont des cancers civils: comme des parasites, ils se métastasent et finissent par étouffer l'organisme qui les a accueillis.

— Posséder quelque chose qu'on ne peut embrasser, c'est le voler à l'humanité.

Les deux jeunes gens rapportèrent ces discussions à leurs aînés. Shelmione était intéressée par l'aspect non-violent de l'entreprise des jeunes révolutionnaires. Ce fut elle qui,

plus tard, apprit qu'ils étaient presque entièrement végétariens et refusaient de porter quelqu'arme que ce fût. Shelmione ne put retenir son admiration:

— Enfin des non-violents qui ne sont pas mous — qui ont du courage et de l'énergie!

Les révolutionnaires étaient en effet musclés, industriels et actifs: on sentait que pour mettre en œuvre une idée qui leur tenait à cœur ou pour défendre un principe essentiel, ils pouvaient aisément renverser une montagne — tout en veillant à n'écraser personne dans l'opération, c'était là leur spécificité.

Puisqu'on parlait de montagnes, Mercator voulut parler de son nouvel objet de recherche, une sorte de continent volant sur lequel de nombreuses civilisations alentour s'accordaient, mais Yenna, avec un sourire désarmant de gentillesse cruelle, le rabroua durement:

— Tu abandonnes déjà tes recherches sur le Bonhomme des Neiges? Je croyais que notre objectif lorsque nous repartions d'ici était de le trouver?

Mercator, penaud, admit qu'il s'était laissé dériver et absorber par un nouveau sujet.

Quelques jours après leur arrivée aux sources chaudes de Geai-L'Onde, les jeunes révolutionnaires décidèrent de lever le camp. Ils allaient en direction du levant, comme les voyageurs, aussi ces derniers, lassés sans doutes par l'absence prolongée de la prophétesse promise, décidèrent-ils de se joindre à leur petit groupe. Les jeunes gens étaient sept, tous des garçons en fin d'adolescence. Ils transportaient de lourds sacs remplis de graines et de semences dont ils prélevaient des quantités parcimonieuses le soir au bivouac, refusant de se sustenter de chair animale. Mercator s'ingénia à cuisiner pratiquement sans rien — quelques graines avares, des épines de buissons, des racines — et si le résultat fut mangeable, il n'en fut lui-même pas moins visiblement frustré.

La première nuit, ils dormirent sur ce qui s'avéra être un col, mais ils ne s'en aperçurent que plus tard, lorsqu'ils réalisèrent que les torrents s'écoulaient cette fois avec eux et non contre eux. En fin de matinée, le paysage de collines d'altitude s'ouvrit en une vaste plaine où des miroitements laissaient deviner des lacs ou des étendues marécageuses. La route, large et entretenue sur laquelle ils rencontraient régulièrement d'autres voyageurs — commerçants, soldats, individus, représentant politiques, et surtout transporteurs de marchandises variées — traversait ces étendues en sinuant un peu, mais sans jamais se départir de l'air de détermination entêtée que confèrent souvent les ingénieurs à leurs ouvrages.

Au détour d'une ondulation du terrain, la petite bande de voyageurs découvrit un carrefour flanqué d'un côté du petit ensemble typique des commanderies de pontifes de ces régions banales, et de l'autre côté d'une longue palissade — en fait une murette de pierre sèches entourant les baraquements de ce qui de toute évidence était un camp militaire.

Les voyageurs apprirent plus tard qu'il s'agissait là du carrefour de Quart-Gouchte. Gwenaël fit remarquer un petit souffle d'air — à peine un doux zéphyr, mais qui témoignait des limites naturelles du Pays Sans Vent dont on commençait à sortir insensiblement. Il en fut tout ému.

Une simple chaîne coupait la route en amont de l'intersection. Quelques soldats en uniforme soigné mais au comportement atone étaient occupés avec divers groupes de voyageurs, et parfois ouvraient la chaîne symbolique pour laisser passer l'un ou l'autre équipage.

Les quatre voyageurs laissèrent leurs compagnons s'expliquer sur les raisons de leur voyage, ce qui s'avéra sans doutes une erreur. Les factionnaires, après avoir écouté les jeunes gens et survolé quelques documents, intimèrent de les suivre, et à la grande surprise des quatre errants, les sept révolutionnaires obtempérèrent sans regimber. Ils furent installés dans un baraquement vide dont les pierres mal jointoyées laissaient passer la petite

bise glaciale qui caressait la contrée. En d'autres circonstances, elle seraient passée inaperçue mais en l'occurrence, après longtemps sans aucun mouvement d'air, elle semblait exagérément réfrigérante. En l'absence de bois qui eût permis un plafond, deux murs opposés de la maison de pierre s'inclinaient l'un vers l'autre jusqu'à ce rejoindre, ce qui rendait les pièces nécessairement étroites et élevées, voire un peu altières, comme autant de nefs retournées.

Dès qu'ils furent laissés seuls, les quatre voyageurs interrogèrent leurs compagnons:

— Mais enfin, vous vous laissez emprisonner sans résister?

— Patience. Ils se laisseront plus vite de nous que nous d'eux.

Yenna n'en revenait pas: elle ignorait la puissance de l'inertie, elle qui avait l'habitude de se battre jusqu'à vaincre ou être vaincue — sans atermoyer.

— La sagesse consiste à faire du temps son allié plutôt que tenter de se l'asservir en le comptant. Celui qui veut aller vite, celui qui croit mesurer le temps devient son prisonnier. Celui que rien ne presse est le maître du monde. Lui seul est libre. Rien ne dure toujours.

— Assez, avec vos belles paroles lénifiantes! Je ne vais pas rester ici éternellement, moi!

Yenna fulminait, mais son emportement fut étouffé par l'arrivée d'un soldat placide qui apportait une soupe semblable — en moins bonne — à celle qu'ils avaient avalée la veille au bivouac, car les révolutionnaires avaient expliqué qu'ils souhaitaient ne pas manger de viande. Les soldats n'avaient manifesté aucune émotion, soit qu'ils fussent coutumiers de telles originalités, soit que la nature particulièrement morose des lieux eusse tué en eux toute curiosité. Le soldat était faiblement armé — une pique qu'il laissa à l'extérieur et une dague à la ceinture, qui semblait surtout servir à la cuisine — et peu sur ses gardes, comme s'il considérait toute résistance inutile — naturellement, fondamentalement.

Pendant qu'ils mangeaient en silence, ce fut au tour de Shelmione de s'emporter:

— C'est immangeable! Je ne vais pas tenir ici longtemps.

— Nous ne pouvons tout de même pas nous évader: où irions-nous, dans ce paysage désolé que ne traverse qu'une seule route?

L'un des révolutionnaires répondit, sans se départir de sa placidité coutumière:

— Nous sommes à un carrefour. La route du Levant vous sera certes fermée si vous forcez le passage ici, mais si vous prenez vers le midi, personne ne vous suivra. C'est une route secondaire peu fréquentée.

— Et au septentrion?

— La route ne va nulle part, elle ne dessert que quelques vallées de pâturage pour les troupeaux d'altitude.

— Mais le midi, c'est la frontière en guerre, non?

— Oui.

Pendant le long silence qui suivit, chacun médita. Yenna fulminait de se retrouver prisonnière presque sur parole pour s'être jointe à un groupe qu'elle avait mal jugé, tandis que Shelmione semblait soucieuse. Elle finit par rompre le silence:

— Je n'ai pas envie d'aller vers une frontière en guerre.

— Avons-nous seulement le choix?

Mercator s'immisça dans le début de dialogue entre les deux femmes:

— Oui, nous avons le choix: la frontière en guerre, ou la demeure ici, pour une durée indéterminée.

— Ce n'est pas un choix.

— Techniquement, si. Même si, pratiquement, l'une des options paraît à peine digne d'être mentionnée. Après tout, c'est bien ce choix que font nos... compagnons.

— Nos compagnons? Ces mollusques incapables de marcher droit vers un objectif?

— Yenna, la ligne droite n'est pas toujours la plus rapide. Peut-être que, dans leur situation, l'attitude qu'ils ont choisie est-elle la plus appropriée? Un jour, les soldats les laisseront passer, et en attendant ils sont nourris et abrités. Ce jour-là, ils pourront continuer de plein droit. Il y a une puissance colossale dans leur passivité.

Yenna ne répondit rien et alla fumer dehors en grommelant.

Le soir épaissit lentement, et personne n'apprécia la magnificence du crépuscule. La nuit estivale fut glaciale, et les couvertures généreusement distribuées par les soldats furent appréciées. Au matin, on leur apporta encore un potage clair où flottaient quelques éléments végétaux péniblement comestibles et quelques yeux de gras parcimonieux.

Yenna fut étai si visiblement indisposée que Gwenaël se leva, empaqueta posément ses affaires, et intima à son amie:

— Viens Yenna, nous partons.

Mercator, à peine moins impulsif, rassit son ami d'un geste en expliquant:

— Oui, mais pas maintenant. Cette nuit. Inutile de nous battre. Ça risque de nuire à nos... compagnons. Sans compter les risques — tout de même — pour nous. De nuit, nous pourrions nous échapper sans gêner personne.

Le "nous" impliquait Shelmione, et expliquait sans doutes le front soucieux et l'air irrité de l'opulente femme. Gwenaël décida d'attendre, donc, et se rassit. Yenna, touchée d'avoir été comprise et devancée, supporta la journée assez bien. Elle se laissa même aller jusqu'à jouer joyeusement avec le moineau de Toïvo. Gwenaël et Shelmione devisèrent: il y avait de la sollicitude dans l'attitude du jeune homme qui tentait ainsi d'alléger les soucis de son amie — il y parvint d'ailleurs partiellement, et la Vermillonne finit par se départir de son air de bouderie anxieuse. Quant à Mercator, il prit des notes dans un grimoire vierge qu'il couvrait jour après jour d'une écriture minuscule. Ils firent de longues siestes au soleil, se préparant ainsi à une nuit agitée.

Aucun des quatre itinérants ne manifesta d'intention de communiquer avec leurs compagnons de la veille, et réciproquement: une sorte de mur d'incompréhension réciproque était apparu entre eux. Peut-être était-ce dommage? Peut-être auraient-ils eu encore à gagner à confronter les points de vue et leurs *credo*? Peut-être leurs silences bilatéraux doivent-ils être mis au compte des pertes — des occasions manquées? Heureusement, on ne sait jamais que ce que l'on vit, et pas ce que l'on aurait pu vivre — autrement, la vie serait peut-être insupportable de regrets accumulés.

L'évasion des quatre voyageurs fut plus symbolique et sémantique que réellement aventureuse. Ils se glissèrent tout simplement hors de la coque de pierre qui leur était assignée — qui n'était pas même gardée —, laissèrent passer les patrouilles de veilleurs, franchirent le petit mur qui ceignait le camp au plus loin des sentinelles fixes, et après une marche lente et silencieuse, rejoignirent la route du midi, qui les menait — bon an, mal an — vers une frontière en guerre.

À l'aurore — glaciale, évidemment —, ils avaient quitté le plateau d'altitude. La masse de colline qui en ourlait le midi était profondément échancrée en un endroit: c'était là que les sinuosités de la petite route qu'ils suivaient conduisait les voyageurs. Ils s'engagèrent résolument dans la passe, une flèche encochée pour Yenna, et Mercator l'épée au poing. Yenna reporta avoir aperçu plusieurs fois un loup solitaire au loin, mais elle ne put affirmer s'il s'agissait de plusieurs apparitions du même ou de différents individus.

Au sortir de la gorge, ils s'installèrent sur un large rocher plat au bord d'un lac assez important et visiblement peu profond, renouant là avec les paysages ouverts de haute altitude desquels ils étaient maintenant coutumiers. Le soleil allait sur son zénith. Ils mangè-

rent d'abondance, comme pour conjurer quelques jours de diète maigre avec leurs incompréhensibles compagnons d'un temps.

— Il n'y a plus de vent.

Le reste de la journée fut consacré à remonter cette douce pente ouverte, et le soir ils bivouaquèrent autour d'un feu de broussailles. Ils prirent des quarts, mais rien de déplaisant ou d'inquiétant ne fut signalé, et le lendemain en fin de matinée ils franchirent un autre de ces cols à peine marqués. La petite route longeait là un lac étal, un peu surprenant sur un col. La redescente, peu perceptible à chaque pas mais patente sur une demi-journée entière, fut agréable, et au crépuscule les voyageurs aperçurent au loin quelques lumières qu'ils décidèrent de rallier. Dans ces contrées où l'homme est plus rare que le loup, la solidarité et l'hospitalité tendent à dominer sur la méfiance et la politique — et, sans qu'on osât se l'avouer, la curiosité jouait aussi probablement un rôle conséquent.

C'était une petite commanderie de pontifes, une sorte de grosse ferme où quelques personnes en charge de l'entretien d'une portion de route secondaire peu fréquentée vivaient en quasi-autarcie. Le bâtiment principal était une grande coque de pierre retournée, large de quelques pas seulement mais longue de plusieurs fois autant. Des bâtiments plus modestes et des enclos de pierre l'entouraient, vraisemblablement pour les animaux sans lesquels la vie à cette altitude est impossible. Six pontifes des deux sexes vivaient là, serrés autour d'un feu de briquettes odorant et, ma foi, revigorant. Le feu brûlait dans un trou, alimenté en oxygène par en-dessous grâce à un conduit aspirant directement l'air frais de l'extérieur, ce trou lui-même dans un décaissement qui permettait de s'asseoir confortablement autour. Les six pontifes se serrèrent afin d'accueillir les quatre nouveaux venus, et l'on mit à réchauffer une marmite au fumet appétissant. Comme par un raffinement de bienveillance, on ne parla presque pas: il fallait avant tout que les voyageurs se délassassent.

Ce ne fut donc que lorsque les épidermes furent réchauffés et les ventres pleins de liquide bouillant et nourrissant que la conversation vespérale commença. On évita diplomatiquement le thème de la frontière, et chacun parla de soi. Les pontifes racontèrent leurs travaux quotidiens, et émaillèrent d'anecdotes le trajet que les voyageurs venaient de parcourir sans comprendre la richesse de signe que cette petite route abritait. Un rocher déplacé ici, une murette de soutènement là, un minuscule pont jeté sur un ruisseau ailleurs: chaque élément avait un sens, une histoire, un avenir et une individualité propre pour cette poignée de personnes en charge. Étrangement, cela émut un peu les voyageurs, car à tout prendre c'était pour eux — et pour d'autres gens semblables à eux — que ces murettes étaient édifiées et ces rochers déplacés.

Mercator raconta sa première femme, passa brièvement — pudiquement — sur son bonheur et dit sans dramatiser à l'excès le double malheur du décès de sa femme en couches et, dans la foulée, de l'enfant. Il avait ensuite traversé une longue période de dépression sur laquelle il ne s'appesantit pas, mais il insista sur combien sa rencontre avec la Vermillonne lui avait "sauvé la vie". Plus précisément, il racontait qu'il était alors "re-né", qu'il jouissait du privilège insigne d'une seconde vie. Il prétendait que de ce sentiment de "deuxième chance" découlait son bonheur quotidien, son enchantement simple à tout ce qui lui arrivait, comme si c'était un cadeau de la destinée. Depuis sa "résurrection", rien, dans sa vie, ne lui semblait dû: tout, au contraire, lui semblait une grâce.

Gwenaël, à son tour, raconta sa vie d'avant la *Furetante*: né d'une troupe d'itinérants, il avait immédiatement été abandonné dans un village où, trop différent des autres enfants, il n'était pas parvenu à s'intégrer. C'est pourquoi, très jeune encore, il avait pris la route, puis la mer.

Après ces deux récits, ni l'une ni l'autre femme ne renchérit: toutes deux gardèrent le secret de leur enfance.

Au matin, un seul des pontifes était resté auprès des voyageurs: les autres étaient partis inspecter un tronçon un peu lointain de la route. Après avoir avalé goulûment un bouillon bouillant, les quatre compagnons sortirent observer le paysage qu'ils avaient traversé trop tard pour en jouir. Ils étaient à nouveau dans une large vallée d'altitude. Un petit cours d'eau, que par endroit on devait pouvoir passer à pied sec en sautant de rocher en rocher, la coupait en deux, paresseusement. La route accompagnait l'eau, vers l'aval — vers le couchant, vers la mer de poussière.

Le pontife désigna le ru et expliqua, laconiquement:

— La frontière.

Yenna fut la première à réagir:

— Elle n'a pas l'air bien terrible, pour une frontière en guerre.

Shelmione ajouta:

— On ne voit même pas de troupes!

— Si, regardez!

Le pontife désignait un édicule assez loin en aval de la commanderie, sur la route. Il s'agissait d'une sorte de plate-forme de guet: un terre-plein circulaire, assez large, dominait les alentours d'un peu plus de deux fois une hauteur d'homme et était entouré d'un parapet. Une rampe en spirale, elle même protégée de l'extérieur par un parapet, y accédait en pente douce: l'entée était ainsi admirablement défendue, sur la plus grande longueur possible. Sur la plate-forme même, quelques baraquement devaient abriter de maigres troupes et des stocks, et une sorte de tour en bois — une plate-forme de guet sur pattes, plutôt — dominait l'ensemble au niveau du départ de la rampe, permettant au regard d'une sentinelle de porter loin.

Le pontife reprit ses explications:

— Nous appelons ces postes de guet des "escargots" — inutile de préciser pourquoi. Vous en rencontrerez trois ou quatre par jour, suivant la vitesse de votre marche, tout le long de la frontière. Ils sont gardés chacun par une escouade de quelque soixante soldats, qui patrouillent par brigades d'une demi-douzaine d'un escargot à l'autre, non seulement pour surveiller la frontière mais aussi pour échanger des nouvelles et remonter des marchandises et provisions de l'aval vers l'amont. Quelque six patrouilles en journée, et peut-être la moitié pendant la nuit...

Il ajouta, professionnellement:

— À vingt kilogrammes de charge par soldat, ça fait une tonne de matériel transporté par jour: Une fameuse logistique! De quoi alimenter une quinzaine d'escargots, en théorie. Ensuite, il faut installer un relais — une base. Mais en pratique, on tombe sur de tels relais plus souvent que ça: vers l'aval, par exemple, il n'y a que dix escargots d'ici à Ratme, une forteresse importante en vallée fertile: l'approvisionnement est donc aisé.

Puis il précisa, désignant cette fois l'amont de la petite commanderie où ils étaient:

— Le prochain relais est juste en amont: une base un peu plus grande, approvisionnée de temps en temps par des caravanes empruntant la route que vous avez vous-même suivie. À quatre jours de marche vers l'amont se trouve l'escargot de Jartigoumbès, à égale distance du relais d'ici et d'une ville, de l'autre côté. C'est le poste le plus perdu de toute la frontière. On y relègue les mauvaises têtes de l'armée, et les jeunes officiers sans soutien politique. Le paysage, là-haut, est superbe — sauvage, désertique, inhumain. Beaucoup de lacs. Des animaux fantastiques...

Mercator saisit l'occasion de lancer son sujet d'étude favori:

— Le Bonhomme des Neiges?

— On le dit. De nombreux soldats prétendent l'avoir rencontré. En général, ils sont durablement choqués, et on les fait remplacer. Ils reprennent un poste plus aval, et colpor-

tent leurs histoires contradictoires. Beaucoup de supérieurs pensent qu'il s'agit là d'une maladie de complaisance, permettant de se faire assigner un poste plus clément, mais comme autrefois de nombreux cas se sont littéralement laissé mourir de terreur, l'administration militaire ferme les yeux et accepte ces pieux mensonges.

Mercator sembla déçu par le scepticisme de leur compagnon, et il ne relança pas le sujet. Il préféra revenir sur la frontière méthodiquement gardée:

— Des batailles?

— Pas depuis que je suis ici.

Le pontife n'indiqua pas quand il avait pris poste, mais le temps de sa voix indiquait explicitement "longtemps, très longtemps." Shelmione fut surprise:

— Je croyais que c'était la guerre.

— Certes, nous sommes en guerre avec nos voisins, mais cela ne signifie pas pour autant que des armées d'invasion se pressent tous les jours sur nos terres. La frontière est longue, et les batailles, somme toute, rares.

Il ajouta encore:

— Une frontière, c'est un lieu de concentration d'événements. Il se passe beaucoup plus de choses sur une frontière que dans la masse d'un territoire. C'est un lieu d'échange autant que de rupture. C'est le point de rencontre de deux mondes, et qui sait observer peut bénéficier des deux. Une frontière relie autant qu'elle sépare. La frontière est la peau d'un pays: fragile, sensible au frôlement et au coup, belle et douce au toucher. Vivre sur une frontière, c'est comme caresser: il n'y a que là qu'on vit vraiment, pleinement.

— C'est pour ça que les hommes s'établissent presque toujours à la frontière naturelle entre terre et mer — enfin, je veux dire lorsqu'il y a une mer à proximité.

Aux yeux de Gwenaël, la mer de poussière, qu'il tentait d'oublier, ne comptait pas. Pourtant, s'il avait été de bonne foi, il aurait dû admettre que même cette frontière naturelle-là était bien plus habitée que l'intérieur du Pays Sans Vent.

La journée se passa en travaux domestiques: le pontife accepta volontiers l'aide bienvenue des quatre voyageurs. Les bêtes nécessaires à la conservation d'une demi-douzaine de travailleurs zélés et d'irréguliers voyageurs de passage étaient nombreuses et demandaient bien du labeur. Le lendemain, Shelmione et Yenna offrirent d'emmener les animaux paître au loin, plusieurs jours durant: les voyageurs ne parvenaient décidément plus à se croire traqués, et partager la vie des pontifes en ces lieux austères et reculés les intéressait — à bien des égards. Mercator et Gwenaël se joignirent aux brigades de trois à cinq pontifes — jamais tous les six, afin de toujours pouvoir recevoir l'errant de passage — qui partaient consolider un ouvrage de-ci de-là, et parfois échanger des nouvelles avec les pontifes d'une commanderie suivante. Pour les ouvrages importants, deux commanderies conjuguèrent leurs efforts. Ce qui n'était pas réalisable par les forces réunies de deux commanderies relevait de l'administration centrale de l'ordre: les exécutants locaux envoyaient un message détaillant leur besoin, et une équipe spécialisée déboulait un jour, affectée uniquement à ce travail. Outre les équipes d'entretien et ces équipes de choc, les pontifes comptaient un troisième rang, celui des "ouvreurs", qui créaient de nouvelles routes: ceux-ci étaient leur élite, la promotion rêvée dont on parle le soir à la veillée, mais qui jamais n'advient...

Un jour qu'elle gardait le troupeau des pontifes avec Shelmione dans les douces ondulations presque nues des collines d'altitude, Yenna lui fait remarquer, comme se parlant à elle-même:

— C'est drôle, la vie. Ces six-là consacrent la leur à entretenir des routes de bout du monde où passent trois itinérants par saison, et rêvent d'un jour être promus au rand prestigieux d'ouvreur, pour créer de nouvelles routes dans des espaces encore plus désertés.

Nos hôtes ne connaissent du monde que ce bout de route, ils n'ont aucune idée de ce qu'ils relient, de leur implication politique, des raisons qui poussent certaines personnes à passer par là: leur tâche se confine à entretenir une possibilité, à maintenir large le spectre des choix. Pendant ce temps, nous, nous parcourons cette toile d'araignée de routes qui découpent le monde, nous les utilisons, mais nous ignorons tout de ce qu'elles coûtent — à d'autre! Nous utilisons un service sans en payer le prix. Qui donc paye?

— Rappelle-toi l'immense forteresse des pontifes à Gorokh: ce n'est pas à nous que profite le réseau des routes d'un pays, c'est aux pontifes eux-mêmes, aux supérieurs de leur ordre. Pour eux, nous voyageurs sommes autant des outils que les modestes pontifes assignés à l'entretien: nous les justifions. Sans nous pour parcourir leurs routes, les grands pontifes ne pourraient imposer leur pouvoir. Nous sommes la tête du bétail que les pontifes lancent contre la forteresse d'un pouvoir local souverain. Les pontifes, en prétendant faciliter les déplacements, nous contrôlent d'une part, et d'autre part — surtout — s'imposent, jusqu'à parvenir à se rendre indispensables... Une fois que tout le monde a bien besoin d'eux, ils sont les maîtres du monde. Et nous, qui croyons bénéficier de leur service, nous sommes en fait inféodés, tout comme les structures hiérarchiques locales.

— C'est horrible. J'ai toujours estimé que notre itinérance était un lien entre des peuples qui sans nous se perdraient de vue: c'est la première fois que je m'aperçois de combien un pouvoir parasite nous utilise!

— Oui, la vie est complexe: il n'y a pas de question qui ne puisse être vue sous des angles si différents qu'ils en sont souvent opposés. Parfois, nous relierions des bouts de monde qui sans ça partiraient à la dérive, se perdraient dans la dérégulation, disparaîtraient — mais d'autres fois, nous soutenons involontairement des politiques qui nous font horreur.

— Il est peut-être encore plus difficile de mesurer l'implication de sa simple présence que la portée de ses actes, non?

Ses yeux semblaient chercher une réponse dans le dense nuage de fine poussière que soulevaient les sabots des ovins qu'ils gardaient. C'était, dans ce paysage trop simple d'ondulations excessivement uniformes, le seul élément de mouvement et de verticalité, la seule chose qui déniait l'image de mer pétrifiée que tout semblait vouloir imposer.

Pendant tout leur séjour, personne ne les inquiéta suite à leur évasion, et aucun événement lié à la guerre entre les deux pays ne fut enregistré. Rien n'était venu troubler l'ennuyeuse succession des longues journées tièdes... Vers la fin de l'été, les voyageurs décidèrent de reprendre leur pérégrination vers l'aval, retournant à contrecœur vers la mer de poussière. Peut-être qu'à force de regarder couler l'eau de la rivière-frontière dans cette direction avaient-ils perdu la force de décision d'en remonter le cours?

Le premier jour de leur descente, ils voulurent bivouaquer après avoir passé trois escargots, mais la première patrouille vespérale leur signifia que cela était interdit en temps de guerre, et les pria de l'accompagner au quatrième escargot. Ils y furent fort bien traités. Ils observèrent que si les bâtiments de la plate-forme étaient de la même construction de pierres sèches un peu sommaire que ce qu'ils avaient connu depuis le carrefour de Quart-Gouchte, les murs qui ceignaient la plate-forme et la rampe d'accès étaient eux de facture ancienne, remarquable de qualité. Les pierres avaient été soigneusement taillées avant d'être assemblées, et formaient une sorte de chemise serrée, ajustée comme une armure de pierre. Cette frontière, ou du moins les édifices qui la gardaient, datait visiblement d'un autre temps, plus faste en termes de construction.

Le second jour, les voyageurs partirent tard, et s'arrêtèrent tôt, au septième escargot. Ils firent de même le troisième jour, peu désireux d'atteindre Ratme au crépuscule, et dor-

mirent donc au dixième escargot à compter de la commanderie où ils avaient passé partie de leur été — la première à compter de Ratme.

À partir du milieu du deuxième jour, la vallée s'était infléchie vers le midi, les collines s'étaient rapprochées peu à peu, la pente s'était accentuée, et la route devait sinuer en fonction du terrain. Au dixième escargot, le paysage était devenu totalement différent de ce qu'ils avaient parcouru depuis Geai-L'Onde: la vallée était si resserrée que, pour la première fois, l'escargot de guet avait dû être adapté aux conformations du terrain. La rivière-frontière, grossie, coulait dans une gorge profonde, infranchissable, et une végétation plus drue et plus variée que l'herbe des hauts-plateaux gagnait du terrain. On approchait d'un autre monde — un monde plus propice à l'établissement humain mais aussi plus tourmenté que les apaisantes plaines désertiques d'altitude. Ratme, bout du monde pour ceux qui venaient d'en bas, était, pour ceux qui y descendaient, un portique d'accueil.

L'étroite gorge que les voyageurs suivaient dominait la confortable vallée de Ratme. Elle débouchait à mi-pente, et la route devait se plier en un nombre impressionnant de lacets avant d'atteindre la ville. En haut, sur les lèvres de la gorge, à la l'endroit où aurait dû se trouver un onzième escargot, une forteresse verrouillait l'accès à la vallée suspendue et au pays d'en-haut où les quatre compagnons avaient passé l'été. Elle était connue, tout simplement, comme le fort de Ratme.

Avant de plonger vers la vallée inférieure, le torrent qu'ils avaient suivi vers l'aval se précipitait dans un boyau de plus en plus torturé, détachant, juste avant de se précipiter dans la large vallée inférieure, une masse rocheuse monolithique reliée au flanc de la gorge par une arrête terreuse: l'ensemble faisait comme un poing dressé rattaché à la route par une manche bouffante. C'était sur ce poing qu'était érigée la forteresse de Ratme, presque de l'"autre côté" du torrent-frontière, doublement fortifiée par des à-pics et l'impétuosité de l'eau — presque enclavée, contrôlant ainsi mieux ce qui se passait en face que le long de la route.

Les voyageurs s'y présentèrent sans qu'on leur en ait intimé l'ordre strict, mais ils ne se sentaient plus traqués, et il leur semblait normal de se faire identifier. Ils s'engagèrent donc sur la langue terreuse qui reliait la route au fort. Ils furent frappés par une ferme isolée qu'ils aperçurent presque au fond de la gorge, côté amont sur leur gauche: que faisait-là cette maison oubliée, qu'un très long chemin en lacets reliait à la forteresse et que le soleil ne devait jamais éclairer directement? Shelmione supposa qu'il s'agissait d'un moulin — hydraulique, bien sûr — plus que d'une ferme. Pourquoi pas?

La forteresse elle-même n'était pas du meilleur appareil, tant la situation géographique du site valait les ingénieurs militaires les plus brillants. Il s'agissait d'un vague conglomérat de maison de pierre comme les voyageurs en avaient tant vues, disposées hétéroclitement en fonction de la topographie de la plate-forme naturelle, et entouré d'un puissant mur d'enceinte de pierres brutes cimentées à la glaise, aussi large que peu haut, qui épousait au plus près les parois vertigineuses. Du côté de la langue de terre et du seul accès humainement possible, ce mur était doublé, et auparavant encore, le chemin était accoté de deux édicules détachés servant de barbacanes indépendantes. Une poignée de soldats pouvait là tenir tête à une armée bien armée, innombrable et décidée — aussi longtemps, du moins, que durerait les vivres.

Les voyageurs furent bien accueillis par le commandant du fort, qui devait avoir l'habitude de féliciter ceux qui "revenaient à la civilisation" comme il le disait. Il anticipa légèrement son repas afin de les inviter à se joindre à lui. Les quatre compagnons se régalerent allègrement de fruits et légumes frais, qui les changeaient du régime essentiellement carné imposé par les hauts-plateaux désolés. Le commandant dut trouver dans la conversation joyeuse qu'ils avaient soutenue tout au long du repas les informations qu'il cherchait, car

après un dernier verre d'une liqueur légère, pétillante et agréable, il leur enjoignit de se dépêcher de rallier Ratme sans les avoir formellement interrogés:

— La descente pendant l'après-midi est de toute beauté: le soleil commence à plonger vers l'axe de la vallée aval, et éclaire la ville par le côté. Vous apprécierez.

Ratme était une grosse bourgade, effectivement sise à l'intersection de trois vallées, ou, plus précisément, au confluent de deux rivières de montagne qui s'unissaient pour se diriger vers le couchant dans une large et puissante vallée. À partir de Ratme, la rivière s'appelait "La Cinq", car elle avait prétendument cinq sources: deux formant l'affluent septentrional que descendaient les voyageurs et trois l'affluent méridional entièrement en ce Pays Sajache contre lequel le Pays Sans Vent était en guerre.

— Alors comment savez-vous qu'il y a trois sources à cet affluent?

Personne ne fournit de réponse satisfaisante à l'interrogation de Gwenaël. L'essentiel était que la frontière suivît l'eau et que Ratme fît face à une large vallée adverse dont un épaulement et un subtil changement de direction masquaient le développement. La demi-vallée sous contrôle de l'administration du Pays Sans Vent était cultivée, et le ruban manifeste d'une route bien entretenu reliait les villages et les hameaux, fédérant un réseau de larges chemins secondaires eux aussi visibles et entretenus. Au contraire, la demi-vallée appartenant au Pays Sajache était nue, sauvage et déserte.

— On ne les voit jamais, ces Sajaches?

La question n'était posée à personne en particulier, puisque les quatre voyageurs partageaient la même ignorance à ce sujet, mais ils se promirent de s'informer, tant cette frontière avec ce qui semblait plus un désert qu'un pays devenait frappante lorsque le côté qu'ils arpentaient se civilisait.

Comme l'avait prédit le commandant de la forteresse, la descente sur Ratme en deuxième moitié de journée fut mémorable. Les arbres fruitiers, drument feuillus, denses et colorés, semblaient les fruits d'une nature morte, disposés savamment afin de créer une composition complexe dont seuls les oiseaux pouvaient jouir. D'autres espèces d'arbres, que le vent n'avait jamais taquinées, avaient poussé verticalement, avec des élancements invraisemblables.

Les voyageurs furent bien accueillis dans une auberge simple et propre. La bourgade, bien que modeste, leur donna le tournis, après les vastes solitudes amont. Ils mangèrent tant de fruits et légumes que chacun eut une colique plus ou moins prononcée. Celle d'Yenna passa plus lentement que pour ses compagnons, comme si la jeune femme était fragilisée. Mercator fit à nouveau ressemeler ses bottes, qui avaient bien souffert depuis Bunaï. C'était anodin en soi, mais le souvenir de Bunaï réveilla bien des réminiscences — pas toutes, hélas, heureuses: Yenna se souvenait de Solin, par qui elle s'était sentie trahie, et Gwenaël se rappelait plus intensément encore son cher mentor Toïvo.

Par contre, leurs deux amis se rappelaient surtout que c'était à Bunaï qu'ils s'étaient joints à leur groupe, et pour eux c'était un bien joyeux souvenir. Ils avaient apprécié les rencontres et les cols sauvages, les sources chaudes et les mines, les travaux des Pontifes, Gorokh et sa mystérieuse forteresse-université — ou l'inverse —, les hauts-plateaux et ses anarchistes, la vie humble et utile de ceux qui entretenaient des routes lointaines à peine fréquentées, et maintenant leur retour à "la" civilisation, comme l'avait dit le commandant de la forteresse qui ignorait sans doutes combien le mot "civilisation" pouvait avoir d'acceptions variées et souvent contradictoires.

Emporté par cette énumération lyrique, Mercator composa un hymne romantique intitulé *De ce qu'on peut gagner à manquer une fête à cause d'une botte dessemelée*, dont le portrait posthume qu'il traçait de Toïvo toucha si profondément Gwenaël que ce dernier l'apprit par cœur en entier, ce que plus tard il pu mettre à profit sous forme de spectacle.

Pendant que Yenna se remettait de sa vague intoxication alimentaire prolongée, ses trois compagnons s'assurèrent du numéraire nécessaire à la suite de leur pérégrination, Gwenaël en se présentant comme jongleur, Shelmione et Mercator en racontant des histoires, et tous trois en participants aux travaux agricoles de la fin de l'été. Ils quittèrent Ratme un peu avant l'automne, lorsque Yenna fut entièrement rétablie.

Ils continuèrent donc leur — maintenant lente — descente vers l'occident et les côtes dérangeantes de la mer de poussière, par la vallée-frontière de la Cinq, dont la moitié qu'ils arpentaient était vaste, large, riante et agréable tandis que la moitié qui leur faisait face était sauvage, abandonné, désolée et farouche. Tout le long de son cours, à faible distance de la berge habitée, la rivière était ponctuée de longues perches qui marquaient non pas la frontière — qui devait vraisemblablement courir à mi-distance des berges — mais la limite au-delà de laquelle il était interdit aux habitants du Pays Sans Vent de s'aventurer.

Peu après Ratme, une nouvelle forteresse s'élevait, haut sur le flanc de la vallée, en un point où une bosse venait enfler un peu la pente régulière qui descendait des hauts sommets alentour. Contrairement à l'austère citadelle de Ratme, il s'agissait là d'un beau château à l'architecture contournée et dont les charpentes complexes étaient ornées d'oriflammes et de bannières témoignant gaiement de ce que l'endroit était renommé pour les tissus qu'il exportait — les bêtes, qui sur le haut du pays, servaient de nourriture, y étaient régulièrement tondues, et cette abondante matière première était traitée là, dans la Vallée de la Cinq. Comme il n'y avait pas de vent pour agiter des drapeaux, les bannières étaient pendues à des perches et se développaient verticalement.

Les voyageurs purent là exhiber leurs talents divers face à un public averti. Ils firent merveille, aussi restèrent-ils plusieurs jours à profiter du luxe désinvolte de la vie de cour.

De la fenêtre de l'appartement qu'ils partageaient, Yenna contemplait la vaste courbe que dessinait la Cinq, s'infléchissant peu à peu vers le midi à ses extrémités amont et aval. La bouche de la vallée suspendue de laquelle ils étaient descendus sur Ratme disparaissait déjà dans les accidents du terrain, et il semblait peu naturel que la vallée principale qui semblait se prolonger indéfiniment vers l'orient fût soudain en territoire inaccessible, coupée par la frontière à peine visible d'un affluent mineur. Mais plus encore que par ces perspectives lointaines, le regard de la jeune femme était surtout captivé par la forteresse qu'on distinguait de l'autre côté du fleuve, en bas, dans la plaine accidentée du fond de la demi-vallée sauvage d'en face. À son compagnon qui lui demandait à quoi elle usait ses méditations solitaires, elle répondit :

— Vois-tu cette forteresse, en face? On la distingue clairement, non?

— Euh, tu sais, je n'ai pas ton incroyable acuité visuelle, moi!

— Ouais, mais bon, tu es tout de même moins handicapés que nos deux amis qui feraient bien de trouver des lunettes à leur vue!

— Qu'importe, ils ont d'autres qualités. Oui, je vois la forteresse d'en face, sur une large masse rocheuse qui coupe la partie plane de la vallée. Je distingue aussi des bouts de chemin. Plus amont, on aperçoit clairement les arches d'un pont, peut-être en ruines. Quoi d'autre?

— Je ne vois personne.

— Les gens nous ont déjà expliqué que ceux du Pays Sajache se cachaient, qu'ils préféreraient surveiller furtivement la frontière, qu'il ne fallait pas se laisser abuser, que le moindre accident de terrain pouvait abriter des escouades entières en embuscade, attendant un ordre d'attaque, que c'était là leur manière — furtive et traîtresse.

— Non, tu ne comprends pas: je te dis qu'il n'y a personne. Il n'y a jamais eu personne dans cette forteresse.

— Comment peux-tu en être si sûre? Tes yeux voient-ils à travers les murailles? Pourquoi nies-tu qu'ils puissent se cacher mieux que tu le vois? Ta formulation "Je ne vois personne." était plus correcte: ça ne signifie pas qu'il n'y ait personne, peut-être simplement sont-ils plus malins que nous...

— Depuis le temps que j'observe ces ruines, je peux t'affirmer que pas un seul individu s'y cache, *a fortiori* une armée! Pas un caillou n'a bougé, pas un grain de poussière. À part un ou deux dérangés par les chèvres sauvages et les moutons non tondus qui errent par là.

Gwenaël sentit que le ton de la conversation manquait d'amabilité et cessa de contredire son amie. Après tout, il était venu pour répéter avec un tour. Ils s'exécutèrent.

Le succès de leurs prestations assura aux voyageurs de pouvoir continuer leur itinérance longtemps sans souci d'ordre pécuniaire lorsqu'ils décidèrent de continuer à suivre l'eau de la Cinq. Le jour du départ, une petite pluie fine, automnale et insidieuse, s'était mise à tomber, et n'eut de répit pendant deux semaines. On la distinguait à peine d'un brouillard mouillé, mais après avoir marché un peu, on se rendait compte qu'on s'était fait tremper jusqu'aux sous-vêtements. Ils passèrent ainsi au pied d'un nouveau château, mais celui-ci était si haut sur la pente douce du flanc de la vallée qu'il aurait fallu un détour d'une pleine journée au moins pour y grimper, et autant pour en redescendre. Les voyageurs n'y virent pas d'intérêt.

Aussi parvinrent-ils au pied du château de Miam avant le soir. Ils dormirent chez l'habitant, profitant de l'hospitalité indéfectible des villageois toujours curieux de nouvelles. Le hameau était sis au pied d'un escarpement qui bloquait une bonne partie de la vallée, descendant en cascade figée de plis rocheux presque jusqu'à l'eau de la Cinq. Des murailles dont les créneaux se découpaient contre les couleurs chaudes du ciel crépusculaire couronnaient les rochers, soulignant le verrou naturel qui coupait ainsi la vallée de la Cinq. Cette muraille cascading des hauteurs était rythmée de tours solitaires, de petits ensemble fortifiés, et, en son mitan, de la citadelle principale, dont l'accès se faisait par l'aval et qui n'offrait, vue de ce côté, qu'une chemise homogène dominant une paroi rocheuse raide. Les voyageurs avaient été informés que pour l'atteindre, il leur faudrait presque tout le lendemain, c'est pourquoi ils avaient préféré ne pas prolonger l'étape et profiter ici du spectacle de cette débauche de puissance et de grandeur militaire.

Au matin, donc, ils passèrent l'étroite bande de terre au pied du dernier fortin de la ligne de défense, et commencèrent à remonter les longs lacets qui montaient jusqu'au château central, qu'ils n'atteignirent, comme on le leur avait dit, qu'en fin de journée, tant les distances dans ce paysage grandiose étaient vastes. Le château central était bâti sur un large plateau de roche friable vaguement triangulaire, coupé de la pente générale par un fossé abyssal creusé à la main et suivant donc exactement le tracé des courtines et des ouvrages avancés. Les piles formidablement gracieuses du long pont d'accès y avaient même été réservées, parachevant majestueusement un ensemble remarquable tant par la finesse de son architecture que par la puissance de son ingénierie. Shelmione, que de tels ouvrages fascinaient malgré sa non-violence atavique, se régala, et noircit quantité de pages de croquis plutôt que de texte.

Ils s'installèrent, attendant le redoux annoncé de l'été indien qui devait prendre le pas sur les premières pluies automnales qui leur avaient glacé les os. On leur montra des sources chaudes à peine aménagées, un peu en amont du château, où ils allaient régulièrement se délasser et se réchauffer. Une bibliothèque décentement fournie — pour une forteresse — acheva de conquérir Shelmione et Mercator, que cette étape enchantait particulièrement.

Yenna, elle, passait tout le temps où elle n'était pas sur scène avec Gwenaël à observer le paysage désolé de l'autre côté de la Cinq. Elle se persuadait qu'elle ne voyait jamais

personne, ni aucune trace qu'un être humain pût laisser, et se demandant à quoi servait une frontière aussi systématiquement défendue contre un désert, et comment on pouvait déclarer la guerre à un pays inhabité — et d'abord, qui avait l'commencée, cette guerre?

Ses problèmes de santé revinrent, et soudain se firent critiques. Le commandant de la forteresse lui dépêcha son barbier, qui servait de médecin de guerre en cas de combat, et son amie Shelmione s'épuisa en veilles aussi prolongées qu'inutiles: en quelques jours, Yenna mourut d'une vilaine fièvre. Ses compagnons, épuisés par l'absence de sommeil, n'eurent pas la force d'être triste, et lorsque Gwenaël demanda à ses compagnons et aux médecins de lui rappeler quels avaient été les derniers mots de sa compagne, personne ne put lui répondre. On l'enterra rapidement, craignant vaguement que la fièvre mal identifiée à laquelle elle avait succombé fût contagieuse, hors les murs du château de Miam. Ses amis auraient voulu qu'elle pût reposer près des sources chaudes, mais on leur fit comprendre que ce n'était pas une idée saine, aussi acceptèrent-ils qu'on creusât sa tombe quelque part dans la pente, dans un bosquet de feuillus que l'automne avait comme enflammé. Il pleuvait toujours. L'enterrement fut si morne qu'il laissa la part belle au moineau de Gwenaël qui s'époumonait comme s'il voulait tenter de convaincre ses compagnons que la vie continuait et que rien au monde n'était tragique. Son message, quel qu'il fût, ne fut cependant pas intégré.

Après cet enterrement presque clandestin, les trois voyageurs restants décidèrent de continuer, comme s'ils tenaient à s'enfuir. Et comme un clin d'œil des nuages, l'arrivée de l'été indien concorda avec leur départ — ainsi qu'ils l'avaient vaguement prévu. Le soleil revint animer les branches flamboyantes des arbres multicolores, et la beauté du paysage fut comme un contrepoint à la tristesse encore trop fraîche des trois voyageurs. À la première étape, alors qu'il avait cuisiné un repas trop exquis pour être apprécié, Mercator tenta quelques mots en guise d'épithaphe:

— J'ai rajouté quelques vers à *De ce qu'on peut gagner à manquer une fête à cause d'une botte dessemelée*. C'est un peu douloureux, mais ça clôt l'histoire en apothéose.

— N'est-ce pas un peu artificiel?

— Les histoires ont besoin d'un début et d'une fin. C'est la fin qui donne son sens à un récit. Une histoire mal terminée est aussi déplaisante que le serait une histoire qui ne se terminerait jamais. Une page ne prend son sens qu'au nombre d'autres pages qui la sépare du dos du livre...

— Pas comme la vraie vie, qui elle continue...

— Non, c'est la différence entre une histoire et une vie. Il faut un début et une fin pour faire une destinée.

— Bon, j'apprendrai ces vers supplémentaires si tu les estimes nécessaires. Et j'apprendrai aussi à les réciter sans pleurer.

Gwenaël s'étonnait un peu de se trouver moins bouleversé qu'il l'aurait imaginé par la mort de son amie de bien des années — et de sa compagne d'un été.

Le château suivant, qu'ils atteignirent en mi-journée le lendemain, s'appelait Darchaille. Il occupait la plate-forme naturelle découpée par un affluent de la Cinq qui entaillait profondément la pente par ailleurs plutôt régulière. Il s'agissait d'une grosse tour trapue, inélégante, que quantité de bâtiments de moindre ampleur mais de fine facture entouraient comme une marmaille de poussins se pressent autour d'une pondeuse. Le château participait autant de la forteresse que du village avec un donjon, et la petite communauté qui l'habitait tenait peut-être moins de la cour que de l'assemblée paysanne. Les voyageurs ne s'y arrêtaient que pour dormir, comme s'ils étaient paradoxalement pressés de parvenir à cette mer de poussière dont ils appréhendaient la vue...

Après Darchaille, la vallée de la Cinq infléchissait à nouveau son cours, cette fois remontant légèrement vers le septentrion. Au soir, ils dormirent à la dernière forteresse

avant Michakich et son port sur le désert de poussière. Ce château ressemblait à une assemblée plénière de toutes les fortifications de l'univers: le fond de la vallée était à cet endroit parsemé de blocs rocheux de toutes tailles, sur chacun desquels trônait un ouvrage d'art en proportion, tour isolée ou citadelles à multiples chemises concentriques. Beaucoup de ces membres semi-indépendants étaient reliés par de grêles passerelles ou d'impressionnants ponts qui faisaient la réputation de l'endroit: certains qualifiaient la forteresse du nom enchanteur de *citadelle aux mille passerelles*.

— Il y a là un beau titre pour un roman, vous ne trouvez pas?

À la demande de la Vermillonne, qui voulait mieux étudier cette architecture remarquable, les trois voyageurs s'installèrent dans cette citadelle aux milles passerelles. Peu après, les pluies — franchement automnales cette fois — mirent fin à l'été indien et éteignirent la magnifique incandescence des arbres habillés de couleurs chaudes. Le temps s'était enfin mis au diapason de leur humeur chagrine.

Shelmione se prit de passion pour la citadelle aux mille passerelles. Elle s'était décidée à en faire un relevé graphique exhaustif, et après avoir encombré les coins libres de ses grimoires-à-histoires de croquis aussi minuscules que possible, elle se décida à acheter un nouveau volume, uniquement destiné à un vaste portrait graphique de la citadelle. Elle dessinait ses miniatures minutieuses à l'encre, d'une plume métallique affûtée, de sorte qu'une seule page pouvait contenir le travail de toute une semaine. La moniale rubiconde n'avait jamais appris à dessiner, mais elle savait manier la plume pour la calligraphie et elle connaissait assez d'architecture pour que les proportions qu'elle dessinait fussent aussi exactes que le trait était mal assuré. Le résultat, à défaut de prétendre à l'œuvre d'art, était techniquement pertinent, et ma foi n'était pas dépourvu de charme. Le moineau avait fini par préférer la compagnie de la grosse moniale à celle de ses deux compagnons.

En effet, pendant qu'elle dessinait ainsi et que l'automne continuait à préparer le terrain pour les déchaînements de l'hiver, ils erraient de par la citadelle et les quartiers populaires qui parfois bourgeonnaient au pied des blocs rocheux comme une mousse monstrueuse. Il ne leur avait pas fallu longtemps pour se résigner à ce que les lieux ne comprissent ni bibliothèque ni, d'une façon ou d'une autre, aucun livre d'aucune sorte. Du coup, les deux jeunes gens, le grand maigre en haut-de-forme et le petit baraqué au bras manquant, passaient de longues heures attablés en maintes terrasses à contempler ces divers panoramas de la ville que leur amie dessinait consciencieusement. Ils se racontaient des histoires, répétaient des morceaux de saynètes, récitaient des odes et des chansons, et apprenaient des poèmes. Ce, jusqu'à ce que le jour déclinât et que leur ébriété les rendît incapables d'une parole articulée. Un jour, juste avant qu'ils eussent atteint ce stade, Mercator demanda à Gwenaël:

— Tu crois que Yenna aurait honte de nous, si elle nous voyait ainsi?

— C'est justement parce qu'elle n'est pas là pour nous voir que nous sommes comme nous sommes.

Mercator n'aimait pas la citadelle des mille passerelles. Il aimait à détailler sa désapprobation:

— Cette ville me déplaît: on y sent trop que les hommes y sont inégaux. Ceux d'en haut ne touchent jamais terre, et vivent heureux dans leurs manoirs perchés, tandis que ceux d'en bas triment et suent à l'ombre des premiers, sans avoir une fois dans leur vie l'opportunité de monter voir leur vie d'un point de vue élevé, qui ouvre des perspectives...

Un après-midi où le ciel gris était bas et lourd, et laissait augurer de la neige sur les pentes environnant la ville, un homme s'invita à la table des deux compagnons. Il était plutôt âgé, ridé, moustachu de dru, court et sec de cheveux, et l'œil regardant droit. Comme beaucoup de ses compatriotes, il était emballé dans une couverture noire aux déli-

cates broderies et portait une sorte de bonnet cylindrique aux bords ourlés d'un fin galon du meilleur goût. Il était de toute évidence venu pour leur parler:

— J'ai entendu dire que vous vous rendiez à Gorokh.

Ce n'était pas une question. Les deux garçons avaient si peu de projets d'avenir qu'ils ne songèrent même pas à contredire un interlocuteur si bien informé. Ils acquiescèrent, et l'homme continua.

— Et, si j'ai bien compris, vous n'avez pas trop envie de revoir le désert de poussière.

Là, par contre, ses deux interlocuteurs s'animèrent enfin:

— Ah, non, alors!

— Pas du tout.

— Je connais un autre chemin.

L'idée émise par l'inconnu mit du temps avant d'être pleinement comprise par les cerveaux déjà pâteux des deux hommes. Ce fut Gwenaël qui le premier perçut les implications de cette dernière phrase:

— Vous voulez dire que vous connaissez un chemin pour Gorokh qui ne passe pas par Michakich et la mer de poussière?

— Oui, il existe un passage par les montagnes. La vallée qui remonte de Darchaille (où vous êtes passés) donne, après quelques cols d'altitude, sur la vallée de Roche-Takla — l'une des deux rivières qui se rejoignent à Gorokh.

Mercator, à son tour, fut totalement dégrisé. Il demanda froidement:

— La vallée de gauche, donc?

— Oui, la vallée de gauche lorsqu'on descend le courant.

— Nous avons suivi l'autre vallée pour quitter Gorokh.

L'homme ne réagit pas. Gwenaël posa la question suivante:

— Et il faut combien de temps pour rallier Gorokh?

— Quatre jours de Darchaille à Roche-Takla.

— Plus un jour pour revenir à Darchaille. Et encore combien de Roche-Takla à Gorokh?

— Deux petites journées.

— Soit sept en tout.

— Absolument. Il faut se hâter. L'hiver arrive. C'est pour cela que personne ne vous a parlé de cet itinéraire. Mais les cols sont encore franchissables. Un ami de là-haut me l'a confirmé récemment. Il faut s'équiper correctement. Partons après-demain, à l'aube. Je vous laisse vous charger de l'équipement. Il nous faut une mule chacun, soit quatre mules en tout avec moi qui vous guiderai, des vivres abondants pour sept jours — à partir de Roche-Takla, nous trouverons ce qui nous faut, mais il vaut mieux avoir deux jours de sécurité —, un peu de nourriture pour les bêtes, du combustible, des couvertures en abondance, des vêtements chauds, d'excellentes chaussures, des bâtons ferrés, des pelles légères et des cordes. Qu'avez-vous comme armes?

— Une épée, des poignards.

— C'est insuffisant. Ayez un arc et une épée chacun. Rendez-vous après-demain.

Il leur indiqua un pont qu'ils identifièrent aisément, régla les consommations et partit. Auparavant, il leur avait dit qu'il s'appelait Deusmouranne.

Les deux compagnons partirent à la recherche de la Vermillonne, qu'ils trouvèrent dessinant là où ils s'y attendaient. Irritée de voir son activité interrompue, elle se montra bien moins enthousiaste que ses deux amis:

— Mais enfin, Êtes-vous pressés de repartir?

— Il le faut absolument. Sinon, le col ne sera plus passable. Tu ne veux tout de même pas retourner à la mer de poussière?

— Oui, j'ai bien compris que si on veut éviter d'y retourner, on ne peut circuler pendant l'hiver. Mais on peut aussi partir après, non? Êtes-vous donc pressés?

— Mais tu ne veux tout de même pas passer par la mer de poussière s'il y a une alternative, non?

Ces échanges de questions sans réponses où chacun projetait sur l'autre ses propres craintes et désir ne menait nulle part, de sorte que Shelmione, plus alerte peut-être que ses deux compagnons, changea l'orientation de la discussion:

— Et qui est ce guide?

— Je te l'ai dit: il s'appelle Deusmouramane.

— La belle affaire. Ça me fait une belle jambe, mais il n'y en a qu'un seul de vous deux pour en profiter. Sans rire, qui est ce guide autoproclamé? À part son nom, je veux dire...

— Un gars d'ici. Il s'y connaît. Il nous a fait une liste de matériel précise et pertinente.

— Et vous a-t-il fait une bonne impression?

— Il regarde droit.

Un court silence suivit, puis Shelmione reprit son argumentaire de fond:

— Combien de temps pour Gorokh par la mer de poussière?

— Aucune idée. Quatre jours, non?

— Donc vous êtes prêts à prendre un "raccourci" qui double pratiquement le temps de trajet, rien que pour éviter de voir la mer de poussière jusqu'à Gorokh?

— Cette fois, c'est toi qui t'égare: que nous importe le temps? Tout ce que nous voulons, c'est continuer notre route. Nous sommes parvenus à un cul-de-sac, coincé entre cette satanée frontière, la mer de poussière et les montagnes. Il n'y a d'issue que par Gorokh.

— C'est vrai, nous ne sommes pas pressés. Sauf que pour éviter la mer de poussière, l'hiver nous presse. En vaut-ce la peine?

Shelmione montra d'un geste le paysage fantastique de tours et de montagnes qui les entourait, puis revint distraitement au dessin par lequel elle tentait modestement de rendre compte de cette grandeur poignante. Elle continua comme pour elle-même:

— C'est beau, ici. Pourquoi se presser de partir avant l'hiver? Nous pourrions tout aussi bien hiverner ici et voyager par les cols au printemps, non?

Mais elle songea à l'ébriété un peu trop systématique de ses compagnons silencieux, et cela lui tint lieu de réponse. Elle se fit pratique:

— Demain, je veux absolument finir un dessin. Vous vous occupez du matériel. Avez-vous assez d'argent?

— Oui.

— Et pour le guide?

— Ça ira aussi. Moitié au départ, moitié à l'arrivée. C'est régulier. Il veut que nous prenions des armes: une épée et un arc par personne.

— Tu sais ce que j'en pense. La violence ne résout jamais rien. Non, merci, pas d'arme pour moi!

Ils achetèrent donc un arc pour Mercator, et pour Gwenaël une épée et une petite arbalète à cric qu'il pouvait recharger d'une seule main grâce à un étrier. Gwenaël réassortit également son ensemble de couteaux de jonglerie & lancer, et affûta l'ensemble avec patience. Ils n'eurent pas trop de toute la journée pour réunir le reste du matériel exigé par leur guide, et les trois amis se couchèrent épuisés. Pour la première fois depuis de décès d'Yenna, ils n'avaient pas pensé à elle. Cela allait arriver de plus en plus souvent dans leurs vies...

Deusmouramane fut précis au rendez-vous. Il empocha ses demi-gages, vérifia l'équipement, s'assura des points de détails en quelques questions précises sans adjectifs, et

disparut un instant afin de mettre son argent en sûreté: il n'avait pas de raison de l'emporter, puisque l'autre moitié de ses gages l'attendait à l'arrivée.

Sa précision un peu raide fit une bonne impression à la Vermillonne qui se dérida enfin. Pendant sa brève absence, elle parla de lui:

— Il a l'air sérieux. Plus que vous, en tous cas! Vous avez l'air fier, avec vos armes et vos fourrures neuves. On dirait des marmottes-garou, prêtes à l'attaque — ou à l'hibernation!

Le moineau s'était caché entre des couches de vêtements, et ne se montrait plus.

Les quatre voyageurs marchèrent donc vers Darchaille, où ils avaient fait étape plusieurs semaines auparavant. Cette fois, la rivière-frontière était sur leur droite et l'aube face à eux. Les trois itinérants étaient nerveux, soit que ce fût qu'ils n'aimassent pas retourner sur leurs pas en général, soit que ce fût en particulier qu'ils se dirigeaient ainsi vers la tombe encore trop fraîche d'Yenna. Shelmione détailla l'apparence de leur guide. Comme eux trois, il était vêtu de doubles fourrures, une couche poil rentré et une couche poil sorti, afin d'augmenter l'épaisseur d'isolant. Chacun semblait ainsi un gros ours prêt à encourir les rigueurs de l'hiver. Il portait une courte épée, comme les deux autres hommes, mais pas d'arc ou d'arbalète. Ses cheveux courts et drus comme sa moustache ressemblaient parfois à un névé de neige sale oublié sur une vieille cime. Il était taciturne, mais à l'instar de Mercator ne déplaisait pas à écouter les récits des autres. Il était concentré moitié sur leur équipement et moitié sur l'état du ciel. Ce matin-là, le bouclier de nuages au-dessus de leurs têtes s'était relevé un peu, dévoilant le frais enneigement des larges pentes de la vallée.

Le midi, ils mangèrent froid, assis sur le parapet d'un petit pont. Deusmouramanne semblait estimer que les relais étaient à la fois une perte de temps et de ressources. De fait, le groupe ne s'éternisa pas.

Ils arrivèrent en vue de Darchaille au crépuscule: le soleil, en se couchant derrière eux, exactement dans l'axe de la vallée, peignait de couleurs extravagantes la grosse citadelle perchée sur sa plate-forme comme une poule dominant sa basse-cour. Tandis qu'ils approchaient, Deusmouramanne surprit ses compagnons en s'engageant résolument dans la gorge qui de leur côté isolait le massif sur lequel était juchée la forteresse: les trois voyageurs s'étaient attendus à y monter. Leur guide s'expliqua:

— Le départ de la vallée est aisé et l'itinéraire limpide. Nous pouvons encore marcher longtemps, alors que si nous nous rendons dans un château où vous êtes connus, nous perdrons une pleine journée. Nous ne pouvons pas nous le permettre.

L'argument était frappé du coin du bon sens, et la petite troupe se mit à remonter l'étroite gorge qui devait les mener droit sur Gorokh, où leur horizon se rouvrirait enfin. Comme l'avait annoncé leur guide, leur progression était aisée et efficace, malgré l'obscurité.

Finalement, ils établirent un campement dans un petit bois d'arbres trapus où un édifice de bois formait une terrasse couverte, sous laquelle pouvaient s'abriter les bêtes de manière ce que leur chaleur montât entre les planches mal jointes de la plate-forme — Gwenaël avait connu une telle structure en entrant au Pays Sans Vent, un an plus tôt.

Il n'était pas question de faire du feu dans cette construction inflammable, mais la chaleur animale des quatre quadrupèdes était suffisante pour que tous dormissent bien. Deusmouramanne avait exigé qu'on établît des tours de garde.

Ils quittèrent leur abri à l'aube, et en se retournant sur le petit bois encore feuillu qui les avait abrités, Gwenaël trouva qu'il évoquait furieusement un tapis de poils pubiens roux au creux de deux jambes.

Ils abordèrent la couverture neigeuse, sans qu'il fallût encore faire une trace à tour de rôle. La pente était régulière et assez abrupte. Ils progressaient vite vers le ciel toujours

plombé mais qui semblait s'élever au fur et à mesure de leur propre ascension. Ils mangèrent sur des rochers, presque sans s'arrêter.

Un peu avant le crépuscule, ils atteignirent une sorte de hameau. Deusmouramane leur expliqua qu'il s'agissait d'un abri pour bergers, abandonné en cette saison, et qu'il marquait la mi-distance entre Darchaille et le premier col qu'ils auraient à franchir. Ensuite, il leur resterait une journée à marcher en altitude, et une journée de descente après un second col. Il s'agissait d'un ensemble de petites constructions de pierre sèche en coques de navires retournés, comme les itinérants en avaient déjà tant vues.

Deusmouramane choisit un édifice juste assez spacieux pour les quatre mules et les quatre humains, avec un foyer au milieu. Ils débâtèrent. Ils avaient emporté de leur campement précédent du bois mort bien sec qui offrit un feu pétillant, chaleureux et joyeux, sans qu'ils eussent à déjà entamer leurs précieuses réserves de combustible. Mercator se mit à cuisiner, et les délicieuses odeurs ragaillardirent hommes et bêtes. Gwenaël, que toute cette chaleureuse ambiance ne parvenait pas à égayer entièrement, initia une discussion sur le sens de la vie:

— Il est des jours où je me demande s'il vaut la peine de continuer...

Comme sa question avait laissé ses compagnons muets, il continua:

— Ne vous arrive-t-il jamais de vous demander pourquoi vous vous lèverez le lendemain? Ne vous êtes jamais couché en vous disant que si vous pouviez ne plus jamais vous réveiller, ce ne serait pas plus mal? N'avez-vous jamais considéré un jour à ajouter aux jours comme un fardeau, une tâche insurmontable? Je suis bien las, parfois...

Shelmione, passé sa première stupeur, répondit indirectement, avec délicatesse:

— Je crois qu'on vit surtout tant qu'on a une raison de vivre. Passons, bien sûr, les morts violentes, les maladies, les accidents, les guerres et les épidémies — et encore, mais ça nous écarterait du sujet —: qu'est-ce qui fait qu'un homme vit, et qu'est-ce qui fait qu'un jour il cesse de vivre? Je crois que l'essentiel de la réponse est en lui, dans le sens qu'il donne à sa vie. Combien n'ai-je pas vu d'agonisants ne mourant que le lendemain d'avoir accompli une œuvre ou revu une certaine personne chère? Combien n'ai-je pas vu de gens survivre aux pires enfers en songeant à ce qu'ils allaient bientôt retrouver un être aimé, ou reprendre un travail important, ou simplement que leurs souffrances allaient bientôt s'arrêter et leur vie normale reprendre? Je crois que, fondamentalement, nous mourons lorsque nous en avons envie — ou, plus précisément, lorsque nous avons cessé de vouloir vivre. Il faut que la souffrance ait un sens, sans quoi elle détruit — irrésistiblement.

— En même temps, je connais bien des gens qui ne vivent plus que par habitude, par inertie, parce que le jour se lève chaque matin, parce qu'il faut bien manger, parce que...

— Oui, on peut survivre, un temps ou longtemps, mais ceux qui ne vivent ainsi que par inertie sont souvent les premières victimes d'une épidémie ou même d'une guerre: ils ont une fragilité ontologique. Ils sont condamnés.

— Et vous, à quoi songez-vous, lorsque vous vous réveillez et que vous avez encore une journée à ajouter à toutes les journées de votre vie?

Shelmione fut encore la première à répondre:

— Je songe à tout ce que je ne sais pas encore, à tout ce que je vais découvrir, aux paysages à explorer, aux livres à lire, aux histoires à apprendre — à tout ce que j'ai à faire dans ce monde immense et passionnant.

D'un regard à la fois tendre et fervent, elle transmet la parole à son compagnon, Mercator:

— Je songe à ceux que j'aime, à ce que je vais pouvoir faire avec eux, à ce que je vais pouvoir faire pour eux, aux histoires que je vais pouvoir partager avec eux — à tous ces gens qui comptent pour moi et qui me réfléchissent un peu d'attention et de bienveillance.

Gwenaël sollicita du regard Deusmouramanne qui ne répondit pas, et sembla méditer ces deux réponses. Le jeune homme reprit alors la parole:

— Je comprends. Je crois que je comprends.

Ce fut Mercator qui conclut la discussion ce soir-là:

— Nous avons tous nos mauvaises passes, où ce qui nous avait animés jusque-là semble avoir perdu sa saveur. Ce n'est rien de bien grave. Un jour viendra où tu auras retrouvé l'envie de te lever le matin pour affronter une nouvelle journée!

Avant de se coucher, ils barricadèrent la porte, de sorte que Deusmouramanne acceptât qu'on se passât de veilleurs cette nuit-là.

Le troisième jour de leur voyage, il neigeait. La pente soutenue continuait à rapprocher les quatre voyageurs du ciel noir qui ne cessait de reculer devant eux. Deusmouramanne les fit marcher jusque dans la nuit, puis il décida enfin du bivouac. Ils devaient être juste au pied du premier col. Deusmouramanne choisit un espace plan, prépara un feu, et réserva exactement un quart de leurs ressources en combustible pour cette nuit, interdisant strictement qu'on entamât le reste. Ils se couchèrent en carré, chacun pris entre le maigre feu et une mule emballée dans une couverture. Deusmouramanne prit la première garde.

En pleine nuit, Gwenaël se réveilla en sursaut. Il crut d'abord qu'un mauvais rêve avait perturbé son sommeil, mais réalisa ensuite que son réveil était dû à une toute autre cause: il avait froid. Le feu mourrait, et, pire, l'une des mules manquait, ouvrant ainsi le quadrilatère qu'ils avaient érigé contre le froid. En fait, Deusmouramanne manquait aussi. Soudain inquiet, Gwenaël arma son arbalète en appelant ses deux compagnons. C'est à ce moment exact qu'ils furent attaqués: le premier coup fut porté vers l'arbalète sur laquelle était penché Gwenaël, qui, de la sorte, fut atteint au genou. Il s'effondra en hurlant, tandis que ses compagnons étaient maintenus au sol. En quelques instants, les mules furent bâtonnées, et les trois compagnons déshabillés. L'opération se faisait en silence, seulement troublé par les sanglots de douleur que Gwenaël ne parvenait pas toujours à retenir.

En quelques instants, les trois compagnons se retrouvèrent seuls près du feu mourant, aussi nus que le jour de leur naissance. Aussitôt, Shelmione examina le genou de Gwenaël. Il n'y avait que des pierres et des roches autour d'eux. Elle intima à son compagnon:

— Prends-le sur ton dos. Je maintiendrai les lèvres de la plaie à la main.

— Non, il ne tiendra pas le coup.

— Alors il ne nous reste plus qu'une ressource...

Elle plongea le genou de Gwenaël dans les braises afin de cautériser le début d'hémorragie. Puis Mercator chargea le jeune homme à moitié inconscient sur son dos, et la redescente commença. Ils marchèrent sans s'arrêter jusqu'à Darchaille, qu'ils atteignirent au crépuscule. On se souvenait d'eux: on les soigna avant de leur poser la moindre question. Le moineau, qui avait dû parvenir à s'extraire de son abri de vêtements, les y rejoignit peu après leur arrivée.

Gwenaël conserva l'usage de ses deux jambes, mais désormais boita assez visiblement. Quant au couple qui l'avait sauvé, ils ne conservèrent pas de séquelle durable de l'épreuve qu'ils avaient traversée.

— C'est incroyable ce que la machine humaine est résistante, non?

Le bilan de l'histoire ne fut pas difficile à établir, bien que les détails en fussent encore discutés longuement tout au long de l'hiver, comme s'il leur fallait purger un cauchemar particulièrement prégnant: Deusmouramanne les avait attirés dans un piège. Les brigands étaient repartis vers l'amont: il s'agissait donc de montagnards.

— Une drôle de façon de faire ses courses, tout de même!

Les brigands n'étaient pas des assassins: ils avaient préféré que le froid et la montagne terminassent le travail qu'ils avaient commencé, sans douter de ce que trois êtres humains laissés nus où d'autres vivaient avec deux couches de fourrure sur le dos ne pourraient survivre le temps de redescendre vers du secours — *a fortiori* avec un blessé.

Deusmouramane, par contre, était reparti vers l'aval. Son signalement était trop vague pour qu'on pût l'identifier parmi les nombreux habitants de la vallée de la Cinq. Les trois compagnons ne s'acharnèrent pas: ils étaient plus émerveillés d'avoir survécu que dépités de s'être fait bernés. Après tout, le piège avait été assez subtil pour qu'il n'y eût pas de honte à s'y être laissé prendre... Shelmione aimait à répéter:

— Et puis, je préfère fonctionner sur un mode de confiance globale, quitte à risquer ma vie de temps en temps, que passer cette vie en méfiance systématique — sans garantie que ma longévité en soit sensiblement augmentée! Après tout, la confiance est aussi un luxe, que chacun est libre de se donner ou de se refuser.

Gwenaël, quant à lui, ne pouvait s'empêcher de songer à ce qu'une telle mésaventure ne leur serait pas arrivée si Yenna avait encore été des leurs. En d'autres termes, il voyait en la tribulation un signe patent, tangible, de l'absence de celle qu'il avait aimée. Cela lui rendait sa nouvelle situation de boiteux passablement odieuse.

Les trois compagnons hibernèrent à Darchaille. La grosse tour qui les avait recueillis leur parut soudain chaleureuse et bienveillante. Les deux hommes découvrirent une petite bibliothèque où ils gagnèrent leur écot en recopiant consciencieusement des manuscrits. Pendant ce temps, Shelmione se partageait entre des soins médicaux qu'elle prodiguait, des séjours à la citadelle des mille passerelles dont elle continuait le relevé malgré l'hiver, et des cours qu'elle donnait à qui voulait l'écouter — son savoir impressionnant attira les plus cultivés, et l'on vint peu à peu de toute la Vallée de la Cinq pour participer à une sorte d'université d'hiver improvisée autour d'elle, où de grandes questions de géographie, d'architecture militaire mais aussi d'alchimie furent débattues. Bien plus tard, l'université de Darchaille, conçue cet hiver-là, crût et bourgeonna, jusqu'à devenir réputée au-delà de la Vallée de la Cinq — et même au-delà du Pays Sans Vent.

Lorsqu'elle revenait de ses semaines de dessin au crépuscule, Shelmione ne parvenait pas à retenir un frisson d'émotion devant la beauté à chaque fois renouvelée de Darchaille et ses environs. Certains soirs, le couchant se réfléchissait sur les bâtiments, les pans de falaise et les montagnes, lançant dans toutes les directions les traits acérés d'éclairs colorés. D'autres soirs, un ciel uniformément laiteux se reflétait sur la couverture de neige qui adoucissait les détails de la vallée, estompant les distances, la profondeur et tous les perceptions visuelles, pour ne laisser qu'un effet de blancs et noirs, sans échelle, abstrait et enivrant. Shelmione trouvait à la grosse citadelle confortablement assise sur sa plate-forme face au Pays Sajache un air d'expectative, comme une mère accoudée à une fenêtre sur mer attendant de l'océan qu'il lui ramène un fils trop longtemps parti.

L'hiver fut long et rigoureux — comme tous les hivers de la région. Les familles étaient regroupées dans une seule pièce, autour d'un feu parcimonieux entretenu avec constance et presque vénération, et sortaient peu. On s'occupait à des activités artisanales: réparation d'outils, tissage, poterie, aiguisage, couture, vannerie, tri méticuleux des graines à planter au printemps, et comme on avait le temps, on faisait les choses bien, voire artistiquement. Ce fut un hiver paisible et agréable pour les trois compagnons qui s'étaient retrouvés là sans l'avoir voulu.

Les trois amis se complurent tant dans cet hivernage à Darchaille qu'ils ne partirent pas dès les premiers signes du printemps comme ils l'avaient initialement prévu: au contraire, ils laissèrent le printemps se faire annoncer, pointer le bout de son nez timide, et même s'installer carrément — avec explosions de bourgeons et chorales d'oiseaux migrateurs de retour — avant de se décider à enfin rechausser leurs croquenots.

Shelmione avait offert le grimoire sur lequel elle avait relevé la citadelle aux mille passerelles à la jeune université que son passage avait conduit à fonder. Cet ouvrage fut, en quelque sorte la première pierre du fond bibliothécaire universitaire de Darchaille. La grosse moniale n'en tira pas une gloire immodérée: elle avait surtout considéré que le lourd volume l'aurait encombrée dans la suite de ses pérégrinations.

Les trois compagnons marchaient vers l'aval, avec l'eau de fonte des neiges. Ils ne s'attardèrent pas sous les milles passerelles: ils étaient pressés d'arpenter enfin une route inconnue. Celle qui continuait vers le couchant, Michakich et la mer de poussière était large et bien damée, et l'on y progressait d'un bon pas, de front, en devisant. Leur moineau avait vieilli, et ne quittait plus guère son perchoir, mais il gazouillait encore comme un oisillon frais sorti de l'œuf. Parfois, lorsque la conversation mollissait, les deux hommes entonnaient un chant, d'abord à l'unisson puis, lorsqu'ils se sentaient en confiance, le boiteux ajoutait une voix.

L'arrivée à Michakich au crépuscule fut une sorte d'apothéose. L'endroit était sis à l'intersection de l'abrupte côte du désert de poussière et de l'immense vallée de la Cinq. Le soleil se couchait dans son prolongement, au-delà d'une étendue infinie et inhospitalière de poussière où rien n'accrochait le regard. Le soleil incandescent parut comme englouti par la masse instable, ce qui rappela aux voyageurs pourquoi ils détestaient cette fausse mer insatiable où tout se faisait irrémédiablement avaler.

Le spectacle qu'offrait le soir pouvait être résumé par un seul qualificatif, décliné en cent variantes: la démesure — démesure des montagnes, démesure du contraste entre leur verticalité et l'horizontalité brutale de la mer, démesure de la flamboyance des couleurs vespérales, démesure du soudain engloutissement de l'astre diurne, démesure des ridicules constructions humaines dans toute cette grandeur, démesure d'une frontière s'étirant le long du seul élément tendant à relier les hommes (entendons la rivière de la Cinq), démesure de l'hostilité caractérisée à la vie de tout ce paysage, et démesure de la vie s'y implantant malgré tout — vaille que vaille, surprenante, incongrue, même.

Michakich était développée sur trois sites distincts: la cité proprement dite, bien assise sur le gras de la vallée; le port, sur la côté, à droite pour ceux qui arrivaient des montagnes; et à gauche, mais toujours le long de la côte, le célèbre marché de Michakich, sis sur une île fluviale avant que la Cinq se fît boire par la poussière du désert. Les voyageurs

s'installèrent dans la cité ce soir-là, mais dès le lendemain se rendirent à ce singulier marché.

Il s'agissait donc d'une petite île longue d'une portée d'arbalète et définie par deux bras assez tumultueux de la Cinq au summum de sa puissance. L'île avait été protégée par d'épais murs de soutènement maçonnés qui d'une part lui évitaient d'être affouillée et d'autre part la maintenaient au-dessus des crues les plus invraisemblables. Ainsi, le marché était-il constitué d'une vaste terrasse uniforme, sorte de table posée sur le fleuve. Deux ponts maçonnés reliaient l'île aux deux berges, l'un du côté du Pays Sans Vent et l'autre, donc, du côté du Pays Sajache: ce marché était un territoire neutre, un point de rencontre entre les deux contrées hostiles, une zone de non-belligérance, une double extra-territorialité — une porosité.

Le pont du Pays Sans Vent était animé, les trois voyageurs s'étant arrangés pour arriver le jour du marché hebdomadaire: des marchands, des chalands, des garçonnets poussant des sortes de brouettes qu'on louait pour qu'ils vous suivissent dans vos emplettes, des badauds, des paysans et des bourgeois s'y croisaient. Mais il fallait être consciencieusement aveuglé pour ne pas remarquer que l'autre pont était désert. De fait, personne n'était venu du côté du Pays Sajache. Et, de mémoire d'homme, personne n'y venait jamais.

— On dirait un mariage qu'on célébrerait malgré l'absence de l'un des deux promis.

De fait, les voyageurs furent mal à leur aise dans cette atmosphère de joyeux et systématique déni de l'évidence, et ils se préparaient à ne pas s'attarder. Gwenaël voulut cependant se procurer un couvre-chef lui seyant, et ses deux amis lui signifièrent qu'ils l'attendraient auprès de l'une des échoppes où l'on pouvait se délasser en cours d'emplètes. Ils s'y firent servir un épais gruau de céréales où surnageaient quelques vieux légumes ayant survécu à l'hiver, et abondance de thé pour digérer le tout.

Tandis qu'il essayait des bonnets cylindriques et élégamment galonnés, Gwenaël fut abordé par un mendiant insistant:

— Allez, gamin, soulage un vieux et, dans le même mouvement, ton escarcelle!

Le manchot avait suffisamment pénétré dans la vingtaine pour s'irriter de se faire traiter de gamin, et n'avait encore de loin pas atteint l'âge où ce genre de facéties amuse. Il répondit donc d'un ton bourru:

— Et pourquoi te donnerais-je quelque chose, vieillard?

Un observateur plus attentif que lui auraient remarqué que le terme de "vieillard" qualifiait le mendiant aussi mal que celui de "gamin" appliqué à Gwenaël, erreur réciproque qui constituait donc un premier point de ressemblance.

— Parce que ton cœur est lourd et que tu aspires à te sentir généreux, à justifier ta vie, à manifester un peu d'intérêt pour ce qui n'est pas ta personne — d'aucuns parlent d'altruisme —, ne fût-ce qu'en te débarrassant d'un peu de ton superflu au profit d'un pauvre hère dont la seule qualité est de vouloir t'y aider.

— Tu parles bien, pour un gueux.

Oublieux des chapeaux qui le captivaient un instant auparavant — ainsi est l'attention humaine —, Gwenaël dévisagea enfin son interlocuteur. C'était probablement un grand maigre, mais il était si plié et replié qu'il était même difficile d'établir avec certitude la position dans laquelle il se tenait. Il était comme un tas de guenilles recouvrant un fagot: lorsqu'il se mouvait, des branches soulevaient et agitaient des haillons çà et là, apparemment aléatoirement. Son visage ridé et crasseux le vieillissait: en réalité, lavé et rasé, il aurait pu n'être l'aîné du boiteux que de quelques saisons. Le trait le plus caractéristique du mendiant était la coupe étrange de sa barbe, taillée en boule rousse accrochée sous son menton comme un éléphantinesque nez de clown qui aurait glissé pendant la nuit. On aurait dit que le miséreux avait constamment la tête posée sur une boule d'escalier.

— Comme j'ai eu le malheur un jour d'expliquer que je venais d'une contrée nommée Ilovare, on m'a appelé "le Fou d'Ilovare", abrégé aujourd'hui Dilovare. Et toi, comment t'appelle-t-on?

— Gwenaël, mais mes amis me disent encore parfois "Grenouille" ou "Poisson-Volant".

— "Grenouille"? Tu dois être bien malheureux dans un pays aussi aride...

Gwenaël ne répondit pas, mais son sourire triste était éloquent. Il fit semblant de s'intéresser à son vieux moineau. Le misérable profita de l'occasion et, ayant décroché quelque miette de l'une de ses hardes, il la tendit à l'oiseau qui l'accepta avec plaisir et remercia même d'une trille joyeuse. Voyant son compagnon aussi bien disposé envers l'homme qui l'avait auparavant importuné, Gwenaël se fendit enfin d'un sourire:

— Que fais-tu ici, Fou d'Ilovare?

— Tant de choses que ma gorge sèche se craquelle rien qu'à l'idée de les énumérer.

— Allez, viens boire un verre avec mes compagnons: tu nous raconteras tout ça.

Ainsi rejoignirent-ils le couple d'amateurs de livres qui profitait de l'absence de leur troisième compagnon pour s'embrasser discrètement. Au grand dam du manchot, son échallas de nouveau compagnon les aborda frontalement:

— Salut les amoureux! Si vous partagiez un peu de votre bonheur avec un malheureux qui ne demande que de quoi humecter son œsophage en phase de dessiccation ultime?

Mercator, moins troublé que son amie, répondit le premier:

— Volontiers. Thé simple ou avec "quelque chose" dedans?

— Pouah! Du "quelque chose", mais sans thé, merci!

Pendant qu'on le servait, la Vermillonne entra enfin dans la ronde:

— Vous qui êtes d'ici, pourriez-vous nous expliquer pourquoi personne n'est venu d'en face?

À leur surprise, le pétulant personnage ne répondit pas à cette question simple. Il les dévisagea l'un après l'autre et s'abîma dans une sorte de monologue:

— Ils me plaisent, ces trois. Il y a longtemps que je n'avais pas vu des gens capables de voir ce qu'ils voient, d'entendre ce qu'ils entendent, et ressentir ce qu'ils ressentent sans intercaler un énorme filtre opaque de préjugés...

Juste avant que le silence devînt gênant, il rota une expectoration modulée, ricana, redemanda à boire et fit semblant d'être saoul. Puis, comme frappé par un éclair de génie, il s'écria, de façon à ce que la moitié des quidams actuellement sur l'île du marché pussent en profiter:

— Allons visiter le port! Madame, messieurs, vous venez de rencontrer le meilleur guide de la région, vous allez vous régaler.

Tandis qu'ils retraversaient le pont ainsi chaperonnés, les trois voyageurs furent suivis par quelques sourires amusés ou condescendants.

Le trajet du marché au port, le long de la côte de la mer de poussière, était aussi long que celui de la cité de Michakich au marché: les trois pôles étaient équidistants. Cela laissa aux voyageurs tout loisir de mieux comprendre leur guide. La philosophie de Dilovare consistait surtout à déranger les préjugés, à étonner, à secouer les idées reçues, à tenter — désespérément peut-être — de faire réfléchir, à réveiller les consciences assoupies par la routine. En cela, il pouvait ressembler aux voyageurs du monde entier, dont l'arrivée dans un village créait inmanquablement un regain d'attention, un éveil, un surcroît d'activité et de vie. Les sociologues de l'itinérance ne soulignent jamais assez combien de naissances suivent de neuf mois l'arrivée de voyageurs, non que ces derniers semassent leur semence à tout vent, mais simplement parce que leur passage, perturbant la routine, permet aux vieux couples qui se connaissaient trop de se revoir avec un regard neuf.

Bref, Dilovare était une sorte de voyageur sédentaire, si l'antithèse ne vous rebute pas. Sa boutade préférée consistait à soudain pointer son doigt immense dans une direction en hurlant:

— Regarde, regarde!

Et comme le regard de l'apostrophé se perdait dans la direction indiquée par le doigt, Dilovare le considérait en murmurant:

— Un si beau doigt... Et personne pour l'admirer...

Il se plaignit à ses nouveaux compagnons:

— Les gens d'ici sont tellement bien arrivés à se convaincre de l'existence d'habitants dans le Pays Sajache qu'ils n'en voient même plus ce que leurs yeux voient: ils font semblant, ils se persuadent. Au besoin, ils se leurrent eux-mêmes, s'abusent et inventent. De bonne foi, ils pensent se souvenir avoir vu de nombreux visiteurs "il n'y a pas si longtemps que ça". Il n'est pire mystifié qu'un mystifié consentant, qui modifie la réalité jusqu'à ce qu'elle corresponde à son délire, quitte à la distordre complètement s'il le faut. Le fou, ici, n'est pas celui qu'on croit!

Ainsi devisant, ils accédèrent au port de Michakich. Une rade puissante avait été édifiée en jetant des quartiers de roches dans la poussière jusqu'à refus. Personne ne savait donc sur quoi étaient réellement édifiées ces murailles destinées à protéger la flotte du Pays Sans Vent d'une attaque — puisque sur cette mer atypique, aucune rade pour se protéger de la mer elle-même n'était nécessaire. Au creux du fer à cheval dessiné par les murailles, une puissante tour cylindrique abritant une profuse garnison semblait les ancrer à la terre ferme. La tour elle-même était protégée par une douve profonde, entièrement maçonnée, et méticuleusement curée de toute poussière, qu'on franchissait sur un pont de pierre étroit et sans parapet, ne permettant l'accès à un seul homme à la fois, et uniquement sous la menace de nombreuses archères artistiquement disposées alentour.

Dilovare avait visiblement ses entrées, et aucun des nombreux gardes auxquels il adressait systématiquement quelques mots provocants ne tenta de les retenir. Ils escaladèrent un étroit escalier en colimaçon engoncé dans l'épaisseur de la muraille, et débouchèrent sur la plate-forme supérieure de la tour. De là, ils pouvaient contempler panoramiquement le paysage: au levant, la vaste trouée de la vallée de la Cinq oblitérait le front presque uniforme des montagnes aux pieds baignés de poussière; au midi, l'embouchure de cette Cinq, son île surélevée et ses deux ponts dont un mal entretenu; au-delà, le pays Sajache; et, vers le soleil de l'après-midi, l'immensité de la plaine grise, que les deux bras de muraille protégeant le port semblaient tenter de conjurer.

Les trois compagnons eurent un haut-le cœur. Ils n'aimaient décidément pas ce désert déjà trop familier. Dilovare, qui n'en était que trop conscient, attira leur attention vers l'intérieur du port: le spectacle, en effet, était impressionnant, même pour des voyageurs au long cours qui en avaient déjà vu d'autres, et de considérables.

Dans la poussière du havre nageait en ordre impeccable une flotte de guerre adaptée à la faible portance de la poussière fluide, complète, plus impressionnante encore que celle de Gorokh. Dilovare précisa:

— La densité de la mer de poussière est d'un dixième inférieure à celle de l'eau, et, partant, de celle de toute créature vivante, qui s'y engloutit donc irrémédiablement. Chaque homme est donc armé le plus légèrement possible, et équipé sur le dos et le ventre de plusieurs vessies de flottaison. Il lui en suffit d'une seule gonflée pour espérer se maintenir et être repêchable — les autres vessies sont autant de sécurités.

Trois types de nefs se partageaient la rade: d'un côté, de puissantes structures consistaient en une barge plate moyennement profonde sur laquelle était érigée une charpente légère portant en son sommet une plate-forme barricadée: ces sortes de tours flottantes pyramidales permettaient, comme le disait leur fou de guide, de "dominer la situation". De

l'autre côté de la rade étaient rangées des nuées, des myriades de petites barges de guerre plates, peu profondes, rapides et légères, destinées à transporter de petites unités de troupes très mobiles. Enfin, derrière les tours de combats flottantes, on distinguait de lourds vaisseaux au rostre destiné à retourner les nef^s adverses. Tous ces bâtiments étaient mûs par rames large en forme de feuille simples.

— Tous ces préparatifs en vue d'une guerre qui n'aura pas lieu, contre un ennemi qui n'existe pas: vous comprenez maintenant pourquoi mes compatriotes ne sauraient admettre que tant d'efforts fussent vains! Mon peuple investit une telle énergie dans cette guerre qu'il *faut* que l'ennemi existe. Il n'est pas même *concevable* que personne ne vienne au marché depuis l'autre côté...

Dilovare aurait pu continuer longtemps sur ce sujet qui lui tenait visiblement à cœur — il parvenait encore à s'étonner de la capacité humaine à l'auto-mensonge —, mais il s'aperçu de ce que les trois voyageurs ne l'écoutaient que distraitement, obnubilés qu'ils étaient par la vue vers le midi — leur dos résolument tourné à la direction de Gorokh.

Au premier plan, la plaine ferme était séparée de la poussière par une ligne sinueuse qui aurait été discrète si elle n'avait été soulignées par les milliers de colonnes tronquées que les habitants du Pays Sans Vent aimaient à édifier en empilant des cailloux en équilibre l'un sur l'autre — ces structure verticales, souvent de la taille d'un homme, semblaient une armée de sentinelles surveillant le désert uniforme.

Au deuxième plan, l'embouchure de la Cinq coupait le paysage de part en part — du moins jusqu'à la mer de poussière. Les trois voyageurs semblaient précisément envoûtés par le marché et ses ponts — surtout, en fait, par celui des ponts qui était désert.

Au troisième plan s'étendait le Pays Sajache. Techniquement, il était composé des mêmes éléments que la rive où ils se tenaient — montagnes s'abîmant à pic dans le désert lisse —, à la différence près que, de ce côté, aucune trace de présence humaine récente n'était décelable, ni route, ni colonne sculpturale, ni fortification, ni *a fortiori* cité ou village.

Après un temps que personne ne songea à mesurer, Gwenaël résuma ce qui devait également être la pensée de ses deux compagnons:

— Je n'ai pas envie de retourner à Gorokh.

Le soir, les trois compagnons devisaient gravement, tandis que leur nouvelle recrue s'empiffrait sans complexes, ne s'interrompant que pour mollement tenter de décourager les étrangers de commettre ce qu'il qualifiait de folie. Il tentait de les convaincre de ce que les hommes poursuivaient des chimères, les voyageurs plus encore que les quidams, de ce que seul importait le contentement physique, primitif et animal de nos besoins fondamentaux, de ce que toute quête d'un idéal était un produit social, un besoin de se mirer dans le miroir du regard d'autrui, de ce que seul était libre celui qui ne tirait son estime de soi que de lui-même, sans l'approbation de quiconque, de ce que les religions du monde perdraient bien de l'audience si plus de gens s'acceptaient eux-mêmes comme seuls étalons moraux, de ce que tout homme qui en approuvait un autre reconnaissait implicitement que le monde fût divisé en suiveurs et en suivis — c'est-à-dire en rien moins qu'en esclaves et maîtres —, de ce que...

Au vrai, les trois autre ne prêtaient à sa litanie que peu de l'attention qu'elle aurait mérité, préoccupés qu'ils étaient d'affiner enfin un plan qui les passionnait. Avoir une ambition, ne pas laisser le chemin les diriger, aller contre l'évidence, lutter, s'opposer à ce qui venait le plus "naturellement", remonter le courant: ils avaient trop longtemps négligé la force de jouissance de tels sentiment.

Ils détaillèrent donc ce soir-là un projet dont la première phase les occupa le lendemain: il s'agissait de s'équiper le plus rationnellement possible pour une virée sur un terrain dont on ignorait tout, jusqu'au fait qu'il fût habité ou non. Il ne leur fallait pas tant des

armes — ils s'en tinrent à une épée pour chacun des deux hommes, un arc pour Mercator (qui ne s'en servait que pitoyablement) et ses couteaux de lancer pour Gwenaël — que des pièges, des briquets, des hameçons, des couvertures, des vêtements adaptés aux saisons contrastées de cette partie du monde, des ustensiles, des cordes et ficelles de tous diamètres, du sel et quelques condiments de première nécessité. Le tout réduit au strict minimum afin de ne pas s'encombrer — on ne prendrait pas de bête de somme dans un terrain possiblement hostile.

Dilovare, en verve, les accompagnait, négociait pour eux des prix raisonnables, se faisait entretenir pour plus cher que ce que son intercession avait permis d'économiser, et à défaut de parvenir à les décourager, tentait de les abreuver de sages conseils:

— Vivez de telle sorte que si un démon voulait vous faire revivre votre vie, cela vous réjouisse! Fuyez le mal: il n'y a aucune vertu dans la souffrance, et le bien viendra de lui-même! Chérissez les beaux moments de votre vie, les nourritures mangées avec appétit, les symphonies les plus ravissantes, les couleurs dont la nature sait se parer. Jouissez et riez, chaque jour, sous peine de plus tard vous rendre compte de ce que vous avez perdu une partie du temps qui vous était imparti.

Les trois compagnons avaient d'abord voulu de convaincre ce philosophaire en hailons de les accompagner — estimant peut-être que les espaces vierges aideraient à tarir ce flot continu de pensées ressassées —, mais le fier mendiant s'y refusait avec emphase. Il ne voulait en aucun cas se lancer dans une "aventure" — le mot, lorsqu'il le prononçait, semblait un juron — alors qu'il vivait dans une ville où on le nourrissait sans qu'il eût rien à donner en échange. On l'y méprisait sans doutes, mais il s'accommodait parfaitement du mépris. Bref, les trois voyageurs durent renoncer à leur ambition de faire de lui un nouveau compagnon.

Au milieu de la nuit suivante, lorsque tout reposait alentours, les trois voyageurs s'éveillèrent silencieusement, s'harnachèrent, abandonnèrent en évidence leur écot, et marchèrent précipitamment sous la lune jusqu'au marché de Michakich. Le pont n'en était pas gardé, et rien ne les retint de passer nocturnement en Pays Sajache.

Ils ne remarquèrent ni que Dilovare les avait suivis jusqu'à ce marché où ils s'étaient rencontrés, ni qu'il ne s'aventura pas à leur suite sur le second pont. Le mendiant volontaire sembla hésitant, déconcerté, confus, versatile, incertain et lorsque ceux qu'il avait suivis eurent disparu de son champ de vision, il se mit à sangloter comme un enfant malheureux.

Cap-Haïtien, Haïti, le 29 mai 2012

Le pont du marché côté Pays Sajache était ancien et mal entretenu, mais son excellente facture l'avait protégé des outrages du temps, de sorte que sa structure ne donnait pas lieu à inquiétude. Les trois compagnons le traversèrent sans y porter excessivement d'attention. Leur but premier était avant tout de mettre le plus de distance possible entre eux et le Pays Sans Vent d'ici à l'aurore. Ils cheminaient donc silencieusement et rapidement, le regard en alerte scrutant l'obscurité adoucie par les étoiles, un peu de lune, et la réflexion de tous ces nobles astres sur la roche des montagnes à leur gauche et sur la poussière du désert à leur droite.

Le fond de vallée de la Cinq ne différait guère d'une berge à l'autre, sinon que côté Sajache il n'y avait ni route ni colonnes tronquées de pierre soulignant la côte du désert.

Aussi large fût cette vallée, la traverser prit moins de temps aux fuyards qu'il n'en fallu au soleil pour se décider à poindre, de sorte que l'aube les surprit alors qu'ils avaient entamé leur progression au pied des montagnes, entre paroi et poussière. Mais le terme d'"aube" est trompeur en la circonstance: le soleil se levant derrière lesdites montagnes, le jour n'apparut aux voyageurs que comme une lente illumination, un épaississement progressif de l'éclairage. Il fallut encore longtemps avant que l'astre leur apparût directement — et il était alors près de son zénith.

D'aisée qu'elle avait été tant qu'il s'était agi de traverser la vallée de la Cinq, la progression des voyageurs devint rapidement plus problématique: la bande de terre ferme entre paroi et mer était étroite et souvent coupée de cônes de déjection sur lesquels la progression était malaisée. Il fallait constamment grimper puis désescalader ce qu'on avait gravi, ce qui était frustrant.

Au sommet d'une telle éminence, Gwenaël qui avait la meilleure vue s'arrêta pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis. Derrière eux, il ne voyait déjà plus Michakich et la vallée de la Cinq, masquées par un épaulement. Devant, une paroi particulièrement patibulaire l'inquiétait. Puis il scruta l'étendue ouverte et trop nue de la mer de poussière. Mercator vint l'interrompre:

— Que cherches-tu?

— Je vérifie qu'on ne nous suive pas par la mer.

— Inutile. De même que les habitants du Pays Sans Vent ne franchissent pas la frontière terrestre de la Cinq, ils ne franchissent pas la frontière qui la prolonge dans le désert. J'avais remarqué un édifice bicolore assez loin en amont de la Cinq, et Dilovare m'en avait expliqué la fonction: la grosse tour du port et la tour double à l'arrière servent de mire. Un navire ne dépasse jamais la ligne qu'elles tracent. En d'autres termes, un capitaine veille à ce que le bicolore reste à gauche de la tour du port. Et de nuit, chacune des trois tours est illuminée d'un feu. Nos amis ne veulent pas, en laissant un navire s'aventurer trop au midi, risquer une déclaration de guerre.

Le boiteux cessa là sa contemplation et reprit sa progression épuisante. Il faisait chaud malgré l'altitude, et la paroi scrutée auparavant l'inquiétait. De fait, plus les trois voyageurs en approchaient, moins ils discernaient comment franchir un tel obstacle: la paroi, raide sans être verticale, mais affreusement lisse, plongeait dans la poussière sans le bienheureux intermédiaire d'une langue de terre praticable par des marcheurs. Ils continuaient cependant, comme hypnotisés. Quelle alternative avaient-ils?

Soudain, Shelmione, qui marchait en tête, poussa un cri:

— Venez voir!

Encore bien avant d'aborder l'obstacle proprement dit, on distinguait les traces ténues mais irréfragables d'un ancien chemin qui escaladait à leur gauche afin de pouvoir contourner l'obstacle par le haut. Il s'agissait d'une succession de marches taillées aux replats faiblement érodés dans un pays sans vent et presque dépourvu de précipitations. À mi-pente — peut-être —, le chemin prit résolument l'horizontale pour traverser d'un jet l'obstacle de la falaise uniforme. Là, un relais avait été taillé dans la roche: trois salles auxquelles on accédait par trois portes donnant directement sur le chemin et qui faisaient comme trois points noirs sur la flamboyance de la paroi de pierre claire. Sans se consulter, les trois voyageurs pénétrèrent dans la première et soupirèrent profondément.

Il faisait frais dans la salle troglodyte. Mercator, tandis que ses yeux papillonnant s'habituait progressivement à l'obscurité, dégaina sa rapière, déposa son sac et abandonna son éternel chariot. La salle étant décidément vide, il avisa une porte intérieure vers les salles voisines, et s'en fut les explorer. Il revint bientôt, confirmant ce qui leur avait paru évident. Les lieux étaient vides, bien que leur fonction ne fût pas de doute: c'était un lieu d'étape sur une voie qui avait dû être fréquentée.

Il était trop tôt pour manger. Shelmione et Mercator s'allongèrent pour un bref repos diurne. Gwenaël, quant à lui, se posta à l'entrée et continua à scruter tant la mer que le chemin dont ils venaient. Mais ni sur l'un ni sur l'autre rien ne changeait jamais. Étonnamment, cela ne faisait qu'augmenter l'inquiétude du jeune homme, de sorte qu'il ne pouvait détacher son regard de cette immobilité captivante pour rejoindre ses compagnons à l'abri de la lumière et de la chaleur.

Lorsqu'il estima que le soleil avait plongé à moitié de son déclin, il héla ses amis et proposa qu'on continuât. Ainsi s'attaquèrent-ils à la portion horizontale de la voie qu'ils suivaient. La traversée ne fut pas toujours sans poser problèmes: si, pour l'essentiel, le chemin avait été taillé dans la roche ou s'appuyait sur des allèges, il n'en restait pas moins des portions où il avait dû être constitué d'un platelage de bois planté dans des trous de boulins creusés dans la roche. Le bois ayant disparu depuis longtemps, il ne restait plus aux voyageurs que la ressource des trous espacés pour ne pas emprunter un toboggan colossal plongeant vers l'horreur d'un étouffement par poussière. Mais ils parvinrent à franchir l'obstacle tant bien que mal.

De l'autre côté, le chemin redescendait. Le reste de l'après-midi, les trois compagnons aperçurent de plus en plus de reliquats de chemin: la route avait dû être passante et soignée, comme celle qu'ils avaient connue entre Bunaï et Gorokh, mais elle avait également dû être abandonnée fort longtemps pour se trouver dans un tel état de décrépitude. Heureusement que le climat tendait à momifier créatures et créations.

Le soir, ils continuèrent, tant il y avait peu à se tromper de chemin et tant la peur d'être poursuivis les tenait encore. Vers le milieu de la nuit, cependant, ils découvrirent un nouveau relais — une maisonnette sur un replat en pied de falaise —, et y dormirent quelques instants en prenant des tours de garde. Mercator calcula que la distance entre les relais devait bien correspondre aux journées de trajet pour des caravanes marchandes sur

une route entretenue. Eux marchaient plus vite et plus longtemps, mais leur progression était malaisée, ce qui rendait l'appréciation des distances malaisée.

Ils repartirent au point du jour, après s'être restaurés succinctement et sans n'avoir allumé aucune flamme, dont ils craignaient qu'elle les signalât trop aisément. La journée ressembla à la précédente, et la route également: succession de tronçons conservés et de passages détruits ou décatés. Au soir, cependant, un événement advint: derrière un épaulement se révélait une construction incroyable, relativement proche: sur un rocher isolé dans la mer de poussière avait été érigé un puissant complexe tenant à la fois de la cité, du monastère et de la citadelle. D'où ils se tenaient, les voyageurs pouvaient compter quelques dix rangs de fenêtres, dont la moitié au moins s'élevait librement, tandis que la partie inférieure s'accrochait au rocher qu'on n'apercevait que par endroits.

Trois blocs successifs s'épaulaient en trois élans: le premier, aux fenêtres ressemblant plus à des archères qu'à des baies, tenait à la fois du soutènement et de la muraille crénelée. Ses pieds baignaient directement dans la poussière, comme si de ce côté la construction en procédait. Le second volume, comme la marche intermédiaire d'un escabeau, était manifestement destiné à l'habitation, percé qu'il était d'une trame de fenêtres toutes semblables. Enfin, le troisième volume, découpé, complexe, arqué et contrebuté, hérissé de pinacles et de facettes de toiture, couronnait le tout comme un bijou. Côté horizon, ce diadème sommital n'était adossé à rien, et plongeait d'un trait se poser sur ce qui devait être le sommet du rocher naturel, à mi-hauteur de l'ensemble. Derrière encore, plusieurs petits édicules indépendants cachaient les pentes, dont une tour élancée qui devait servir à protéger l'ensemble d'une possible attaque côté mer.

— Ainsi donc, le Pays Sajache est bien habité.

— Ou, tout au moins, l'a été!

C'était Shelmione qui émettait cette réserve, soit qu'elle fût plus observatrice que ses deux compagnons, soit qu'elle eût appris la leçon de ce qu'ils avaient visité jusque-là.

En effet, ils eurent beau s'approcher tandis que le soleil fantastique se couchait derrière cette cité prodigieuse et l'illuminait de reflets insensés, ils ne virent aucun signe d'une vie en provenir, au point qu'ils finirent par approcher sans plus se préoccuper d'être vus.

Comme le soleil disparaissait, ils parvinrent à la barbacane plantée sur le continent et reliée à la forteresse principale par un large et solide pont de pierre de trois arches, dont les deux piles centrales se perdaient dans la poussière.

Avant de s'engager sur ce pont, les voyageurs explorèrent la barbacane. Cette petite forteresse avait été conçue autant pour contrôler le trafic sur la route côtière — dont elle bloquait entièrement le passage — que pour défendre l'accès de la citadelle proprement dite. Elle comportait donc trois successions de portes, de chicanes et de passage contrôlés, toutes donnant sur une sorte de place centrale assez vaste et entourée de bâtiments utilitaires, probablement des relais, des étables, des écuries et des corps de garde. En visitant ce qui avait dû être la cuisine et le réfectoire, Mercator ne put retenir une réflexion:

— On dirait que tous se sont enfuis.

En effet, les effets que la pourriture n'avait pas encore désagrégés étaient égaillés alentour, non détruits comme s'il y avait eu bataille ou fouille, mais simplement dérangés comme dans la précipitation.

Le jour déclinant rapidement, ils s'engagèrent sur le pont et arpentèrent le rocher proprement dit. Un immense escalier s'intercalait entre les trois bâtiments successifs et d'autres bâtiments de moindre importance. À force de rentrer dans chaque salle afin d'y chercher un spectacle qui ne fût une répétition de la même impression d'abandon soudain, presque panique, la nuit se fit. Ils n'avaient pas atteint la moitié du degré ouvert.

Shelmione demanda:

— On se couche là?

"Là" aurait pu être n'importe où: rien de ce qu'ils avaient exploré ne se distinguant de l'ensemble.

— Non, continuons à explorer.

Mercator, décidé, semblait anxieux de découvrir un secret qu'il pressentait indistinctement.

— Dans le noir?

— Là, il y a des torches. Elles doivent encore fonctionner. Ça ne s'use que si on s'en sert, ces choses-là.

— Pour nous signaler au monde entier?

— À quel monde? Quand as-tu vu du monde depuis que nous sommes en Pays Sajahe? Après tout, qu'ils y viennent: ça ne me déplairait pas trop.

Ils allumèrent donc trois torches, et Shelmione accepta de trimbaler le chariot de son compagnon afin que celui-ci eût une main de libre pour sa rapière — la seule arme parée du groupe.

Ils continuèrent à grimper le grand degré déployé au pied de murs formidables et d'arcs-boutants époustouflants, en explorant de plus en plus sommairement les salles qui s'offraient à eux. Le sommet du grand degré coïncidait avec une plate-forme au pied de la troisième construction, qui s'ouvrait là par une grande porte aujourd'hui dégoncée. Après s'être assuré de ce qu'il n'y avait rien d'autre à explorer de cette plate-forme — sinon un chemin conduisant à la haute tour de guet indépendante qu'ils négligèrent pour l'heure —, les trois voyageurs pénétrèrent dans le bas du fameux troisième immeuble.

Là, ils découvrirent un autre escalier, intérieur cette fois, colossal lui aussi, multiple, et ponctué de pilastres et de colonnes en soutenant les niveaux supérieurs.

— Cet escalier doit occuper au moins un quart du bâtiment supérieur!

Des portes aux niveaux inférieurs devaient permettre d'accéder aux deux premiers corps de bâtiment, mais les trois explorateurs furent implicitement d'accords pour les négliger, et pour accéder directement aux étages sommitaux.

Le mélange de larges degrés, de piliers, d'arches, d'objets abandonnés comme dans une course — le tout sous l'éclairage mouvant de trois torches — était envoûtant. Personne ne parlait plus, et le grésillement des torches semblait un raffut intolérable, presque indécent. Le moineau s'était pelotonné contre le cou de Shelmione, la tête enfouie sous son aile.

La grosse femme murmura dans un souffle:

— Mais que s'est-il passé ici?

Enfin, le degré aboutit à l'air libre: les trois voyageurs débouchèrent sur une petite plate-forme coincée entre les deux bâtiments supérieurs, à demi-couverte par les arches d'une série de puissants arcs-boutants.

— 'Pas fâchée de revoir les étoiles.

Leurs pas les conduisirent naturellement vers la grande porte du bâtiment supérieur.

Cette fois, ils pénétrèrent dans une salle immense, contournée, résonnante, aux colonnes innombrables, aux intersections de voûtes complexes, aux fenestrages divers, aux galeries et balcons se rencontrant en l'air — une salle d'appart, ou une salle de fête, ou une salle de prière, ou une salle du trône, allez savoir, sans mobilier ni personne pour vous en parler.

Cette salle démesurée était le sommet de cette cité verticale. Les voyageurs, saturés de grandeur et de mystère, reprirent pied sur des rivages plus familiers: faim, sommeil. Mercator déclara:

— On mange chaud, ce soir.

Et il alluma un feu et se mit à cuisiner.

Cependant, Shelmione disposait un campement sur une petite estrade qui avait dû porter un autel ou un trône ou une scène — qu'en savait-elle? Elle récupéra ici et là abondance de torches qu'elle disposa autour, comme pour conjurer l'obscurité immense des lieux. Pendant ce temps, Gwenaël était parti à l'assaut des balcons et galeries, armé de sa seule torche. Son petit fanal semblait une luciole perdue dans une grande maison.

Lorsqu'il rejoignit le couple, ils mangèrent tous trois silencieusement. À quoi bon, en effet, répéter toujours les mêmes questions:

- Mais que diable s'est-il passé ici?
- Où les habitants se sont-ils ainsi enfuis?
- Pourquoi? Et pourquoi si soudainement?
- Quand cette grande fuite a-t-elle eu lieu?

De guerre lasse ou dans l'espoir que le lendemain et peut-être la lumière du jour apporterait quelques éclaircissements, ils se couchèrent tous trois, sans établir de tours de garde.

La demi-obscurité de l'aube les réveilla. Ils purent enfin détailler les lieux dans toute leur grandeur, et, aussi étonnant que ce pût paraître, la grande salle était encore plus impressionnante éclairée que devinée à la lueur vacillante des torches.

Gwenaël reniflait:

- Quelque chose cloche.
- Quoi donc?

Gwenaël haussa les épaules:

- Je ne sais pas. Mais je sens quelque chose d'anormal.
- "Sentir" dans quelle acception?
- Même ça, je n'en sais rien.

Cependant, on ne leva pas le camp précipitamment. Mercator ranima le feu, sa compagne rempaqueta, et Gwenaël repartit dans les balcons et les voûtes, cette fois armé de ses dagues de lancé. Il revint à ses amis lorsque le repas fut prêt, et leur exposa ses observations tandis qu'ils se restauraient.

— En tous cas, il n'y a rien ni personne ici. L'épaisse couche de poussière conserve les empreintes, et si quelques insectes ou mammifères sont passés, c'était il y a longtemps. Pour l'histoire récente — et encore, je parle en semaines, sinon en mois — personne d'autre que nous n'a posé le pied ou la patte ou le sabot ou la griffe ici.

— C'est déjà ça.

— Et aucun indice qui jetterait un jour nouveau sur les raisons de la fuite éperdue de tous les habitants?

- Non, rien. Pas la queue de l'ombre du début d'une explication.
- Peut-être une épidémie?

— Non, il resterait des cadavres, des squelettes. Or, les gens sont partis. Précipitamment, mais partis.

— Peut-être qu'un fantôme leur est apparu?

— Peut-être...

— Et où seraient-ils allés?

— Je l'ignore. Mais loin, dans tous les cas.

— Et quand tout cela a-t-il eu lieu?

— Difficile à estimer. Treize ans? Cinquante-quatre? Deux cent trente-trois? Aucun chiffre énoncé ne me surprendrait. Tout est figé, presque comme depuis toujours.

Tout en devisant, ils s'étaient harnachés. Libérés de leurs torches, et fort du pressentiment de Gwenaël, ils partirent en formation de combat: Mercator devant, armé de sa

raprière, Shelmione au centre, et Gwenaël derrière, un couteau de lancer à la main. C'était sans doutes ce qu'ils pouvaient opposer de mieux en termes de résistance.

Sur le seuil de la porte qui ouvrait sur l'étroite terrasse embrevée entre la grande salle et le sommet du bâtiment intermédiaire, Mercator se figea. Ses deux compagnons, ne sachant ce qui lui arrivait, s'inquiétèrent, puis finirent par le rejoindre, défiant toute prudence.

Le spectacle, en effet, avait de quoi couper le souffle.

La citadelle n'avait pas changé. Mais elle se trouvait désormais au milieu des montagnes.

— La mer de poussière a disparu.

— Ou, plus précisément, elle a été remplacée par des montagnes.

— Des montagnes ont poussé pendant la nuit dans la mer de poussière!

— Avez-vous remarqué? Il fait vent...

En effet, une caresse oubliée venait rafraîchir leurs joues et agiter leurs cheveux.

Éberlués, les trois compagnons s'étaient rapprochés des parapets qui clôturaient les extrémités de la terrasse.

— On aperçoit des fumées. Des feux.

— Et sur la route: il y a des gens!

— Pas sûr: il faudra vérifier.

— Les fondations de la forteresse, ce qui était sous le niveau de la poussière, ce sont des terrasses successives plantées d'arbres fruitiers.

— Descendons.

Ils rentrèrent dans l'immense escalier intérieur, sans ordre de bataille, et même en rangeant leurs armes. Il s'agissait de ne pas paraître hostile! Presque inconsciemment, chacun profita de la descente pour se recoiffer, ajuster un vêtement ou gratter une tache.

Enfin, ils débouchèrent sur la plate-forme au sommet du grand degré extérieur...